


UNS 159 a. 20
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



EX-LIBRIS
ORFILA
Jacques & Michel
N°. 748
C 1

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

TOME IV.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1823.



R. Westall R. A. Pinxt.　　　　J. H. Robinson Sculpt.

Le Géant chancèle et tombe aussitôt sans vie.

Codadad.　　　　t. 4. p. 133.





LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇOIS PAR GALLAND;

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX, ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS NOUVELLES ET CONTES TRADUITS DES LANGUES ORIENTALES

PAR M. DESTAINS;

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR GALLAND

PAR M. CHARLES NODIER.

TOME QUATRIÈME.

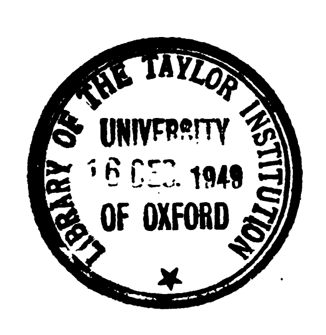


A PARIS,

CHEZ GALLIOT, LIBRAIRE,

BOULEVARD DE LA MADELEINE, N° II.

M. DCCC. XXIII.



LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

HISTOIRE

DE GANEM, FILS D'ABOU AIBOU, L'ESCLAVE D'AMOUR.

Sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, il y avoit autrefois à Damas un marchand, qui, par son industrie et par son travail, avoit amassé de grands biens dont il vivoit fort honorablement. Abou Aibou, c'étoit son nom, avoit un fils et une fille. Le fils fut d'abord appelé Ganem, et depuis surnommé l'Esclave d'Amour. Il étoit très bien fait; et son esprit, qui étoit naturellement excellent, avoit été cultivé par de bons maîtres que son père avoit pris soin de lui donner. Et la fille fut nommée Force de cœurs [1], parce qu'elle étoit pourvue d'une beauté si parfaite, que tous ceux qui la voyoient ne pouvoient s'empêcher de l'aimer.

[1] En arabe, Alcoloub.

Abou Aibou mourut. Il laissa des richesses immenses. Cent charges de brocarts et d'autres étoffes de soie qui se trouvèrent dans son magasin, n'en faisoient que la moindre partie. Les charges étoient toutes faites, et sur chaque balle, on lisoit en gros caractères : POUR BAGDAD.

En ce temps-là, Mohammed, fils de Soliman, surnommé Zinebi, régnoit dans la ville de Damas, capitale de Syrie. Son parent Haroun al-Raschid, qui faisoit sa résidence à Bagdad, lui avoit donné ce royaume à titre de tributaire.

Peu de temps après la mort d'Abou Aibou, Ganem s'entretenoit avec sa mère des affaires de leur maison; et à propos des charges de marchandises qui étoient dans le magasin, il demanda ce que vouloit dire l'écriture qu'on lisoit sur chaque balle. « Mon fils, lui répondit sa mère, votre père voyageoit tantôt dans une province et tantôt dans une autre; et il avoit coutume, avant son départ, d'écrire sur chaque balle le nom de la ville où il se proposoit d'aller. Il avoit mis toutes choses en état pour faire le voyage de Bagdad, et il étoit prêt à partir quand la mort..... » Elle n'eut pas la force d'achever; un souvenir trop vif de la perte de son mari ne lui permit pas d'en dire davantage, et lui fit verser un torrent de larmes.

Ganem ne put voir sa mère attendrie, sans être attendri lui-même. Ils demeurèrent quelques momens sans parler; mais il se remit enfin; et lorsqu'il vit sa mère en état de l'écouter, il prit la parole : « Puisque mon père, dit-il, a destiné ces marchandises pour Bagdad, et qu'il n'est plus en état d'exécuter son dessein, je vais donc me disposer à faire ce voyage. Je crois même qu'il est à propos que je presse mon départ, de peur que ces marchandises ne dépérissent, ou que nous ne perdions l'occasion de les vendre avantageusement. »

La veuve d'Abou Aibou, qui aimoit tendrement son fils, fut très alarmée de cette résolution. « Mon fils, lui répondit-elle, je ne puis que vous louer de vouloir imiter votre père; mais songez que vous êtes trop jeune, sans expérience et nullement accoutumé aux fatigues des voyages. D'ailleurs voulez-vous m'abandonner et ajouter une nouvelle douleur à celle dont je suis accablée? Ne vaut-il pas mieux vendre ces marchandises aux marchands de Damas, et nous contenter d'un profit raisonnable, que de vous exposer à périr? »

Elle avoit beau combattre le dessein de Ganem par de bonnes raisons, il ne les pouvoit goûter. L'envie de voyager et de perfectionner son esprit par une entière connoissance des choses

du monde, le sollicitoit à partir, et l'emporta sur les remontrances, les prières, et sur les pleurs même de sa mère. Il alla au marché des esclaves. Il en acheta de robustes, loua cent chameaux; et s'étant enfin pourvu de toutes les choses nécessaires, il se mit en chemin avec cinq ou six marchands de Damas, qui alloient négocier à Bagdad.

Ces marchands suivis de tous leurs esclaves, et accompagnés de plusieurs autres voyageurs, composoient une caravane si considérable, qu'ils n'eurent rien à craindre de la part des Bedouins, c'est-à-dire des Arabes, qui n'ont d'autre profession que de battre la campagne, d'attaquer et piller les caravanes, quand elles ne sont pas assez fortes pour repousser leurs insultes. Ils n'eurent donc à essuyer que les fatigues ordinaires d'une longue route; ce qu'ils oublièrent facilement à la vue de Bagdad, où ils arrivèrent heureusement.

Ils allèrent mettre pied à terre dans le khan le plus magnifique et le plus fréquenté de la ville; mais Ganem, qui vouloit être logé commodément et en particulier, n'y prit pas d'appartement; il se contenta d'y laisser ses marchandises dans un magasin, afin qu'elles y fussent en sûreté. Il loua dans le voisinage une très belle maison, richement meublée, où il y avoit

un jardin fort agréable par la quantité de jets d'eau et de bosquets qu'on y voyoit.

Quelques jours après que ce jeune marchand se fut établi dans cette maison, et qu'il se fut entièrement remis de la fatigue du voyage, il s'habilla fort proprement, et se rendit au lieu public où s'assembloient les marchands pour vendre ou acheter des marchandises. Il étoit suivi d'un esclave qui portoit un paquet de plusieurs pièces d'étoffes et de toiles fines.

Les marchands reçurent Ganem avec beaucoup d'honnêteté; et leur chef ou syndic à qui d'abord il s'adressa, prit et acheta tout le paquet au prix marqué par l'étiquette qui étoit attachée à chaque pièce d'étoffe. Ganem continua ce négoce avec tant de bonheur, qu'il vendoit toutes les marchandises qu'il faisoit porter chaque jour.

Il ne lui restoit plus qu'une balle, qu'il avoit fait tirer du magasin et apporter chez lui, lorsqu'un jour il alla au lieu public. Il en trouva toutes les boutiques fermées. La chose lui parut extraordinaire; il en demanda la cause, et on lui dit qu'un des premiers marchands qui ne lui étoit pas inconnu étoit mort, et que tous ses confrères, suivant la coutume, étoient allés à son enterrement.

Ganem s'informa de la mosquée où se devoit

faire la prière, ou d'où le corps devoit être porté au lieu de sa sépulture; et quand on le lui eut enseigné, il renvoya son esclave avec son paquet de marchandises, et prit le chemin de la mosquée. Il y arriva que la prière n'étoit pas encore achevée, et on la faisoit dans une salle toute tendue de satin noir. On enleva le corps, que la parenté, accompagnée des marchands et de Ganem, suivit jusqu'au lieu de sa sépulture, qui étoit hors de la ville et fort éloigné. C'étoit un édifice de pierre en forme de dôme, destiné à recevoir les corps de toute la famille du défunt; et comme il étoit fort petit, on avoit dressé des tentes à l'entour, afin que tout le monde fût à couvert pendant la cérémonie. On ouvrit le tombeau, et l'on posa le corps, puis on le referma. Ensuite l'iman et les autres ministres de la mosquée s'assirent en rond sur des tapis sous la principale tente, et récitèrent le reste des prières. Ils firent aussi la lecture des chapitres de l'Alcoran prescrits pour l'enterrement des morts. Les parens et les marchands, à l'exemple de ces ministres, s'assirent en rond derrière eux.

Il étoit presque nuit, lorsque tout fut achevé. Ganem, qui ne s'étoit pas attendu à une si longue cérémonie, commençoit à s'inquiéter; et son inquiétude augmenta, quand il vit qu'on servoit

un repas en mémoire du défunt, selon l'usage de Bagdad. On lui dit même que les tentes n'avoient pas été tendues seulement contre les ardeurs du soleil, mais aussi contre le serein, parce que l'on ne s'en retourneroit à la ville que le lendemain. Ce discours alarma Ganem. « Je suis étranger, dit-il en lui-même, et je passe pour un riche marchand; des voleurs peuvent profiter de mon absence et aller piller ma maison. Mes esclaves même peuvent être tentés d'une si belle occasion; ils n'ont qu'à prendre la fuite avec tout l'or que j'ai reçu de mes marchandises, où les irai-je chercher? » Vivement occupé de ces pensées, il mangea quelques morceaux à la hâte, et se déroba finement à la compagnie.

Il précipita ses pas pour faire plus de diligence; mais comme il arrive assez souvent que plus on est pressé, moins on avance, il prit un chemin pour un autre, et s'égara dans l'obscurité, de manière qu'il étoit près de minuit quand il arriva à la porte de la ville. Pour surcroît de malheur, il la trouva fermée. Ce contre-temps lui causa une peine nouvelle, et il fut obligé de prendre le parti de chercher un endroit pour passer le reste de la nuit, et attendre qu'on ouvrît la porte. Il entra dans un cimetière si vaste, qu'il s'étendoit depuis la ville jusqu'au lieu d'où il venoit; il s'avança jusqu'à des murailles assez hautes,

qui entouroient un petit champ qui faisoit le cimetière particulier d'une famille, et où étoit un palmier. Il y avoit encore une infinité d'autres cimetières particuliers, dont on n'étoit pas exact à fermer les portes. Ainsi Ganem trouvant ouvert celui où il y avoit un palmier, y entra et ferma la porte après lui; il se coucha sur l'herbe, et fit tout ce qu'il put pour s'endormir; mais l'inquiétude où il étoit de se voir hors de chez lui, l'en empêcha. Il se leva; et après avoir, en se promenant, passé et repassé plusieurs fois devant la porte, il l'ouvrit sans savoir pourquoi; aussitôt il aperçut de loin une lumière qui sembloit venir à lui. A cette vue, la frayeur le saisit; il poussa la porte qui ne se fermoit qu'avec un loquet, et monta promptement au haut du palmier, qui, dans la crainte dont il étoit agité, lui parut le plus sûr asile qu'il pût rencontrer.

Il n'y fut pas plus tôt, qu'à la faveur de la lumière qui l'avoit effrayé, il distingua et vit entrer dans le cimetière où il étoit, trois hommes qu'il reconnut pour des esclaves à leur habillement. L'un marchoit devant avec une lanterne, et les deux autres le suivoient chargés d'un coffre long de cinq à six pieds qu'ils portoient sur leurs épaules; ils le mirent à terre, et alors un des trois esclaves dit à ses camarades : « Frères, si vous m'en croyez, nous laisserons là ce coffre, et

nous reprendrons le chemin de la ville. — Non, non, répondit un autre, ce n'est pas ainsi qu'il faut exécuter les ordres que notre maîtresse nous donne. Nous pourrions nous repentir de les avoir négligés : enterrons ce coffre, puisqu'on nous l'a commandé. » Les deux autres esclaves se rendirent à ce sentiment : ils commencèrent à remuer la terre avec des instrumens qu'ils avoient apportés pour cela; et quand ils eurent fait une profonde fosse, ils mirent le coffre dedans, et le couvrirent de la terre qu'ils avoient ôtée. Ils sortirent du cimetière après cela, et s'en retournèrent chez eux.

Ganem, qui du haut du palmier avoit entendu les paroles que les esclaves avoient prononcées, ne savoit que penser de cette aventure. Il jugea qu'il falloit que ce coffre renfermât quelque chose de précieux, et que la personne à qui il appartenoit avoit ses raisons pour le faire cacher dans ce cimetière. Il résolut de s'en éclaircir sur-le-champ. Il descendit du palmier. Le départ des esclaves lui avoit ôté sa frayeur. Il se mit à travailler à la fosse, et il y employa si bien les pieds et les mains, qu'en peu de temps il vit le coffre à découvert; mais il le trouva fermé d'un gros cadenas. Il fut très mortifié de ce nouvel obstacle qui l'empêchoit de satisfaire sa curiosité. Cependant il ne perdit point courage; et le jour venant

à paroître sur ces entrefaites, lui fit découvrir dans le cimetière plusieurs gros cailloux. Il en choisit un avec quoi il n'eut pas beaucoup de peine à forcer le cadenas. Alors, plein d'impatience, il ouvrit le coffre. Au lieu d'y trouver de l'argent, comme il se l'étoit imaginé, Ganem fut dans une surprise que l'on ne peut exprimer d'y voir une jeune dame d'une beauté sans pareille. A son teint frais et vermeil, et plus encore à une respiration douce et réglée, il reconnut qu'elle étoit pleine de vie; mais il ne pouvoit comprendre pourquoi, si elle n'étoit qu'endormie, elle ne s'étoit pas réveillée au bruit qu'il avoit fait en forçant le cadenas. Elle avoit un habillement si magnifique, des bracelets et des pendans d'oreilles de diamans, avec un collier de perles fines si grosses, qu'il ne douta pas un moment que ce ne fût une dame des premières de la cour. A la vue d'un si bel objet, non seulement la pitié et l'inclination naturelle à secourir les personnes qui sont en danger, mais même quelque chose de plus fort que Ganem alors ne pouvoit pas bien démêler, le portèrent à donner à cette jeune beauté tout le secours qui dépendoit de lui.

Avant toutes choses, il alla fermer la porte du cimetière que les esclaves avoient laissée ouverte; il revint ensuite prendre la dame entre

ses bras. Il la tira hors du coffre et la coucha sur la terre qu'il avoit ôtée. La dame fut à peine dans cette situation et exposée au grand air, qu'elle éternua, et qu'avec un petit effort qu'elle fit en tournant la tête, elle rendit par la bouche une liqueur dont il parut qu'elle avoit l'estomac chargé; puis entr'ouvrant et se frottant les yeux, elle s'écria d'une voix dont Ganem, qu'elle ne voyoit pas, fut enchanté : « Fleur de jardin [1], Branche de corail [2], Canne de sucre [3], Lumière du jour [4], Étoile du matin [5], Délices du temps [6], parlez donc, où êtes-vous? » C'étoient autant de noms de femmes esclaves qui avoient coutume de la servir. Elle les appeloit, et elle étoit fort étonnée de ce que personne ne répondoit. Elle ouvrit enfin les yeux; et se voyant dans un cimetière, elle fut saisie de crainte. « Quoi donc! s'écria-t-elle plus fort qu'auparavant, les morts ressuscitent-ils? Sommes-nous au jour du jugement? Quel étrange changement du soir au matin! »

Ganem ne voulut pas laisser la dame plus longtemps dans cette inquiétude. Il se présenta devant elle aussitôt avec tout le respect possible, et de la manière la plus honnête du monde. « Madame, lui dit-il, je ne puis vous exprimer

[1] Zohorob bostan.
[2] Schagrom marglan.
[3] Cassabos soucear.
[4] Nouronnihar.
[5] Nagmatos sohi.
[6] Nouzhetos zaman.

que foiblement la joie que j'ai de m'être trouvé ici pour vous rendre le service que je vous ai rendu, et de pouvoir vous offrir tous les secours dont vous avez besoin dans l'état où vous êtes. »

Pour engager la dame à prendre toute confiance en lui, il lui dit premièrement qui il étoit, et par quel hasard il se trouvoit dans ce cimetière. Il lui raconta ensuite l'arrivée des trois esclaves, et de quelle manière ils avoient enterré le coffre. La dame, qui s'étoit couvert le visage de son voile dès que Ganem s'étoit présenté, fut vivement touchée de l'obligation qu'elle lui avoit. « Je rends grâces à Dieu, lui dit-elle, de m'avoir envoyé un honnête homme comme vous pour me délivrer de la mort. Mais puisque vous avez commencé une œuvre si charitable, je vous conjure de ne la pas laisser imparfaite. Allez de grâce dans la ville chercher un muletier qui vienne avec un mulet me prendre et me transporter chez vous dans ce même coffre; car si j'allois avec vous à pied, mon habillement étant différent de celui des dames de la ville, quelqu'un y pourroit faire attention et me suivre; ce qu'il m'est de la dernière importance de prévenir. Quand je serai dans votre maison, vous apprendrez qui je suis par le récit que je vous ferai de mon histoire; et cependant soyez persuadé que vous n'avez pas obligé une ingrate. »

Avant que de quitter la dame, le jeune marchand tira le coffre hors de la fosse; il la combla de terre, remit la dame dans le coffre, et l'y renferma de telle sorte, qu'il ne paroissoit pas que le cadenas eût été forcé. Mais de peur qu'elle n'étouffât, il ne referma pas exactement le coffre, et y laissa entrer l'air. En sortant du cimetière, il tira la porte après lui; et comme celle de la ville étoit ouverte, il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchoit. Il revint au cimetière, où il aida le muletier à charger le coffre en travers sur le mulet; et pour lui ôter tout soupçon, il lui dit qu'il étoit arrivé la nuit avec un autre muletier, qui, pressé de s'en retourner, avoit déchargé le coffre dans le cimetière.

Ganem, qui depuis son arrivée à Bagdad ne s'étoit occupé que de son négoce, n'avoit pas encore éprouvé la puissance de l'amour. Il en sentit alors les premiers traits. Il n'avoit pu voir la jeune dame sans en être ébloui; et l'inquiétude dont il se sentit agité en suivant de loin le muletier, et la crainte qu'il n'arrivât en chemin quelque accident qui lui fît perdre sa conquête, lui apprirent à démêler ses sentimens. Sa joie fut extrême, lorsque, étant arrivé heureusement chez lui, il vit décharger le coffre. Il renvoya le muletier; et ayant fait fermer par un de ses esclaves la porte de sa maison, il ouvrit le coffre,

aida la dame à en sortir, lui présenta la main, et la conduisit à son appartement, en la plaignant de ce qu'elle devoit avoir souffert dans une si étroite prison. «Si j'ai souffert, dit-elle, j'en suis bien dédommagée par ce que vous avez fait pour moi, et par le plaisir que je sens à me voir en sûreté.»

L'appartement de Ganem, tout richement meublé qu'il étoit, attira moins les regards de la dame, que la taille et la bonne mine de son libérateur, dont la politesse et les manières engageantes lui inspirèrent une vive reconnoissance. Elle s'assit sur un sofa; et pour commencer à faire connoître au marchand combien elle étoit sensible au service qu'elle en avoit reçu, elle ôta son voile. Ganem, de son côté, sentit toute la grâce qu'une dame si aimable lui faisoit de se montrer à lui le visage découvert, ou plutôt il sentit qu'il avoit déjà pour elle une passion violente. Quelque obligation qu'elle lui eût, il se crut trop récompensé par une faveur si précieuse.

La dame pénétra les sentimens de Ganem, et n'en fut pas alarmée, parce qu'il paroissoit fort respectueux. Comme il jugea qu'elle avoit besoin de manger, et ne voulant pas charger personne que lui-même du soin de régaler une hôtesse si charmante, il sortit suivi d'un esclave, et alla

chez un traiteur ordonner un repas. De chez le traiteur il passa chez un fruitier, où il choisit les plus beaux et les meilleurs fruits. Il fit aussi provision d'excellent vin, et du même pain qu'on mangeoit au palais du calife.

Dès qu'il fut de retour chez lui, il dressa de sa propre main une pyramide de tous les fruits qu'il avoit achetés; et les servant lui-même à la dame dans un bassin de porcelaine très fine : « Madame, lui dit-il, en attendant un repas plus solide et plus digne de vous, choisissez, de grâce, prenez quelques uns de ces fruits. » Il vouloit demeurer debout; mais elle lui dit qu'elle ne toucheroit à rien qu'il ne fût assis, et qu'il ne mangeât avec elle. Il obéit; et après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, Ganem, remarquant que le voile de la dame qu'elle avoit mis auprès d'elle sur le sofa, avoit le bord brodé d'une écriture en or, lui demanda de voir cette broderie. La dame mit aussitôt la main sur le voile, et le lui présenta en lui demandant s'il savoit lire. « Madame, répondit-il d'un air modeste, un marchand feroit mal ses affaires s'il ne savoit au moins lire et écrire. — Hé bien, reprit-elle, lisez les paroles qui sont écrites sur ce voile; aussibien c'est une occasion pour moi de vous raconter mon histoire. »

Ganem prit le voile et lut ces mots : « Je suis

« à vous, et vous êtes à moi, ô descendant de « l'oncle du prophète ! » Ce descendant de l'oncle du prophète étoit le calife Haroun al-Raschid, qui régnoit alors, et qui descendoit d'Abbas, oncle de Mahomet.

Quand Ganem eut compris le sens de ces paroles : « Ah, madame! s'écria-t-il tristement, je viens de vous donner la vie, et voilà une écriture qui me donne la mort! Je n'en comprends pas tout le mystère ; mais elle ne me fait que trop connoître que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Pardonnez-moi, madame, la liberté que je prends de vous le dire. Je n'ai pu vous voir sans vous donner mon cœur ; vous n'ignorez pas vous-même qu'il n'a pas été en mon pouvoir de vous le refuser, et c'est ce qui rend excusable ma témérité. Je me proposois de toucher le vôtre par mes respects, mes soins, mes complaisances, mes assiduités, mes soumissions, par ma constance; et à peine j'ai conçu ce dessein flatteur, que me voilà déchu de toutes mes espérances. Je ne réponds pas de soutenir long-temps un si grand malheur. Mais quoi qu'il en puisse être, j'aurai la consolation de mourir tout à vous. Achevez, madame, je vous en conjure, achevez de me donner un entier éclaircissement sur ma triste destinée. »

Il ne put prononcer ces paroles sans répandre

quelques larmes. La dame en fut touchée. Bien loin de se plaindre de la déclaration qu'elle venoit d'entendre, elle en sentit une joie secrète; car son cœur commençoit à se laisser surprendre. Elle dissimula toutefois; et comme si elle n'eût pas fait d'attention au discours de Ganem: « Je me serois bien gardée, lui répondit-elle, de vous montrer mon voile, si j'eusse cru qu'il dût vous causer tant de déplaisir; et je ne vois pas que les choses que j'ai à vous dire doivent rendre votre sort aussi déplorable que vous vous l'imaginez. Vous saurez donc, poursuivit-elle, pour vous apprendre mon histoire, que je me nomme Tourmente[1]; nom qui me fut donné au moment de ma naissance, parce que l'on jugea que ma vue causeroit un jour bien des maux. Il ne vous doit pas être inconnu, puisqu'il n'y a personne dans Bagdad qui ne sache que le calife Haroun al-Raschid, mon souverain maître et le vôtre, a une favorite qui s'appelle ainsi. On m'amena dans son palais dès mes plus tendres années, et j'ai été élevée avec tout le soin que l'on a coutume d'avoir des personnes de mon sexe destinées à y demeurer. Je ne réussis pas mal dans tout ce qu'on prit la peine de m'enseigner; et cela, joint à quelques traits de beauté, m'attira l'amitié du calife, qui me donna un appartement

[1] En arabe, Fatnab.

particulier auprès du sien. Ce prince n'en demeura pas à cette distinction, il nomma vingt femmes pour me servir, avec autant d'eunuques; et depuis ce temps-là il m'a fait des présens si considérables, que je me suis vue plus riche qu'aucune reine qu'il y ait au monde. Vous jugez bien par là que Zobéide, femme et parente du calife, n'a pu voir mon bonheur sans en être jalouse. Quoique Haroun ait pour elle toutes les considérations imaginables, elle a cherché toutes les occasions possibles de me perdre. Jusqu'à présent je m'étois assez bien garantie de ses piéges; mais enfin j'ai succombé au dernier effort de la jalousie, et sans vous je serois à l'heure qu'il est dans l'attente d'une mort inévitable. Je ne doute pas qu'elle n'ait corrompu une de mes esclaves, qui me présenta hier au soir dans de la limonade une drogue qui cause un assoupissement si grand, qu'il est aisé de disposer de ceux à qui l'on en fait prendre; et cet assoupissement est tel, que pendant sept ou huit heures rien n'est capable de le dissiper. J'ai d'autant plus de sujet de faire ce jugement, que j'ai le sommeil naturellement très léger, et que je m'éveille au moindre bruit. Zobéide, pour exécuter son mauvais dessein, a pris le temps de l'absence du calife, qui depuis peu de jours est allé se mettre à la tête de ses troupes pour punir l'audace de

quelques rois ses voisins, qui se sont ligués pour lui faire la guerre. Sans cette conjoncture, ma rivale, toute furieuse qu'elle est, n'auroit osé rien entreprendre contre ma vie. Je ne sais ce qu'elle fera pour dérober au calife la connoissance de cette action; mais vous voyez que j'ai un très grand intérêt que vous me gardiez le secret. Il y va de ma vie; je ne serois pas en sûreté chez vous, tant que le calife sera hors de Bagdad. Vous êtes intéressé vous-même à tenir mon aventure secrète; car si Zobéide apprenoit l'obligation que je vous ai, elle vous puniroit vous-même de m'avoir conservée. Au retour du calife, j'aurai moins de mesures à garder. Je trouverai moyen de l'instruire de tout ce qui s'est passé, et je suis persuadée qu'il sera plus empressé que moi-même à reconnoître un service qui me rend à son amour. »

Aussitôt que la belle favorite d'Haroun al-Raschid eut cessé de parler, Ganem prit la parole : « Madame, lui dit-il, je vous rends mille grâces de m'avoir donné l'éclaircissement que j'ai pris la liberté de vous demander, et je vous supplie de croire que vous êtes ici en sûreté. Les sentimens que vous m'avez inspirés vous répondent de ma discrétion. Pour celle de mes esclaves, j'avoue qu'il faut s'en défier. Ils pourroient manquer à la fidélité qu'ils me doivent,

s'ils savoient par quel hasard et dans quel lieu j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Mais c'est ce qu'il leur est impossible de deviner. J'oserai même vous assurer qu'ils n'auront pas la moindre curiosité de s'en informer. Il est si naturel aux jeunes gens de chercher de belles esclaves, qu'ils ne seront nullement surpris de vous voir ici, dans l'opinion qu'ils auront que vous en êtes une, et que je vous ai achetée. Ils croiront encore que j'ai eu mes raisons pour vous amener chez moi de la manière qu'ils l'ont vu : ayez donc l'esprit en repos là-dessus, et soyez sûre que vous serez servie avec tout le respect qui est dû à la favorite d'un monarque aussi grand que le nôtre. Mais quelle que soit la grandeur qui l'environne, permettez-moi de vous déclarer, madame, que rien ne sera capable de me faire révoquer le don que je vous ai fait de mon cœur. Je sais bien que je n'oublierai jamais « que ce qui appartient « au maître est défendu à l'esclave. » Mais je vous aimois avant que vous m'eussiez appris que votre foi étoit engagée au calife; il ne dépend pas de moi de vaincre une passion qui, quoique encore naissante, a toute la force d'un amour fortifié par une parfaite réciprocité. Je souhaite que votre auguste et trop heureux amant vous venge de la malignité de Zobéide, en vous rappelant auprès de lui, et quand vous vous verrez

rendue à ses souhaits, que vous vous souveniez de l'infortuné Ganem, qui n'est pas moins votre conquête que le calife. Tout puissant qu'il est, ce prince, si vous n'êtes sensible qu'à la tendresse, je me flatte qu'il ne m'effacera point de votre souvenir. Il ne peut vous aimer avec plus d'ardeur que je vous aime; et je ne cesserai de brûler pour vous en quelque lieu du monde que j'aille expirer après vous avoir perdue.»

Tourmente s'aperçut que Ganem étoit pénétré de la plus vive douleur; elle en fut attendrie; mais voyant l'embarras où elle alloit se jeter en continuant la conversation sur cette matière, qui pouvoit insensiblement la conduire à faire paroître le penchant qu'elle se sentoit pour lui : « Je vois bien, lui dit-elle, que ce discours vous fait trop de peine; laissons-le, et parlons de l'obligation infinie que je vous ai. Je ne puis assez vous exprimer ma joie, quand je songe que sans votre secours je serois privée de la lumière du jour.»

Heureusement pour l'un et pour l'autre, on frappa à la porte en ce moment. Ganem se leva pour aller voir ce que ce pouvoit être, et il se trouva que c'étoit un des esclaves pour lui annoncer l'arrivée du traiteur. Ganem, qui, pour plus grande précaution, ne vouloit pas que les esclaves entrassent dans la chambre où étoit

Tourmente, alla prendre ce que le traiteur avoit apprêté, et le servit lui-même à sa belle hôtesse qui, dans le fond de son âme, étoit ravie des soins qu'il avoit pour elle.

Après le repas, Ganem desservit comme il avoit servi; et quand il eut remis toutes choses à la porte de la chambre entre les mains de ses esclaves: « Madame, dit-il à Tourmente, vous serez peut-être bien aise de reposer présentement. Je vous laisse; et quand vous aurez pris quelque repos, vous me verrez prêt à recevoir vos ordres. » En achevant ces paroles il sortit et alla acheter deux femmes esclaves; il acheta aussi deux paquets, l'un de linge fin, et l'autre de tout ce qui peut composer une toilette digne de la favorite du calife. Il mena chez lui les deux esclaves, et les présentant à Tourmente: « Madame, lui dit-il, une personne comme vous a besoin de deux filles au moins pour la servir; trouvez bon que je vous donne celles-ci. »

Tourmente admira l'attention de Ganem: « Seigneur, lui dit-elle, je vois bien que vous n'êtes pas homme à faire les choses à demi. Vous augmentez par vos manières l'obligation que je vous ai; mais j'espère que je ne mourrai pas ingrate, et que le ciel me mettra bientôt en état de reconnoître toutes vos actions généreuses. »

Quand les femmes esclaves se furent retirées

dans une chambre voisine où le jeune marchand les envoya, il s'assit sur le sofa où étoit Tourmente, mais à certaine distance d'elle pour lui marquer plus de respect. Il remit l'entretien sur sa passion, et dit des choses très touchantes sur les obstacles invincibles qui lui ôtoient toute espérance. « Je n'ose même espérer, disoit-il, d'exciter par ma tendresse le moindre mouvement de sensibilité dans un cœur comme le vôtre, destiné au plus puissant prince du monde. Hélas! dans mon malheur ce seroit une consolation pour moi, si je pouvois me flatter que vous n'avez pu voir avec indifférence l'excès de mon amour! — Seigneur, lui répondit Tourmente.... — Ah! madame, interrompit Ganem à ce mot de seigneur; c'est pour la seconde fois que vous me faites l'honneur de me traiter de seigneur! La présence des femmes esclaves m'a empêché la première fois de vous dire ce que j'en pensois: au nom de Dieu, madame, ne me donnez point ce titre d'honneur, il ne me convient pas. Traitez-moi, de grâce, comme votre esclave. Je le suis, et je ne cesserai jamais de l'être. »

« Non, non, interrompit Tourmente à son tour, je me garderai bien de traiter ainsi un homme à qui je dois la vie. Je serois une ingrate, si je disois ou si je faisois quelque chose qui ne vous convînt pas. Laissez-moi donc suivre

les mouvemens de ma reconnoissance, et n'exigez pas pour prix de vos bienfaits que j'en use malhonnêtement avec vous. C'est ce que je ne ferai jamais. Je suis trop touchée de votre conduite respectueuse pour en abuser, et je vous avouerai que je ne vois point d'un œil indifférent tous les soins que vous prenez. Je ne vous en puis dire davantage. Vous savez les raisons qui me condamnent au silence. »

Ganem fut enchanté de cette déclaration : il en pleura de joie, et ne pouvant trouver de termes assez forts à son gré pour remercier Tourmente, il se contenta de lui dire que si elle savoit bien ce qu'elle devoit au calife, il n'ignoroit pas de son côté « que ce qui appartient au « maître est défendu à l'esclave. »

Comme il s'aperçut que la nuit approchoit, il se leva pour aller chercher de la lumière. Il en apporta lui-même, et de quoi faire la collation, selon l'usage ordinaire de la ville de Bagdad, où, après avoir fait un bon repas à midi, on passe la soirée à manger quelques fruits et à boire du vin, en s'entretenant agréablement jusqu'à l'heure de se retirer.

Ils se mirent tous deux à table. D'abord ils se firent des complimens sur les fruits qu'ils se présentoient l'un à l'autre. Insensiblement l'excellence du vin les engagea tous deux à boire; et

ils n'eurent pas plus tôt bu deux ou trois coups, qu'ils se firent une loi de ne plus boire sans chanter quelque air auparavant. Ganem chantoit des vers qu'il composoit sur-le-champ et qui exprimoient la force de sa passion; et Tourmente, animée par son exemple, composoit et chantoit aussi des chansons qui avoient du rapport à son aventure, et dans lesquelles il y avoit toujours quelque chose que Ganem pouvoit expliquer favorablement pour lui. A cela près, la fidélité qu'elle devoit au calife y fut exactement gardée. La collation dura fort long-temps. La nuit étoit déjà fort avancée, qu'ils ne songeoient point encore à se séparer. Ganem toutefois se retira dans un autre appartement, et laissa Tourmente dans celui où elle étoit, où les femmes esclaves qu'il avoit achetées entrèrent pour la servir.

Ils vécurent ensemble de cette manière pendant plusieurs jours. Le jeune marchand ne sortoit que pour des affaires de la dernière importance; encore prenoit-il le temps que sa dame reposoit; car il ne pouvoit se résoudre à perdre un seul des momens qu'il lui étoit permis de passer auprès d'elle. Il n'étoit occupé que de sa chère Tourmente, qui, de son côté, entraînée par son penchant, lui avoua qu'elle n'avoit pas moins d'amour pour lui qu'il n'en avoit pour elle. Cependant, quelque épris qu'ils fussent,

l'un de l'autre, la considération du calife eut le pouvoir de les retenir dans les bornes qu'elle exigeoit d'eux; ce qui rendoit leur passion plus vive.

Tandis que Tourmente, arrachée pour ainsi dire des mains de la mort, passoit si agréablement le temps chez Ganem, Zobéide n'étoit pas sans embarras au palais d'Haroun al-Raschid.

Les trois esclaves, ministres de sa vengeance, n'eurent pas plus tôt enlevé le coffre sans savoir ce qu'il y avoit dedans, ni même sans avoir la moindre curiosité de l'apprendre, comme gens accoutumés à exécuter aveuglément ses ordres, qu'elle devint la proie d'une cruelle inquiétude. Mille importunes réflexions vinrent troubler son repos. Elle ne put goûter un moment la douceur du sommeil; elle passa la nuit à rêver aux moyens de cacher son crime. « Mon époux, disoit-elle, aime Tourmente plus qu'il n'a jamais aimé aucune de ses favorites. Que lui répondrai-je à son retour, lorsqu'il me demandera de ses nouvelles?» Il lui vint dans l'esprit plusieurs stratagêmes; mais elle n'en étoit pas contente : elle y trouvoit toujours des difficultés, et elle ne savoit à quoi se déterminer. Elle avoit auprès d'elle une vieille dame qui l'avoit élevée dès sa plus tendre enfance; elle la fit venir dès la pointe du jour, et après lui avoir fait confidence de son secret :

« Ma bonne mère, lui dit-elle, vous m'avez toujours aidée de vos bons conseils; si jamais j'en ai eu besoin, c'est dans cette occasion-ci, où il s'agit de calmer mon esprit qu'un trouble mortel agite, et de me donner un moyen de contenter le calife. »

« Ma chère maîtresse, répondit la vieille dame, il eût beaucoup mieux valu ne vous pas mettre dans l'embarras où vous êtes; mais comme c'est une affaire faite, il n'en faut plus parler. Il ne faut songer qu'au moyen de tromper le Commandeur des croyans, et je suis d'avis que vous fassiez tailler en diligence une pièce de bois en forme de cadavre; nous l'envelopperons de vieux linges, et après l'avoir enfermée dans une bière, nous la ferons enterrer dans quelque endroit du palais; ensuite, sans perdre de temps, vous ferez bâtir un mausolée de marbre en dôme sur le lieu de la sépulture, et dresser une représentation que vous ferez couvrir d'un drap noir, et accompagner de grands chandeliers et de gros cierges à l'entour. Il y a encore une chose, poursuivit la vieille dame, qu'il est bon de ne pas oublier : il faudra que vous preniez le deuil, et que vous le fassiez prendre à vos femmes, aussi-bien qu'à celles de Tourmente, à vos eunuques, et enfin à tous les officiers du palais. Quand le calife sera de retour, qu'il verra tout son palais en deuil, et

vous-même ; il ne manquera pas d'en demander le sujet. Alors vous aurez lieu de vous en faire un mérite auprès de lui, en disant que c'est à sa considération que vous avez voulu rendre les derniers devoirs à Tourmente, qu'une mort subite a enlevée. Vous lui direz que vous avez fait bâtir un mausolée, et qu'enfin vous avez fait à sa favorite tous les honneurs qu'il lui auroit rendus lui-même s'il avoit été présent. Comme sa passion pour elle a été extrême, il ira sans doute répandre des larmes sur son tombeau. Peut-être aussi, ajouta la vieille, ne croira-t-il point qu'elle soit morte effectivement : il pourra vous soupçonner de l'avoir chassée du palais par jalousie, et regarder tout ce deuil comme un artifice pour le tromper et l'empêcher de la faire chercher. Il est à croire qu'il fera déterrer et ouvrir la bière, et il est sûr qu'il sera persuadé de sa mort, sitôt qu'il verra la figure d'un mort enseveli. Il vous saura bon gré de tout ce que vous aurez fait, il vous en témoignera de la reconnoissance. Quant à la pièce de bois, je me charge de la faire tailler moi-même par un charpentier de la ville, qui ne saura pas l'usage qu'on en veut faire. Pour vous, madame, ordonnez à cette femme de Tourmente, qui lui présenta hier la limonade, d'annoncer à ses compagnes qu'elle vient de trouver leur maîtresse morte dans son lit ;

et afin qu'elles ne songent qu'à la pleurer sans vouloir entrer dans sa chambre, qu'elle ajoute qu'elle vous en a donné avis, et que vous avez déjà donné ordre à Mesrour de la faire ensevelir et enterrer. »

Dès que la vieille dame eut achevé de parler, Zobéide tira un riche diamant de sa cassette, et le lui mettant au doigt et l'embrassant : « Ah, ma bonne mère! lui dit-elle toute transportée de joie, que je vous ai d'obligation! Je ne me serois jamais avisée d'un expédient si ingénieux. Il ne peut manquer de réussir, et je sens que je commence à reprendre ma tranquillité. Je me remets donc sur vous du soin de la pièce de bois, et je vais donner ordre au reste. »

La pièce de bois fut préparée avec toute la diligence que Zobéide pouvoit souhaiter, et portée ensuite par la vieille dame même à la chambre de Tourmente, où elle l'ensevelit comme un mort et la mit dans une bière; puis Mesrour, qui fut trompé lui-même, fit enlever la bière et le fantôme de Tourmente, que l'on enterra avec les cérémonies accoutumées dans l'endroit que Zobéide avoit marqué, et aux pleurs que versoient les femmes de la favorite, que celle qui avoit présenté la limonade, encourageoit par ses cris et ses lamentations.

Dès le même jour, Zobéide fit venir l'archi-

tecte du palais et des autres maisons du calife; et sur les ordres qu'elle lui donna, le mausolée fut achevé en très peu de temps. Des princesses aussi puissantes que l'étoit l'épouse d'un prince qui commandoit du levant au couchant, sont toujours obéies à point nommé dans l'exécution de leurs volontés. Elle eut aussi bientôt pris le deuil avec toute sa cour, ce qui fut cause que la nouvelle de la mort de Tourmente se répandit dans toute la ville.

Ganem fut des derniers à l'apprendre; car, comme je l'ai déjà dit, il ne sortoit presque point. Il l'apprit pourtant un jour. « Madame, dit-il à la belle favorite du calife, on vous croit morte dans Bagdad, et je ne doute pas que Zobéide elle-même n'en soit bien persuadée. Je bénis le ciel d'être la cause et l'heureux témoin que vous vivez. Et plût à Dieu que, profitant de ce faux bruit, vous voulussiez lier votre sort au mien, et venir avec moi loin d'ici régner sur mon cœur! Mais où m'emporte un transport trop doux? Je ne songe pas que vous êtes née pour faire le bonheur du plus puissant prince de la terre, et que le seul Haroun al-Raschid est digne de vous. Quand même vous seriez capable de me le sacrifier; quand vous voudriez me suivre, devrois-je y consentir? Non, je dois me souvenir sans cesse « que ce qui appartient au maître est dé « fendu à l'esclave. »

L'aimable Tourmente, quoique sensible aux tendres mouvemens qu'il faisoit paroître, gagnoit sur elle de n'y pas répondre. « Seigneur, lui dit-elle, nous ne pouvons empêcher Zobéide de triompher. Je suis peu surprise de l'artifice dont elle se sert pour couvrir son crime; mais laissons-la faire, je me flatte que ce triomphe sera bientôt suivi de douleur. Le calife reviendra, et nous trouverons moyen de l'informer secrètement de tout ce qui s'est passé. Cependant prenons plus de précautions que jamais pour qu'elle ne puisse apprendre que je vis : je vous en ai déjà dit les conséquences. »

Au bout de trois mois, le calife revint à Bagdad, glorieux et vainqueur de tous ses ennemis. Impatient de revoir Tourmente et de lui faire hommage de ses nouveaux lauriers, il entre dans son palais. Il est étonné de voir les officiers qu'il y avoit laissés, tous habillés de deuil. Il en frémit sans savoir pourquoi; et son émotion redoubla, lorsqu'en arrivant à l'appartement de Zobéide, il aperçut cette princesse qui venoit au-devant de lui en deuil, aussi-bien que toutes les femmes de sa suite. Il lui demanda d'abord le sujet de ce deuil avec beaucoup d'agitation. « Commandeur des croyans, répondit Zobéide, je l'ai pris pour Tourmente, votre esclave, qui est morte si promptement, qu'il n'a pas été

possible d'apporter aucun remède à son mal. » Elle voulut poursuivre, mais le calife ne lui en donna pas le temps. Il fut si saisi de cette nouvelle, qu'il en poussa un grand cri; ensuite il s'évanouit entre les bras de Giafar, son vizir, dont il étoit accompagné. Il revint pourtant bientôt de sa foiblesse; et, d'une voix qui marquoit son extrême douleur, il demanda où sa chère Tourmente avoit été enterrée. « Seigneur, lui dit Zobéide, j'ai pris soin moi-même de ses funérailles, et je n'ai rien épargné pour les rendre superbes. J'ai fait bâtir un mausolée de marbre sur le lieu de sa sépulture. Je vais vous y conduire, si vous le souhaitez. »

Le calife ne voulut pas que Zobéide prît cette peine, et se contenta de s'y faire mener par Mesrour. Il y alla dans l'état où il étoit, c'est-à-dire en habit de campagne. Quand il vit la représentation couverte d'un drap noir, les cierges allumés tout autour, et la magnificence du mausolée, il s'étonna que Zobéide eût fait les obsèques de sa rivale avec tant de pompe; et comme il étoit naturellement soupçonneux, il se défia de la générosité de sa femme, et pensa que sa maîtresse pouvoit n'être pas morte; que Zobéide, profitant de sa longue absence, l'avoit peut-être chassée du palais, avec ordre à ceux qu'elle avoit chargés de sa conduite, de la mener

si loin, que l'on n'entendît jamais parler d'elle. Il n'eut pas d'autre soupçon; car il ne croyoit pas Zobéide assez méchante pour avoir attenté à la vie de sa favorite.

Pour s'éclaircir par lui-même de la vérité, ce prince commanda qu'on ôtât la représentation, et fit ouvrir la fosse et la bière en sa présence; mais dès qu'il eut vu le linge qui enveloppoit la pièce de bois, il n'osa passer outre. Ce religieux calife craignit d'offenser la religion en permettant que l'on touchât au corps de la défunte; et cette scrupuleuse crainte l'emporta sur l'amour et sur la curiosité. Il ne douta plus de la mort de Tourmente. Il fit refermer la bière, remplir la fosse, et remettre la représentation en l'état où elle étoit auparavant.

Le calife se croyant obligé de rendre quelques soins au tombeau de sa favorite, envoya chercher les ministres de la religion, ceux du palais, et les lecteurs de l'Alcoran; et tandis que l'on étoit occupé à les rassembler, il demeura dans le mausolée, où il arrosa de ses larmes la terre qui couvroit le fantôme de son amante. Quand tous les ministres qu'il avoit appelés furent arrivés, il se mit à la tête de la représentation, et eux se rangèrent à l'entour et récitèrent de longues prières, après quoi les lecteurs de l'Alcoran lurent plusieurs chapitres.

La même cérémonie se fit tous les jours pendant l'espace d'un mois, le matin et l'après-dîner, et toujours en présence du calife, du grand-vizir Giafar, et des principaux officiers de la cour, qui tous étoient en deuil, aussi-bien que le calife, qui, durant tout ce temps-là, ne cessa d'honorer de ses larmes la mémoire de Tourmente, et ne voulut entendre parler d'aucune affaire.

Le dernier jour du mois, les prières et la lecture de l'Alcoran durèrent depuis le matin jusqu'à la pointe du jour suivant; et enfin, lorsque tout fut achevé, chacun se retira chez soi : Haroun al-Raschid, fatigué d'une si longue veille, alla se reposer dans son appartement, et s'endormit sur un sofa entre deux dames de son palais, dont l'une assise au chevet, et l'autre au pied de son lit, s'occupoient durant son sommeil à des ouvrages de broderie, et demeuroient dans un grand silence.

Celle qui étoit au chevet et qui s'appeloit Aube du jour [1], voyant le calife endormi, dit tout bas à l'autre dame : « Étoile du matin [2], car elle se nommoit ainsi, il y a bien des nouvelles. Le Commandeur des croyans, notre cher seigneur et maître, sentira une grande joie à son réveil,

[1] Nouronnihar.

[2] Nagmatos sohi.

lorsqu'il apprendra ce que j'ai à lui dire. Tourmente n'est pas morte; elle est en parfaite santé. — O ciel! s'écria d'abord Étoile du matin, toute transportée de joie, seroit-il bien possible que la belle, la charmante, l'incomparable Tourmente fût encore du monde? » Étoile du matin prononça ces paroles avec tant de vivacité et d'un ton si haut, que le calife s'éveilla. Il demanda pourquoi on avoit interrompu son sommeil. « Ah, seigneur! reprit Étoile du matin, pardonnez-moi cette indiscrétion. Je n'ai pu apprendre tranquillement que Tourmente vit encore. J'en ai senti un transport que je n'ai pu retenir. — Hé, qu'est-elle donc devenue, dit le calife, s'il est vrai qu'elle ne soit pas morte? — Commandeur des croyans, répondit Aube du jour, j'ai reçu ce soir, d'un homme inconnu, un billet sans signature, mais écrit de la propre main de Tourmente, qui me mande sa triste aventure, et m'ordonne de vous en instruire. J'attendois, pour m'acquitter de ma commission, que vous eussiez pris quelques momens de repos, jugeant que vous deviez en avoir besoin après la fatigue, et..... « Donnez, donnez-moi ce billet, interrompit avec précipitation le calife; vous avez mal à propos différé de me le remettre. »

Aube du jour lui présenta aussitôt le billet; il l'ouvrit avec beaucoup d'impatience. Tour-

che avec les soldats que le calife lui avoit ordonné de prendre; il alla chez le juge de police dont il se fit accompagner; et suivi d'un grand nombre de maçons et de charpentiers munis d'outils nécessaires pour raser une maison, il arriva devant celle de Ganem. Comme elle étoit isolée, il disposa les soldats à l'entour, pour empêcher que le jeune marchand ne lui échappât.

Tourmente et Ganem achevoient alors de dîner. La dame étoit assise près d'une fenêtre qui donnoit sur la rue. Elle entend du bruit : elle regarde par la jalousie; et voyant le grand-vizir qui s'approchoit avec toute sa suite, elle jugea qu'on n'en vouloit pas moins à elle qu'à Ganem. Elle comprit que son billet avoit été reçu; mais elle ne s'étoit pas attendue à une pareille réponse, et elle avoit espéré que le calife prendroit la chose d'une autre manière. Elle ne savoit pas depuis quel temps ce prince étoit de retour; et quoiqu'elle lui connût le penchant à la jalousie, elle ne craignoit rien de ce côté-là. Cependant la vue du grand-vizir et des soldats la fit trembler, non pour elle à la vérité, mais pour Ganem. Elle ne douta point qu'elle ne se justifiât, pourvu que le calife voulût bien l'entendre. A l'égard de Ganem, qu'elle chérissoit moins par reconnoissance que par inclination, elle prévoyoit que son rival irrité voudroit le voir, et pourroit le

condamner sur sa jeunesse et sa bonne mine. Prévenue de sa pensée, elle se tourna vers le jeune marchand : « Ah, Ganem! lui dit-elle, nous sommes perdus. C'est vous et moi que l'on cherche. » Il regarda aussitôt par la jalousie, et fut saisi de frayeur lorsqu'il aperçut les gardes du calife, le sabre nu, et le grand-vizir avec le juge de police à leur tête. A cette vue, il demeura immobile, et n'eut pas la force de prononcer une seule parole. « Ganem, reprit la favorite, il n'y a point de temps à perdre. Si vous m'aimez, prenez vite l'habit d'un de vos esclaves, et frottez-vous le visage et les bras de noir de cheminée. Mettez ensuite quelques uns de ces plats sur votre tête; on pourra vous prendre pour le garçon du traiteur, et on vous laissera passer. Si l'on vous demande où est le maître de la maison, répondez sans hésiter qu'il est au logis. — Ah, madame! dit à son tour Ganem, moins effrayé pour lui que pour Tourmente, vous ne songez qu'à moi. Hélas! qu'allez-vous devenir? — Ne vous en mettez pas en peine, reprit-elle; c'est à moi d'y songer. A l'égard de ce que vous laissez dans cette maison, j'en aurai soin, et j'espère qu'un jour tout vous sera fidèlement rendu quand la colère du calife sera passée; mais évitez sa violence. Les ordres qu'il donne dans ses premiers mouvemens sont toujours funestes. »

L'affliction du jeune marchand étoit telle, qu'il ne savoit à quoi se déterminer; et il se seroit sans doute laissé surprendre par les soldats du calife, si Tourmente ne l'eût pressé de se déguiser. Il se rendit à ses instances : il prit un habit d'esclave, se barbouilla de suie; et il étoit temps, car on frappa à la porte; et tout ce qu'ils purent faire, ce fut de s'embrasser tendrement. Ils étoient tous deux si pénétrés de douleur, qu'il leur fut impossible de se dire un seul mot. Tels furent leurs adieux. Ganem sortit enfin avec quelques plats sur sa tête. On le prit effectivement pour un garçon traiteur, et on ne l'arrêta point. Au contraire, le grand-vizir, qui le rencontra le premier, se rangea pour le laisser passer, étant fort éloigné de s'imaginer que ce fût celui qu'il cherchoit. Ceux qui étoient derrière le grand-vizir lui firent place de même, et favorisèrent ainsi sa fuite. Il gagna une des portes de la ville en diligence, et se sauva.

Pendant qu'il se déroboit aux poursuites du grand-vizir Giafar, ce ministre entra dans la chambre où étoit Tourmente, assise sur un sofa, et où il y avoit une assez grande quantité de coffres remplis des hardes de Ganem, et de l'argent qu'il avoit fait de ses marchandises.

Dès que Tourmente vit entrer le grand-vizir, elle se prosterna la face contre terre; et demeu-

rant en cet état comme disposée à recevoir la mort : « Seigneur, dit-elle, je suis prête à subir l'arrêt que le Commandeur des croyans a prononcé contre moi ; vous n'avez qu'à me l'annoncer. — Madame, lui répondit Giafar en se prosternant aussi jusqu'à ce qu'elle se fût relevée, à Dieu ne plaise que personne ose mettre sur vous une main profane ! Je n'ai pas dessein de vous faire le moindre déplaisir. Je n'ai point d'autre ordre que de vous supplier de vouloir bien venir au palais avec moi, et de vous y conduire avec le marchand qui demeure en cette maison. — Seigneur, reprit la favorite en se levant, partons, je suis prête à vous suivre. Pour ce qui est du jeune marchand à qui je dois la vie, il n'est point ici. Il y a près d'un mois qu'il est allé à Damas, où ses affaires l'ont appelé ; et jusqu'à son retour, il m'a laissé en garde ces coffres que vous voyez. Je vous conjure de vouloir bien les faire porter au palais, et de donner ordre qu'on les mette en sûreté, afin que je tienne la promesse que je lui ai faite d'en avoir tout le soin imaginable. »

« Vous serez obéie, madame, » répliqua Giafar. Et aussitôt il fit venir des porteurs. Il leur ordonna d'enlever les coffres et de les porter à Mesrour.

Dès que les porteurs furent partis, il parla à

l'oreille du juge de police; il le chargea du soin de faire raser la maison, et d'y faire auparavant chercher partout Ganem, qu'il soupçonnoit d'être caché, quoi que lui eût dit Tourmente. Ensuite il sortit, et emmena avec lui cette jeune dame, suivie des deux femmes esclaves qui la servoient. A l'égard des esclaves de Ganem, on n'y fit pas d'attention. Ils se mêlèrent parmi la foule, et on ne sait ce qu'ils devinrent.

Giafar fut à peine hors de la maison, que les maçons et les charpentiers commencèrent à la raser; et ils firent si bien leur devoir, qu'en moins d'une heure il n'en resta aucun vestige. Mais le juge de police n'ayant pu trouver Ganem, quelque perquisition qu'il en eût faite, en fit donner avis au grand-vizir avant que ce ministre arrivât au palais. « Hé bien, lui dit Haroun al-Raschid en le voyant entrer dans son cabinet, as-tu exécuté mes ordres? — Oui, seigneur, répondit Giafar; la maison où demeuroit Ganem est rasée de fond en comble, et je vous amène Tourmente votre favorite : elle est à la porte de votre cabinet; je vais la faire entrer, si vous me l'ordonnez. Pour le jeune marchand, on ne l'a pu trouver, quoiqu'on l'ait cherché partout. Tourmente assure qu'il est parti pour Damas depuis un mois. »

Jamais emportement n'égala celui que le calife

fit paroître, lorsqu'il apprit que Ganem lui étoit échappé. Pour sa favorite, prévenu qu'elle lui avoit manqué de fidélité, il ne voulut ni la voir ni lui parler. « Mesrour, dit-il au chef des eunuques qui étoit présent, prends l'ingrate, la perfide Tourmente, et va l'enfermer dans la tour obscure. » Cette tour étoit dans l'enceinte du palais, et servoit ordinairement de prison aux favorites qui donnoient quelque sujet de plainte au calife.

Mesrour, accoutumé à exécuter sans réplique les ordres de son maître, quelque violens qu'ils fussent, obéit à regret à celui-ci. Il en témoigna sa douleur à Tourmente, qui en fut d'autant plus affligée, qu'elle avoit compté que le calife ne refuseroit pas de lui parler. Il lui fallut céder à sa triste destinée, et suivre Mesrour, qui la conduisit à la tour obscure où il la laissa.

Cependant le calife, irrité, renvoya son grand-vizir, et n'écoutant que sa passion, écrivit de sa propre main la lettre qui suit, au roi de Syrie, son cousin et son tributaire, qui demeuroit à Damas :

LETTRE DU CALIFE HAROUN AL-RASCHID,
A MOHAMMED ZINEBI, ROI DE SYRIE.

« Mon cousin, cette lettre est pour vous ap-
« prendre qu'un marchand de Damas, nommé

« Ganem, fils d'Abou Aïbou, a séduit la plus
« aimable de mes esclaves, nommée Tourmente,
« et qu'il a pris la fuite. Mon intention est qu'a-
« près ma lettre reçue, vous fassiez chercher et
« saisir Ganem. Dès qu'il sera en votre puissance,
« vous le ferez charger de chaînes; et, pendant
« trois jours consécutifs, vous lui ferez donner
« cinquante coups de nerf de bœuf. Qu'il soit
« conduit ensuite par tous les quartiers de la
« ville, avec un crieur qui crie devant lui : Voilà
« le plus léger des châtimens que le Comman-
« deur des croyans fait souffrir à celui qui
« offense son seigneur, et séduit une de ses
« esclaves. Après cela, vous me l'enverrez sous
« bonne garde. Ce n'est pas tout : je veux que
« vous mettiez sa maison au pillage; et quand
« vous l'aurez fait raser, ordonnez que l'on en
« transporte les matériaux hors de la ville au
« milieu de la campagne. Outre cela, s'il a père,
« mère, sœurs, femmes, filles et autres parens,
« faites-les dépouiller; et quand ils seront nus,
« donnez-les en spectacle trois jours de suite à
« toute la ville, avec défense, sous peine de la
« vie, de leur donner retraite. J'espère que vous
« n'apporterez aucun retardement à l'exécution
« de ce que je vous recommande.

« Haroun al-Raschid. »

Le calife, après avoir écrit cette lettre, en chargea un courrier, lui ordonnant de faire diligence, et de porter avec lui des pigeons, afin d'être plus promptement informé de ce qu'auroit fait Mohammed Zinebi.

Les pigeons de Bagdad ont cela de particulier, qu'en quelque lieu éloigné qu'on les porte, ils reviennent à Bagdad dès qu'on les a lâchés, surtout lorsqu'ils y ont des petits. On leur attache sous l'aile un billet roulé, et par ce moyen on a bientôt des nouvelles des lieux d'où l'on en veut savoir.

Le courrier du calife marcha jour et nuit pour s'accommoder à l'impatience de son maître; et en arrivant à Damas, il alla droit au palais du roi Zinebi, qui s'assit sur son trône pour recevoir la lettre du calife. Le courrier l'ayant présentée, Mohammed la prit; et reconnoissant l'écriture, il se leva par respect, baisa la lettre et la mit sur sa tête, pour marquer qu'il étoit prêt à exécuter avec soumission les ordres qu'elle pouvoit contenir. Il l'ouvrit, et sitôt qu'il l'eut lue, il descendit de son trône, et monta sans délai à cheval avec les principaux officiers de sa maison. Il fit aussi avertir le juge de police qui le vint trouver; et suivi de tous les soldats de sa garde, il se rendit à la maison de Ganem.

Depuis que ce jeune marchand étoit parti de

Damas, sa mère n'en avoit reçu aucune lettre. Cependant les autres marchands avec qui il avoit entrepris le voyage de Bagdad étoient de retour. Ils lui dirent tous qu'ils avoient laissé son fils en parfaite santé; mais comme il ne revenoit point, et qu'il négligeoit de donner lui-même de ses nouvelles, il n'en fallut pas davantage pour faire croire à cette tendre mère qu'il étoit mort. Elle se le persuada si bien, qu'elle en prit le deuil. Elle pleura Ganem comme si elle l'eût vu mourir, et qu'elle lui eût elle-même fermé les yeux. Jamais mère ne montra tant de douleur; et loin de chercher à se consoler, elle prenoit plaisir à nourrir son affliction. Elle fit bâtir au milieu de la cour de sa maison un dôme, sous lequel elle mit une figure qui représentoit son fils et qu'elle couvrit elle-même d'un drap mortuaire. Elle passoit presque les jours et les nuits à pleurer sous ce dôme, de même que si le corps de son fils eût été enterré là; et la belle Force des cœurs, sa fille, lui tenoit compagnie, et mêloit ses pleurs avec les siens.

Il y avoit déjà du temps qu'elles s'occupoient ainsi à s'affliger, et que le voisinage, qui entendoit leurs cris et leurs lamentations, plaignoit des parens si tendres, lorsque Mohammed Zinebi vint frapper à la porte; et une esclave du logis lui ayant ouvert, il entra brusquement en

demandant où étoit Ganem, fils d'Abou Aïbou.

Quoique l'esclave n'eût jamais vu le roi Zinebi, elle jugea, néanmoins, à sa suite, qu'il devoit être un des principaux officiers de Damas. « Seigneur, lui répondit-elle, ce Ganem que vous cherchez est mort. Ma maîtresse, sa mère, est dans le tombeau que vous voyez, où elle pleure actuellement sa perte. » Le roi, sans s'arrêter au rapport de l'esclave, fit faire par ses gardes une exacte perquisition de Ganem dans tous les endroits de la maison. Ensuite il s'avança vers le tombeau, où il vit la mère et la fille assises sur une simple natte auprès de la figure qui représentoit Ganem, et leurs visages lui parurent baignés de larmes. Ces pauvres femmes se couvrirent de leurs voiles aussitôt qu'elles aperçurent un homme à la porte du dôme. Mais la mère qui reconnut le roi de Damas, se leva et courut se prosterner à ses pieds. « Ma bonne dame, lui dit ce prince, je cherchois votre fils Ganem; est-il ici? — Ah, sire! s'écria-t-elle, il y a long-temps qu'il n'est plus! Plût à Dieu que je l'eusse au moins enseveli de mes propres mains, et que j'eusse la consolation d'avoir ses os dans ce tombeau! Ah, mon fils! mon cher fils!.... » Elle voulut continuer; mais elle fut saisie d'une si vive douleur, qu'elle n'en eut pas la force.

Zinebi en fut touché. C'étoit un prince d'un

naturel fort doux et très compatissant aux peines des malheureux. « Si Ganem est seul coupable, disoit-il en lui-même, pourquoi punir la mère et la sœur qui sont innocentes? Ah, cruel Haroun al-Raschid! à quelle mortification me réduis-tu; en me faisant ministre de ta vengeance, en m'obligeant à persécuter des personnes qui ne t'ont point offensé! »

Les gardes que le roi avoit chargés de chercher Ganem, lui vinrent dire qu'ils avoient fait une recherche inutile. Il en demeura très persuadé : les pleurs de ces deux femmes ne lui permettoient pas d'en douter. Il étoit au désespoir de se voir dans la nécessité d'exécuter les ordres du calife; mais de quelque pitié qu'il se sentît saisi, il n'osoit se résoudre à tromper le ressentiment du calife. « Ma bonne dame, dit-il à la mère de Ganem, sortez de ce tombeau, vous et votre fille, vous n'y seriez pas en sûreté. » Elles sortirent, et en même temps, pour les mettre hors d'insulte, il ôta sa robe de dessus qui étoit fort ample, et les couvrit toutes deux, en leur commandant de ne pas s'éloigner de lui. Cela fait, il ordonna de laisser entrer la populace pour commencer le pillage, qui se fit avec une extrême avidité, et avec des cris dont la mère et la sœur de Ganem furent d'autant plus épouvantées, qu'elles en ignoroient la cause. On em-

porta les plus précieux meubles, des coffres pleins de richesses, des tapis de Perse et des Indes, des coussins garnis d'étoffes d'or et d'argent, des porcelaines; enfin on enleva tout, on ne laissa dans la maison que les murs; et ce fut un spectacle bien affligeant pour ces malheureuses dames de voir piller tous leurs biens, sans savoir pourquoi on les traitoit si cruellement.

Mohammed, après le pillage de la maison, donna ordre au juge de police de la faire raser avec le tombeau; et pendant qu'on y travailloit, il emmena dans son palais Force des cœurs et sa mère. Ce fut là qu'il redoubla leur affliction, en leur déclarant les volontés du calife. « Il veut, leur dit-il, que je vous fasse dépouiller, et que je vous expose toutes nues aux yeux du peuple pendant trois jours. C'est avec une extrême répugnance que je fais exécuter cet arrêt cruel et plein d'ignominie. » Le roi prononça ces paroles d'un air qui faisoit connoître qu'il étoit effectivement pénétré de douleur et de compassion. Quoique la crainte d'être détrôné l'empêchât de suivre les mouvemens de sa pitié, il ne laissa pas d'adoucir en quelque façon la rigueur des ordres d'Haroun al-Raschid, en faisant faire pour la mère de Ganem et pour Force des cœurs de grosses chemises sans manches d'un gros tissu de crin de cheval.

Le lendemain ces deux victimes de la colère du calife furent dépouillées de leurs habits, et revêtues de leurs chemises de crin. On leur ôta aussi leurs coiffures, de sorte que leurs cheveux épars flottoient sur leurs épaules. Force des cœurs les avoit du plus beau blond du monde, et ils tomboient jusqu'à terre. Ce fut dans cet état qu'on les fit voir au peuple. Le juge de police, suivi de ses gens, les accompagnoit, et on les promena par toute la ville. Elles étoient précédées d'un crieur, qui de temps en temps disoit à haute voix : « Tel est le châtiment de ceux qui se sont attiré l'indignation du Commandeur des croyans. »

Pendant qu'elles marchoient ainsi dans les rues de Damas, les bras et les pieds nus, couvertes d'un si étrange habillement, et tâchant de cacher leur confusion sous leurs cheveux dont elles se couvroient le visage, tout le peuple fondoit en larmes.

Les dames, surtout, les regardant comme innocentes au travers des jalousies, et touchées principalement de la jeunesse et de la beauté de Force des cœurs, faisoient retentir l'air de cris effroyables à mesure qu'elles passoient sous leurs fenêtres. Les enfans même, effrayés par ces cris et par le spectacle qui les causoit, mêloient leurs pleurs à cette désolation générale, et y ajou-

toient une nouvelle horreur. Enfin, quand les ennemis de l'état auroient été dans la ville de Damas, et qu'ils y auroient tout mis à feu et à sang, on n'y auroit pas vu régner une plus grande consternation.

Il étoit presque nuit lorsque cette scène affreuse finit. On ramena la mère et la fille au palais du roi Mohammed. Comme elles n'étoient point accoutumées à marcher les pieds nus, elles se trouvèrent si fatiguées en arrivant, qu'elles demeurèrent long-temps évanouies. La reine de Damas, vivement touchée de leur malheur, malgré la défense que le calife avoit faite de les secourir, leur envoya quelques unes de ses femmes pour les consoler, avec toutes sortes de rafraîchissemens, et du vin pour leur faire reprendre des forces.

Les femmes de la reine les trouvèrent encore évanouies, et presque hors d'état de profiter du secours qu'elles leur apportoient. Cependant, à force de soins, on leur fit reprendre leurs esprits. La mère de Ganem les remercia d'abord de leur honnêteté. « Ma bonne dame, lui dit une des femmes de la reine, nous sommes très sensibles à vos peines; et la reine de Syrie, notre maîtresse, nous a fait plaisir quand elle nous a chargées de vous secourir. Nous pouvons vous assurer que cette princesse prend beaucoup de

part à vos malheurs, aussi-bien que le roi son époux. » La mère de Ganem pria les femmes de la reine de rendre à cette princesse mille grâces pour elle et pour Force des cœurs; et s'adressant ensuite à celle qui lui avoit parlé : « Madame, lui dit-elle, le roi ne m'a point dit pourquoi le Commandeur des croyans nous fait souffrir tant d'outrages; apprenez-nous, de grâce, quels crimes nous avons commis. — Ma bonne dame, répondit la femme de la reine, l'origine de votre malheur vient de votre fils Ganem; il n'est pas mort, ainsi que vous le croyez. On l'accuse d'avoir enlevé la belle Tourmente, la plus chérie des favorites du calife; et comme il s'est dérobé par une prompte fuite à la colère de ce prince, le châtiment est tombé sur vous. Tout le monde condamne le ressentiment du calife; mais tout le monde le craint, et vous voyez que le roi Zinebi lui-même n'ose contrevenir à ses ordres, de peur de lui déplaire. Ainsi, tout ce que nous pouvons faire, c'est de vous plaindre et de vous exhorter à prendre patience. »

« Je connois mon fils, reprit la mère de Ganem; je l'ai élevé avec grand soin, et dans le respect dû au Commandeur des croyans. Il n'a point commis le crime dont on l'accuse, et je réponds de son innocence. Je cesse donc de murmurer et de me plaindre, puisque c'est pour

lui que je souffre, et qu'il n'est pas mort. Ah, Ganem! ajouta-t-elle, emportée par un mouvement mêlé de tendresse et de joie, mon cher fils Ganem! est-il possible que tu vives encore? Je ne regrette plus mes biens; et à quelque excès que puissent aller les ordres du calife, je lui en pardonne toute la rigueur, pourvu que le ciel ait conservé mon fils. Il n'y a que ma fille qui m'afflige : ses maux seuls font toute ma peine. Je la crois pourtant assez bonne sœur pour suivre mon exemple. »

A ces paroles, Force des cœurs, qui avoit paru insensible jusque-là, se tourna vers sa mère, et lui jetant ses bras au cou : « Oui, ma chère mère, lui dit-elle, je suivrai toujours votre exemple, à quelque extrémité que puisse vous porter votre amour pour mon frère. »

La mère et la fille confondant ainsi leurs soupirs et leurs larmes, demeurèrent assez longtemps dans un embrassement si touchant. Cependant les femmes de la reine que ce spectacle attendrissoit fort, n'oublièrent rien pour engager la mère de Ganem à prendre quelque nourriture. Elle mangea un morceau pour les satisfaire, et Force des cœurs en fit autant.

Comme l'ordre du calife portoit que les parens de Ganem paroîtroient trois jours de suite aux yeux du peuple dans l'état qu'on a dit, Force

des cœurs et sa mère servirent de spectacle le lendemain pour la seconde fois, depuis le matin jusqu'au soir; mais ce jour-là et le jour suivant, les choses ne se passèrent pas de la même manière : les rues qui avoient été d'abord pleines de monde, devinrent désertes. Tous les marchands indignés du traitement qu'on faisoit à la veuve et à la fille d'Abou Aïbou, fermèrent leurs boutiques, et demeurèrent enfermés chez eux. Les dames, au lieu de regarder par leurs jalousies, se retirèrent dans le derrière de leurs maisons. Il ne se trouva pas une âme dans les places publiques par où l'on fit passer ces deux infortunées; il sembloit que tous les habitans de Damas eussent abandonné leur ville.

Le quatrième jour, le roi Mohammed Zinebi, qui vouloit exécuter fidèlement les ordres du calife, quoiqu'il ne les approuvât point, envoya des crieurs dans tous les quartiers de la ville, publier une défense rigoureuse à tout citoyen de Damas ou étranger, de quelque condition qu'il fût, sous peine de la vie et d'être livré aux chiens pour leur servir de pâture après sa mort, de donner retraite à la mère et à la sœur de Ganem, ni de leur fournir un morceau de pain ni une seule goutte d'eau; en un mot, de leur prêter la moindre assistance, et d'avoir aucune communication avec elles.

Après que les crieurs eurent fait ce que le roi leur avoit ordonné, ce prince commanda qu'on mît la mère et la fille hors du palais, et qu'on leur laissât la liberté d'aller où elles voudroient. On ne les vit pas plus tôt paroître, que tout le monde s'éloigna d'elles; tant la défense qui venoit d'être publiée avoit fait d'impression sur les esprits. Elles s'aperçurent bien qu'on les fuyoit; mais comme elles en ignoroient la cause, elles en furent très surprises; et leur étonnement augmenta encore, lorsqu'en entrant dans la rue où parmi plusieurs personnes elles reconnurent quelques uns de leurs meilleurs amis, elles les virent disparoître avec autant de précipitation que les autres. « Quoi donc! dit alors la mère de Ganem, sommes-nous pestiférées? Le traitement injuste et barbare qu'on nous fait, doit-il nous rendre odieuses à nos concitoyens? Allons, ma fille, poursuivit-elle, sortons au plus tôt de Damas; ne demeurons plus dans une ville où nous faisons horreur à nos amis mêmes. »

En parlant ainsi, ces deux misérables dames gagnèrent une des extrémités de la ville, et se retirèrent dans une masure pour y passer la nuit. Là, quelques musulmans, poussés par un esprit de charité et de compassion, les vinrent trouver dès que la fin du jour fut arrivée. Ils leur apportèrent des provisions; mais ils n'osèrent s'ar-

rêter pour les consoler, de peur d'être découverts, et punis comme désobéissant aux ordres du calife.

Cependant le roi Zinebi avoit lâché le pigeon pour informer Haroun al-Raschid de son exactitude. Il lui mandoit tout ce qui s'étoit passé, et le conjuroit de lui faire savoir ce qu'il vouloit ordonner de la mère et de la sœur de Ganem. Il reçut bientôt par la même voie la réponse du calife, qui lui écrivit qu'il les bannissoit pour jamais de Damas. Aussitôt le roi de Syrie envoya des gens dans la masure, avec ordre de prendre la mère et la fille, de les conduire à trois journées de Damas, et de les laisser là, en leur faisant défense de revenir dans la ville.

Les gens de Zinebi s'acquittèrent de leur commission; mais, moins exacts que leur maître à exécuter de point en point les ordres d'Haroun al-Raschid, ils donnèrent par pitié à Force des cœurs et à sa mère quelques menues monnoies pour se procurer de quoi vivre, et à chacune un sac qu'ils leur passèrent au cou, pour mettre leurs provisions.

Dans cette situation déplorable, elles arrivèrent au premier village. Les paysannes s'assemblèrent autour d'elles; et comme au travers de leur déguisement on ne laissoit pas de remarquer que c'étoient des personnes de quelque condi-

tion, on leur demanda ce qui les obligeoit à voyager ainsi sous un habillement qui paroissoit n'être pas leur habillement naturel. Au lieu de répondre à la question qu'on leur faisoit, elles se mirent à pleurer, ce qui ne servit qu'à augmenter la curiosité des paysannes et à leur inspirer de la compassion. La mère de Ganem leur conta ce qu'elle et sa fille avoient souffert. Les bonnes villageoises en furent attendries, et tâchèrent de les consoler. Elles les régalèrent autant que leur pauvreté le leur permit. Elles leur firent quitter leurs chemises de crin de cheval qui les incommodoient fort, pour en prendre d'autres qu'elles leur donnèrent, avec des souliers, et de quoi se couvrir la tête pour conserver leurs cheveux.

De ce village, après avoir bien remercié ces paysannes charitables, Force des cœurs et sa mère s'avancèrent du côté d'Alep à petites journées. Elles avoient coutume de se retirer autour des mosquées, ou dans les mosquées mêmes, où elles passoient la nuit sur la natte, lorsque le pavé en étoit couvert; autrement elles couchoient sur le pavé même, ou bien elles alloient loger dans les lieux publics destinés à servir de retraite aux voyageurs. A l'égard de la nourriture, elles n'en manquoient pas : elles rencontroient souvent de ces lieux où l'on fait des

distributions de pain, de riz cuit et d'autres mets, à tous les voyageurs qui en demandent.

Enfin, elles arrivèrent à Alep; mais elles ne voulurent pas s'y arrêter; et continuant leur chemin vers l'Euphrate, elles passèrent ce fleuve, et entrèrent dans la Mésopotamie, qu'elles traversèrent jusqu'à Moussoul. De là, quelques peines qu'elles eussent déjà souffertes, elles se rendirent à Bagdad. C'étoit le lieu où tendoient leurs désirs, dans l'espérance d'y rencontrer Ganem, quoiqu'elles ne dussent pas se flatter qu'il fût dans une ville où le calife faisoit sa demeure; mais elles l'espéroient, parce qu'elles le souhaitoient. Leur tendresse pour lui, malgré tous leurs malheurs, augmentoit au lieu de diminuer. Leurs discours rouloient ordinairement sur lui; elles en demandoient même des nouvelles à tous ceux qu'elles rencontroient. Mais laissons là Force des cœurs et sa mère, pour revenir à Tourmente.

Elle étoit toujours enfermée très étroitement dans la tour obscure, depuis le jour qui avoit été si funeste à Ganem et à elle. Cependant quelque désagréable que lui fût la prison, elle en étoit beaucoup moins affligée que du malheur de Ganem, dont le sort incertain lui causoit une inquiétude mortelle. Il n'y avoit presque pas de moment qu'elle ne le plaignît.

Une nuit que le calife se promenoit seul dans l'enceinte de son palais, ce qui lui arrivoit assez souvent, car c'étoit le prince du monde le plus curieux, et quelquefois dans ses promenades nocturnes il apprenoit des choses qui se passoient dans le palais, et qui sans cela ne seroient jamais venues à sa connoissance; une nuit donc, en se promenant, il passa près de la tour obscure, et comme il crut entendre parler, il s'arrêta; il s'approcha de la porte pour mieux écouter, et il entendit distinctement ces paroles, que Tourmente, toujours en proie au souvenir de Ganem, prononça d'une voix assez haute: «O Ganem! trop infortuné Ganem! où es-tu présentement? Dans quel lieu ton destin déplorable t'a-t-il conduit? Hélas! c'est moi qui t'ai rendu malheureux! Que ne me laissois-tu périr misérablement, au lieu de me prêter un secours généreux? Quel triste fruit as-tu recueilli de tes soins et de tes respects? Le Commandeur des croyans qui devroit te récompenser, te persécute pour prix de m'avoir toujours regardée comme une personne réservée à son lit; tu perds tous tes biens, et te vois obligé de chercher ton salut dans la fuite. Ah, calife! barbare calife! que direz-vous pour votre défense, lorsque vous vous trouverez avec Ganem devant le tribunal du juge souverain, et que les anges

rendront témoignage de la vérité en votre présence? Toute la puissance que vous avez aujourd'hui, et sous qui tremble presque toute la terre, n'empêchera pas que vous ne soyez condamné et puni de votre injuste violence. » Tourmente cessa de parler à ces mots; car ses soupirs et ses larmes l'empêchèrent de continuer.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger le calife à rentrer en lui-même. Il vit bien que si ce qu'il venoit d'entendre étoit vrai, sa favorite étoit innocente, et qu'il avoit donné des ordres contre Ganem et sa famille avec trop de précipitation. Pour approfondir une chose où l'équité dont il se piquoit paroissoit intéressée, il retourna aussitôt à son appartement, et dès qu'il y fut arrivé, il chargea Mesrour d'aller à la tour obscure, et de lui amener Tourmente.

Le chef des eunuques jugea par cet ordre, et encore plus à l'air du calife, que ce prince vouloit pardonner à sa favorite, et la rappeler auprès de lui; il en fut ravi, car il aimoit Tourmente, et avoit pris beaucoup de part à sa disgrâce. Il vole sur-le-champ à la tour : « Madame, dit-il à la favorite d'un ton qui marquoit sa joie, prenez la peine de me suivre; j'espère que vous ne reviendrez plus dans cette vilaine tour ténébreuse; le Commandeur des croyans veut vous entretenir, et j'en conçois un heureux présage. »

Tourmente suivit Mesrour, qui la mena et l'introduisit dans le cabinet du calife. D'abord elle se prosterna devant ce prince, et elle demeura dans cet état le visage baigné de larmes. « Tourmente, lui dit le calife sans lui dire de se relever, il me semble que tu m'accuses de violence et d'injustice : qui est donc celui qui, malgré les égards et la considération qu'il a eus pour moi, se trouve dans une situation misérable? Parle, tu sais combien je suis bon naturellement, et que j'aime à rendre justice. »

La favorite comprit par ce discours que le calife l'avoit entendue parler; et profitant d'une si belle occasion de justifier son cher Ganem : « Commandeur des croyans, répondit-elle, s'il m'est échappé quelque parole qui ne soit point agréable à votre majesté, je vous supplie très humblement de me le pardonner. Mais celui dont vous voulez connoître l'innocence et la misère, c'est Ganem, le malheureux fils d'Abou Aïbou, marchand de Damas. C'est lui qui m'a sauvé la vie, et qui m'a donné un asile en sa maison. Je vous avouerai que dès qu'il me vit, peut-être forma-t-il la pensée de se donner à moi et l'espérance de m'engager à souffrir ses soins : j'en jugeai ainsi par l'empressement qu'il fit paroître à me régaler et à me rendre tous les services dont j'avois besoin dans l'état

où je me trouvois. Mais sitôt qu'il apprit que j'avois l'honneur de vous appartenir : « Ah, madame ! me dit-il, ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave. » Depuis ce moment, je dois cette justice à sa vertu, sa conduite n'a point démenti ses paroles. Cependant vous savez, Commandeur des croyans, avec quelle rigueur vous l'avez traité, et vous en répondrez devant le tribunal de Dieu. »

Le calife ne sut point mauvais gré à Tourmente de la liberté qu'il y avoit dans ce discours. « Mais, reprit-il, puis-je me fier aux assurances que tu me donnes de la retenue de Ganem ? — Oui, repartit-elle, vous le pouvez : je ne voudrois pas, pour toute chose au monde, vous déguiser la vérité ; et pour vous prouver que je suis sincère, il faut que je vous fasse un aveu qui vous déplaira peut-être, mais j'en demande pardon par avance à votre majesté. — Parle, ma fille, dit alors Haroun al-Raschid ; je te pardonne tout, pourvu que tu ne me caches rien. — Hé bien, répliqua Tourmente, apprenez que l'attention respectueuse de Ganem, jointe à tous les bons offices qu'il m'a rendus, me firent concevoir de l'estime pour lui. Je passai même plus avant. Vous connoissez la tyrannie de l'amour : je sentis naître en mon cœur de tendres sentimens : il s'en aperçut ; mais loin de chercher à

profiter de ma foiblesse, et malgré tout le feu dont il se sentoit brûler, il demeura toujours ferme dans son devoir; et tout ce que sa passion pouvoit lui arracher, c'étoient ces termes que j'ai déjà dits à votre majesté : « Ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave. »

Cette déclaration ingénue auroit peut-être aigri tout autre que le calife, mais ce fut ce qui acheva d'adoucir ce prince. Il ordonna à Tourmente de se relever; et la faisant asseoir auprès de lui : « Raconte-moi, lui dit-il, ton histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. » Alors elle s'en acquitta avec beaucoup d'adresse et d'esprit. Elle passa légèrement sur ce qui regardoit Zobéide; elle s'étendit davantage sur les obligations qu'elle avoit à Ganem, sur la dépense qu'il avoit faite pour elle; et surtout elle vanta fort sa discrétion, voulant par là faire comprendre au calife qu'elle s'étoit trouvée dans la nécessité de demeurer cachée chez Ganem pour tromper Zobéide; et elle finit enfin par la fuite du jeune marchand, à laquelle, sans déguisement, elle dit au calife qu'elle l'avoit forcé pour se dérober à sa colère.

Quand elle eut cessé de parler, ce prince lui dit : « Je crois tout ce que vous m'avez raconté; mais pourquoi avez-vous tant tardé à me donner de vos nouvelles? Falloit-il attendre un mois

entier après mon retour, pour me faire savoir où vous étiez? — Commandeur des croyans, répondit Tourmente, Ganem sortoit si rarement de sa maison, qu'il ne faut pas vous étonner que nous n'ayons point appris les premiers votre retour. D'ailleurs, Ganem qui s'étoit chargé de faire tenir le billet à Aube du jour, a été long-temps sans trouver le moment favorable de le remettre en main propre. »

« C'est assez, Tourmente, reprit le calife; je reconnois ma faute, et voudrois la réparer, en comblant de bienfaits ce jeune marchand de Damas. Vois donc ce que je puis faire pour lui; demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai. » A ces mots la favorite se jeta aux pieds du calife, la face contre terre, et se relevant: « Commandeur des croyans, dit-elle, après avoir remercié votre majesté pour Ganem, je la supplie très humblement de faire publier dans vos états, que vous pardonnez au fils d'Abou Aïbou, et qu'il n'a qu'à vous venir trouver. — Je ferai plus, repartit ce prince: pour t'avoir conservé la vie, pour reconnoître la considération qu'il a eue pour moi, pour le dédommager de la perte de ses biens, et enfin pour réparer le tort que j'ai fait à sa famille, je te le donne pour époux. » Tourmente ne pouvoit trouver d'expressions assez fortes pour remercier le ca-

life de sa générosité. Ensuite elle se retira dans l'appartement qu'elle occupoit avant sa cruelle aventure. Le même ameublement y étoit encore: on n'y avoit nullement touché. Mais ce qui lui fit le plus de plaisir, ce fut d'y voir les coffres et les ballots de Ganem, que Mesrour avoit eu soin d'y faire porter.

Le lendemain, Haroun al-Raschid donna ordre au grand-vizir de faire publier par toutes les villes de ses états, qu'il pardonnoit à Ganem, fils d'Abou Aïbou; mais cette publication fut inutile, car il se passa un temps considérable sans qu'on entendît parler de ce jeune marchand. Tourmente crut que sans doute il n'avoit pu survivre à la douleur de l'avoir perdue. Une affreuse inquiétude s'empara de son esprit; mais comme l'espérance est la dernière chose qui abandonne les amans, elle supplia le calife de lui permettre de faire elle-même la recherche de Ganem; ce qui lui ayant été accordé, elle prit une bourse de mille pièces d'or qu'elle tira de sa cassette, et sortit un matin du palais, montée sur une mule des écuries du calife, très richement enharnachée. Deux eunuques noirs l'accompagnoient, qui avoient de chaque côté la main sur la croupe de la mule.

Elle alla de mosquée en mosquée faire des largesses aux dévots de la religion musulmane,

en implorant le secours de leurs prières pour l'accomplissement d'une affaire importante, d'où dépendoit, leur disoit-elle, le repos de deux personnes. Elle employa toute la journée et ses mille pièces d'or à faire des aumônes dans les mosquées, et sur le soir elle retourna au palais.

Le jour suivant elle prit une autre bourse de la même somme, et dans le même équipage elle se rendit à la joaillerie. Elle s'arrêta devant la porte, et sans mettre pied à terre, elle fit appeler le syndic par un des eunuques noirs. Le syndic, qui étoit un homme très charitable, et qui employoit plus des deux tiers de son revenu à soulager les pauvres étrangers, soit qu'ils fussent malades, ou mal dans leurs affaires, ne fit point attendre Tourmente, qu'il reconnut à son habillement pour une dame du palais. « Je m'adresse à vous, lui dit-elle en lui mettant sa bourse entre les mains, comme à un homme dont on vante dans la ville la piété. Je vous prie de distribuer ces pièces d'or aux pauvres étrangers que vous assistez; car je n'ignore pas que vous faites profession de secourir les étrangers qui ont recours à votre charité. Je sais même que vous prévenez leurs besoins, et que rien n'est plus agréable pour vous que de trouver occasion d'adoucir leur misère. — Madame, lui répondit le syndic, j'exécuterai avec

plaisir ce que vous m'ordonnez; mais si vous souhaitez d'exercer votre charité par vous-même, prenez la peine de venir jusque chez moi, vous y verrez deux femmes dignes de votre pitié. Je les rencontrai hier comme elles arrivoient dans la ville; elles étoient dans un état pitoyable; et j'en fus d'autant plus touché, qu'il me parut que c'étoient des personnes de condition. Au travers des haillons qui les couvroient, malgré l'impression que l'ardeur du soleil a faite sur leur visage, je démêlai un air noble que n'ont point ordinairement les pauvres que j'assiste. Je les menai toutes deux dans ma maison, et les mis entre les mains de ma femme, qui en porta d'abord le même jugement que moi. Elle leur fit préparer de bons lits par ses esclaves, pendant qu'elle-même s'occupoit à leur laver le visage et à leur faire changer de linge. Nous ne savons point encore qui elles sont, parce que nous voulons leur laisser prendre quelque repos avant que de les fatiguer par nos questions. »

Tourmente, sans savoir pourquoi, se sentit quelque curiosité de les voir. Le syndic se mit en devoir de la mener chez lui; mais elle ne voulut pas qu'il prît cette peine, et elle s'y fit conduire par un esclave qu'il lui donna. Quand elle fut à la porte, elle mit pied à terre, et suivit l'esclave du syndic qui avoit pris les devans pour

aller avertir sa maîtresse qui étoit dans la chambre de Force des cœurs et de sa mère ; car c'étoit d'elles dont le syndic venoit de parler à Tourmente.

La femme du syndic ayant appris par son esclave qu'une dame du palais étoit dans sa maison, voulut sortir de la chambre où elle étoit pour l'aller recevoir ; mais Tourmente, qui suivoit de près l'esclave, ne lui en donna pas le temps et entra. La femme du syndic se prosterna devant elle, pour marquer le respect qu'elle avoit pour tout ce qui appartenoit au calife. Tourmente la releva, et lui dit : « Ma bonne dame, je vous prie de me faire parler aux deux étrangères qui sont arrivées à Bagdad hier au soir. — Madame, répondit la femme du syndic, elles sont couchées dans ces deux petits lits que vous voyez l'un auprès de l'autre. » Aussitôt la favorite s'approcha de celui de la mère, et la considérant avec attention : « Ma bonne femme, lui dit-elle, je viens vous offrir mon secours. Je ne suis pas sans crédit dans cette ville, et je pourrai vous être utile à vous et à votre compagne. — Madame, répondit la mère de Ganem, aux offres obligeantes que vous nous faites, je vois que le ciel ne nous a point encore abandonnées. Nous avions pourtant sujet de le croire, après les malheurs qui nous sont arrivés. » En achevant

ces paroles, elle se mit à pleurer si amèrement, que Tourmente et la femme du syndic ne purent aussi retenir leurs larmes.

La favorite du calife, après avoir essuyé les siennes, dit à la mère de Ganem : « Apprenez-nous, de grâce, vos malheurs, et nous racontez votre histoire ; vous ne sauriez faire ce récit à des gens plus disposés que nous à chercher tous les moyens possibles de vous consoler. — Madame, reprit la triste veuve d'Abou Aïbou, une favorite du Commandeur des croyans, une dame nommée Tourmente, cause toute notre infortune. » A ce discours, la favorite se sentit frappée comme d'un coup de foudre ; mais dissimulant son trouble et son agitation, elle laissa parler la mère de Ganem, qui poursuivit de cette manière : « Je suis veuve d'Abou Aïbou, marchand de Damas ; j'avois un fils nommé Ganem, qui étant venu trafiquer à Bagdad, a été accusé d'avoir enlevé cette Tourmente. Le calife l'a fait chercher partout pour le faire mourir ; et ne l'ayant pu trouver, il a écrit au roi de Damas de faire piller et raser notre maison, et de nous exposer, ma fille et moi, trois jours de suite toutes nues aux yeux du peuple, et puis de nous bannir de Syrie à perpétuité. Mais avec quelque indignité qu'on nous ait traitées, je m'en consolerois si mon fils vivoit encore et que je puisse

le rencontrer. Quel plaisir pour sa sœur et pour moi de le revoir! Nous oublierions en l'embrassant la perte de nos biens et tous les maux que nous avons soufferts pour lui. Hélas! je suis persuadée qu'il n'en est que la cause innocente, et qu'il n'est pas plus coupable envers le calife que sa sœur et moi. — Non, sans doute, interrompit Tourmente en cet endroit, il n'est pas plus criminel que vous. Je puis vous assurer de son innocence, puisque cette même Tourmente dont vous avez tant à vous plaindre, c'est moi, qui, par la fatalité des astres, ai causé tous vos malheurs. C'est à moi que vous devez imputer la perte de votre fils, s'il n'est plus au monde; mais si j'ai fait votre infortune, je puis aussi la soulager. J'ai déjà justifié Ganem dans l'esprit du calife: ce prince a fait publier par tous ses états qu'il pardonnoit au fils d'Abou Aïbou; et ne doutez pas qu'il ne vous fasse autant de bien qu'il vous a fait de mal. Vous n'êtes plus ses ennemis. Il attend Ganem pour le récompenser du service qu'il m'a rendu, en unissant nos fortunes; il me donne à lui pour épouse. Ainsi, regardez-moi comme votre fille, et permettez-moi que je vous consacre une éternelle amitié.» En disant cela, elle se pencha sur la mère de Ganem, qui ne put répondre à ce discours, tant il lui causa d'étonnement. Tourmente la tint long-

temps embrassée, et ne la quitta que pour courir à l'autre lit embrasser Force des cœurs, qui, s'étant levée sur son séant pour la recevoir, lui tendit les bras.

Après que la charmante favorite du calife eut donné à la mère et à la fille toutes les marques de tendresse qu'elles pouvoient attendre de la femme de Ganem, elle leur dit : « Cessez de vous affliger l'une et l'autre; les richesses que Ganem avoit en cette ville ne sont pas perdues; elles sont au palais du calife dans mon appartement. Je sais bien que toutes les richesses du monde ne sauroient vous consoler sans Ganem : c'est le jugement que je fais de sa mère et de sa sœur, si je dois juger d'elles par moi-même. Le sang n'a pas moins de force que l'amour dans les grands cœurs. Mais pourquoi faut-il désespérer de le revoir? Nous le retrouverons; le bonheur de vous avoir rencontrées m'en fait concevoir l'espérance. Peut-être même que c'est aujourd'hui le dernier jour de vos peines, et le commencement d'un bonheur plus grand que celui dont vous jouissiez à Damas, dans le temps que vous y possédiez Ganem. »

Tourmente alloit poursuivre, lorsque le syndic des joailliers arriva : « Madame, lui dit-il, je viens de voir un objet bien touchant : c'est un jeune homme qu'un chamelier amenoit à l'hô-

pital de Bagdad. Il étoit lié avec des cordes sur un chameau, parce qu'il n'avoit pas la force de se soutenir. On l'avoit déjà délié, et on étoit prêt à le porter à l'hôpital, lorsque j'ai passé par là. Je me suis approché du jeune homme, je l'ai considéré avec attention, et il m'a paru que son visage ne m'étoit pas tout-à-fait inconnu. Je lui ai fait des questions sur sa famille; mais pour toute réponse, je n'en ai tiré que des pleurs et des soupirs. J'en ai eu pitié; et connoissant, par l'habitude que j'ai de voir des malades, qu'il étoit dans un pressant besoin d'être soigné, je n'ai pas voulu qu'on le mît à l'hôpital; car je sais trop de quelle manière on y gouverne les malades, et je connois l'incapacité des médecins. Je l'ai fait apporter chez moi par mes esclaves, qui, dans une chambre particulière où je l'ai mis, lui donnent par mon ordre de mon propre linge, et le servent comme ils me serviroient moi-même. »

Tourmente tressaillit à ce discours du joaillier, et sentit une émotion dont elle ne pouvoit se rendre raison. « Menez-moi, dit-elle au syndic, dans la chambre de ce malade; je souhaite de le voir. » Le syndic l'y conduisit; et tandis qu'elle y alloit, la mère de Ganem dit à Force des cœurs: « Ah, ma fille! quelque misérable que soit cet étranger malade, votre frère, s'il est encore en

vie, n'est peut-être pas dans un état plus heureux!»

La favorite du calife étant dans la chambre où étoit le malade, s'approcha du lit où les esclaves du syndic l'avoient déjà couché. Elle vit un jeune homme qui avoit les yeux fermés, le visage pâle, défiguré et tout couvert de larmes. Elle l'observe avec attention, son cœur palpite, elle croit reconnoître Ganem; mais bientôt elle se défie du rapport de ses yeux. Si elle trouve quelque chose de Ganem dans l'objet qu'elle considère, il lui paroît d'ailleurs si différent, qu'elle n'ose s'imaginer que c'est lui qui s'offre à sa vue. Ne pouvant toutefois résister à l'envie de s'en éclaircir: « Ganem, lui dit-elle d'une voix tremblante, est-ce vous que je vois? » A ces mots elle s'arrêta pour donner au jeune homme le temps de répondre; mais s'apercevant qu'il y paroissoit insensible: « Ah! Ganem, reprit-elle, ce n'est point à toi que je parle. Mon imagination trop pleine de ton image a prêté à cet étranger une trompeuse ressemblance. Le fils d'Abou Aïbou, quelque malade qu'il pût être, entendroit la voix de Tourmente. » Au nom de Tourmente, Ganem (car c'étoit effectivement lui) ouvrit les paupières, et tourna la tête vers la personne qui lui adressoit la parole; et reconnoissant la favorite du calife: « Ah! madame, est-ce

vous ? par quel miracle..... » Il ne put achever. Il fut tout à coup saisi d'un transport de joie si vif, qu'il s'évanouit. Tourmente et le syndic s'empressèrent à le secourir ; mais dès qu'ils remarquèrent qu'il commençoit à revenir de son évanouissement, le syndic pria la dame de se retirer, de peur que sa vue n'irritât le mal de Ganem.

Ce jeune homme ayant repris ses esprits, regarda de tous côtés ; et ne voyant pas ce qu'il cherchoit : « Belle Tourmente, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenue ? Vous êtes-vous en effet présentée à mes yeux, ou n'est-ce qu'une illusion ? — Non, seigneur, lui dit le syndic, ce n'est point une illusion : c'est moi qui ai fait sortir cette dame, mais vous la reverrez sitôt que vous serez en état de soutenir sa vue. Vous avez besoin de repos présentement ; et rien ne doit vous empêcher d'en prendre. Vos affaires ont changé de face, puisque vous êtes, ce me semble, ce Ganem à qui le Commandeur des croyans a fait publier dans Bagdad qu'il pardonnoit le passé. Qu'il vous suffise à l'heure qu'il est de savoir cela. La dame qui vient de vous parler vous en instruira plus amplement. Ne songez donc qu'à rétablir votre santé ; pour moi, je vais y contribuer autant qu'il me sera possible. » En achevant ces mots, il laissa reposer

Ganem, et alla lui faire préparer tous les remèdes qu'il jugea nécessaires pour réparer ses forces épuisées par la diète et par la fatigue.

Pendant ce temps-là, Tourmente étoit dans la chambre de Force des cœurs et de sa mère, où se passa la même scène à peu près; car quand la mère de Ganem apprit que cet étranger malade que le syndic venoit de faire apporter chez lui étoit Ganem lui-même, elle en eut tant de joie qu'elle s'évanouit aussi. Et lorsque, par les soins de Tourmente et de la femme du syndic, elle fut revenue de sa foiblesse, elle voulut se lever pour aller voir son fils; mais le syndic, qui arriva sur ces entrefaites, l'en empêcha, en lui représentant que Ganem étoit si foible et si exténué, que l'on ne pouvoit, sans intéresser sa vie, exciter en lui les mouvemens que doit causer la vue inopinée d'une mère et d'une sœur qu'on aime. Le syndic n'eut pas besoin de longs discours pour persuader la mère de Ganem. Dès qu'on lui dit qu'elle ne pouvoit entretenir son fils sans mettre en danger ses jours, elle ne fit plus d'instances pour l'aller trouver. Alors Tourmente prenant la parole : « Bénissons le ciel, dit-elle, de nous avoir tous rassemblés dans un même lieu. Je vais retourner au palais informer le calife de toutes ces aventures; et demain matin je reviendrai vous joindre. » Après avoir parlé

de cette manière, elle embrassa la mère et la fille, et sortit. Elle arriva au palais; et dès qu'elle y fut, elle fit demander une audience particulière au calife. Elle l'obtint dans le moment. On l'introduisit dans le cabinet de ce prince; il y étoit seul. Elle se jeta d'abord à ses pieds, la face contre terre, selon la coutume. Il lui dit de se relever; et l'ayant fait asseoir, il lui demanda si elle avoit appris des nouvelles de Ganem. « Commandeur des croyans, lui dit-elle, j'ai si bien fait que je l'ai retrouvé avec sa mère et sa sœur. » Le calife fut curieux d'apprendre comment elle avoit pu les rencontrer en si peu de temps. Elle satisfit sa curiosité, et lui dit tant de bien de la mère de Ganem et de Force des cœurs, qu'il eut envie de les voir aussi-bien que le jeune marchand.

Si Haroun al-Raschid étoit violent, et si, dans ses emportemens, il se portoit quelquefois à des actions cruelles, en récompense il étoit équitable et le plus généreux prince du monde, dès que sa colère étoit passée, et qu'on lui faisoit connoître son injustice. Ainsi, ne pouvant douter qu'il n'eût injustement persécuté Ganem et sa famille, et les ayant maltraités publiquement, il résolut de leur faire une satisfaction publique. « Je suis ravi, dit-il à Tourmente, de l'heureux succès de tes recherches; j'en ai une extrême

joie, moins pour l'amour de toi qu'à cause de moi-même. Je tiendrai la promesse que j'ai faite : tu épouseras Ganem, et je déclare dès à présent que tu n'es plus mon esclave ; tu es libre. Va retrouver ce jeune marchand ; et dès que sa santé sera rétablie, tu me l'amèneras avec sa mère et sa sœur. »

Le lendemain de grand matin, Tourmente ne manqua pas de se rendre chez le syndic des joailliers, impatiente de savoir l'état de la santé de Ganem, et d'apprendre à la mère et à la fille les bonnes nouvelles qu'elle avoit à leur annoncer. La première personne qu'elle rencontra, fut le syndic, qui lui dit que Ganem avoit fort bien passé la nuit ; que son mal ne provenant que de mélancolie, et la cause en étant ôtée, il seroit bientôt guéri.

Effectivement, le fils d'Abou Aïbou se trouva beaucoup mieux. Le repos et les bons remèdes qu'il avoit pris, et plus que tout cela, la nouvelle situation de son esprit, avoient produit un si bon effet, que le syndic jugea qu'il pouvoit sans péril voir sa mère, sa sœur et sa maîtresse, pourvu qu'on le préparât à les recevoir, parce qu'il étoit à craindre que ne sachant pas que sa mère et sa sœur fussent à Bagdad, leur vue ne lui causât trop de surprise et de joie. Il fut résolu que Tourmente entreroit d'abord toute seule dans la cham-

bre de Ganem, et qu'elle feroit signe aux deux autres dames de paroître quand il en seroit temps.

Les choses étant ainsi réglées, Tourmente fut annoncée par le syndic au malade, qui fut si charmé de la revoir, que peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît encore. « Hé bien, Ganem, lui dit-elle en s'approchant de son lit, vous retrouvez votre Tourmente, que vous vous imaginiez avoir perdue pour jamais. — Ah, madame! interrompit-il avec précipitation, par quel miracle venez-vous vous offrir à mes yeux? Je vous croyois au palais du calife. Ce prince vous a sans doute écoutée : vous avez dissipé ses soupçons, et il vous a redonné sa tendresse. — Oui, mon cher Ganem, reprit Tourmente, je me suis justifiée dans l'esprit du Commandeur des croyans, qui, pour réparer le mal qu'il vous a fait souffrir, me donne à vous pour épouse. » Ces dernières paroles causèrent à Ganem une joie si vive, qu'il ne put d'abord s'exprimer que par ce silence tendre, si connu des amans. Mais il le rompit enfin : « Ah, belle Tourmente! s'écria-t-il, puis-je ajouter foi au discours que vous me tenez? Croirai-je qu'en effet le calife vous cède au fils d'Abou Aïbou? — Rien n'est plus véritable, repartit la dame : ce prince qui vous faisoit auparavant chercher pour vous ôter la vie, et qui, dans sa

fureur, a fait souffrir mille indignités à votre mère et à votre sœur, souhaite de vous voir présentement, pour vous récompenser du respect que vous avez eu pour lui ; et il n'est pas douteux qu'il ne comble de bienfaits toute votre famille. »

Ganem demanda de quelle manière le calife avoit traité sa mère et sa sœur ; ce que Tourmente lui raconta. Il ne put entendre ce récit sans pleurer, malgré la situation où la nouvelle de son mariage avec sa maîtresse avoit mis son esprit. Mais lorsque Tourmente lui dit qu'elles étoient actuellement à Bagdad et dans la maison même où il se trouvoit, il parut avoir une si grande impatience de les voir, que la favorite ne différa point à la satisfaire. Elle les appela ; elles étoient à la porte, où elles n'attendoient que ce moment. Elles entrent, s'avancent vers Ganem, et l'embrassant tour à tour, elles le baisent à plusieurs reprises. Que de larmes furent répandues dans ces embrassemens ! Ganem en avoit le visage tout couvert, aussi-bien que sa mère et sa sœur. Tourmente en versoit abondamment. Le syndic même et sa femme, que ce spectacle attendrissoit, ne pouvoient retenir leurs pleurs, ni se lasser d'admirer les ressorts secrets de la Providence, qui rassembloit chez eux quatre personnes que la fortune avoit si cruellement séparées.

Après qu'ils eurent tous essuyé leurs larmes, Ganem en arracha de nouvelles en faisant le récit de tout ce qu'il avoit souffert depuis le jour qu'il avoit quitté Tourmente, jusqu'au moment où le syndic l'avoit fait apporter chez lui. Il leur apprit que s'étant réfugié dans un petit village, il y étoit tombé malade; que quelques paysans charitables en avoient eu soin; mais que ne guérissant point, un chamelier s'étoit chargé de l'amener à l'hôpital de Bagdad. Tourmente raconta aussi tous les ennuis de sa prison, comment le calife, après l'avoir entendue parler dans la tour, l'avoit fait venir dans son cabinet, et par quels discours elle s'étoit justifiée. Enfin, quand ils se furent instruits des choses qui leur étoient arrivées, Tourmente dit : « Bénissons le ciel qui nous a tous réunis, et ne songeons qu'au bonheur qui nous attend. Dès que la santé de Ganem sera rétablie, il faudra qu'il paroisse devant le calife avec sa mère et sa sœur; mais comme elles ne sont pas en état de se montrer, je vais y mettre bon ordre : je vous prie de m'attendre un moment. »

En disant ces mots, elle sortit, alla au palais, et revint en peu de temps chez le syndic avec une bourse où il y avoit encore mille pièces d'or. Elle la donna au syndic, en le priant d'acheter des habits pour Force des cœurs et pour sa mère.

Le syndic, qui étoit un homme de bon goût, en choisit de fort beaux, et les fit faire avec toute la diligence possible. Ils se trouvèrent prêts au bout de trois jours; et Ganem se sentant assez fort pour sortir, s'y disposa. Mais le jour qu'il avoit pris pour aller saluer le calife, comme il s'y préparoit avec Force des cœurs et sa mère, on vit arriver chez le syndic le grand-vizir Giafar.

Ce ministre étoit à cheval avec une grande suite d'officiers : « Seigneur, dit-il à Ganem en entrant, je viens ici de la part du Commandeur des croyans, mon maître et le vôtre. L'ordre dont je suis chargé est bien différent de celui dont je ne veux pas vous renouveler le souvenir : je dois vous accompagner et vous présenter au calife, qui souhaite de vous voir. » Ganem ne répondit au compliment du grand-vizir que par une très profonde inclination de tête, et monta un cheval des écuries du calife, qu'on lui présenta, et qu'il mania avec beaucoup de grâce. On fit monter la mère et la fille sur des mules du palais; et tandis que Tourmente, aussi montée sur une mule, les menoit chez le prince par un chemin détourné, Giafar conduisit Ganem par un autre, et l'introduisit dans la salle d'audience. Le calife y étoit assis sur son trône, environné des émirs, des vizirs, des chefs des huissiers, et des autres courtisans arabes, persans,

égyptiens, africains et syriens, de sa domination, sans parler des étrangers.

Quand le grand-vizir eut amené Ganem au pied du trône, ce jeune marchand fit sa révérence en se jetant la face contre terre; et puis s'étant levé, il débita un beau compliment en vers, qui, bien que composé sur-le-champ, ne laissa pas d'attirer l'approbation de toute la cour. Après son compliment, le calife le fit approcher et lui dit : « Je suis bien aise de te voir, et d'apprendre de toi-même où tu as trouvé ma favorite et tout ce que tu as fait pour elle. » Ganem obéit, et parut si sincère, que le calife fut convaincu de sa sincérité. Ce prince lui fit donner une robe fort riche, selon la coutume observée envers ceux à qui l'on donnoit audience. Ensuite il lui dit : « Ganem, je veux que tu demeures dans ma cour. — Commandeur des croyans, répondit le jeune marchand, l'esclave n'a point d'autre volonté que celle de son maître, de qui dépendent sa vie et son bien. » Le calife fut très satisfait de la réponse de Ganem, et lui donna une grosse pension. Ensuite ce prince descendit du trône, et se faisant suivre par Ganem et par le grand-vizir seulement, il entra dans son appartement.

Comme il ne doutoit pas que Tourmente n'y fût avec la mère et la fille d'Abou Aïbou, il or-

donna qu'on les lui amenât. Elles se prosternèrent devant lui. Il les fit relever; et il trouva Force des cœurs si belle, qu'après l'avoir considérée avec attention : « J'ai tant de douleur, lui dit-il, d'avoir traité si indignement vos charmes, que je leur dois une réparation qui surpasse l'offense que je leur ai faite. Je vous épouse, et par là je punirai Zobéide, qui deviendra la première cause de votre bonheur, comme elle l'est de vos malheurs passés. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il en se tournant vers la mère de Ganem, madame, vous êtes encore jeune, et je crois que vous ne dédaignerez pas l'alliance de mon grand-vizir : je vous donne à Giafar; et vous, Tourmente, à Ganem. Que l'on fasse venir un cadi et des témoins, et que les trois contrats soient dressés et signés tout à l'heure. » Ganem voulut représenter au calife que sa sœur seroit trop honorée d'être seulement au nombre de ses favorites; mais ce prince voulut épouser Force des cœurs.

Il trouva cette histoire si extraordinaire, qu'il fit ordonner à un fameux historien de la mettre par écrit avec toutes ses circonstances. Elle fut ensuite déposée dans son trésor, d'où plusieurs copies tirées sur cet original l'ont rendue publique.

Après que Scheherazade eut achevé l'histoire

de Ganem, fils d'Abou Aïbou, le sultan des Indes témoigna qu'elle lui avoit fait plaisir. « Sire, dit alors la sultane, puisque cette histoire vous a diverti, je supplie très humblement votre majesté de vouloir bien entendre celle du prince Zeyn Alasnam, et du roi des Génies; vous n'en serez pas moins content. » Schahriar y consentit; mais comme le jour commençoit à paroître, on la remit à la nuit suivante. La sultane la commença de cette manière :

HISTOIRE

DU PRINCE ZEYN ALASNAM, ET DU ROI DES GÉNIES.

Un roi de Balsora possédoit de grandes richesses. Il étoit aimé de ses sujets; mais il n'avoit point d'enfans, et cela l'affligeoit beaucoup. Cependant il engagea par des présens considérables tous les saints personnages de ses états à demander au ciel un fils pour lui; et leurs prières ne furent pas inutiles : la reine devint grosse, et accoucha très heureusement d'un prince qui fut nommé Zeyn Alasnam, c'est-à-dire l'ornement des statues.

Le roi fit assembler tous les astrologues de son royaume, et leur ordonna de tirer l'horoscope de l'enfant. Ils découvrirent par leurs ob-

servations qu'il vivroit long-temps, qu'il seroit courageux; mais qu'il auroit besoin de courage pour soutenir avec fermeté les malheurs qui le menaçoient. Le roi ne fut point épouvanté de cette prédiction. « Mon fils, dit-il, n'est pas à plaindre, puisqu'il doit être courageux : il est bon que les princes éprouvent des disgrâces; l'adversité purifie leur vertu; ils en savent mieux régner. »

Il récompensa les astrologues et les renvoya. Il fit élever Zeyn avec tout le soin imaginable. Il lui donna des maîtres, dès qu'il le vit en âge de profiter de leurs instructions. Enfin, il se proposoit d'en faire un prince accompli, quand tout à coup ce bon roi tomba malade d'une maladie que ses médecins ne purent guérir. Se voyant au lit de la mort, il appela son fils, et lui recommanda, entre autres choses, de s'attacher à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre de son peuple; de ne point prêter l'oreille aux flatteurs, et d'être aussi lent à récompenser qu'à punir, parce qu'il arrivoit souvent que les rois, séduits par de fausses apparences, accabloient de bienfaits les méchans, et opprimoient l'innocence.

Aussitôt que le roi fut mort, le prince Zeyn prit le deuil, qu'il porta durant sept jours. Le huitième, il monta sur le trône, ôta du trésor

royal le sceau de son père pour y mettre le sien, et commença à goûter la douceur de régner. Le plaisir de voir tous ses courtisans fléchir devant lui, et se faire leur unique étude de lui prouver leur obéissance et leur zèle; en un mot, le pouvoir souverain eut trop de charmes pour lui. Il ne regarda que ce que ses sujets lui devoient, sans penser à ce qu'il devoit à ses sujets. Il se mit peu en peine de les bien gouverner. Il se plongea dans toutes sortes de débauches avec de jeunes voluptueux qu'il revêtit des premières charges de l'état. Il n'eut plus de règle. Comme il étoit naturellement prodigue, il ne mit aucun frein à ses largesses, et insensiblement ses femmes et ses favoris épuisèrent ses trésors.

La reine sa mère vivoit encore. C'étoit une princesse sage et prudente. Elle avoit essayé plusieurs fois inutilement d'arrêter le cours des prodigalités et des débauches du roi son fils, en lui représentant que s'il ne changeoit bientôt de conduite, non seulement il dissiperoit ses richesses, mais qu'il aliéneroit même l'esprit de ses peuples, et causeroit une révolution qui lui coûteroit peut-être la couronne et la vie. Peu s'en fallut que ce qu'elle avoit prédit n'arrivât: les peuples commencèrent à murmurer contre le gouvernement; et leurs murmures auroient infailliblement été suivis d'une révolte générale,

si la reine n'eût eu l'adresse de la prévenir; mais cette princesse, informée de la mauvaise disposition des choses, en avertit le roi, qui se laissa persuader enfin. Il confia le ministère à de sages vieillards qui surent bien retenir ses sujets dans le devoir.

Cependant Zeyn, voyant toutes ses richesses consommées, se repentit de n'en avoir pas fait un meilleur usage. Il tomba dans une mélancolie mortelle, et rien ne pouvoit le consoler. Une nuit, il vit en songe un vénérable vieillard qui s'avança vers lui, et lui dit d'un air riant :

« O Zeyn! sache qu'il n'y a pas de chagrin qui « ne soit suivi de joie; point de malheur qui ne « traîne à sa suite quelque bonheur. Si tu veux « voir la fin de ton affliction, lève-toi, pars pour « l'Égypte, va-t'en au Caire : une grande for- « tune t'y attend. »

Le prince, à son réveil, fut frappé de ce songe. Il en parla fort sérieusement à la reine sa mère, qui n'en fit que rire. « Ne voudriez-vous point, mon fils, lui dit-elle, aller en Égypte sur la foi de ce beau songe? — Pourquoi non, madame? répondit Zeyn; pensez-vous que tous les songes soient chimériques? Non, non, il y en a de mystérieux. Mes précepteurs m'ont raconté mille histoires qui ne me permettent pas d'en douter. D'ailleurs, quand je n'en serois pas persuadé, je

ne pourrois me défendre d'écouter mon songe. Le vieillard qui m'est apparu avoit quelque chose de surnaturel. Ce n'est point un de ces hommes que la seule vieillesse rend respectables : je ne sais quel air divin étoit répandu dans sa personne. Il étoit tel enfin qu'on nous représente le grand prophète ; et si vous voulez que je vous découvre ma pensée, je crois que c'est lui qui, touché de mes peines, veut les soulager. Je m'en fie à la confiance qu'il m'a inspirée ; je suis plein de ses promesses, et j'ai résolu de suivre sa voix. » La reine essaya de l'en détourner, mais elle n'en put venir à bout. Le prince lui laissa la conduite du royaume, sortit une nuit du palais fort secrètement, et prit la route du Caire, sans vouloir être accompagné de personne.

Après beaucoup de fatigue et de peine, il arriva dans cette fameuse ville, qui en a peu de semblables au monde, soit pour la grandeur, soit pour la beauté. Il alla descendre à la porte d'une mosquée, où, se sentant accablé de lassitude, il se coucha. A peine fut-il endormi qu'il vit le même vieillard qui lui dit :

« O mon fils ! je suis content de toi, tu as « ajouté foi à mes paroles. Tu es venu ici sans « que la longueur et les difficultés des chemins « t'aient rebuté ; mais apprends que je ne t'ai « fait faire un si long voyage que pour t'éprou-

« ver. Je vois que tu as du courage et de la fer-
« meté. Tu mérites que je te rende le plus riche
« et le plus heureux prince de la terre. Retourne
« à Balsora ; tu trouveras dans ton palais des
« richesses immenses. Jamais roi n'en a tant
« possédé qu'il y en a. »

Le prince ne fut pas satisfait de ce songe. « Hélas! dit-il en lui-même après s'être réveillé, quelle étoit mon erreur! Ce vieillard, que je croyois notre grand prophète, n'est qu'un pur ouvrage de mon imagination agitée. J'en avois l'esprit si rempli, qu'il n'est pas surprenant que j'y aie rêvé une seconde fois. Retournons à Balsora. Que ferois-je ici plus long-temps? Je suis bien heureux de n'avoir dit à personne qu'à ma mère le motif de mon voyage ; je deviendrois la fable de mes peuples s'ils le savoient. »

Il reprit donc le chemin de son royaume ; et dès qu'il y fut arrivé, la reine lui demanda s'il revenoit content. Il lui conta tout ce qui s'étoit passé, et parut si mortifié d'avoir été trop crédule, que cette princesse, au lieu d'augmenter son ennui par des reproches ou par des railleries, le consola. « Cessez de vous affliger, mon fils, lui dit-elle : si Dieu vous destine des richesses, vous les acquerrez sans peine. Demeurez en repos ; tout ce que j'ai à vous recommander, c'est d'être vertueux. Renoncez aux délices de la danse, des

orgues, et du vin couleur de pourpre ; fuyez tous ces plaisirs ; ils vous ont déjà pensé perdre. Appliquez-vous à rendre vos sujets heureux ; en faisant leur bonheur, vous assurerez le vôtre. »

Le prince Zeyn jura qu'il suivroit désormais tous les conseils de sa mère, et ceux des sages vizirs dont elle avoit fait choix pour l'aider à soutenir le poids du gouvernement. Mais dès la première nuit qu'il fut de retour en son palais, il vit en songe pour la troisième fois le vieillard qui lui dit :

« O courageux Zeyn ! le temps de ta prospérité « est enfin venu. Demain matin, dès que tu « seras levé, prends une pioche, et va fouiller « dans le cabinet du feu roi : tu y découvriras « un grand trésor. »

Le prince ne fut pas plus tôt réveillé qu'il se leva. Il courut à l'appartement de la reine, et lui raconta avec beaucoup de vivacité le nouveau songe qu'il venoit de faire. « En vérité, mon fils, dit la reine en souriant, voilà un vieillard bien obstiné : il n'est pas content de vous avoir trompé deux fois ; êtes-vous d'humeur à vous y fier encore ? — Non, madame, répondit Zeyn ; je ne crois nullement ce qu'il m'a dit ; mais je veux par plaisir visiter le cabinet de mon père. — Oh ! je m'en doutois bien, s'écria la reine en éclatant de rire ; allez, mon fils, contentez-vous. Ce

qui me console, c'est que la chose n'est pas si fatigante que le voyage d'Égypte.»

« Hé bien, madame, reprit le roi, il faut vous l'avouer, ce troisième songe m'a rendu ma confiance : il est lié aux deux autres. Car enfin examinons toutes les paroles du vieillard : il m'a d'abord ordonné d'aller en Égypte ; là, il m'a dit qu'il ne m'avoit fait faire ce voyage que pour m'éprouver.

« Retourne à Balsora, m'a-t-il dit ensuite ;
« c'est là que tu dois trouver des trésors.»

« Cette nuit il m'a marqué précisément l'endroit où ils sont. Ces trois songes, ce me semble, sont suivis ; ils n'ont rien d'équivoque ; pas une circonstance qui embarrasse. Après tout, ils peuvent être chimériques ; mais j'aime mieux faire une recherche vaine, que de me reprocher toute ma vie d'avoir manqué peut-être de grandes richesses en faisant mal à propos l'esprit fort.»

En achevant ces paroles, il sortit de l'appartement de la reine, se fit donner une pioche, et entra seul dans le cabinet du feu roi. Il se mit à piocher, et il leva plus de la moitié des carreaux du pavé sans apercevoir la moindre apparence de trésor. Il quitta l'ouvrage pour se reposer un moment, disant en lui-même : « J'ai bien peur que ma mère n'ait eu raison de se moquer de moi.» Néanmoins il reprit courage, et continua

son travail. Il n'eut pas sujet de s'en repentir : il découvrit tout à coup une pierre blanche qu'il leva, et dessous il trouva une porte sur laquelle étoit caché un cadenas d'acier. Il le rompit à coups de pioche, et ouvrit la porte qui couvroit un escalier de marbre blanc. Il alluma aussitôt une bougie, et descendit par cet escalier dans une chambre parquetée de porcelaines de la Chine, et dont les lambris et le plafond étoient de cristal. Mais il s'attacha particulièrement à regarder quatre estrades, sur chacune desquelles il y avoit dix urnes de porphyre. Il s'imagina qu'elles étoient pleines de vin. « Bon, dit-il, ce vin doit être bien vieux ; je ne doute pas qu'il ne soit excellent. » Il s'approcha de l'une de ces urnes, il en ôta le couvercle, et vit avec autant de surprise que de joie qu'elle étoit pleine de pièces d'or. Il visita les quatre autres l'une après l'autre, et les trouva pleines de sequins. Il en prit une poignée qu'il porta à la reine.

Cette princesse fut dans l'étonnement que l'on peut s'imaginer, quand elle entendit le rapport que le roi lui fit de tout ce qu'il avoit vu. « O mon fils! s'écria-t-elle, gardez-vous de dissiper follement tous ces biens, comme vous avez déjà fait de ceux du trésor royal! Que vos ennemis n'aient pas un si grand sujet de se réjouir! — Non, madame, répondit Zeyn, je vivrai désor-

mais d'une manière qui ne vous donnera que de la satisfaction. »

La reine pria le roi son fils de la mener dans cet admirable souterrain, que le feu roi son mari avoit fait faire si secrètement qu'elle n'en avoit jamais ouï parler. Zeyn la conduisit au cabinet, l'aida à descendre l'escalier de marbre, et la fit entrer dans la chambre où étoient les urnes. Elle regarda toutes choses d'un œil curieux, et remarqua dans un coin une petite urne de la même matière que les autres. Le prince ne l'avoit point encore aperçue. Il la prit, et l'ayant ouverte, il trouva dedans une clef d'or. « Mon fils, dit alors la reine, cette clef enferme sans doute quelque nouveau trésor. Cherchons partout; voyons si nous ne découvrirons point à quel usage elle est destinée. »

Ils examinèrent la chambre avec une extrême attention, et trouvèrent enfin une serrure au milieu d'un lambris. Ils jugèrent que c'étoit celle dont ils avoient la clef. Le roi en fit l'essai sur-le-champ. Aussitôt une porte s'ouvrit, et leur laissa voir une autre chambre, au milieu de laquelle étoient neuf piédestaux d'or massif, dont huit soutenoient chacun une statue faite d'un seul diamant; et ces statues jetoient tant d'éclat, que la chambre en étoit tout éclairée.

« O ciel! s'écria Zeyn tout surpris, où est-ce

que mon père a pu trouver de si belles choses ? » Le neuvième piédestal redoubla son étonnement; car il y avoit dessus une pièce de satin blanc sur laquelle étoient écrits ces mots :

« O mon cher fils! ces huit statues m'ont coûté « beaucoup de peine à acquérir. Mais quoiqu'elles « soient d'une grande beauté, sache qu'il y en « a une neuvième au monde qui les surpasse : « elle vaut mieux toute seule que mille comme « celles que tu vois. Si tu souhaites de t'en rendre « possesseur, va dans la ville du Caire en Égypte. « Il y a là un de mes anciens esclaves appelé « Mobarec; tu n'auras nulle peine à le découvrir : « la première personne que tu rencontreras, t'en- « seignera sa demeure. Va le trouver; dis-lui tout « ce qui t'est arrivé. Il te connoîtra pour mon fils, « et il te conduira jusqu'au lieu où est cette mer- « veilleuse statue que tu acquerras avec le salut. »

Le prince, après avoir lu ces paroles, dit à la reine : « Je ne veux point manquer cette neuvième statue. Il faut que ce soit une pièce bien rare, puisque celles-ci toutes ensemble ne la valent pas. Je vais partir pour le Grand-Caire. Je ne crois pas, madame, que vous combattiez ma résolution. — Non, mon fils, répondit la reine, je ne m'y oppose point. Vous êtes sans doute sous la protection de notre grand prophète; il ne permettra pas que vous périssiez dans ce

voyage. Partez quand il vous plaira. Vos vizirs et moi, nous gouvernerons bien l'état pendant votre absence. » Le prince fit préparer son équipage; mais il ne voulut mener avec lui qu'un petit nombre d'esclaves seulement.

Il ne lui arriva nul accident sur la route. Il se rendit au Caire, où il demanda des nouvelles de Mobarec. On lui dit que c'étoit un des plus riches citoyens de la ville; qu'il vivoit en grand seigneur, et que sa maison étoit ouverte particulièrement aux étrangers. Zeyn s'y fit conduire. Il frappa à la porte. Un esclave ouvre, et lui dit: « Que souhaitez-vous, et qui êtes-vous? — Je suis étranger, répondit le prince. J'ai ouï parler de la générosité du seigneur Mobarec, et je viens loger chez lui. » L'esclave pria Zeyn d'attendre un moment; puis il alla dire cela à son maître, qui lui ordonna de faire entrer l'étranger. L'esclave revint à la porte, et dit au prince qu'il étoit le bien venu.

Alors Zeyn entra, traversa une grande cour, et passa dans une salle magnifiquement ornée, où Mobarec qui l'attendoit, le reçut fort civilement et le remercia de l'honneur qu'il lui faisoit de vouloir bien prendre un logement chez lui. Le prince, après avoir répondu à ce compliment, dit à Mobarec : « Je suis fils du feu roi de Balsora, et je m'appelle Zeyn Alasnam. — Ce

roi, dit Mobareç, a été autrefois mon maître; mais, seigneur, je ne lui ai point connu de fils. Quel âge avez-vous? — J'ai vingt ans, répondit le prince. Combien y en a-t-il que vous avez quitté la cour de mon père? — Il y en a près de vingt-deux, dit Mobarec. Mais comment me persuaderez-vous que vous êtes son fils? — Mon père, repartit Zeyn, avoit sous son cabinet un souterrain dans lequel j'ai trouvé quarante urnes de porphyre toutes pleines d'or. — Et quelle autre chose y a-t-il encore? répliqua Mobarec. — Il y a, dit le prince, neuf piédestaux d'or massif, sur huit desquels sont huit statues de diamant; et il y a sur le neuvième une pièce de satin blanc sur laquelle mon père a écrit ce qu'il faut que je fasse pour acquérir une nouvelle statue plus précieuse que les autres ensemble. Vous savez le lieu où est cette statue, parce qu'il est marqué sur le satin que vous m'y conduirez. »

Il n'eut pas achevé ces paroles, que Mobarec se jeta à ses genoux; et lui baisant une de ses mains à plusieurs reprises : « Je rends grâces à Dieu, s'écria-t-il, de vous avoir fait venir ici. Je vous connois pour le fils du roi de Balsora. Si vous voulez aller au lieu où est la statue merveilleuse, je vous y mènerai. Mais il faut auparavant vous reposer ici quelques jours. Je donne aujourd'hui un festin aux grands du Caire. Nous

étions à table lorsqu'on m'est venu avertir de votre arrivée. Dédaignerez-vous, seigneur, de venir vous réjouir avec nous? — Non, répondit Zeyn; je serai ravi d'être de votre festin. » Aussitôt Mobarec le conduisit sous un dôme où étoit la compagnie. Il le fit mettre à table, et commença de le servir à genoux. Les grands du Caire en furent surpris. Ils se disoient tout bas les uns aux autres : « Hé! qui est donc cet étranger que Mobarec sert avec tant de respect? »

Après qu'ils eurent mangé, Mobarec prit la parole : « Grands du Caire, dit-il, ne soyez pas étonnés de m'avoir vu servir de cette sorte ce jeune étranger. Sachez que c'est le fils du roi de Balsora, mon maître. Son père m'acheta de ses propres deniers. Il est mort sans m'avoir donné la liberté. Ainsi je suis encore esclave; et par conséquent tous mes biens appartiennent de droit à ce jeune prince, son unique héritier. » Zeyn l'interrompit en cet endroit : « O Mobarec! lui dit-il, je déclare devant tous ces seigneurs, que je vous affranchis dès ce moment, et que je retranche de mes biens votre personne et tout ce que vous possédez; voyez outre cela ce que vous voulez que je vous donne. » Mobarec à ce discours baisa la terre, et fit de grands remercîmens au prince. Ensuite on apporta le vin :

ils en burent toute la journée; et sur le soir les présens furent distribués aux convives, qui se retirèrent.

Le lendemain, Zeyn dit à Mobarec : « J'ai pris assez de repos. Je ne suis point venu au Caire pour vivre dans les plaisirs. J'ai dessein d'avoir la neuvième statue. Il est temps que nous partions pour l'aller conquérir. — Seigneur, répondit Mobarec, je suis prêt à céder à votre envie; mais vous ne savez pas tous les dangers qu'il faut courir pour faire cette précieuse conquête. — Quelque péril qu'il y ait, répliqua le prince, j'ai résolu de l'entreprendre. J'y périrai, ou j'en viendrai à bout. Tout ce qui arrive, c'est Dieu qui le fait arriver. Accompagnez-moi seulement, et que votre fermeté soit égale à la mienne. »

Mobarec, le voyant déterminé à partir, appela ses domestiques, et leur ordonna d'apprêter les équipages. Ensuite le prince et lui firent l'ablution et la prière de précepte appelée Farz [1], après quoi ils se mirent en chemin. Ils remarquèrent sur leur route une infinité de choses rares et merveilleuses. Ils marchèrent

[1] Il n'y a pas de prière proprement appelée Farz. Les mahométans comprennent sous ce nom les devoirs de droit divin, et qui sont d'une nécessité absolue pour être agréable à Dieu et à son prophète, tels que la prière, l'aumône, le jeûne, etc.

pendant plusieurs jours, au bout desquels étant arrivés dans un séjour délicieux, ils descendirent de cheval. Alors Mobarec dit à tous les domestiques qui les suivoient : « Demeurez en cet endroit, et gardez soigneusement les équipages jusqu'à notre retour. » Puis il dit à Zeyn : « Allons, seigneur, avançons-nous seuls ; nous sommes proche du lieu terrible où l'on garde la neuvième statue : vous allez avoir besoin de votre courage. »

Ils arrivèrent bientôt au bord d'un grand lac. Mobarec s'assit sur le rivage, en disant au prince : « Il faut que nous passions cette mer. — Hé comment la pourrions-nous passer? répondit Zeyn ; nous n'avons point de bateau. — Vous en verrez paroître un dans le moment, reprit Mobarec ; le bateau enchanté du roi des génies va venir vous prendre ; mais n'oubliez pas ce que je vais vous dire : il faut garder un profond silence ; ne parlez point au batelier ; quelque singulière que vous paroisse sa figure, quelque chose extraordinaire que vous puissiez remarquer, ne dites rien ; car je vous avertis que si vous prononcez un seul mot quand nous serons embarqués, la barque fondra sous les eaux. — Je saurai bien me taire, dit le prince. Vous n'avez qu'à me prescrire tout ce que je dois faire, et je le ferai fort exactement. »

En parlant ainsi, il aperçut tout à coup sur le lac un bateau fait de bois de sandal rouge. Il avoit un mât d'ambre fin avec une banderole de satin bleu. Il n'y avoit dedans qu'un batelier dont la tête ressembloit à celle d'un éléphant, et son corps avoit la forme de celui d'un tigre. Le bateau s'étant approché du prince et de Mobarec, le batelier les prit avec sa trompe l'un après l'autre, et les mit dans son bateau. Ensuite il les passa de l'autre côté du lac en un instant. Il les reprit avec sa trompe, les posa sur le rivage, et disparut aussitôt avec sa barque.

« Nous pouvons présentement parler, dit Mobarec. L'isle où nous sommes est celle du roi des génies; il n'y en a point de semblable dans le reste du monde. Regardez de tous côtés, prince : est-il un plus charmant séjour? C'est sans doute une véritable image de ce lieu ravissant que Dieu destine aux fidèles observateurs de notre loi. Voyez les champs parés de fleurs et de toutes sortes d'herbes odorantes. Admirez ces beaux arbres, dont les fruits délicieux font plier les branches jusqu'à terre. Goûtez le plaisir que doivent causer ces chants harmonieux que forment dans les airs mille oiseaux de mille espèces inconnues dans les autres pays. » Zeyn ne pouvoit se lasser de considérer la beauté des choses qui l'environnoient;

et il en remarquoit de nouvelles à mesure qu'il s'avançoit dans l'isle.

Enfin, ils arrivèrent devant un palais de fines émeraudes, entouré d'un large fossé, sur les bords duquel, d'espace en espace, étoient plantés des arbres si hauts, qu'ils couvroient de leur ombrage tout le palais. Vis-à-vis la porte, qui étoit d'or massif, il y avoit un pont fait d'une seule écaille de poisson, quoiqu'il eût pour le moins six toises de long et trois de large. On voyoit à la tête du pont une troupe de génies d'une hauteur démesurée, qui défendoient l'entrée du château avec de grosses massues d'acier de la Chine.

«N'allons pas plus avant, dit Mobarec, ces génies nous assommeroient; et si nous voulons les empêcher de venir à nous, il faut faire une cérémonie magique.» En même temps il tira d'une bourse qu'il avoit sous sa robe quatre bandes de taffetas jaune. De l'une il entoura sa ceinture, et en mit une autre sur son dos; il donna les deux autres au prince, qui en fit le même usage. Après cela, Mobarec étendit sur la terre deux grandes nappes, au bord desquelles il répandit quelques pierreries avec du musc et de l'ambre. Il s'assit ensuite sur une de ces nappes, et Zeyn sur l'autre. Puis Mobarec parla dans ces termes au prince: «Seigneur, je vais présente-

ment conjurer le roi des génies qui habite le palais qui s'offre à nos yeux : puisse-t-il venir à nous sans colère! Je vous avoue que je ne suis pas sans inquiétude sur la réception qu'il nous fera. Si notre arrivée dans son isle lui déplaît, il paroîtra sous la figure d'un monstre effroyable; mais s'il approuve votre dessein, il se montrera sous la forme d'un homme de bonne mine. Dès qu'il sera devant nous, il faudra vous lever et le saluer sans sortir de votre nappe, parce que vous péririez infailliblement si vous en sortiez. Vous lui direz :

« Souverain maître des génies, mon père, qui « étoit votre serviteur, a été emporté par l'ange « de la mort : puisse votre majesté me protéger « comme elle a toujours protégé mon père! »

« Et si le roi des génies, ajouta Mobarec, vous demande quelle grâce vous voulez qu'il vous accorde, vous lui répondrez :

« Sire, c'est la neuvième statue que je vous « supplie très humblement de me donner. »

Mobarec, après avoir instruit de la sorte le prince Zeyn, commença de faire des conjurations. Aussitôt leurs yeux furent frappés d'un long éclair qui fut suivi d'un coup de tonnerre. Toute l'isle se couvrit d'épaisses ténèbres; il s'éleva un vent furieux; l'on entendit ensuite un cri épouvantable; la terre fut ébranlée, et l'on sentit un

tremblement pareil à celui qu'Asrafyel [1] doit causer le jour du jugement.

Zeyn sentit quelque émotion, et commençoit à tirer de ce bruit un fort mauvais présage, lorsque Mobarec, qui savoit mieux que lui ce qu'il falloit penser, se prit à sourire, et lui dit : « Rassurez-vous, mon prince, tout va bien. » En effet, dans le moment le roi des génies se fit voir sous la forme d'un bel homme. Il ne laissoit pas toutefois d'avoir dans son air quelque chose de farouche.

Dès que le prince Zeyn l'aperçut, il lui fit le compliment que Mobarec lui avoit dicté. Le roi des génies en sourit, et répondit : « O mon fils ! j'aimois ton père, et toutes les fois qu'il me venoit rendre ses respects, je lui faisois présent d'une statue qu'il emportoit. Je n'ai pas moins d'amitié pour toi. J'obligeai ton père, quelques jours avant sa mort, à écrire ce que tu as lu sur la pièce de satin blanc. Je lui promis de te prendre sous ma protection, et de te donner la neuvième statue qui surpasse en beauté celles que tu as. J'ai commencé à lui tenir parole. C'est moi que tu as vu en songe sous la forme d'un vieil-

[1] Asrafyel, ou Asrafil : c'est l'ange qui, suivant les mahométans, doit sonner de la trompette au son de laquelle tous les morts doivent ressusciter pour paroître au dernier jugement.

lard. Je t'ai fait découvrir le souterrain où sont les urnes et les statues. J'ai beaucoup de part à tout ce qui t'est arrivé, ou plutôt j'en suis la cause. Je sais ce qui t'a fait venir ici. Tu obtiendras ce que tu désires. Quand je n'aurois pas promis à ton père de te le donner, je te l'accorderois volontiers ; mais il faut auparavant que tu me jures par tout ce qui rend un serment inviolable, que tu reviendras dans cette isle, et que tu m'amèneras une fille qui sera dans sa quinzième année, qui n'aura jamais connu d'homme, ni souhaité d'en connoître. Il faut de plus que sa beauté soit parfaite, et que tu sois si bien maître de toi, que tu ne formes même aucun désir de la posséder en la conduisant ici.»

Zeyn fit le serment téméraire qu'on exigeoit de lui. «Mais, seigneur, dit-il ensuite, je suppose que je sois assez heureux pour rencontrer une fille telle que vous la demandez, comment pourrai-je savoir que je l'aurai trouvée? — J'avoue, répondit le roi des génies en souriant, que tu t'y pourrois tromper à la mine : cette connoissance passe les enfans d'Adam ; aussi n'ai-je pas dessein de m'en rapporter à toi là-dessus. Je te donnerai un miroir qui sera plus sûr que tes conjectures. Dès que tu auras vu une fille de quinze ans parfaitement belle, tu n'auras qu'à regarder dans ton miroir, tu y verras l'image

de cette fille. La glace se conservera pure et nette si la fille est chaste ; et si au contraire la glace se ternit, ce sera une marque assurée que la fille n'aura pas toujours été sage, ou du moins qu'elle aura souhaité de cesser de l'être. N'oublie donc pas le serment que tu m'as fait ; garde-le en homme d'honneur ; autrement je t'ôterai la vie, quelque amitié que je me sente pour toi. » Le prince Zeyn Alasnam protesta de nouveau qu'il tiendroit exactement sa parole.

Alors le roi des génies lui mit entre les mains un miroir, en disant : « O mon fils ! tu peux t'en retourner quand tu voudras, voilà le miroir dont tu dois te servir. » Zeyn et Mobarec prirent congé du roi des génies, et marchèrent vers le lac. Le batelier à tête d'éléphant vint à eux avec sa barque, et les repassa de la même manière qu'il les avoit passés. Ils rejoignirent les personnes de leur suite, avec lesquelles ils retournèrent au Caire.

Le prince Alasnam se reposa quelques jours chez Mobarec. Ensuite il lui dit : « Partons pour Bagdad, allons-y chercher une fille pour le roi des génies. — Hé, ne sommes-nous pas au Grand-Caire ? répondit Mobarec, n'y trouverons-nous pas bien de belles filles ? — Vous avez raison, reprit le prince ; mais comment ferons-nous pour découvrir les endroits où elles sont ? Ne vous

mettez point en peine de cela, seigneur, répliqua Mobarec; je connois une vieille femme fort adroite, je la veux charger de cet emploi : elle s'en acquittera fort bien. »

Effectivement la vieille eut l'adresse de faire voir au prince un grand nombre de très belles filles de quinze ans; mais lorsque après les avoir regardées il venoit à consulter son miroir, la fatale pierre de touche de leur vertu, la glace, se ternissoit toujours. Toutes les filles de la cour et de la ville qui se trouvèrent dans leur quinzième année subirent l'examen l'une après l'autre; et jamais la glace ne se conserva pure et nette.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient rencontrer des filles chastes au Caire, ils allèrent à Bagdad. Ils louèrent un palais magnifique dans un des plus beaux quartiers de la ville. Ils commencèrent à faire bonne chère. Ils tenoient table ouverte; et après que tout le monde avoit mangé dans le palais, on portoit le reste aux derviches qui par là subsistoient commodément.

Or il y avoit dans le quartier un iman appelé Boubekir Muezin. C'étoit un homme vain, fier et envieux. Il haïssoit les gens riches, seulement parce qu'il étoit pauvre. Sa misère l'aigrissoit contre la prospérité de son prochain. Il entendit parler de Zeyn Alasnam et de l'abondance qui régnoit chez lui. Il ne lui en fallut pas davantage

pour prendre ce prince en aversion. Il poussa même la chose si loin, qu'un jour dans la mosquée il dit au peuple après la prière du soir: « O mes frères! j'ai ouï dire qu'il est venu loger dans notre quartier un étranger qui dépense tous les jours des sommes immenses. Que sait-on? Cet inconnu est peut-être un scélérat qui aura volé dans son pays des biens considérables, et il vient dans cette grande ville se donner du bon temps. Prenons-y garde, mes frères; si le calife apprend qu'il y a un homme de cette sorte dans notre quartier, il est à craindre qu'il ne nous punisse de ne l'en avoir pas averti. Pour moi, je vous déclare que je m'en lave les mains, et que s'il en arrive quelque accident, ce ne sera pas ma faute. » Le peuple, qui se laisse aisément persuader, cria tout d'une voix à Boubekir: « C'est votre affaire, docteur; faites savoir cela au conseil. Alors l'iman satisfait se retira chez lui, et se mit à composer un mémoire, résolu de le présenter le lendemain au calife.

Mais Mobarec qui avoit été à la prière, et qui avoit entendu comme les autres le discours du docteur, mit cinq cents sequins d'or dans un mouchoir, fit un paquet de plusieurs étoffes de soie, et s'en alla chez Boubekir. Le docteur lui demanda d'un ton brusque ce qu'il souhaitoit. « O docteur! lui répondit Mobarec d'un air doux

en lui mettant entre les mains l'or et les étoffes, je suis votre voisin et votre serviteur : je viens de la part du prince Zeyn qui demeure en ce quartier. Il a entendu parler de votre mérite, et il m'a chargé de vous venir dire qu'il souhaitoit de faire connoissance avec vous. En attendant, il vous prie de recevoir ce petit présent. » Boubekir fut transporté de joie, et répondit à Mobarec : « De grâce, seigneur, demandez bien pardon au prince pour moi. Je suis tout honteux de ne l'avoir point encore été voir ; mais je réparerai ma faute, et dès demain j'irai lui rendre mes devoirs. »

En effet, le jour suivant, après la prière du matin, il dit au peuple : « Sachez, mes frères, qu'il n'y a personne qui n'ait ses ennemis. L'envie attaque principalement ceux qui ont de grands biens. L'étranger dont je vous parlois hier au soir n'est point un méchant homme, comme quelques gens malintentionnés me l'ont voulu faire accroire ; c'est un jeune prince qui a mille vertus. Gardons-nous bien d'en aller faire quelque mauvais rapport au calife. »

Boubekir, par ce discours, ayant effacé de l'esprit du peuple l'opinion qu'il avoit donnée de Zeyn le soir précédent, s'en retourna chez lui. Il prit ses habits de cérémonie, et alla voir le jeune prince qui le reçut très agréablement.

Après plusieurs complimens de part et d'autre, Boubekir dit au prince : « Seigneur, vous proposez-vous d'être long-temps à Bagdad ? — J'y demeurerai, lui répondit Zeyn, jusqu'à ce que j'aie trouvé une fille qui soit dans sa quinzième année, qui soit parfaitement belle, et si chaste, qu'elle n'ait jamais connu d'homme, ni souhaité d'en connoître. — Vous cherchez une chose assez rare, répliqua l'iman, et je craindrois fort que votre recherche ne fût inutile, si je ne savois pas où il y a une fille de ce caractère-là. Son père a été vizir autrefois; mais il a quitté la cour, et vit depuis long-temps dans une maison écartée où il se donne tout entier à l'éducation de sa fille. Je vais, seigneur, si vous voulez, la lui demander pour vous : je ne doute pas qu'il ne soit ravi d'avoir un gendre de votre naissance. — N'allons pas si vite, repartit le prince; je n'épouserai point cette fille, que je ne sache auparavant si elle me convient. Pour sa beauté, je puis m'en fier à vous; mais à l'égard de sa vertu, quelles assurances m'en pouvez-vous donner ? — Hé ! quelles assurances en voulez-vous avoir ? dit Boubekir. — Il faut que je la voie en face, répondit Zeyn ; je n'en veux pas davantage pour me déterminer. — Vous vous connoissez donc bien en physionomie ? reprit l'iman en souriant. Hé bien, venez avec moi chez son père ; je le prierai

de vous la laisser voir un moment en sa présence. »

Muezin conduisit le prince chez le vizir, qui ne fut pas plus tôt instruit de la naissance et du dessein de Zeyn, qu'il fit venir sa fille, et lui ordonna d'ôter son voile. Jamais une beauté si parfaite et si piquante ne s'étoit présentée aux yeux du jeune roi de Balsora; il en demeura surpris. Dès qu'il put éprouver si cette fille étoit aussi chaste que belle, il tira son miroir, et la glace se conserva pure et nette.

Quand il vit qu'il avoit enfin trouvé une jeune fille telle qu'il la souhaitoit, il pria le vizir de la lui accorder. Aussitôt on envoya chercher le cadi, qui vint. On fit le contrat et la prière du mariage. Après cette cérémonie, Zeyn mena le vizir en sa maison, où il le régala magnifiquement, et lui fit des présens considérables. Ensuite il envoya une infinité de joyaux à la mariée par Mobarec qui la lui amena chez lui, où les noces furent célébrées avec toute la pompe qui convenoit au rang de Zeyn. Quand tout le monde se fut retiré, Mobarec dit à son maître: « Allons, seigneur, ne demeurons pas plus longtemps à Bagdad; reprenons le chemin du Caire. Souvenez-vous de la promesse que vous avez faite au roi des génies. — Partons, répondit le prince; il faut que je m'en acquitte avec fidélité. Je vous

avouerai pourtant, mon cher Mobarec, que si j'obéis au roi des génies, ce n'est pas sans violence. La personne que je viens d'épouser est charmante, et je suis tenté de l'emmener à Balsora pour la placer sur le trône. — Ah, seigneur! répliqua Mobarec, gardez-vous bien de céder à votre envie! Rendez-vous maître de vos passions; et quelque chose qu'il vous en puisse coûter, tenez parole au roi des génies. — Hé bien, Mobarec, dit le prince, ayez donc soin de me cacher cette aimable fille. Que jamais elle ne s'offre à mes yeux; peut-être même ne l'ai-je que trop vue! »

Mobarec fit faire les préparatifs du départ. Ils retournèrent au Caire, et de là prirent la route de l'isle du roi des génies. Lorsqu'ils y furent, la fille qui avoit fait le voyage en litière et que le prince n'avoit point vue depuis le jour des noces, dit à Mobarec : « En quels lieux sommes-nous? Serons-nous bientôt dans les états du prince mon mari? — Madame, répondit Mobarec, il est temps de vous détromper. Le prince Zeyn ne vous a épousée que pour vous tirer du sein de votre père. Ce n'est point pour vous rendre souveraine de Balsora qu'il vous a donné sa foi; c'est pour vous livrer au roi des génies qui lui a demandé une fille de votre caractère. » A ces mots elle se mit à pleurer amèrement, ce qui

attendrit fort le prince et Mobarec. « Ayez pitié de moi, leur disoit-elle : je suis une étrangère ; vous répondrez devant Dieu de la trahison que vous m'avez faite. »

Ses larmes et ses plaintes furent inutiles. On la présenta au roi des génies, qui, après l'avoir regardée avec attention, dit à Zeyn : « Prince, je suis content de vous. La fille que vous m'avez amenée est charmante et chaste ; et l'effort que vous avez fait pour me tenir parole m'est agréable. Retournez dans vos états. Quand vous entrerez dans la chambre souterraine où sont les huit statues, vous y trouverez la neuvième que je vous ai promise : je vais l'y faire transporter par mes génies. » Zeyn remercia le roi, et reprit la route du Caire avec Mobarec ; mais il ne demeura pas long-temps dans cette ville : l'impatience de recevoir la neuvième statue lui fit précipiter son départ. Cependant il ne laissoit pas de penser souvent à la fille qu'il avoit épousée ; et se reprochant la tromperie qu'il lui avoit faite, il se regardoit comme la cause et l'instrument de son malheur. « Hélas ! disoit-il en lui-même, je l'ai enlevée aux tendresses de son père pour la sacrifier à un génie ! O beauté sans pareille, vous méritiez un meilleur sort ! »

Le prince Zeyn, occupé de ces pensées, arriva enfin à Balsora, où ses sujets, charmés de son

retour, firent de grandes réjouissances. Il alla d'abord rendre compte de son voyage à la reine sa mère, qui fut ravie d'apprendre qu'il avoit obtenu la neuvième statue. « Allons, mon fils, dit-elle, allons la voir, car elle est sans doute dans le souterrain, puisque le roi des génies vous a dit que vous l'y trouveriez. » Le jeune roi et sa mère, tous deux pleins d'impatience de voir cette statue merveilleuse, descendirent dans le souterrain, et entrèrent dans la chambre des statues. Mais quelle fut leur surprise, lorsque, au lieu d'une statue de diamant, ils aperçurent sur le neuvième piédestal une fille parfaitement belle, que le prince reconnut pour celle qu'il avoit conduite dans l'isle des Génies. « Prince, lui dit la jeune fille, vous êtes fort étonné de me voir ici : vous vous attendiez à trouver quelque chose de plus précieux que moi, et je ne doute point qu'en ce moment vous ne vous repentiez d'avoir pris tant de peine. Vous vous proposiez une plus belle récompense. — Non, madame, répondit Zeyn, le ciel m'est témoin que j'ai plus d'une fois pensé manquer de foi au roi des génies pour vous conserver à moi. De quelque prix que puisse être une statue de diamant, vaut-elle le plaisir de vous posséder? Je vous aime mieux que tous les diamans et toutes les richesses du monde. »

Dans le temps qu'il achevoit de parler, on entendit un coup de tonnerre qui fit trembler le souterrain. La mère de Zeyn en fut épouvantée; mais le roi des génies, qui parut aussitôt, dissipa sa frayeur. « Madame, lui dit-il, je protége et j'aime votre fils. J'ai voulu voir si à son âge il seroit capable de dompter ses passions. Je sais bien que les charmes de cette jeune personne l'ont frappé, et qu'il n'a pas tenu exactement la promesse qu'il m'avoit faite de ne point souhaiter sa possession; mais je connois trop la fragilité de la nature humaine pour m'en offenser, et je suis charmé de sa retenue. Voilà cette neuvième statue que je lui destinois : elle est plus rare et plus précieuse que les autres. Vivez, Zeyn, poursuivit-il en s'adressant au prince, vivez heureux avec cette jeune dame, c'est votre épouse; et si vous voulez qu'elle vous garde une foi pure et constante, aimez-la toujours, mais aimez-la uniquement. Ne lui donnez point de rivale, et je réponds de sa fidélité. » Le roi des génies disparut à ces paroles; et Zeyn, enchanté de la jeune dame, consomma son mariage dès le jour même, la fit proclamer reine de Balsora; et ces deux époux, toujours fidèles, toujours amoureux, passèrent ensemble un grand nombre d'années.

La sultane des Indes n'eut pas plus tôt fini

l'histoire du prince Zeyn Alasnam, qu'elle demanda la permission d'en commencer une autre; ce que Schahriar lui ayant accordé pour la prochaine nuit, parce que le jour alloit bientôt paroître, cette princesse en fit le récit en ces termes :

HISTOIRE

DE CODADAD ET DE SES FRÈRES.

Ceux qui ont écrit l'histoire du royaume de Dyarbekir, rapportent que dans la ville de Harran régnoit autrefois un roi très magnifique et très puissant. Il n'aimoit pas moins ses sujets qu'il en étoit aimé. Il avoit mille vertus, et il ne lui manquoit pour être parfaitement heureux que d'avoir un héritier. Quoiqu'il eût dans son sérail les plus belles femmes du monde, il ne pouvoit avoir d'enfans. Il en demandoit sans cesse au ciel; et une nuit, pendant qu'il goûtoit la douceur du sommeil, un homme de bonne mine, ou plutôt un prophète, lui apparut et lui dit:

« Tes prières sont exaucées; tu as enfin ob« tenu ce que tu désirois. Lève-toi aussitôt que « tu seras réveillé, mets-toi en prières, et fais « deux génuflexions; après cela, va dans les jar« dins de ton palais, appelle ton jardinier, et lui

« ordonne de t'apporter une grenade; manges-
« en tant de grains qu'il te plaira, et tes souhaits
« seront comblés. »

Le roi rappelant ce songe à son réveil, en rendit grâces au ciel. Il se leva, se mit en prières, fit deux génuflexions; puis il alla dans les jardins, où il prit cinquante grains de grenade qu'il compta l'un après l'autre, et qu'il mangea. Il avoit cinquante femmes qui partageoient son lit; elles devinrent toutes grosses; mais il y en eut une, nommée Pirouzé, dont la grossesse ne parut point. Il conçut de l'aversion pour cette dame, il vouloit la faire mourir. « Sa stérilité, disoit-il, est une marque certaine que le ciel ne trouve pas Pirouzé digne d'être mère d'un prince. Il faut que je purge le monde d'un objet odieux au Seigneur. » Il formoit cette cruelle résolution; mais son vizir l'en détourna, en lui représentant que toutes les femmes n'étoient pas du même tempérament, et qu'il n'étoit pas impossible que Pirouzé fût grosse, quoique sa grossesse ne se déclarât point encore. « Hé bien, reprit le roi, qu'elle vive; mais qu'elle sorte de ma cour, car je ne puis la souffrir. — Que votre majesté, répliqua le vizir, l'envoie chez le prince Samer, votre cousin. » Le roi goûta cet avis; il envoya Pirouzé à Samarie, avec une lettre par laquelle il mandoit à son cousin de la bien trai-

ter; et si elle étoit grosse, de lui donner avis de son accouchement.

Pirouzé ne fut pas arrivée dans ce pays-là, qu'on s'aperçut qu'elle étoit enceinte; et enfin elle accoucha d'un prince plus beau que le jour. Le prince de Samarie écrivit aussitôt au roi de Harran pour lui faire part de l'heureuse naissance de ce fils, et l'en féliciter. Le roi en eut beaucoup de joie, et fit une réponse au prince Samer dans ces termes :

« Mon cousin, toutes mes autres femmes ont « mis aussi au monde chacune un prince, de sorte « que nous avons ici un grand nombre d'enfans. « Je vous prie d'élever celui de Pirouzé, de lui « donner le nom de Codadad [1], et vous me l'en- « verrez quand je vous le manderai. »

Le prince de Samarie n'épargna rien pour l'éducation de son neveu. Il lui fit apprendre à monter à cheval, à tirer de l'arc, et toutes les autres choses qui conviennent aux fils des rois, si bien que Codadad, à dix-huit ans, pouvoit passer pour un prodige. Ce jeune prince se sentant un courage digne de sa naissance, dit un jour à sa mère : « Madame, je commence à m'ennuyer à Samarie; je sens que j'aime la gloire, permettez-moi d'aller chercher les occasions d'en acquérir dans les périls de la guerre. Le roi de

[1] Dieudonné.

Harran, mon père, a des ennemis. Quelques princes ses voisins veulent troubler son repos. Que ne m'appelle-t-il à son secours? Pourquoi me laisse-t-il dans l'enfance si long-temps? Ne devrois-je pas être dans sa cour? Pendant que tous mes frères ont le bonheur de combattre à ses côtés, faut-il que je passe ici ma vie dans l'oisiveté? — Mon fils, lui répondit Pirouzé, je n'ai pas moins d'impatience que vous de voir votre nom fameux. Je voudrois que vous vous fussiez déjà signalé contre les ennemis du roi votre père; mais il faut attendre qu'il vous demande. — Non, madame, répliqua Codadad, je n'ai que trop attendu. Je meurs d'envie de voir le roi, et je suis tenté de lui aller offrir mes services comme un jeune inconnu. Il les acceptera sans doute, et je ne me découvrirai qu'après avoir fait mille actions glorieuses: je veux mériter son estime avant qu'il me reconnoisse.» Pirouzé approuva cette généreuse résolution; et de peur que le prince Samer ne s'y opposât, Codadad, sans la lui communiquer, sortit un jour de Samarie comme pour aller à la chasse.

Il étoit monté sur un cheval blanc qui avoit une bride et des fers d'or, une selle avec une housse de satin bleu toute parsemée de perles. Il avoit un sabre dont la poignée étoit d'un seul diamant, et le fourreau de bois de sandal tout

garni d'émeraudes et de rubis. Il portoit sur ses épaules son carquois et son arc; et dans cet équipage, qui relevoit merveilleusement sa bonne mine, il arriva dans la ville de Harran. Il trouva bientôt moyen de se faire présenter au roi, qui, charmé de sa beauté, de sa taille avantageuse, ou peut-être entraîné par la force du sang, lui fit un accueil favorable, et lui demanda son nom et sa qualité. « Sire, répondit Codadad, je suis fils d'un émir du Caire. Le désir de voyager m'a fait quitter ma patrie; et comme j'ai appris en passant par vos états que vous étiez en guerre avec quelques uns de vos voisins, je suis venu dans votre cour pour offrir mon bras à votre majesté. » Le roi l'accabla de caresses, et lui donna de l'emploi dans ses troupes.

Ce jeune prince ne tarda guère à faire remarquer sa valeur. Il s'attira l'estime des officiers, excita l'admiration des soldats; et comme il n'avoit pas moins d'esprit que de courage, il gagna si bien les bonnes grâces du roi, qu'il devint bientôt son favori. Tous les jours les ministres et les autres courtisans ne manquoient point d'aller voir Codadad; et ils recherchoient avec autant d'empressement son amitié, qu'ils négligeoient celle des autres fils du roi. Ces jeunes princes ne purent s'en apercevoir sans chagrin; et s'en prenant à l'étranger, ils conçurent tous

pour lui une extrême haine. Cependant le roi, l'aimant de plus en plus tous les jours, ne se lassoit point de lui donner des marques de son affection. Il le vouloit avoir sans cesse auprès de lui. Il admiroit ses discours pleins d'esprit et de sagesse; et pour faire voir jusqu'à quel point il le croyoit sage et prudent, il lui confia la conduite des autres princes, quoiqu'il fût de leur âge; de manière que voilà Codadad gouverneur de ses frères.

Cela ne fit qu'irriter leur haine. « Comment donc! dirent-ils, le roi ne se contente pas d'aimer un étranger plus que nous, il veut encore qu'il soit notre gouverneur, et que nous ne fassions rien sans sa permission! C'est ce que nous ne devons pas souffrir. Il faut nous défaire de cet étranger. — Nous n'avons, disoit l'un, qu'à l'aller chercher tous ensemble, et le faire tomber sous nos coups. — Non, non, disoit l'autre, gardons-nous bien de nous l'immoler nous-mêmes; sa mort nous rendroit odieux au roi, qui, pour nous en punir, nous déclareroit tous indignes de régner. Perdons l'étranger adroitement. Demandons-lui permission d'aller à la chasse; et quand nous serons loin de ce palais, nous prendrons le chemin d'une autre ville où nous irons passer quelque temps. Notre absence étonnera le roi, qui ne nous voyant pas

revenir, perdra patience, et fera peut-être mourir l'étranger ; il le chassera du moins de sa cour pour nous avoir permis de sortir du palais. »

Tous les princes applaudirent à cet artifice. Ils vont trouver Codadad, et le prient de leur permettre d'aller prendre le divertissement de la chasse, en lui promettant de revenir le même jour. Le fils de Pirouzé donna dans le piége : il accorda la permission que ses frères lui demandoient. Ils partirent et ne revinrent point. Il y avoit déjà trois jours qu'ils étoient absens, lorsque le roi dit à Codadad : « Où sont les princes ? Il y a long-temps que je ne les ai vus. — Sire, répondit-il après avoir fait une profonde révérence, ils sont à la chasse depuis trois jours ; ils m'avoient pourtant promis qu'ils reviendroient plus tôt. » Le roi devint inquiet, et son inquiétude augmenta lorsqu'il vit que le lendemain les princes ne paroissoient point encore. Il ne put retenir sa colère : « Imprudent étranger, dit-il à Codadad, devois-tu laisser partir mes fils sans les accompagner ? Est-ce ainsi que tu t'acquittes de l'emploi dont je t'ai chargé ? Va les chercher tout à l'heure et me les amène ; autrement ta perte est assurée. »

Ces paroles glacèrent d'effroi le malheureux fils de Pirouzé. Il se revêtit de ses armes, monta promptement à cheval. Il sort de la ville ; et

comme un berger qui a perdu son troupeau, il cherche partout ses frères dans la campagne, il s'informe dans tous les villages si on ne les a point vus; et n'en apprenant aucune nouvelle, il s'abandonne à la plus vive douleur. « Ah, mes frères! s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenus? Seriez-vous au pouvôir de nos ennemis? Ne serois-je venu à la cour de Harran que pour causer au roi un déplaisir si sensible? » Il étoit inconsolable d'avoir permis aux princes d'aller à la chasse, ou de ne les avoir point accompagnés.

Après quelques jours employés à une recherche vaine, il arriva dans une plaine d'une étendue prodigieuse, au milieu de laquelle il y avoit un palais bâti de marbre noir. Il s'en approche, et voit à une fenêtre une dame parfaitement belle, mais parée de sa seule beauté; car elle avoit les cheveux épars, des habits déchirés, et l'on remarquoit sur son visage toutes les marques d'une profonde affliction. Sitôt qu'elle aperçut Codadad, et qu'elle jugea qu'il pouvoit l'entendre, elle lui adressa ces paroles: « O jeune homme! éloigne-toi de ce palais funeste, ou bien tu te verras bientôt en la puissance du monstre qui l'habite. Un nègre qui se repaît de sang humain fait ici sa demeure; il arrête toutes les personnes que leur mauvaise fortune fait passer par cette plaine, et il les enferme dans de som-

bres cachots, d'où il ne les tire que pour les dévorer. »

« Madame, lui répondit Codadad, apprenez-moi qui vous êtes, et ne vous mettez point en peine du reste. — Je suis une fille de qualité du Caire, repartit la dame ; je passois bien près de ce château pour aller à Bagdad ; je rencontrai le nègre qui tua tous mes domestiques, et m'amena ici. Je voudrois n'avoir rien à craindre que la mort ; mais pour comble d'infortune, ce monstre veut que j'aie de la complaisance pour lui ; et si dès demain je ne me rends pas sans effort à sa brutalité, je dois m'attendre à la dernière violence. Encore une fois, poursuivit-elle, sauve-toi, le nègre va bientôt revenir ; il est sorti pour poursuivre quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin dans la plaine. Tu n'as pas de temps à perdre, et je ne sais pas même si par une prompte fuite tu pourras lui échapper. »

Elle n'eut pas achevé ces mots que le nègre parut. C'étoit un homme d'une grandeur démesurée et d'une mine effroyable. Il montoit un puissant cheval de Tartarie, et portoit un cimeterre si large et si pesant, que lui seul pouvoit s'en servir. Le prince l'ayant aperçu, fut étonné de sa taille monstrueuse. Il s'adressa au ciel pour le prier de lui être favorable ; ensuite il tira son sabre, et attendit de pied ferme le nègre, qui,

méprisant un si foible ennemi, le somma de se rendre sans combattre; mais Codadad fit connoître par sa contenance qu'il vouloit défendre sa vie, car il s'approcha de lui et le frappa rudement au genou. Le nègre se sentant blessé poussa un cri si effroyable, que toute la plaine en retentit. Il devient furieux, il écume de rage, il se lève sur ses étriers, et veut frapper à son tour Codadad de son redoutable cimeterre. Le coup fut porté avec tant de roideur, que c'étoit fait du jeune prince, s'il n'eût pas eu l'adresse de l'éviter en faisant faire un mouvement à son cheval. Le cimeterre fit dans l'air un horrible sifflement. Alors, avant que le nègre eût le temps de porter un second coup, Codadad lui en déchargea un sur le bras droit avec tant de force, qu'il le lui coupa. Le terrible cimeterre tomba avec la main qui le soutenoit, et le nègre aussitôt cédant à la violence du coup, vida les étriers, et fit retentir la terre du bruit de sa chute. En même temps le prince descendit de son cheval, se jeta sur son ennemi, et lui coupa la tête. En ce moment, la dame, dont les yeux avoient été témoins de ce combat, et qui faisoit encore au ciel des vœux ardens pour ce jeune héros qu'elle admiroit, fit un cri de joie, et dit à Codadad: « Prince (car la pénible victoire que vous venez de remporter, me persuade, aussi-bien que votre

air noble, que vous ne devez pas être d'une condition commune), achevez votre ouvrage : le nègre a les clefs de ce château, prenez-les et venez me tirer de prison. » Le prince fouilla dans les poches du misérable qui étoit étendu sur la poussière, et y trouva plusieurs clefs.

Il ouvrit la première porte, et entra dans une grande cour, où il rencontra la dame qui venoit au-devant de lui. Elle voulut se jeter à ses pieds pour mieux lui marquer sa reconnoissance ; mais il l'en empêcha. Elle loua sa valeur, et l'éleva au-dessus de tous les héros du monde. Il répondit à ses complimens ; et comme elle lui parut encore plus aimable de près que de loin, je ne sais si elle sentoit plus de joie de se voir délivrée de l'affreux péril où elle avoit été, que lui d'avoir rendu cet important service à une si belle personne.

Leurs discours furent interrompus par des cris et des gémissemens. « Qu'entends-je ? s'écria Codadad ; d'où partent ces voix pitoyables qui frappent mes oreilles ? — Seigneur, dit la dame, en lui montrant du doigt une porte basse qui étoit dans la cour, elles viennent de cet endroit : il y a là je ne sais combien de malheureux que leur étoile a fait tomber entre les mains du nègre ; ils sont tous enchaînés, et chaque jour ce monstre en tiroit un pour le manger. »

« C'est un surcroît de joie pour moi, reprit le jeune prince, d'apprendre que ma victoire sauve la vie à ces infortunés. Venez, madame, venez partager avec moi le plaisir de les mettre en liberté; vous pouvez juger par vous-même de la satisfaction que nous allons leur causer. » A ces mots, ils s'avancèrent vers la porte du cachot. A mesure qu'ils en approchoient, ils entendoient plus distinctement les plaintes des prisonniers. Codadad en étoit pénétré. Impatient de terminer leurs peines, il met promptement une de ces clefs dans la serrure. D'abord il ne mit pas celle qu'il falloit; il en prend une autre, et au bruit qu'il fait, tous ces malheureux, persuadés que c'est le nègre qui vient selon sa coutume leur apporter à manger et en même temps se saisir d'un de leurs compagnons, redoublèrent leurs cris et leurs gémissemens. On entendoit des voix lamentables qui sembloient sortir du centre de la terre.

Cependant le prince ouvrit la porte, et trouva un escalier assez roide, par où il descendit dans une vaste et profonde cave, qui recevoit un foible jour par un soupirail, et où il y avoit plus de cent personnes attachées à des pieux, les mains liées. « Infortunés voyageurs, leur dit-il, misérables victimes, qui n'attendez que le moment d'une mort cruelle, rendez grâces au ciel

qui vous délivre aujourd'hui par le secours de mon bras. J'ai tué l'horrible nègre dont vous deviez être la proie, et je viens briser vos fers. » Les prisonniers n'eurent pas sitôt entendu ces paroles, qu'ils poussèrent tous ensemble un cri mêlé de surprise et de joie. Codadad et la dame commencèrent à les délier; et à mesure qu'ils les délioient, ceux qui se voyoient débarrassés de leurs chaînes aidoient à défaire celles des autres, de manière qu'en peu de temps ils furent tous en liberté.

Alors ils se mirent à genoux, et après avoir remercié Codadad de ce qu'il venoit de faire pour eux, ils sortirent de la cave; et quand ils furent dans la cour, de quel étonnement fut frappé le prince, de voir parmi ces prisonniers ses frères qu'il cherchoit, et qu'il n'espéroit plus rencontrer. « Ah, princes! s'écria-t-il en les apercevant, ne me trompai-je point? Est-ce vous en effet que je vois? Puis-je me flatter que je pourrai vous rendre au roi votre père, qui est inconsolable de vous avoir perdus? Mais n'en aura-t-il pas quelqu'un à pleurer? Êtes-vous tous en vie? Hélas! la mort d'un seul d'entre vous suffit pour empoisonner la joie que je sens de vous avoir sauvés! »

Les quarante-neuf princes se firent tous reconnoître à Codadad, qui les embrassa l'un après

l'autre, et leur apprit l'inquiétude que leur absence causoit au roi. Ils donnèrent à leur libérateur toutes les louanges qu'il méritoit, aussi-bien que les autres prisonniers, qui ne pouvoient trouver de termes assez forts à leur gré pour lui témoigner toute la reconnoissance dont ils se sentoient pénétrés. Codadad fit ensuite avec eux la visite du château, où il y avoit des richesses immenses, des toiles fines, des brocarts d'or, des tapis de Perse, des satins de la Chine, et une infinité d'autres marchandises que le nègre avoit prises aux caravanes qu'il avoit pillées, et dont la plus grande partie appartenoit aux prisonniers que Codadad venoit de délivrer. Chacun reconnut son bien et le réclama. Le prince leur fit prendre leurs ballots, et partagea même entre eux le reste des marchandises. Puis il leur dit : « Comment ferez-vous pour porter vos étoffes ? Nous sommes ici dans un désert, il n'y a pas d'apparence que vous trouviez des chevaux. — Seigneur, répondit un des prisonniers, le nègre nous a volé nos chameaux avec nos marchandises ; peut-être sont-ils dans les écuries de ce château. — Cela n'est pas impossible, repartit Codadad ; il faut nous en éclaircir. » En même temps ils allèrent aux écuries, où non seulement ils aperçurent les chameaux des marchands, mais même les che-

vaux des fils du roi de Harran ; ce qui les combla tous de joie. Il y avoit dans les écuries quelques esclaves noirs, qui, voyant tous les prisonniers délivrés, et jugeant par là que le nègre avoit été tué, prirent l'épouvante et la fuite par des détours qui leur étoient connus. On ne songea point à les poursuivre. Tous les marchands, ravis d'avoir recouvré leurs chameaux et leurs marchandises, avec leur liberté, se disposèrent à partir ; mais avant leur départ ils firent de nouveaux remercîmens à leur libérateur.

Quand ils furent partis, Codadad, s'adressant à la dame, lui dit : « En quels lieux, madame, souhaitez-vous d'aller? Où tendoient vos pas lorsque vous avez été surprise par le nègre? Je prétends vous conduire jusqu'à l'endroit que vous avez choisi pour retraite, et je ne doute point que ces princes ne soient tous dans la même résolution. » Les fils du roi de Harran protestèrent à la dame qu'ils ne la quitteroient point qu'ils ne l'eussent rendue à ses parens.

« Princes, leur dit-elle, je suis d'un pays trop éloigné d'ici ; et outre que ce seroit abuser de votre générosité que de vous faire faire tant de chemin, je vous avouerai que je suis pour jamais éloignée de ma patrie. Je vous ai dit tantôt que j'étois une dame du Caire ; mais après les bontés que vous me témoignez, et l'obligation que je

vous ai, seigneur, ajouta-t-elle en regardant Codadad, j'aurois mauvaise grâce de vous déguiser la vérité. Je suis fille de roi. Un usurpateur s'est emparé du trône de mon père, après lui avoir ôté la vie; et pour conserver la mienne, j'ai été obligée d'avoir recours à la fuite.» A cet aveu, Codadad et ses frères prièrent la princesse de leur conter son histoire, en l'assurant qu'ils prenoient toute la part possible à ses malheurs, et qu'ils étoient disposés à ne rien épargner pour la rendre plus heureuse. Après les avoir remerciés des nouvelles protestations de service qu'ils lui faisoient, elle ne put se dispenser de satisfaire leur curiosité, et elle commença de cette sorte le récit de ses aventures :

HISTOIRE

DE LA PRINCESSE DE DERYABAR.

«Il y a dans une isle une grande ville appelée Deryabar. Elle a été long-temps gouvernée par un roi puissant, magnifique et vertueux. Ce prince n'avoit point d'enfans, et cela seul manquoit à son bonheur. Il adressoit sans cesse des prières au ciel; mais le ciel ne les exauça qu'à demi; car la reine sa femme, après une longue attente, ne mit au monde qu'une fille.

« Je suis cette malheureuse princesse. Mon

père eut plus de chagrin que de joie de ma naissance; mais il se soumit à la volonté de Dieu. Il me fit élever avec tout le soin imaginable, résolu, puisqu'il n'avoit point de fils, à m'apprendre l'art de régner, et à me faire occuper sa place après lui.

« Un jour qu'il prenoit le divertissement de la chasse, il aperçut un âne sauvage. Il le poursuivit; il se sépara du gros de la chasse; et son ardeur l'emporta si loin, que, sans songer qu'il s'égaroit, il courut jusqu'à la nuit. Alors il descendit de cheval, et s'assit à l'entrée d'un bois dans lequel il avoit remarqué que l'âne s'étoit jeté. A peine le jour venoit de se fermer, qu'il aperçut entre les arbres une lumière qui lui fit juger qu'il n'étoit pas loin de quelque village. Il s'en réjouit dans l'espérance d'y aller passer la nuit, et d'y trouver quelqu'un qu'il pût envoyer aux gens de sa suite pour leur apprendre où il étoit. Il se leva, et marcha vers la lumière qui lui servoit de fanal pour se conduire.

« Il connut bientôt qu'il s'étoit trompé : cette lumière n'étoit autre chose qu'un feu allumé dans une cabane. Il s'en approche, et voit avec étonnement un grand homme noir, ou plutôt un géant épouvantable qui étoit assis sur un sofa. Le monstre avoit devant lui une grosse cruche de vin, et faisoit rôtir sur des charbons un bœuf

qu'il venoit d'écorcher. Tantôt il portoit la cruche à sa bouche, et tantôt il dépeçoit ce bœuf et en mangeoit des morceaux. Mais ce qui attira le plus l'attention du roi mon père, fut une très belle femme qu'il aperçut dans la cabane. Elle paroissoit plongée dans une profonde tristesse; elle avoit les mains liées; et l'on voyoit à ses pieds un petit enfant de deux ou trois ans, qui, comme s'il eût déjà senti les malheurs de sa mère, pleuroit sans relâche, et faisoit retentir l'air de ses cris.

« Mon père, frappé de cet objet pitoyable, fut d'abord tenté d'entrer dans la cabane et d'attaquer le géant; mais faisant réflexion que ce combat seroit inégal, il s'arrêta, et résolut, puisque ses forces ne suffisoient pas, de s'en défaire par surprise. Cependant le géant, après avoir vidé la cruche et mangé plus de la moitié du bœuf, se tourna vers la femme, et lui dit: « Belle princesse, pourquoi m'obligez-vous par votre opiniâtreté à vous traiter avec rigueur? Il ne tient qu'à vous d'être heureuse: vous n'avez qu'à prendre la résolution de m'aimer et de m'être fidèle, et j'aurai pour vous des manières plus douces. — O satyre affreux, répondit la dame, n'espère pas que le temps diminue l'horreur que j'ai pour toi! tu seras toujours un monstre à mes yeux! » Ces mots furent suivis de tant d'injures, que le

géant en fut irrité. « C'en est trop, s'écria-t-il d'un ton furieux, mon amour méprisé se convertit en rage; ta haine excite enfin la mienne; je sens qu'elle triomphe de mes désirs, et que je souhaite ta mort avec plus d'ardeur que je n'ai souhaité ta possession. » En achevant ces paroles, il prend cette malheureuse femme par les cheveux, il la tient d'une main en l'air, et de l'autre, tirant son sabre, il s'apprête à lui couper la tête, lorsque le roi mon père décoche une flèche et perce l'estomac du géant, qui chancèle et tombe aussitôt sans vie.

« Mon père entra dans la cabane; il délia les mains de la femme, lui demanda qui elle étoit, et par quelle aventure elle se trouvoit là. « Seigneur, lui répondit-elle, il y a sur le rivage de la mer quelques familles sarrazines qui ont pour chef un prince qui est mon mari. Ce géant que vous venez de tuer étoit un de ses principaux officiers. Ce misérable conçut pour moi une passion violente qu'il prit grand soin de cacher, jusqu'à ce qu'il pût trouver une occasion favorable d'exécuter le dessein qu'il forma de m'enlever. La fortune favorise plus souvent les entreprises injustes que les bonnes résolutions. Un jour le géant me surprit avec mon enfant dans un lieu écarté; il nous enleva tous deux; et pour rendre inutiles toutes les perquisitions qu'il ju-

geoit bien que mon mari feroit de ce rapt, il s'éloigna du pays qu'habitent les Sarrazins, et nous amena jusque dans ce bois où il me retient depuis quelques jours. Quelque déplorable pourtant que soit ma destinée, je ne laisse point de sentir une secrète consolation, quand je pense que ce géant, tout brutal et tout amoureux qu'il ait été, n'a point employé la violence pour obtenir ce que j'ai toujours refusé à ses prières. Ce n'est pas qu'il ne m'ait cent fois menacée qu'il en viendroit aux plus fâcheuses extrémités, s'il ne pouvoit vaincre autrement ma résistance; et je vous avoue que tout à l'heure, quand j'ai excité sa colère par mes discours, j'ai moins craint pour ma vie que pour mon honneur. Voilà, seigneur, continua la femme du prince des Sarrazins, voilà mon histoire; et je ne doute point que vous ne me trouviez assez digne de pitié pour ne pas vous repentir de m'avoir si généreusement secourue. »

« Oui, madame, lui dit mon père, vos malheurs m'ont attendri; j'en suis vivement touché; mais il ne tiendra pas à moi que votre sort ne devienne meilleur. Demain, dès que le jour aura dissipé les ombres de la nuit, nous sortirons de ce bois, nous chercherons le chemin de la grande ville de Deryabar dont je suis le souverain; et, si vous l'avez pour agréable, vous loge-

rez dans mon palais, jusqu'à ce que le prince votre époux vous vienne réclamer. »

« La dame sarrazine accepta la proposition; et le lendemain elle suivit le roi mon père, qui trouva à la sortie du bois tous ses officiers qui avoient passé la nuit à le chercher, et qui étoient fort en peine de lui. Ils furent aussi ravis de le retrouver, qu'étonnés de le voir avec une dame dont la beauté les surprit. Il leur conta de quelle manière il l'avoit rencontrée, et le péril qu'il avoit couru en s'approchant de la cabane, où sans doute il auroit perdu la vie si le géant l'eût aperçu. Un des officiers prit la dame en croupe, et un autre porta l'enfant.

« Ils arrivèrent dans cet équipage au palais du roi mon père, qui donna un logement à la belle sarrazine, et fit élever son enfant avec beaucoup de soin. La dame ne fut pas insensible aux bontés du roi : elle eut pour lui toute la reconnoissance qu'il pouvoit souhaiter. Elle avoit paru d'abord assez inquiète et impatiente de ce que son mari ne la réclamoit point; mais peu à peu elle perdit son inquiétude : les déférences que mon père avoit pour elle charmèrent son impatience; et je crois qu'elle eût enfin su plus mauvais gré à la fortune de la rapprocher de ses parens, que de l'en avoir éloignée.

« Cependant le fils de cette dame devint grand;

il étoit fort bien fait, et comme il ne manquoit pas d'esprit, il trouva moyen de plaire au roi mon père, qui prit pour lui beaucoup d'amitié. Tous les courtisans s'en aperçurent, et jugèrent que ce jeune homme pourroit m'épouser. Dans cette pensée, et le regardant déjà comme l'héritier de la couronne, ils s'attachoient à lui, et chacun s'efforçoit de gagner sa confiance. Il pénétra le motif de leur attachement; il s'en applaudit; et oubliant la distance qui étoit entre nos conditions, il se flatta dans l'espérance qu'en effet mon père l'aimoit assez pour préférer son alliance à celle de tous les princes du monde. Il fit plus : le roi tardant trop à son gré à lui offrir ma main, il eut la hardiesse de la lui demander. Quelque châtiment que méritât son audace, mon père se contenta de lui dire qu'il avoit d'autres vues sur moi, et ne lui en fit pas plus mauvais visage. Le jeune homme fut irrité de ce refus : cet orgueilleux se sentit aussi choqué du mépris qu'on faisoit de sa recherche, que s'il eût demandé une fille du commun, ou qu'il eût été d'une naissance égale à la mienne. Il n'en demeura pas là : il résolut de se venger du roi; et par une ingratitude dont il est peu d'exemples, il conspira contre lui, il le poignarda, et se fit proclamer roi de Deryabar, par un grand nombre de personnes mécontentes dont il sut ména-

ger le chagrin. Son premier soin, dès qu'il se vit défait de mon père, fut de venir lui-même dans mon appartement à la tête d'une partie des conjurés. Son dessein étoit de m'ôter la vie, ou de m'obliger par force à l'épouser. Mais j'eus le temps de lui échapper : tandis qu'il étoit occupé à égorger mon père, le grand-vizir, qui avoit toujours été fidèle à son maître, vint m'arracher du palais, et me mit en sûreté dans la maison d'un de ses amis, où il me retint jusqu'à ce qu'un vaisseau, secrètement préparé par ses soins, fût en état de faire voile. Alors je sortis de l'isle, accompagnée seulement d'une gouvernante et de ce généreux ministre, qui aima mieux suivre la fille de son maître, et s'associer à ses malheurs, que d'obéir au tyran.

« Le grand-vizir se proposoit de me conduire dans les cours des rois voisins, d'implorer leur assistance, et de les exciter à venger la mort de mon père; mais le ciel n'approuva pas une résolution qui nous paroissoit si raisonnable. Après quelques jours de navigation, il s'éleva une tempête si furieuse, que malgré l'art de nos matelots, notre vaisseau, emporté par la violence des vents et des flots, se brisa contre un rocher. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de notre naufrage; je vous peindrois mal de quelle manière ma gouvernante, le grand-vizir

et tous ceux qui m'accompagnoient, furent engloutis dans les abîmes de la mer : la frayeur dont j'étois saisie ne me permit pas de remarquer toute l'horreur de notre sort. Je perdis le sentiment; et soit que j'eusse été portée par quelques débris du vaisseau sur la côte, soit que le ciel, qui me réservoit à d'autres malheurs, eût fait un miracle pour me sauver, quand j'eus repris mes esprits, je me trouvai sur le rivage.

« Souvent les malheurs nous rendent injustes : au lieu de remercier Dieu de la grâce particulière que j'en recevois, je ne levai les yeux au ciel que pour lui faire des reproches de m'avoir sauvée. Loin de pleurer le vizir et ma gouvernante, j'enviois leur destinée, et peu à peu ma raison cédant aux affreuses images qui la troubloient, je pris la résolution de me jeter dans la mer. J'étois prête à m'y lancer, lorsque j'entendis derrière moi un grand bruit d'hommes et de chevaux. Je tournai aussitôt la tête pour voir ce que c'étoit, et je vis plusieurs cavaliers armés, parmi lesquels il y en avoit un monté sur un cheval arabe : celui-là portoit une robe brodée d'argent avec une ceinture de pierreries, et il avoit une couronne d'or sur la tête. Quand je n'aurois pas jugé à son habillement que c'étoit le maître des autres, je m'en serois aperçue à l'air de grandeur qui étoit répandu dans toute sa

personne. C'étoit un jeune homme parfaitement bien fait, et plus beau que le jour. Surpris de voir en cet endroit une jeune dame seule, il détacha quelques uns de ses officiers pour venir me demander qui j'étois. Je ne leur répondis que par des pleurs. Comme le rivage étoit couvert de débris de notre vaisseau, ils jugèrent qu'un navire venoit de se briser sur la côte, et que j'étois sans doute une personne échappée du naufrage. Cette conjecture et la vive douleur que je faisois paroître, irritèrent la curiosité des officiers, qui commencèrent à me faire mille questions, en m'assurant que leur roi étoit un prince généreux, et que je trouverois dans sa cour de la consolation.

« Leur roi, impatient d'apprendre qui je pouvois être, s'ennuya d'attendre le retour de ses officiers : il s'approcha de moi; il me regarda avec beaucoup d'attention; et comme je ne cessois pas de pleurer et de m'affliger, sans pouvoir répondre à ceux qui m'interrogeoient, il leur défendit de me fatiguer davantage par leurs questions; et s'adressant à moi : « Madame, me dit-il, je vous conjure de modérer l'excès de votre affliction. Si le ciel en colère vous fait éprouver sa rigueur, faut-il pour cela vous abandonner au désespoir? Ayez, je vous prie, plus de fermeté : la fortune qui vous persécute est

inconstante; votre sort peut changer. J'ose même vous assurer que si vos malheurs peuvent être soulagés, ils le seront dans mes états. Je vous offre mon palais : vous demeurerez auprès de la reine ma mère, qui s'efforcera, par ses bons traitemens, d'adoucir vos peines. Je ne sais point encore qui vous êtes, mais je sens que je m'intéresse déjà pour vous. »

« Je remerciai le jeune roi de ses bontés; j'acceptai les offres obligeantes qu'il me faisoit, et pour lui montrer que je n'en étois pas indigne, je lui découvris ma condition. Je lui peignis l'audace du jeune Sarrazin, et je n'eus besoin que de raconter simplement mes malheurs pour exciter sa compassion et celle de tous ses officiers qui m'écoutoient. Le prince, après que j'eus cessé de parler, reprit la parole, et m'assura de nouveau qu'il prenoit beaucoup de part à mon infortune. Il me conduisit ensuite à son palais, où il me présenta à la reine sa mère. Il fallut là recommencer le récit de mes aventures et renouveler les larmes. La reine se montra très sensible à mes chagrins, et conçut pour moi une tendresse extrême. Le roi son fils, de son côté, devint éperdument amoureux de moi, et m'offrit bientôt sa couronne et sa main. J'étois encore si occupée de mes disgrâces, que le prince, tout aimable qu'il étoit, ne fit pas sur moi toute

l'impression qu'il auroit pu faire dans un autre temps. Cependant, pénétrée de reconnoissance, je ne refusai point de faire son bonheur : notre mariage se fit avec toute la pompe imaginable.

« Pendant que tout le monde étoit occupé à célébrer les noces de son souverain, un prince voisin et ennemi vint une nuit faire une descente dans l'isle avec un grand nombre de combattans : ce redoutable ennemi étoit le roi de Zanguebar; il surprit tout le monde, et tailla en pièces tous les sujets du prince mon mari. Peu s'en fallut même qu'il ne nous prît tous deux; car il étoit déjà dans le palais avec une partie de ses gens; mais nous trouvâmes moyen de nous sauver et de gagner le bord de la mer, où nous nous jetâmes dans une barque de pêcheur que nous eûmes le bonheur de rencontrer. Nous voguâmes au gré des vents pendant deux jours, sans savoir ce que nous deviendrions; le troisième, nous aperçûmes un vaisseau qui venoit à nous à toutes voiles. Nous nous en réjouîmes d'abord, parce que nous imaginâmes que c'étoit un vaisseau marchand qui pourroit nous recevoir; mais nous fûmes dans un étonnement que je ne puis vous exprimer, lorsque, s'étant approché de nous, dix ou douze corsaires armés parurent sur le tillac. Ils vinrent à l'abordage; cinq ou six se jetèrent dans une barque, se sai-

sirent de nous deux, lièrent le prince mon mari, et nous firent passer dans leur vaisseau, où d'abord ils m'ôtèrent mon voile. Ma jeunesse et mes traits les frappèrent. Tous ces pirates témoignent qu'ils sont charmés de ma vue : au lieu de tirer au sort, chacun prétend avoir la préférence, et que je devienne sa proie. Ils s'échauffent, ils en viennent aux mains, ils combattent comme des furieux. Le tillac en un moment est couvert de corps morts. Enfin, ils se tuèrent tous, à la réserve d'un seul qui, se voyant maître de ma personne, me dit : « Vous êtes à moi : je vais vous conduire au Caire, pour vous livrer à un de mes amis, à qui j'ai promis une belle esclave. Mais, ajouta-t-il en regardant le roi mon époux, qui est cet homme-là? Quels liens l'attachent à vous? sont-ce ceux du sang ou ceux de l'amour? — Seigneur, lui répondis-je, c'est mon mari. — Cela étant, reprit le corsaire, il faut que je m'en défasse par pitié; il souffriroit trop de vous voir entre les bras de mon ami. » A ces mots, il prit ce malheureux prince qui étoit lié, et le jeta dans la mer, malgré tous les efforts que je pus faire pour l'en empêcher.

« Je poussai des cris effroyables à cette cruelle action; et je me serois indubitablement précipitée dans les flots, si le pirate ne m'eût retenue.

Il vit bien que je n'avois point d'autre envie; c'est pourquoi il me lia avec des cordes au grand mât; et puis mettant à la voile, il cingla vers la terre où il alla descendre. Il me détacha, me mena jusqu'à une petite ville, où il acheta des chameaux, des tentes et des esclaves, et prit ensuite la route du Caire, dans le dessein, disoit-il toujours, de m'aller présenter à son ami et de dégager sa parole.

« Il y avoit déjà plusieurs jours que nous étions en marche, lorsqu'en passant hier par cette plaine, nous aperçûmes le nègre qui habitoit ce château. Nous le prîmes de loin pour une tour; et lorsqu'il fut près de nous, à peine pouvions-nous croire que ce fût un homme. Il tira son large cimeterre, et somma le pirate de se rendre prisonnier, avec tous ses esclaves et la dame qu'il conduisoit. Le corsaire avoit du courage; et, secondé de tous ses esclaves qui promirent de lui être fidèles, il attaqua le nègre. Le combat dura long-temps; mais enfin le pirate tomba sous les coups de son ennemi, aussi-bien que tous ses esclaves, qui aimèrent mieux mourir que de l'abandonner. Après cela le nègre m'emmena dans ce château, où il apporta le corps du pirate qu'il mangea à son souper. Sur la fin de cet horrible repas, il me dit, voyant que je ne faisois que pleurer : « Jeune dame, dispose-toi à combler

mes désirs, au lieu de t'affliger ainsi. Cède de bonne grâce à la nécessité : je te donne jusqu'à demain à faire tes réflexions. Que je te revoie toute consolée de tes malheurs, et ravie d'être réservée à mon lit. » En achevant ces paroles, il me conduisit lui-même dans une chambre, et se coucha dans la sienne, après avoir fermé lui-même toutes les portes du château. Il les a ouvertes ce matin, et refermées aussitôt pour courir après quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin; mais il faut qu'ils lui soient échappés, puisqu'il revenoit seul et sans leurs dépouilles, lorsque vous l'avez attaqué. »

La princesse n'eut pas plus tôt achevé le récit de ses aventures, que Codadad lui témoigna qu'il étoit vivement touché de ses malheurs : « Mais, madame, ajouta-t-il, il ne tiendra qu'à vous de vivre désormais tranquillement. Les fils du roi de Harran vous offrent un asile dans la cour de leur père; acceptez-le, de grâce. Vous y serez chérie de ce prince et respectée de tout le monde; et si vous ne dédaignez pas la foi de votre libérateur, souffrez que je vous la présente, et que je vous épouse devant tous ces princes; qu'ils soient témoins de notre engagement. » La princesse y consentit; et dès le jour même ce mariage se fit dans le château, où se trouvèrent toutes sortes de provisions : les cuisines étoient

pleines de viandes et d'autres mets, dont le nègre avoit coutume de se nourrir lorsqu'il étoit rassasié de chair humaine. Il y avoit aussi beaucoup de fruits, tous excellens dans leurs espèces, et pour comble de délices, une grande quantité de liqueurs et de vins exquis.

Ils se mirent tous à table; et après avoir bien mangé et bien bu, ils emportèrent tout le reste des provisions, et sortirent du château dans le dessein de se rendre à la cour du roi de Harran. Ils marchèrent plusieurs jours, campant dans les endroits les plus agréables qu'ils pouvoient trouver; et ils n'étoient plus qu'à une journée de Harran, lorsque s'étant arrêtés et achevant de boire leur vin, comme gens qui ne se soucioient plus de le ménager, Codadad prit la parole : « Princes, dit-il, c'est trop long-temps vous cacher qui je suis; vous voyez votre frère Codadad : je dois le jour, aussi-bien que vous, au roi de Harran. Le prince de Samarie m'a élevé, et la princesse Pirouzé est ma mère. Madame, ajouta-t-il en s'adressant à la princesse de Deryabar, pardon si je vous ai fait aussi un mystère de ma naissance. Peut-être qu'en vous la découvrant plus tôt, j'aurois prévenu quelques réflexions désagréables qu'un mariage que vous avez cru inégal vous a pu faire faire. — Non, seigneur, lui répondit la princesse; les

sentimens que vous m'avez d'abord inspirés se sont fortifiés de moment en moment; et pour faire mon bonheur, vous n'aviez pas besoin de cette origine que vous me découvrez. »

Les princes félicitèrent Codadad sur sa naissance, et lui en témoignèrent beaucoup de joie; mais dans le fond de leur cœur, au lieu d'en être bien aises, leur haine pour un si aimable frère ne fit que s'augmenter. Ils s'assemblèrent la nuit, et se retirèrent dans un lieu écarté, pendant que Codadad et la princesse sa femme goûtoient sous leur tente la douceur du sommeil. Ces ingrats, ces envieux frères oubliant que sans le courageux fils de Pirouzé, ils seroient tous devenus la proie du nègre, résolurent entre eux de l'assassiner. « Nous n'avons point d'autre parti à prendre, dit l'un de ces méchans : dès que le roi saura que cet étranger qu'il aime tant est son fils, et qu'il a eu assez de force pour terrasser lui seul un géant que nous n'avons pu vaincre tous ensemble, il l'accablera de caresses, il lui donnera mille louanges, et le déclarera son héritier, au mépris de tous ses autres fils, qui seront obligés de se prosterner devant leur frère et de lui obéir. »

A ces paroles il en ajouta d'autres qui firent tant d'impression sur tous ces esprits jaloux, qu'ils allèrent sur-le-champ trouver Codadad

endormi. Ils le percèrent de mille coups de poignard; et le laissant sans sentiment dans les bras de la princesse, ils partirent pour se rendre à la ville de Harran, où ils arrivèrent le lendemain.

Leur arrivée causa d'autant plus de joie au roi leur père, qu'il désespéroit de les revoir. Il leur demanda la cause de leur retardement; mais ils se gardèrent bien de la lui dire; ils ne firent aucune mention du nègre ni de Codadad, et dirent seulement que n'ayant pu résister à la curiosité de voir le pays, ils s'étoient arrêtés dans quelques villes voisines.

Cependant Codadad noyé dans son sang, et peu différent d'un homme mort, étoit sous sa tente avec la princesse sa femme, qui ne paroissoit guère moins à plaindre que lui. Elle remplissoit l'air de cris pitoyables; elle s'arrachoit les cheveux, et mouillant de ses larmes le corps de son mari: « Ah, Codadad! s'écrioit-elle à tous momens, mon cher Codadad, est-ce toi que je vois prêt à passer chez les morts! Quelles cruelles mains t'ont réduit en l'état où tu es? Croirois-je que ce sont tes propres frères qui t'ont si impitoyablement déchiré, ces frères que ta valeur a sauvés? Non, ce sont plutôt des démons, qui, sous des traits si chers, sont venus t'arracher la vie. Ah, barbares! qui que vous

soyez, avez-vous bien pu payer d'une si noire ingratitude le service qu'il vous a rendu? Mais pourquoi m'en prendre à tes frères, malheureux Codadad? C'est à moi seule que je dois imputer ta mort: tu as voulu joindre ta destinée à la mienne; et toute l'infortune que je traîne après moi depuis que je suis sortie du palais de mon père, s'est répandue sur toi. O ciel, qui m'avez condamnée à mener une vie errante et pleine de disgrâces, si vous ne vouliez pas que j'aie d'époux, pourquoi souffrez-vous que j'en trouve? En voilà deux que vous m'ôtez dans le temps que je commence à m'attacher à eux.»

C'étoit par de semblables discours, et de plus touchans encore, que la déplorable princesse de Deryabar exprimoit sa douleur en regardant l'infortuné Codadad qui ne pouvoit l'entendre. Il n'étoit pourtant pas mort; et sa femme ayant pris garde qu'il respiroit encore, courut vers un gros bourg qu'elle aperçut dans la plaine, pour y chercher un chirurgien. On lui en enseigna un qui partit sur-le-champ avec elle; mais quand ils furent sous la tente, ils n'y trouvèrent point Codadad; ce qui leur fit juger que quelque bête sauvage l'avoit emporté pour le dévorer. La princesse recommença ses plaintes et ses lamentations de la manière du

monde la plus pitoyable. Le chirurgien en fut attendri; et ne voulant pas l'abandonner dans l'état affreux où il la voyoit, il lui proposa de retourner dans le bourg; et lui offrit sa maison et ses services.

Elle se laissa entraîner : le chirurgien l'emmena chez lui; et sans savoir encore qui elle étoit, la traita avec toute la considération et tout le respect imaginable. Il tâchoit par ses discours de la consoler; mais il avoit beau combattre sa douleur, il ne faisoit que l'aigrir au lieu de la soulager. « Madame, lui dit-il un jour, apprenez-moi, de grâce, tous vos malheurs; dites-moi de quel pays et de quelle condition vous êtes : peut-être que je vous donnerai de bons conseils, quand je serai instruit de toutes les circonstances de votre infortune. Vous ne faites que vous affliger, sans songer que l'on peut trouver des remèdes aux maux les plus désespérés. »

Le chirurgien parla avec tant d'éloquence, qu'il persuada la princesse; elle lui raconta toutes ses aventures; et lorsqu'elle en eut achevé le récit, le chirurgien reprit la parole : « Madame, dit-il, puisque les choses sont ainsi, permettez-moi de vous représenter que vous ne devez point vous abandonner à votre affliction; vous devez plutôt vous armer de con-

stance, et faire ce que le nom et le devoir d'une épouse exigent de vous : vous devez venger votre mari. Je vais, si vous souhaitez, vous servir d'écuyer. Allons à la cour du roi de Harran ; ce prince est bon et très équitable ; vous n'avez qu'à lui peindre avec de vives couleurs le traitement que le prince Codadad a reçu de ses frères, je suis persuadé qu'il vous fera justice. — Je cède à vos raisons, répondit la princesse : oui, je dois entreprendre la vengeance de Codadad ; et puisque vous êtes assez obligeant et assez généreux pour vouloir m'accompagner, je suis prête à partir. » Elle n'eut pas plus tôt pris cette résolution, que le chirurgien fit préparer deux chameaux sur lesquels la princesse et lui se mirent en chemin, et se rendirent à la ville de Harran.

Ils allèrent descendre au premier caravanserail qu'ils rencontrèrent ; ils demandèrent à l'hôte des nouvelles de la cour. « Elle est, leur dit-il, dans une assez grande inquiétude. Le roi avoit un fils, qui, comme un inconnu, a demeuré près de lui fort long-temps, et l'on ne sait ce qu'est devenu ce jeune prince. Une femme du roi, nommée Pirouzé, en est la mère ; elle a fait faire mille perquisitions qui ont été inutiles. Tout le monde est touché de la perte de ce prince, car il avoit beaucoup de mérite. Le

roi a quarante-neuf autres fils, tous sortis de mères différentes; mais il n'y en a pas un qui ait assez de vertu pour consoler le roi de la mort de Codadad. Je dis de la mort, parce qu'il n'est pas possible qu'il vive encore, puisqu'on ne l'a pu trouver, malgré toutes les recherches qu'on a faites. »

Sur le rapport de l'hôte, le chirurgien jugea que la princesse de Deryabar n'avoit point d'autre parti à prendre que d'aller se présenter à Pirouzé; mais cette démarche n'étoit pas sans péril, et demandoit beaucoup de précautions. Il étoit à craindre que si les fils du roi de Harran apprenoient l'arrivée et le dessein de leur belle-sœur, ils ne la fissent enlever avant qu'elle pût parler à la mère de Codadad. Le chirurgien fit toutes ces réflexions, et se représenta ce qu'il risquoit lui-même; c'est pourquoi voulant se conduire prudemment dans cette conjoncture, il pria la princesse de demeurer au caravanserail, pendant qu'il iroit au palais reconnoître les chemins par où il pourroit sûrement la faire parvenir jusqu'à Pirouzé.

Il alla donc dans la ville, et marchoit vers le palais comme un homme attiré seulement par la curiosité de voir la cour, lorsqu'il aperçut une dame montée sur une mule richement harnachée; elle étoit suivie de plusieurs demoiselles

aussi montées sur des mules, et d'un très grand nombre de gardes et d'esclaves noirs. Tout le peuple se rangeoit en haie pour la voir passer, et la saluoit en se prosternant la face contre terre. Le chirurgien la salua de la même manière, et demanda ensuite à un calender qui se trouva près de lui si cette dame étoit femme du roi. « Oui, frère, lui dit le calender, c'est une de ses femmes, et celle qui est la plus honorée et la plus chérie du peuple, parce qu'elle est la mère du prince Codadad, dont vous devez avoir ouï parler. »

Le chirurgien n'en voulut pas savoir davantage : il suivit Pirouzé jusqu'à une mosquée, où elle entra pour distribuer des aumônes et assister aux prières publiques que le roi avoit ordonnées pour le retour de Codadad. Le peuple, qui s'intéressoit extrêmement à la destinée de ce jeune prince, couroit en foule joindre ses vœux à ceux des prêtres, de sorte que la mosquée étoit remplie de monde. Le chirurgien fendit la presse, et s'avança jusqu'aux gardes de Pirouzé. Il entendit toutes les prières ; et lorsque cette princesse sortit, il aborda un des esclaves, et lui dit à l'oreille : « Frère, j'ai un secret important à révéler à la princesse Pirouzé ; ne pourrois-je point par votre moyen être introduit dans son appartement ? — Si ce secret, répondit l'esclave, regarde le prince Codadad, j'ose vous promettre

que dès aujourd'hui vous aurez d'elle l'audience que vous souhaitez; mais si ce secret ne le regarde point, il est inutile que vous cherchiez à vous faire présenter à la princesse, car elle n'est occupée que de son fils, et elle ne veut point entendre parler d'autre chose. — Ce n'est que de ce cher fils que je veux l'entretenir, reprit le chirurgien. — Cela étant, dit l'esclave, vous n'avez qu'à nous suivre jusqu'au palais, et vous lui parlerez bientôt. »

Effectivement, lorsque Pirouzé fut retournée dans son appartement, cet esclave lui dit qu'un homme inconnu avoit quelque chose d'important à lui communiquer, et que le prince Codadad y étoit intéressé. Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles, que Pirouzé témoigna une vive impatience de voir cet homme inconnu. L'esclave le fit aussitôt entrer dans le cabinet de la princesse, qui écarta toutes ses femmes, à la réserve de deux pour qui elle n'avoit rien de caché. Dès qu'elle aperçut le chirurgien, elle lui demanda avec précipitation quelles nouvelles de Codadad il avoit à lui annoncer. « Madame, lui répondit le chirurgien après s'être prosterné la face contre terre, j'ai une longue histoire à vous raconter, et des choses sans doute qui vous surprendront. » Alors il lui fit le détail de tout ce qui s'étoit passé entre Codadad et ses frères; ce

qu'elle écouta avec une attention avide; mais quand il vint à parler de l'assassinat, cette tendre mère, comme si elle se fût sentie frapper des mêmes coups que son fils, tomba évanouie sur un sofa. Les deux femmes la secoururent promptement, et lui firent reprendre ses esprits. Le chirurgien continua son récit. Lorsqu'il eut achevé, cette princesse lui dit : « Allez retrouver la princesse de Deryabar, et annoncez-lui de ma part que le roi la reconnoîtra bientôt pour sa belle-fille; et à votre égard, soyez persuadé que vos services seront bien récompensés. »

Après que le chirurgien fut sorti, Pirouzé demeura sur le sofa dans l'accablement qu'on peut s'imaginer; et s'attendrissant au souvenir de Codadad : « O mon fils! disoit-elle, me voilà donc pour jamais privée de ta vue! Lorsque je te laissai partir de Samarie pour venir dans cette cour, et que je reçus tes adieux, hélas! je ne croyois pas qu'une mort funeste t'attendît loin de moi! O malheureux Codadad! pourquoi m'as-tu quittée! Tu n'aurois pas, à la vérité, acquis tant de gloire; mais tu vivrois encore, et tu ne coûterois pas tant de pleurs à ta mère. » En disant ces paroles elle pleuroit amèrement, et ses deux confidentes, touchées de sa douleur, mêloient leurs larmes avec les siennes.

Pendant qu'elles s'affligeoient comme à l'envi

toutes trois, le roi entra dans le cabinet; et les voyant en cet état, il demanda à Pirouzé si elle avoit reçu de tristes nouvelles de Codadad. « Ah, seigneur! lui dit-elle, c'en est fait, mon fils a perdu la vie! et pour comble d'affliction, je ne puis lui rendre les honneurs de la sépulture; car, selon toutes les apparences, les bêtes sauvages l'ont dévoré. » En même temps elle raconta tout ce que le chirurgien lui avoit appris: elle ne manqua pas de s'étendre sur la manière cruelle dont Codadad avoit été assassiné par ses frères.

Le roi ne donna pas le temps à Pirouzé d'achever son récit; il se sentit enflammé de colère; et cédant à son transport: « Madame, dit-il à la princesse, les perfides qui font couler vos larmes, et qui causent à leur père une douleur mortelle, vont éprouver un juste châtiment. » En parlant ainsi, ce prince, la fureur peinte en ses yeux, se rend dans la salle d'audience où étoient ses courtisans, et ceux d'entre le peuple qui avoient quelque prière à lui faire. Ils sont tous étonnés de le voir paroître d'un air furieux: ils jugent qu'il est en colère contre son peuple, leurs cœurs sont glacés d'effroi. Il monte sur le trône; et faisant approcher son grand-vizir: « Hassan, lui dit-il, j'ai un ordre à te donner; va tout à l'heure prendre mille soldats de ma

garde, et arrête tous les princes mes fils; enferme-les dans la tour destinée à servir de prison aux assassins, et que cela soit fait dans un moment. » A cet ordre extraordinaire, tous ceux qui étoient présens frémirent; et le grand-vizir, sans répondre un seul mot, mit la main sur sa tête pour marquer qu'il étoit prêt à obéir, et sortit de la salle pour aller s'acquitter d'un emploi dont il étoit fort surpris. Cependant le roi renvoya les personnes qui venoient lui demander audience, et déclara que d'un mois il ne vouloit entendre parler d'aucune affaire. Il étoit encore dans la salle quand le vizir revint. « Hé bien, vizir, lui dit ce prince, tous mes fils sont-ils dans la tour?— Oui, sire, répondit le ministre, vous êtes obéi. — Ce n'est pas tout, reprit le roi, j'ai encore un autre ordre à te donner. » En disant cela, il sortit de la salle d'audience, et retourna dans l'appartement de Pirouzé avec le vizir qui le suivoit. Il demanda à cette princesse où étoit logée la veuve de Codadad. Les femmes de Pirouzé le dirent; car le chirurgien ne l'avoit point oublié dans son récit. Alors le roi se tournant vers son ministre : « Va, lui dit-il, dans ce caravanserail, et amène ici une jeune princesse qui y loge; mais traite-la avec tout le respect dû à une personne de son rang. »

Le visir ne fut pas long-temps à faire ce qu'on

lui ordonnoit : il monta à cheval avec tous les émirs et les autres courtisans, et se rendit au caravanserail où étoit la princesse de Deryabar, à laquelle il exposa son ordre, et lui présenta de la part du roi une belle mule blanche qui avoit une selle et une bride d'or parsemée de rubis et d'émeraudes. Elle monta dessus; et au milieu de tous ces seigneurs, elle prit le chemin du palais. Le chirurgien l'accompagnoit aussi monté sur un beau cheval tartare que le vizir lui avoit fait donner. Tout le monde étoit aux fenêtres ou dans les rues, pour voir passer une si magnifique cavalcade; et comme on répandoit que cette princesse, que l'on conduisoit si pompeusement à la cour, étoit femme de Codadad, ce ne fut qu'acclamations. L'air retentit de mille cris de joie, qui se seroient sans doute tournés en gémissemens, si l'on avoit su la triste aventure de ce jeune prince; tant il étoit aimé de tout le monde!

La princesse de Deryabar trouva le roi qui l'attendoit à la porte du palais pour la recevoir. Il la prit par la main, et la conduisit à l'appartement de Pirouzé, où il se passa une scène fort touchante. La femme de Codadad sentit renouveler son affliction à la vue du père et de la mère de son mari, comme le père et la mère ne purent voir l'épouse de leur fils, sans en être fort agités.

Elle se jeta aux pieds du roi; et après les avoir baignés de larmes, elle fut saisie d'une si vive douleur, qu'elle n'eut pas la force de parler. Pirouzé n'étoit pas dans un état moins déplorable; elle paroissoit pénétrée de ses déplaisirs; et le roi, frappé de ces objets touchans, s'abandonna à sa propre foiblesse. Ces trois personnes, confondant leurs soupirs et leurs pleurs, gardèrent quelque temps un silence aussi tendre que pitoyable. Enfin, la princesse de Deryabar étant revenue de son accablement, raconta l'aventure du château et le malheur de Codadad; ensuite elle demanda justice de la trahison des princes. « Oui, madame, lui dit le roi, ces ingrats périront; mais il faut auparavant faire publier la mort de Codadad, afin que le supplice de ses frères ne révolte pas mes sujets. D'ailleurs, quoique nous n'ayons pas le corps de mon fils, ne laissons pas de lui rendre les derniers devoirs. » A ces mots il s'adressa à son vizir, et lui ordonna de faire bâtir un dôme de marbre blanc dans une belle plaine, au milieu de laquelle la ville de Harran est bâtie; et cependant il donna dans son palais un très bel appartement à la princesse de Deryabar, qu'il reconnut pour sa belle-fille.

Hassan fit travailler avec tant de diligence, et employa tant d'ouvriers, qu'en peu de jours le

dôme fut bâti. On éleva dessous un tombeau sur lequel étoit une figure qui représentoit Codadad. Aussitôt que l'ouvrage fut achevé, le roi ordonna des prières et marqua un jour pour les obsèques de son fils.

Ce jour étant venu, tous les habitans de la ville se répandirent dans la plaine, pour voir la cérémonie qui se fit de cette manière :

Le roi, suivi de son vizir et des principaux seigneurs de sa cour, marcha vers le dôme; et quand il y fut arrivé, il entra, et s'assit avec eux sur des tapis de satin à fleurs d'or; ensuite une grosse troupe de gardes à cheval, la tête basse et les yeux à demi fermés, s'approcha du dôme. Ils en firent le tour deux fois, gardant un profond silence; mais à la troisième, ils s'arrêtèrent devant la porte, et dirent tous l'un après l'autre ces paroles à haute voix :

« O prince, fils du roi! si nous pouvions ap-
« porter quelque soulagement à ton mal, par le
« tranchant de nos cimeterres, et par la valeur
« humaine, nous te ferions voir la lumière; mais
« le roi des rois a commandé, et l'ange de la mort
« a obéi! »

A ces mots, ils se retirèrent pour faire place à cent vieillards qui étoient tous montés sur des mules noires, et qui portoient de longues barbes blanches.

C'étoient des solitaires, qui pendant le cours de leur vie se tenoient cachés dans des grottes: ils ne se montroient jamais aux yeux des hommes que pour assister aux obsèques des rois de Harran et des princes de sa maison. Ces vénérables personnages portoient sur leur tête chacun un gros livre qu'ils tenoient d'une main; ils firent tous trois fois le tour du dôme sans rien dire; ensuite s'étant arrêtés à la porte, l'un d'eux prononça ces mots :

« O prince! que pouvons-nous faire pour toi? « Si par la prière ou par la science on pouvoit te « rendre la vie, nous frotterions nos barbes « blanches à tes pieds, et nous réciterions des « oraisons; mais le roi de l'univers t'a enlevé « pour jamais ! »

Ces vieillards, après avoir ainsi parlé, s'éloignèrent du dôme; et aussitôt cinquante jeunes filles parfaitement belles s'en approchèrent; elles montoient chacune un petit cheval blanc; elles étoient sans voiles, et portoient des corbeilles d'or pleines de toutes sortes de pierres précieuses; elles tournèrent aussi trois fois autour du dôme; et s'étant arrêtées au même endroit que les autres, la plus jeune porta la parole, et dit :

« O prince, autrefois si beau! quels secours « peux-tu attendre de nous? Si nous pouvions

« te ranimer par nos attraits ; nous nous ren-
« drions tes esclaves ; mais tu n'es plus sen-
« sible à la beauté, et tu n'as plus besoin de
« nous ! »

Les jeunes filles s'étant retirées, le roi et ses courtisans se levèrent, et firent trois fois le tour de la représentation ; puis le roi prenant la parole, dit :

« O mon cher fils ! lumière de mes yeux, je t'ai « donc perdu pour toujours ! »

Il accompagna ces mots de soupirs, et arrosa le tombeau de ses larmes. Les courtisans pleurèrent à son exemple ; ensuite on ferma la porte du dôme, et tout le monde retourna à la ville. Le lendemain on fit des prières publiques dans les mosquées, et on les continua huit jours de suite.

Le neuvième, le roi résolut de faire couper la tête aux princes ses fils. Tout le peuple, indigné du traitement qu'ils avoient fait au prince Codadad, sembloit attendre impatiemment leur supplice. On commença à dresser des échafauds ; mais on fut obligé de remettre l'exécution à un autre temps, parce que tout à coup on apprit que les princes voisins qui avoient déjà fait la guerre au roi de Harran, s'avançoient avec des troupes plus nombreuses que la première fois, et qu'ils n'étoient pas même fort éloi-

gnés de la ville. Il y avoit déjà long-temps qu'on savoit qu'ils se préparoient à faire la guerre, mais on ne s'étoit point alarmé de leurs préparatifs. Cette nouvelle causa une consternation générale, et fournit une occasion de regretter de nouveau Codadad, parce que ce prince s'étoit signalé dans la guerre précédente contre ces mêmes ennemis. Ah! disoient-ils, si le généreux Codadad vivoit encore, nous nous mettrions peu en peine de ces princes qui viennent nous surprendre. » Cependant le roi, au lieu de s'abandonner à la crainte, lève du monde à la hâte, forme une armée assez considérable; et trop courageux pour attendre dans les murs que ses ennemis l'y reviennent chercher, il sort et marche au-devant d'eux. Les ennemis, de leur côté, ayant appris par leurs coureurs que le roi de Harran s'avançoit pour les combattre, s'arrêtèrent dans une plaine et mirent leur armée en bataille.

Le roi ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'il range aussi et dispose ses troupes au combat; il fait sonner la charge, et attaque avec une extrême vigueur: on lui résiste de même. Il se répand de part et d'autre beaucoup de sang, et la victoire demeure long-temps incertaine. Mais enfin elle alloit se déclarer pour les ennemis du roi de Harran, lesquels étant en plus grand nombre

alloient l'envelopper, lorsqu'on vit paroître dans la plaine une grosse troupe de cavaliers qui s'approchoient des combattans en bon ordre. La vue de ces nouveaux soldats étonna les deux partis, qui ne savoient ce qu'ils en devoient penser. Mais ils ne demeurèrent pas long-temps dans l'incertitude : ces cavaliers vinrent prendre en flanc les ennemis du roi de Harran, et les chargèrent avec tant de furie, qu'ils les mirent d'abord en désordre, et bientôt en déroute. Ils n'en demeurèrent pas là : ils les poursuivirent vivement, et les taillèrent en pièces presque tous.

Le roi de Harran, qui avoit observé avec beaucoup d'attention tout ce qui s'étoit passé, avoit admiré l'audace de ces cavaliers dont le secours inopiné venoit de déterminer la victoire en sa faveur. Il avoit surtout été charmé de leur chef, qu'il avoit vu combattre avec une valeur extrême; il souhaitoit de savoir le nom de ce héros généreux. Impatient de le voir et de le remercier, il cherche à le joindre; il s'aperçoit qu'il avance pour le prévenir. Ces deux princes s'approchent; et le roi de Harran reconnoissant Codadad dans ce brave guerrier qui venoit de le secourir, ou plutôt de battre ses ennemis, il demeura immobile de surprise et de joie. « Seigneur, lui dit Codadad, vous avez sujet, sans doute, d'être étonné de voir paroître tout à coup devant votre

majesté un homme que vous croyiez peut-être sans vie. Je le serois si le ciel ne m'avoit pas conservé pour vous servir encore contre vos ennemis. — Ah, mon fils! s'écria le roi, est-il bien possible que vous me soyez rendu? Hélas! je désespérois de vous revoir. » En disant cela, il tendit les bras au jeune prince, qui se livra à un embrassement si doux.

« Je sais tout, mon fils, reprit le roi, après l'avoir tenu long-temps embrassé; je sais de quel prix vos frères ont payé le service que vous leur avez rendu en les délivrant des mains du nègre; mais vous serez vengé dès demain. Cependant allons au palais; votre mère, à qui vous avez coûté tant de pleurs, m'attend pour se réjouir avec moi de la défaite de nos ennemis. Quelle joie nous lui causerons en lui apprenant que ma victoire est votre ouvrage! — Seigneur, dit Codadad, permettez-moi de vous demander comment vous avez pu être instruit de l'aventure du château. Quelqu'un de mes frères, poussé par ses remords, vous l'auroit-il avouée? — Non, répondit le roi, c'est la princesse de Deryabar qui nous a informés de toutes choses; car elle est venue dans mon palais, et elle n'y est venue que pour me demander justice du crime de vos frères. » Codadad fut transporté de joie en apprenant que la princesse sa femme étoit à la

cour. « Allons, seigneur, s'écria-t-il avec transport, allons trouver ma mère qui nous attend; je brûle d'impatience d'essuyer ses larmes, aussi-bien que celles de la princesse de Deryabar. »

Le roi reprit aussitôt le chemin de la ville avec son armée qu'il congédia; il rentra victorieux dans son palais, aux acclamations du peuple qui le suivoit en foule, en priant Dieu de prolonger ses années, et portant jusqu'au ciel le nom de Codadad. Ces deux princes trouvèrent Pirouzé et sa belle-fille qui attendoient le roi pour le féliciter; mais on ne peut exprimer tous les transports de joie dont elles furent agitées lorsqu'elles virent le jeune prince qui l'accompagnoit. Ce furent des embrassemens mêlés de larmes bien différentes de celles qu'elles avoient déjà répandues pour lui. Après que ces quatre personnes eurent cédé à tous les mouvemens que le sang et l'amour leur inspiroient, on demanda au fils de Pirouzé par quel miracle il étoit encore vivant.

Il répondit qu'un paysan monté sur une mule, étant entré par hasard dans la tente où il étoit évanoui, le voyant seul et percé de coups, l'avoit attaché sur la mule et conduit à sa maison, et que là il avoit appliqué sur ses blessures certaines herbes mâchées qui l'avoient rétabli en peu de jours. « Lorsque je me sentis guéri, ajouta-t-il,

je remerciai le paysan, et lui donnai tous les diamans que j'avois. Je m'approchai ensuite de la ville de Harran; mais ayant appris sur la route que quelques princes voisins avoient assemblé des troupes et venoient fondre sur les sujets du roi, je me suis fait connoître dans les villages, et j'excitai le zèle de ses peuples à prendre sa défense. J'armai un grand nombre de jeunes gens; et me mettant à leur tête, je suis arrivé dans le temps que les deux armées étoient aux mains. »

Quand il eut achevé de parler, le roi dit: « Rendons grâces à Dieu de ce qu'il a conservé Codadad; mais il faut que les traîtres qui l'ont voulu tuer périssent aujourd'hui. — Seigneur, reprit le généreux fils de Pirouzé, tout ingrats et tout méchans qu'ils sont, songez qu'ils sont formés de votre sang : ce sont mes frères, je leur pardonne leur crime, et je vous demande grâce pour eux. »

Ces nobles sentimens arrachèrent des larmes au roi, qui fit assembler le peuple, et déclara Codadad son héritier. Il ordonna ensuite qu'on fît venir les princes prisonniers, qui étoient tous chargés de fers. Le fils de Pirouzé leur ôta leurs chaînes et les embrassa tous les uns après les autres, d'aussi bon cœur qu'il avoit fait dans la cour du château du nègre. Le peuple fut charmé

du naturel de Codadad, et lui donna mille applaudissemens. Ensuite on combla de biens le chirurgien, pour reconnoître les services qu'il avoit rendus à la princesse de Deryabar.

La sultane Scheherazade avoit raconté l'histoire de Ganem avec tant d'agrémens, que le sultan des Indes, son époux, ne put s'empêcher de lui témoigner, une seconde fois, qu'il l'avoit entendue avec un très grand plaisir.

« Sire, lui dit la sultane, je ne doute pas que votre majesté n'ait eu bien de la satisfaction d'avoir vu le calife Haroun al-Raschid changer de sentiment en faveur de Ganem, de sa mère et de sa sœur Force des cœurs, et je crois qu'elle doit avoir été touchée sensiblement des disgrâces des uns et des mauvais traitemens faits aux autres; mais je suis persuadée que si votre majesté vouloit bien entendre l'histoire du Dormeur éveillé, au lieu de tous ces mouvemens d'indignation et de compassion que celle de Ganem doit avoir excités dans son cœur, celle-ci au contraire ne lui inspireroit que de la joie et du plaisir. »

Au seul titre de l'histoire dont la sultane venoit de lui parler, le sultan, qui s'en promettoit des aventures toutes nouvelles et toutes réjouissantes, eût bien voulu en entendre le récit dès le même jour; mais il étoit temps qu'il se levât: c'est pourquoi il remit au lendemain à entendre

la sultane Scheherazade, à qui cette histoire servit à se faire prolonger la vie encore plusieurs nuits et plusieurs jours. Ainsi, le jour suivant, après que Dinarzade l'eut éveillée, elle commença à la lui raconter en cette manière:

HISTOIRE DU DORMEUR ÉVEILLÉ.

Sous le règne du calife Haroun al-Raschid, il y avoit à Bagdad un marchand fort riche, dont la femme étoit déjà vieille. Ils avoient un fils unique nommé Abou Hassan, âgé d'environ trente ans, qui avoit été élevé dans une grande retenue de toutes choses.

Le marchand mourut; et Abou Hassan qui se vit seul héritier, se mit en possession des grandes richesses que son père avoit amassées pendant sa vie avec beaucoup d'épargne et avec un grand attachement à son négoce. Le fils, qui avoit des vues et des inclinations différentes de celles de son père, en usa aussi tout autrement. Comme son père ne lui avoit donné d'argent pendant sa jeunesse que ce qui suffisoit précisément pour son entretien, et qu'il avoit toujours porté envie aux jeunes gens de son âge qui n'en manquoient pas, et qui ne se refusoient aucun des plaisirs auxquels la jeunesse ne s'abandonne que trop aisément, il résolut de se signaler à son tour en faisant des dépenses proportionnées aux grands

biens dont la fortune venoit de le favoriser. Pour cet effet il partagea son bien en deux parts: l'une fut employée en acquisition de terres à la campagne, et de maisons dans la ville, et dont il se fit un revenu suffisant pour vivre à son aise, avec promesse de ne point toucher aux sommes qui en reviendroient, mais de les amasser à mesure qu'il les recevroit; l'autre moitié, qui consistoit en une somme considérable en argent comptant, fut destinée à réparer tout le temps qu'il croyoit avoir perdu sous la dure contrainte où son père l'avoit retenu jusqu'à sa mort; mais il se fit une loi indispensable, qu'il se promit à lui-même de garder inviolablement, de ne rien dépenser au-delà de cette somme, dans le déréglement de vie qu'il s'étoit proposé.

Dans ce dessein, Abou Hassan se fit en peu de jours une société de gens à peu près de son âge et de sa condition, et il ne songea plus qu'à leur faire passer le temps très agréablement. Pour cet effet, il ne se contenta pas de les bien régaler les jours et les nuits, et de leur faire des festins splendides où les mets les plus délicieux et les vins les plus exquis étoient servis en abondance, il y joignit encore la musique, en y appelant les meilleures voix de l'un et de l'autre sexe. La jeune bande, de son côté, le verre à la main, mêloit quelquefois ses chansons à celles

des musiciens, et tous ensemble ils sembloient s'accorder avec tous les instrumens de musique dont ils étoient accompagnés. Ces fêtes étoient ordinairement terminées par des bals, où les meilleurs danseurs et baladins de l'un et de l'autre sexe de la ville de Bagdad étoient appelés. Tous ces divertissemens renouvelés chaque jour par des plaisirs nouveaux, jetèrent Abou Hassan dans des dépenses si prodigieuses, qu'il ne put continuer une si grande profusion au-delà d'une année. La grosse somme qu'il avoit consacrée à cette prodigalité et l'année finirent ensemble. Dès qu'il eut cessé de tenir table, les amis disparurent; il ne les rencontroit pas même en quelque endroit qu'il allât. En effet, ils le fuyoient dès qu'ils l'apercevoient; et si par hasard il en joignoit quelqu'un et qu'il voulût l'arrêter, il s'excusoit sur différens prétextes.

Abou Hassan fut plus sensible à la conduite étrange de ses amis qui l'abandonnoient avec tant d'indignité et d'ingratitude, après toutes les démonstrations et les protestations d'amitié qu'ils lui avoient faites, qu'à tout l'argent qu'il avoit dépensé avec eux si mal à propos. Triste, rêveur, la tête baissée, et avec un visage sur lequel un morne chagrin étoit dépeint, il entra dans l'appartement de sa mère, et il s'assit sur le bout du sofa, assez éloigné d'elle.

« Qu'avez-vous donc, mon fils? lui demanda sa mère en le voyant en cet état. Pourquoi êtes-vous si changé, si abattu et si différent de vous-même? Quand vous auriez perdu tout ce que vous avez au monde, vous ne seriez pas fait autrement. Je sais la dépense effroyable que vous avez faite; et depuis que vous vous y êtes abandonné, je veux croire qu'il ne vous reste pas grand argent. Vous étiez maître de votre bien; et si je ne me suis point opposée à votre conduite déréglée, c'est que je savois la sage précaution que vous aviez prise de conserver la moitié de votre bien. Après cela, je ne vois pas ce qui peut vous avoir plongé dans cette profonde mélancolie. »

Abou Hassan fondit en larmes à ces paroles; et au milieu de ses pleurs et de ses soupirs : « Ma mère, s'écria-t-il, je connois enfin, par une expérience bien douloureuse, combien la pauvreté est insupportable. Oui, je sens vivement que comme le coucher du soleil nous prive de la splendeur de cet astre, de même la pauvreté nous ôte toute sorte de joie. C'est elle qui fait oublier entièrement toutes les louanges qu'on nous donnoit et tout le bien que l'on disoit de nous avant d'y être tombés; elle nous réduit à ne marcher qu'en prenant des mesures pour ne pas être remarqués, et à passer les nuits en ver-

sant des larmes de sang. En un mot, celui qui est pauvre n'est plus regardé, même par ses parens et par ses amis, que comme un étranger. Vous savez, ma mère, poursuivit-il, de quelle manière j'en ai usé avec mes amis depuis un an. Je leur ai fait toute la bonne chère que j'ai pu imaginer, jusqu'à m'épuiser; et aujourd'hui que je n'ai plus de quoi la continuer, je m'aperçois qu'ils m'ont tous abandonné. Quand je dis que je n'ai plus de quoi continuer à leur faire bonne chère, j'entends parler de l'argent que j'avois mis à part pour l'employer à l'usage que j'en ai fait. Pour ce qui est de mon revenu, je rends grâces à Dieu de m'avoir inspiré de le réserver, sous la condition et sous le serment que j'ai fait de n'y pas toucher pour le dissiper si follement. Je l'observerai ce serment, et je sais le bon usage que je ferai de ce qui me reste si heureusement. Mais auparavant, je veux éprouver jusqu'à quel point mes amis, s'ils méritent d'être appelés de ce nom, pousseront leur ingratitude. Je veux les voir tous l'un après l'autre; et quand je leur aurai représenté les efforts que j'ai faits pour l'amour d'eux, je les solliciterai de me faire entre eux une somme qui serve en quelque façon à me relever de l'état malheureux où je me suis réduit pour leur faire plaisir. Mais je ne veux faire ces démarches, comme je vous ai déjà dit,

que pour voir si je trouverai en eux quelque sentiment de reconnoissance. »

« Mon fils, reprit la mère d'Abou Hassan, je ne prétends pas vous dissuader d'exécuter votre dessein; mais je puis vous dire par avance, que votre espérance est mal fondée. Croyez-moi: quoi que vous puissiez faire, il est inutile que vous en veniez à cette épreuve; vous ne trouverez de secours qu'en ce que vous vous êtes réservé par-devers vous. Je vois bien que vous ne connoissiez pas encore ces amis qu'on appelle vulgairement de ce nom parmi les gens de votre sorte; mais vous allez les connoître. Dieu veuille que ce soit de la manière que je le souhaite, c'est-à-dire pour votre bien! — Ma mère, repartit Abou Hassan, je suis bien persuadé de la vérité de ce que vous me dites; je serai plus certain d'un fait qui me regarde de si près, quand je me serai éclairci par moi-même de leur lâcheté et de leur insensibilité. »

Abou Hassan partit à l'heure même, et il prit si bien son temps, qu'il trouva tous ses amis chez eux. Il leur représenta le grand besoin où il étoit, et il les pria de lui ouvrir leur bourse pour le secourir efficacement. Il promit même de s'engager envers chacun d'eux en particulier, de leur rendre les sommes qu'ils lui auroient prêtées, dès que ses affaires seroient

rétablies, sans néanmoins leur faire connoître que c'étoit en grande partie à leur considération qu'il s'étoit si fort incommodé, afin de les piquer davantage de générosité. Il n'oublia pas de les leurrer aussi de l'espérance de recommencer un jour avec eux la bonne chère qu'il leur avoit déjà faite.

Aucun de ses amis de bouteille ne fut touché des vives couleurs dont l'affligé Abou Hassan se servit pour tâcher de les persuader. Il eut même la mortification de voir que plusieurs lui dirent nettement qu'ils ne le connoissoient pas, et qu'ils ne se souvenoient pas même de l'avoir vu. Il revint chez lui le cœur pénétré de douleur et d'indignation. « Ah, ma mère! s'écria-t-il en rentrant dans son appartement, vous me l'aviez bien dit : au lieu d'amis, je n'ai trouvé que des perfides, des ingrats et des méchans, indignes de mon amitié! C'en est fait, je renonce à la leur, et je vous promets de ne les revoir jamais. »

Abou Hassan demeura ferme dans la résolution de tenir sa parole. Pour cet effet, il prit les précautions les plus convenables pour en éviter les occasions; et afin de ne plus tomber dans le même inconvénient, il promit avec serment de ne donner à manger de sa vie à aucun homme de Bagdad. Ensuite il tira le coffre-fort

où étoit l'argent de son revenu, du lieu où il l'avoit mis en réserve, et il le mit à la place de celui qu'il venoit de vider. Il résolut de n'en tirer pour sa dépense de chaque jour qu'une somme réglée et suffisante pour régaler honnêtement une seule personne avec lui à souper. Il fit encore serment que cette personne ne seroit pas de Bagdad, mais un étranger qui y seroit arrivé le même jour, et qu'il le renverroit le lendemain matin, après lui avoir donné le couvert une nuit seulement.

Selon ce projet, Abou Hassan avoit soin lui-même chaque matin de faire la provision nécessaire pour ce régal; et vers la fin du jour, il alloit s'asseoir au bout du pont de Bagdad, et dès qu'il voyoit un étranger, de quelque état ou condition qu'il fût, il l'abordoit civilement, et l'invitoit de même à lui faire l'honneur de venir souper et loger chez lui pour la première nuit de son arrivée; et après l'avoir informé de la loi qu'il s'étoit faite et de la condition qu'il avoit mise à son honnêteté, il l'emmenoit en son logis.

Le repas dont Abou Hassan régaloit son hôte n'étoit pas somptueux; mais il y avoit suffisamment de quoi se contenter. Le bon vin surtout n'y manquoit pas. On faisoit durer le repas jusque bien avant dans la nuit; et au lieu d'en-

tretenir son hôte d'affaires d'état, de famille ou de négoce, comme il arrive fort souvent, il affectoit au contraire de ne parler que de choses indifférentes, agréables et réjouissantes. Il étoit naturellement plaisant, de belle humeur et fort divertissant; et sur quelque sujet que ce fût, il savoit donner un tour à son discours capable d'inspirer la joie aux plus mélancoliques.

En renvoyant son hôte le lendemain matin: « En quelque lieu que vous puissiez aller, lui disoit Abou Hassan, Dieu vous préserve de tout sujet de chagrin! Quand je vous invitai hier à venir prendre un repas chez moi, je vous informai de la loi que je me suis imposée; ainsi ne trouvez pas mauvais si je vous dis que nous ne boirons plus ensemble, et même que nous ne nous verrons plus ni chez moi ni ailleurs: j'ai mes raisons pour en user ainsi. Dieu vous conduise! »

Abou Hassan étoit exact dans l'observation de cette règle; il ne regardoit plus les étrangers qu'il avoit une fois reçus chez lui, et il ne leur parloit plus. Quand il les rencontroit dans les rues, dans les places ou dans les assemblées publiques, il faisoit semblant de ne les pas voir; il se détournoit même, pour éviter qu'ils ne vinssent l'aborder; enfin il n'avoit plus aucun commerce avec eux. Il y avoit du temps qu'il se

gouvernoit de la sorte, lorsqu'un peu avant le coucher du soleil, comme il étoit assis à son ordinaire au bout du pont, le calife Haroun al-Raschid vint à paroître, mais déguisé de manière qu'on ne pouvoit pas le reconnoître.

Quoique ce monarque eût des ministres et des officiers chefs de justice d'une grande exactitude à bien s'acquitter de leur devoir, il vouloit néanmoins prendre connoissance de toutes choses par lui-même. Dans ce dessein, comme nous l'avons déjà vu, il alloit souvent déguisé en différentes manières par la ville de Bagdad. Il ne négligeoit pas même les dehors; et, à cet égard, il s'étoit fait une coutume d'aller, chaque premier jour du mois, sur les grands chemins par où l'on abordoit à Bagdad, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Ce jour-là, premier du mois, il parut déguisé en marchand de Moussoul qui venoit de débarquer de l'autre côté du pont, et suivi d'un esclave grand et puissant.

Comme le calife avoit dans son déguisement un air grave et respectable, Abou Hassan, qui le croyoit marchand de Moussoul, se leva de l'endroit où il étoit assis; et après l'avoir salué d'un air gracieux, et lui avoir baisé la main: « Seigneur, lui dit-il, je vous félicite de votre heureuse arrivée; je vous supplie de me faire l'honneur de venir souper avec moi, et de pas-

ser cette nuit en ma maison, pour tâcher de vous remettre de la fatigue de votre voyage.» Et afin de l'obliger davantage à ne lui pas refuser la grâce qu'il lui demandoit, il lui expliqua en peu de mots la coutume qu'il s'étoit faite de recevoir chez lui chaque jour, autant qu'il lui seroit possible, et pour une nuit seulement, le premier étranger qui se présenteroit à lui.

Le calife trouva quelque chose de si singulier dans la bizarrerie du goût d'Abou Hassan, que l'envie lui prit de le connoître à fond. Sans sortir du caractère de marchand, il lui marqua qu'il ne pouvoit mieux répondre à une si grande honnêteté à laquelle il ne s'étoit pas attendu à son arrivée à Bagdad, qu'en acceptant l'offre obligeante qu'il venoit de lui faire; qu'il n'avoit qu'à lui montrer le chemin, et qu'il étoit tout prêt à le suivre.

Abou Hassan, qui ne savoit pas que l'hôte que le hasard venoit de lui présenter étoit infiniment au-dessus de lui, en agit avec le calife comme avec son égal. Il le mena à sa maison et le fit entrer dans une chambre meublée fort proprement, où il lui fit prendre place sur le sofa, l'endroit le plus honorable. Le souper étoit prêt, et le couvert étoit mis. La mère d'Abou Hassan, qui entendoit fort bien la cuisine, servit trois plats : l'un, au milieu, garni d'un bon chapon,

flanqué de quatre gros poulets; et les deux autres à côté qui servoient d'entrée, l'un d'une oie grasse, et l'autre de pigeonneaux en ragoût. Il n'y avoit rien de plus, mais ces viandes étoient bien choisies et d'un goût délicieux.

Abou Hassan se mit à table vis-à-vis de son hôte, et le calife et lui commencèrent à manger de bon appétit en prenant chacun ce qui étoit de son goût, sans parler et même sans boire, selon la coutume du pays. Quand ils eurent achevé de manger, l'esclave du calife leur donna à laver, et cependant la mère d'Abou Hassan desservit, et apporta le dessert qui consistoit en diverses sortes de fruits de la saison, comme raisins, pêches, pommes, poires et plusieurs sortes de pâtes d'amandes sèches. Sur la fin du jour on alluma les bougies, après quoi Abou Hassan fit mettre les bouteilles et les tasses près de lui, et prit soin que sa mère fît souper l'esclave du calife.

Quand le feint marchand de Moussoul, c'est-à-dire le calife, et Abou Hassan se furent remis à table, Abou Hassan, avant de toucher au fruit, prit une tasse, se versa à boire le premier et en la tenant à la main : « Seigneur, dit-il au calife, qui étoit selon lui un marchand de Moussoul, vous savez comme moi que le coq ne boit jamais qu'il n'appelle les poules pour ve-

nir boire avec lui : je vous invite donc à suivre mon exemple. Je ne sais ce que vous en pensez ; pour moi, il me semble qu'un homme qui hait le vin et qui veut faire le sage, ne l'est pas. Laissons là ces sortes de gens avec leur humeur sombre et chagrine, et cherchons la joie; elle est dans la tasse, et la tasse la communique à ceux qui la vident. »

Pendant qu'Abou Hassan buvoit : « Cela me plaît, dit le calife en se saisissant de la tasse qui lui étoit destinée, et voilà ce qu'on appelle un brave homme. Je vous aime de cette humeur, et avec cette gaîté j'attends que vous m'en versiez autant. »

Abou Hassan n'eut pas plus tôt bu, qu'en remplissant la tasse que le calife lui présentoit : « Goûtez, seigneur, dit-il, vous le trouverez bon. »

« J'en suis bien persuadé, reprit le calife d'un air riant; il n'est pas possible qu'un homme comme vous ne sache faire choix des meilleures choses. »

Pendant que le calife buvoit : « Il ne faut que vous regarder, repartit Abou Hassan, pour s'apercevoir, du premier coup d'œil, que vous êtes de ces gens qui ont vu le monde et qui savent vivre.

« Si ma maison, ajouta-t-il en vers arabes,

« étoit capable de sentiment, et qu'elle fût sen-
« sible au sujet de joie de vous posséder, elle le
« marqueroit hautement; et en se prosternant
« devant vous, elle s'écrieroit : Ah! quel plaisir,
« quel bonheur de me voir honorée de la pré-
« sence d'une personne si honnête et si com-
« plaisante, qu'elle ne dédaigne pas de prendre
« le couvert chez moi! »

« Enfin, seigneur, je suis au comble de ma joie, d'avoir fait aujourd'hui la rencontre d'un homme de votre mérite. »

Ces saillies d'Abou Hassan divertissoient fort le calife, qui avoit naturellement l'esprit très enjoué, et qui se faisoit un plaisir de l'exciter à boire, en demandant souvent lui-même du vin, afin de le mieux connoître dans son entretien, par la gaîté que le vin lui inspiroit. Pour entrer en conversation, il lui demanda comment il s'appeloit, à quoi il s'occupoit, et de quelle manière il passoit la vie. « Seigneur, répondit-il, mon nom est Abou Hassan. J'ai perdu mon père qui étoit marchand, non pas à la vérité des plus riches, mais au moins de ceux qui vivoient le plus commodément à Bagdad. En mourant, il me laissa une succession plus que suffisante pour vivre sans ambition selon mon état. Comme sa conduite à mon égard avoit été fort sévère, et que jusqu'à sa mort j'avois

passé la meilleure partie de ma jeunesse dans une grande contrainte, je voulus tâcher de réparer le bon temps que je croyois avoir perdu. En cela néanmoins, poursuivit Abou Hassan, je me gouvernois d'une autre manière que ne font ordinairement tous les jeunes gens. Ils se livrent à la débauche sans considération, et ils s'y abandonnent jusqu'à ce que, réduits à la dernière pauvreté, ils fassent malgré eux une pénitence forcée pendant le reste de leurs jours. Afin de ne pas tomber dans ce malheur, je partageai tout mon bien en deux parts, l'une en fonds, et l'autre en argent comptant. Je destinai l'argent comptant pour les dépenses que je méditois, et je pris une ferme résolution de ne point toucher à mes revenus. Je fis une société de gens de ma connoissance et à peu près de mon âge; et sur l'argent comptant que je dépensois à pleine main, je les régalois splendidement chaque jour, de manière que rien ne manquoit à nos divertissemens. Mais la durée n'en fut pas longue. Je ne trouvai plus rien au fond de ma cassette à la fin de l'année, et en même temps tous mes amis de table disparurent. Je les vis l'un après l'autre. Je leur représentai l'état malheureux où je me trouvois; mais aucun ne m'offrit de quoi me soulager. Je renonçai donc à leur amitié, et en me réduisant à ne plus dé-

penser que mon revenu, je me retranchai à n'avoir plus de société qu'avec le premier étranger que je rencontrerois chaque jour à son arrivée à Bagdad, avec cette condition de ne le régaler que ce seul jour-là. Je vous ai informé du reste, et je remercie ma bonne fortune de m'avoir présenté aujourd'hui un étranger de votre mérite. »

Le calife, fort satisfait de cet éclaircissement, dit à Abou Hassan : « Je ne puis assez vous louer du bon parti que vous avez pris d'avoir agi avec tant de prudence en vous jetant dans la débauche, et de vous être conduit d'une manière qui n'est pas ordinaire à la jeunesse ; je vous estime encore d'avoir été fidèle à vous-même au point que vous l'avez été. Le pas étoit bien glissant, et je ne puis assez admirer comment, après avoir vu la fin de votre argent comptant, vous avez eu assez de modération pour ne pas dissiper votre revenu, et même votre fonds. Pour vous dire ce que j'en pense, je tiens que vous êtes le seul débauché à qui pareille chose est arrivée, et à qui elle arrivera peut-être jamais. Enfin, je vous avoue que j'envie votre bonheur. Vous êtes le plus heureux mortel qu'il y ait sur la terre, d'avoir chaque jour la compagnie d'un honnête homme avec qui vous pouvez vous entretenir si agréablement, et à qui vous donnez lieu de pu-

blier partout la bonne réception que vous lui faites. Mais ni vous ni moi, nous ne nous apercevons pas que c'est parler trop long-temps sans boire : buvez, et versez-m'en ensuite. » Le calife et Abou Hassan continuèrent de boire long-temps en s'entretenant de choses très agréables.

La nuit étoit déjà fort avancée, et le calife, en feignant d'être fort fatigué du chemin qu'il avoit fait, dit à Abou Hassan qu'il avoit besoin de repos. « Je ne veux pas aussi de mon côté, ajouta-t-il, que vous perdiez rien du vôtre pour l'amour de moi. Avant que nous nous séparions (car peut-être serai-je sorti demain de chez vous avant que vous soyez éveillé), je suis bien aise de vous marquer combien je suis sensible à votre honnêteté, à votre bonne chère et à l'hospitalité que vous avez exercée envers moi si obligeamment. La seule chose qui me fait de la peine, c'est que je ne sais par quel endroit vous en témoigner ma reconnoissance. Je vous supplie de me le faire connoître, et vous verrez que je ne suis pas un ingrat. Il ne se peut pas faire qu'un homme comme vous n'ait quelque affaire, quelque besoin, et ne souhaite enfin quelque chose qui lui feroit plaisir. Ouvrez votre cœur, et parlez-moi franchement. Tout marchand que je suis, je ne laisse pas d'être en état d'obliger par moi-même, ou par l'entremise de mes amis. »

A ces offres du calife, qu'Abou Hassan ne prenoit toujours que pour un marchand : « Mon bon seigneur, reprit Abou Hassan, je suis très persuadé que ce n'est point par compliment que vous me faites des avances si généreuses. Mais, foi d'honnête homme, je puis vous assurer que je n'ai ni chagrin, ni affaire, ni désir, et que je ne demande rien à personne. Je n'ai pas la moindre ambition, comme je vous l'ai déjà dit, et je suis très content de mon sort. Ainsi je n'ai qu'à vous remercier, non seulement de vos offres si obligeantes, mais même de la complaisance que vous avez eue de me faire un si grand honneur, que celui de venir prendre un méchant repas chez moi. Je vous dirai néanmoins, poursuivit Abou Hassan, qu'une seule chose me fait de la peine, sans pourtant qu'elle aille jusqu'à troubler mon repos. Vous saurez que la ville de Bagdad est divisée par quartiers, et que dans chaque quartier il y a une mosquée avec un iman pour faire la prière aux heures ordinaires, à la tête du quartier qui s'y assemble. L'iman est un grand vieillard, d'un visage austère et parfait hypocrite, s'il y en eut jamais au monde. Pour conseil, il s'est associé quatre autres barbons, mes voisins, gens à peu près de sa sorte, qui s'assemblent chez lui régulièrement chaque jour ; et dans leur conciliabule, il n'y a médisance, calomnie et

malice qu'ils ne mettent en usage contre moi et contre tout le quartier, pour en troubler la tranquillité et y faire régner la dissension. Ils se rendent redoutables aux uns, ils menacent les autres; ils veulent enfin se rendre les maîtres, et que chacun se gouverne selon leur caprice, eux qui ne savent pas se gouverner eux-mêmes. Pour dire la vérité, je souffre de voir qu'ils se mêlent de tout autre chose que de leur Alcoran, et qu'ils ne laissent pas vivre le monde en paix.»

« Hé bien, reprit le calife, vous voudriez apparemment trouver un moyen pour arrêter le cours de ce désordre? — Vous l'avez dit, repartit Abou Hassan; et la seule chose que je demanderois à Dieu pour cela, ce seroit d'être calife à la place du Commandeur des croyans, Haroun al-Raschid, notre souverain seigneur et maître, seulement pour un jour. — Que feriez-vous si cela arrivoit? demanda le calife. — Je ferois une chose d'un grand exemple, répondit Abou Hassan, et qui donneroit de la satisfaction à tous les honnêtes gens. Je ferois donner cent coups de bâton sur la plante des pieds à chacun des quatre vieillards, et quatre cents à l'iman, pour leur apprendre qu'il ne leur appartient pas de troubler et de chagriner ainsi leurs voisins.»

Le calife trouva la pensée d'Abou Hassan fort

plaisante; et comme il étoit né pour les aventures extraordinaires, elle lui fit naître l'envie de s'en faire un divertissement tout singulier. « Votre souhait me plaît d'autant plus, dit le calife, que je vois qu'il part d'un cœur droit, et d'un homme qui ne peut souffrir que la malice des méchans demeure impunie. J'aurois un grand plaisir d'en voir l'effet; et peut-être n'est-il pas aussi impossible que cela arrive, que vous pourriez vous l'imaginer. Je suis persuadé que le calife se dépouilleroit volontiers de sa puissance pour vingt-quatre heures entre vos mains, s'il étoit informé de votre bonne intention et du bon usage que vous en feriez. Quoique marchand étranger, je ne laisse pas néanmoins d'avoir du crédit pour y contribuer en quelque chose. »

« Je vois bien, repartit Abou Hassan, que vous vous moquez de ma folle imagination, et le calife s'en moqueroit aussi s'il avoit connoissance d'une telle extravagance. Ce que cela pourroit peut-être produire, c'est qu'il se feroit informer de la conduite de l'iman et de ses conseillers, et qu'il les feroit châtier. »

« Je ne me moque pas de vous, répliqua le calife : Dieu me garde d'avoir une pensée si déraisonnable pour une personne comme vous qui m'avez si bien régalé, tout inconnu que je vous suis ; et je vous assure que le calife ne

s'en moqueroit pas. Mais laissons là ce discours : il n'est pas loin de minuit, et il est temps de nous coucher. »

« Brisons donc là notre entretien, dit Abou Hassan; je ne veux pas apporter obstacle à votre repos. Mais comme il reste encore du vin dans la bouteille, il faut, s'il vous plaît, que nous la vidions ; après cela nous nous coucherons. La seule chose que je vous recommande, c'est qu'en sortant demain matin, au cas que je ne sois pas éveillé, vous ne laissiez pas la porte ouverte, mais que vous preniez la peine de la fermer. » Ce que le calife lui promit d'exécuter fidèlement.

Pendant qu'Abou Hassan parloit, le calife s'étoit saisi de la bouteille et des deux tasses. Il se versa du vin le premier en faisant connoître à Abou Hassan que c'étoit pour le remercier. Quand il eut bu, il jeta adroitement dans la tasse d'Abou Hassan une pincée d'une poudre qu'il avoit sur lui, et versa par-dessus le reste de la bouteille. En la présentant à Abou Hassan : « Vous avez, dit-il, pris la peine de me verser à boire toute la soirée ; c'est bien la moindre chose que je doive faire que de vous en épargner la peine pour la dernière fois ; je vous prie de prendre cette tasse de ma main, et de boire ce coup pour l'amour de moi. »

Abou Hassan prit la tasse; et pour marquer davantage à son hôte avec combien de plaisir il recevoit l'honneur qu'il lui faisoit, il but, et il la vida presque tout d'un trait. Mais à peine eut-il mis la tasse sur la table, que la poudre fit son effet. Il fut saisi d'un assoupissement si profond, que la tête lui tomba presque sur ses genoux d'une manière si subite, que le calife ne put s'empêcher d'en rire. L'esclave par qui il s'étoit fait suivre étoit revenu dès qu'il avoit eu soupé, et il y avoit quelque temps qu'il étoit là tout prêt à recevoir ses commandemens. « Charge cet homme sur tes épaules, lui dit le calife; mais prends garde de bien remarquer l'endroit où est cette maison, afin que tu le rapportes quand je te le commanderai. »

Le calife, suivi de l'esclave qui étoit chargé d'Abou Hassan, sortit de la maison, mais sans fermer la porte, comme Abou Hassan l'en avoit prié; et il le fit exprès. Dès qu'il fut arrivé à son palais, il rentra par une porte secrète, et il se fit suivre par l'esclave jusqu'à son appartement, où tous les officiers de sa chambre l'attendoient. « Déshabillez cet homme, leur dit-il, et couchez-le dans mon lit; je vous dirai ensuite mes intentions. »

Les officiers déshabillèrent Abou Hassan, le revêtirent de l'habillement de nuit du calife, et

le couchèrent selon son ordre. Personne n'étoit encore couché dans le palais. Le calife fit venir tous ses autres officiers et toutes les dames; et quand ils furent tous en sa présence: « Je veux, leur dit-il, que tous ceux qui ont coutume de se trouver à mon lever ne manquent pas de se rendre demain matin auprès de cet homme que voilà couché dans mon lit, et que chacun fasse auprès de lui, lorsqu'il s'éveillera, les mêmes fonctions qui s'observent ordinairement auprès de moi. Je veux aussi qu'on ait pour lui les mêmes égards que pour ma propre personne, et qu'il soit obéi en tout ce qu'il commandera. On ne lui refusera rien de tout ce qu'il pourra demander, et on ne le contredira en quoi que ce soit de ce qu'il pourra dire ou souhaiter. Dans toutes les occasions où il s'agira de lui parler ou de lui répondre, on ne manquera pas de le traiter de Commandeur des croyans. En un mot, je demande qu'on ne songe non plus à ma personne tout le temps qu'on sera près de lui, que s'il étoit véritablement ce que je suis, c'est-à-dire le calife et le Commandeur des croyans. Sur toutes choses, qu'on prenne bien garde de se méprendre en la moindre circonstance. »

Les officiers et les dames, qui comprirent d'abord que le calife vouloit se divertir, ne répondirent que par une profonde inclination; et dès

lors chacun de son côté se prépara à contribuer de tout son pouvoir, en tout ce qui seroit de sa fonction, à se bien acquitter de son personnage.

En rentrant dans son palais, le calife avoit envoyé appeler le grand-vizir Giafar, par le premier officier qu'il avoit rencontré, et ce premier ministre venoit d'arriver. Le calife lui dit : « Giafar, je t'ai fait venir pour t'avertir de ne pas t'étonner quand tu verras demain, en entrant à mon audience, l'homme que voilà couché dans mon lit, assis sur mon trône avec mon habit de cérémonie. Aborde-le avec les mêmes égards et le même respect que tu as coutume de me rendre, en le traitant aussi de Commandeur des croyans. Écoute, et exécute ponctuellement tout ce qu'il te commandera, comme si je te le commandois. Il ne manquera pas de faire des libéralités, et de te charger de la distribution : fais tout ce qu'il te commandera là-dessus, quand même il s'agiroit d'épuiser tous les coffres de mes finances. Souviens-toi d'avertir aussi mes émirs, mes huissiers et tous les autres officiers du dehors de mon palais, de lui rendre demain à l'audience publique les mêmes honneurs qu'à ma personne, et de dissimuler si bien, qu'il ne s'aperçoive pas de la moindre chose qui puisse troubler le divertissement que je veux me don-

ner. Va, retire-toi, je n'ai rien à t'ordonner davantage, et donne-moi la satisfaction que je te demande. »

Après que le grand-vizir se fut retiré, le calife passa dans un autre appartement; et en se couchant, il donna à Mesrour, chef des eunuques, les ordres qu'il devoit exécuter de son côté, afin que tout réussît de la manière qu'il l'entendoit, pour remplir le souhait d'Abou Hassan, et voir comment il useroit de la puissance et de l'autorité de calife, dans le peu de temps qu'il l'avoit désiré. Sur toutes choses, il lui enjoignit de ne pas manquer de venir l'éveiller à l'heure accoutumée, et avant qu'on éveillât Abou Hassan, parce qu'il vouloit y être présent.

Mesrour ne manqua pas d'éveiller le calife dans le temps qu'il lui avoit commandé. Dès que le calife fut entré dans la chambre où Abou Hassan dormoit, il se plaça dans un petit cabinet élevé, d'où il pouvoit voir par une jalousie tout ce qui s'y passoit sans être vu. Tous les officiers et toutes les dames qui devoient se trouver au lever d'Abou Hassan, entrèrent en même temps, et se postèrent chacun à sa place accoutumée, selon son rang, et dans un grand silence, comme si c'eût été le calife qui eût dû se lever, et prêts à s'acquitter de la fonction à laquelle ils étoient destinés.

Comme la pointe du jour avoit déjà commencé de paroître, et qu'il étoit temps de se lever pour faire la prière d'avant le lever du soleil, l'officier qui étoit le plus près du chevet du lit, approcha du nez d'Abou Hassan une petite éponge trempée dans du vinaigre.

Abou Hassan éternua aussitôt en tournant la tête sans ouvrir les yeux; et avec un petit effort, il jeta comme de la pituite qu'on fut prompt à recevoir dans un petit bassin d'or, pour empêcher qu'elle ne tombât sur le tapis de pied et ne le gâtât. C'est l'effet ordinaire de la poudre que le calife lui avoit fait prendre, quand, à proportion de la dose, elle cesse, en plus ou en moins de temps, de causer l'assoupissement pour lequel on la donne.

En remettant la tête sur le chevet, Abou Hassan ouvrit les yeux, et autant que le peu de jour qu'il faisoit le lui permettoit, il se vit au milieu d'une grande chambre, magnifique et superbement meublée, avec un plafond à plusieurs enfoncemens de diverses figures, peints à l'arabesque, ornée de grands vases d'or massif, de portières et d'un tapis de pied or et soie, et environné de jeunes dames, dont plusieurs avoient différentes sortes d'instrumens de musique, prêtes à en toucher, toutes d'une beauté charmante, d'eunuques noirs, tous richement ha-

billés et debout, dans une grande modestie. En jetant les yeux sur la couverture du lit, il vit qu'elle étoit de brocart d'or à fond rouge, rehaussée de perles et de diamans, et près du lit un habit de même étoffe et de même parure, et à côté de lui, sur un coussin, un bonnet de calife.

A ces objets si éclatans, Abou Hassan fut dans un étonnement et dans une confusion inexprimable. Il les regardoit tous comme dans un songe : songe si véritable à son égard, qu'il désiroit que ce n'en fût pas un. « Bon ! disoit-il en lui-même, me voilà calife; mais, ajoutoit-il un peu après en se reprenant, il ne faut pas que je me trompe, c'est un songe, effet du souhait dont je m'entretenois tantôt avec mon hôte.» Et il refermoit les yeux comme pour dormir.

En même temps un eunuque s'approcha : «Commandeur des croyans, lui dit-il respectueusement, que votre majesté ne se rendorme pas, il est temps qu'elle se lève pour faire sa prière; l'aurore commence à paroître. »

A ces paroles, qui furent d'une grande surprise pour Abou Hassan : « Suis-je éveillé, ou si je dors? disoit-il encore en lui-même. Mais je dors, continuoit-il en tenant toujours les yeux fermés; je ne dois pas en douter. »

Un moment après : « Commandeur des croyans,

reprit l'eunuque, qui vit qu'il ne répondoit rien et ne donnoit aucune marque de vouloir se lever, votre majesté aura pour agréable que je lui répète qu'il est temps qu'elle se lève, à moins qu'elle ne veuille laisser passer le moment de faire sa prière du matin ; le soleil va se lever, et elle n'a pas coutume d'y manquer. »

« Je me trompois, dit aussitôt Abou Hassan, je ne dors pas, je suis éveillé ; ceux qui dorment n'entendent pas, et j'entends qu'on me parle. » Il ouvrit encore les yeux ; et comme il étoit grand jour, il vit distinctement tout ce qu'il n'avoit aperçu que confusément. Il se leva sur son séant avec un air riant, comme un homme plein de joie de se voir dans un état si fort au-dessus de sa condition ; et le calife qui l'observoit sans être vu, pénétra dans sa pensée avec un grand plaisir.

Alors les jeunes dames du palais se prosternèrent la face contre terre devant Abou Hassan ; et celles qui tenoient des instrumens de musique lui donnèrent le bonjour par un concert de flûtes douces, de hautbois, de téorbes et d'autres instrumens harmonieux dont il fut enchanté et ravi en extase, de manière qu'il ne savoit où il étoit, et qu'il ne se possédoit pas lui-même. Il revint néanmoins à sa première idée, et il doutoit encore si tout ce qu'il voyoit et en-

tendoit, étoit un songe ou une réalité. Il se mit les mains devant les yeux ; et en baissant la tête : « Que veut dire tout ceci ? disoit-il en lui-même. Où suis-je? Que m'est-il arrivé ? Qu'est-ce que ce palais ? Que signifient ces eunuques, ces officiers si bien faits et si bien mis; ces dames si belles, et ces musiciennes qui m'enchantent ? Est-il possible que je ne puisse distinguer si je rêve ou si je suis dans mon bon sens ? » Il ôte enfin les mains de devant ses yeux, les ouvre ; et en levant la tête, il vit que le soleil jetoit déjà ses premiers rayons au travers des fenêtres de la chambre où il étoit.

Dans ce moment, Mesrour, chef des eunuques, entra, se prosterna profondément devant Abou Hassan, et lui dit en se relevant : « Commandeur des croyans, votre majesté me permettra de lui représenter qu'elle n'a pas coutume de se lever si tard, et qu'elle a laissé passer le temps de faire sa prière. A moins qu'elle n'ait passé une mauvaise nuit, et qu'elle ne soit indisposée, elle n'a plus que celui d'aller monter sur son trône pour tenir son conseil et se faire voir à l'ordinaire. Les généraux de ses armées, les gouverneurs de ses provinces, et les autres grands officiers de sa cour, n'attendent que le moment que la porte de la salle du conseil leur soit ouverte. »

Au discours de Mesrour, Abou Hassan fut comme persuadé qu'il ne dormoit pas, et que l'état où il se trouvoit n'étoit pas un songe. Il ne se trouva pas moins embarrassé que confus dans l'incertitude du parti qu'il prendroit. Enfin il regarda Mesrour entre les deux yeux, et d'un ton sérieux : « A qui donc parlez-vous, lui demanda-t-il, et qui est celui que vous appelez Commandeur des croyans, vous que je ne connois pas? Il faut que vous me preniez pour un autre. »

Tout autre que Mesrour se fût peut-être déconcerté à la demande d'Abou Hassan; mais instruit par le calife, il joua merveilleusement bien son personnage. «Mon respectable seigneur et maître, s'écria-t-il, votre majesté me parle ainsi aujourd'hui apparemment pour m'éprouver : votre majesté n'est-elle pas le Commandeur des croyans, le monarque du monde, de l'orient à l'occident, et le vicaire sur la terre du prophète envoyé de Dieu maître de ce monde terrestre et du céleste? Mesrour, votre chétif esclave, ne l'a pas oublié depuis tant d'années qu'il a l'honneur et le bonheur de rendre ses respects et ses services à votre majesté. Il s'estimeroit le plus malheureux des hommes, s'il avoit encouru votre disgrâce ; il vous supplie donc très humblement d'avoir la bonté de le rassurer; il aime mieux croire qu'un songe fâcheux a troublé son repos cette nuit. »

Abou Hassan fit un si grand éclat de rire à ces paroles de Mesrour, qu'il se laissa aller à la renverse sur le chevet du lit, avec une grande joie du calife, qui en eût ri de même, s'il n'eût craint de mettre fin, dès son commencement, à la plaisante scène qu'il avoit résolu de se donner.

Abou Hassan, après avoir ri long-temps en cette posture, se remit sur son séant; et en s'adressant à un petit eunuque noir comme Mesrour: « Écoute, lui dit-il, dis-moi qui je suis. — Seigneur, répondit le petit eunuque d'un air modeste, votre majesté est le Commandeur des croyans, et le vicaire en terre du maître des deux mondes. — Tu es un petit menteur, face de couleur de poix, » reprit Abou Hassan.

Abou Hassan appela ensuite une des dames qui étoit plus près de lui que les autres. « Approchez-vous, la belle, dit-il en lui présentant la main; tenez, mordez-moi le bout du doigt, que je sente si je dors ou si je veille. »

La dame, qui savoit que le calife voyoit tout ce qui se passoit dans la chambre, fut ravie d'avoir occasion de faire voir de quoi elle étoit capable, quand il s'agissoit de le divertir. Elle s'approcha donc d'Abou Hassan avec tout le sérieux possible; et en serrant légèrement entre ses dents le bout du doigt qu'il lui avoit avancé, elle lui fit sentir un peu de douleur.

En retirant la main promptement : « Je ne dors pas, dit aussitôt Abou Hassan, je ne dors pas certainement. Par quel miracle suis-je donc devenu calife en une nuit? Voilà la chose du monde la plus merveilleuse et la plus surprenante! » En s'adressant ensuite à la même dame: « Ne me cachez pas la vérité, dit-il, je vous en conjure par la protection de Dieu, en qui vous avez confiance aussi-bien que moi. Est-il bien vrai que je sois le Commandeur des croyans? — Il est si vrai, répondit la dame, que votre majesté est le Commandeur des croyans, que nous avons sujet tous tant que nous sommes de vos esclaves, de nous étonner qu'elle veuille faire accroire qu'elle ne l'est pas. — Vous êtes une menteuse, reprit Abou Hassan : je sais bien ce que je suis. »

Comme le chef des eunuques s'aperçut qu'Abou Hassan vouloit se lever, il lui présenta la main, et l'aida à se mettre hors du lit. Dès qu'il fut sur ses pieds, toute la chambre retentit du salut que tous les officiers et toutes les dames lui firent en même temps par une acclamation en ces termes : « Commandeur des croyans, que Dieu donne le bonjour à votre majesté! »

« Ah ciel, quelle merveille! s'écria alors Abou Hassan. J'étois hier au soir Abou Hassan, et ce matin je suis le Commandeur des croyans. Je ne

comprends rien à un changement si prompt et si surprenant! » Les officiers destinés à ce ministère l'habillèrent promptement; et quand ils eurent achevé, comme les autres officiers, les eunuques et les dames s'étoient rangés en deux files jusqu'à la porte où il devoit entrer dans la chambre du conseil, Mesrour marcha devant, et Abou Hassan le suivit. La portière fut tirée, et la porte ouverte par un huissier. Mesrour entra dans la chambre du conseil, et marcha encore devant lui jusqu'au pied du trône, où il s'arrêta pour l'aider à monter, en le prenant d'un côté par-dessous l'épaule, pendant qu'un autre officier, qui suivoit, l'aidoit de même à monter de l'autre.

Abou Hassan s'assit aux acclamations des huissiers, qui lui souhaitèrent toute sorte de bonheur et de prospérité; et en se tournant à droite et à gauche, il vit les officiers des gardes rangés dans un bel ordre et en bonne contenance.

Le calife cependant qui étoit sorti du cabinet où il étoit caché au moment qu'Abou Hassan étoit entré dans la chambre du conseil, passa à un cabinet qui avoit aussi vue sur la même chambre, d'où il pouvoit voir et entendre tout ce qui se passoit au conseil quand son grand-vizir y présidoit à sa place, et que quelque incommo-

dité l'empêchoit d'y être en personne. Ce qui lui plut d'abord, fut de voir qu'Abou Hassan le représentoit sur son trône presque avec autant de gravité que lui-même.

Dès qu'Abou Hassan eut pris place, le grand-vizir Giafar, qui venoit d'arriver, se prosterna devant lui au pied du trône, se releva; et en s'adressant à sa personne : « Commandeur des croyans, dit-il, que Dieu comble votre majesté de ses faveurs en cette vie, la reçoive dans son paradis dans l'autre, et précipite ses ennemis dans les flammes de l'enfer! »

Abou Hassan, après tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit éveillé, et ce qu'il venoit d'entendre de la bouche du grand-vizir, ne douta plus qu'il ne fût calife, comme il avoit souhaité de l'être. Ainsi, sans examiner comment ou par quelle aventure un changement de fortune si peu attendu s'étoit fait, il prit sur-le-champ le parti d'en exercer le pouvoir. Aussi demanda-t-il au grand-vizir, en le regardant avec gravité, s'il avoit quelque chose à lui dire.

« Commandeur des croyans, reprit le grand-vizir, les émirs, les vizirs, et les autres officiers qui ont séance au conseil de votre majesté, sont à la porte, et ils n'attendent que le moment où votre majesté leur donnera la permission d'entrer et de venir lui rendre leurs respects accoutumés. »

Abou Hassan dit aussitôt qu'on leur ouvrît ; et le grand-vizir, en se retournant et en s'adressant au chef des huissiers qui n'attendoit que l'ordre : « Chef des huissiers, dit-il, le Commandeur des croyans commande que vous fassiez votre devoir. »

La porte fut ouverte, et en même temps les émirs et les principaux officiers de la cour, tous en habits de cérémonie magnifiques, entrèrent dans un bel ordre, s'avancèrent jusqu'au pied du trône, et rendirent leurs respects à Abou Hassan, chacun à son rang, le genou en terre et le front contre le tapis de pied, comme à la propre personne du calife, et le saluèrent en lui donnant le titre de Commandeur des croyans, selon l'instruction que le grand-vizir leur avoit donnée ; et ils prirent chacun leur place à mesure qu'ils s'étoient acquittés de ce devoir.

Quand la cérémonie fut achevée, et qu'ils se furent tous placés, il se fit un grand silence.

Alors le grand-vizir, toujours debout devant le trône, commença à faire son rapport de plusieurs affaires, selon l'ordre des papiers qu'il tenoit à la main. Les affaires, à la vérité, étoient ordinaires et de peu de conséquence. Abou Hassan néanmoins ne laissa pas de se faire admirer, même par le calife. En effet, il ne demeura pas court ; il ne parut pas même embarrassé sur au-

cune. Il prononça juste sur toutes, selon que le bon sens lui inspiroit, soit qu'il s'agît d'accorder ou de rejeter ce que l'on demandoit.

Avant que le grand-vizir eût achevé son rapport, Abou Hassan aperçut le juge de police qu'il connoissoit de vue, assis en son rang. « Attendez un moment, dit-il au grand-vizir en l'interrompant; j'ai un ordre qui presse à donner au juge de police. »

Le juge de police, qui avoit les yeux sur Abou Hassan, et qui s'aperçut qu'Abou Hassan le regardoit particulièrement, s'entendant nommer, se leva aussitôt de sa place, et s'approcha gravement du trône, au pied duquel il se prosterna la face contre terre. « Juge de police, lui dit Abou Hassan après qu'il se fut relevé, allez sur l'heure et sans perdre de temps dans un tel quartier et dans une rue qu'il lui indiqua; il y a dans cette rue une mosquée où vous trouverez l'iman et quatre vieillards à barbe blanche; saisissez-vous de leurs personnes, et faites donner à chacun des quatre vieillards cent coups de nerf de bœuf, et quatre cents à l'iman. Après cela, vous les ferez monter tous cinq chacun sur un chameau, vêtus de haillons, et la face tournée vers la queue du chameau. En cet équipage, vous les ferez promener par tous les quartiers de la ville, précédés d'un crieur qui criera à haute voix:

« Voilà le châtiment de ceux qui se mêlent « des affaires qui ne les regardent pas, et qui « se font une occupation de jeter le trouble dans « les familles de leurs voisins, et de leur causer « tout le mal dont ils sont capables. »

« Mon intention est encore que vous leur enjoigniez de changer de quartier, avec défense de jamais remettre le pied dans celui d'où ils auront été chassés. Pendant que votre lieutenant leur fera faire la promenade que je viens de vous dire, vous reviendrez me rendre compte de l'exécution de mes ordres. »

Le juge de police mit la main sur sa tête, pour marquer qu'il alloit exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir, sous peine de la perdre lui-même s'il y manquoit. Il se prosterna une seconde fois devant le trône; et après s'être relevé, il s'en alla.

Cet ordre donné avec tant de fermeté, fit au calife un plaisir d'autant plus sensible, qu'il connut par là qu'Abou Hassan ne perdoit pas le temps de profiter de l'occasion pour châtier l'iman et les vieillards de son quartier, puisque la première chose à quoi il avoit pensé en se voyant calife, avoit été de les faire punir.

Le grand-vizir cependant continua de faire son rapport; et il étoit près de finir, lorsque le juge de police, de retour, se présenta pour rendre

compte de sa commission. Il s'approcha du trône; et après la cérémonie ordinaire de se prosterner : « Commandeur des croyans, dit-il à Abou Hassan, j'ai trouvé l'iman et les quatre vieillards dans la mosquée que votre majesté m'a indiquée; et, pour preuve que je me suis acquitté fidèlement de l'ordre que j'avois reçu de votre majesté, en voici le procès-verbal signé de plusieurs témoins des principaux du quartier. » En même temps il tira un papier de son sein, et le présenta au calife prétendu.

Abou Hassan prit le procès-verbal, le lut tout entier, même jusqu'aux noms des témoins, tous gens qui lui étoient connus; et quand il eut achevé : Cela est bien, dit-il au juge de police en souriant, je suis content et vous m'avez fait plaisir : reprenez votre place. Des cagots, dit-il en lui-même avec un air de satisfaction, qui s'avisoient de gloser sur mes actions, et qui trouvoient mauvais que je reçusse et que je régalasse d'honnêtes gens chez moi, méritoient bien cette avanie et ce châtiment. » Le calife, qui l'observoit, pénétra dans sa pensée, et sentit en lui-même une joie inconcevable d'une si belle expédition.

Abou Hassan s'adressa ensuite au grand-vizir: « Faites-vous donner par le grand-trésorier, lui dit-il, une bourse de mille pièces de monnoie

d'or, et allez au quartier où j'ai envoyé le juge de police, la porter à la mère d'un certain Abou Hassan surnommé le débauché. C'est un homme connu dans tout le quartier sous ce nom; il n'y a personne qui ne vous enseigne sa maison. Partez, et revenez promptement. »

Le grand-vizir Giafar mit la main sur sa tête, pour marquer qu'il alloit obéir; et après s'être prosterné devant le trône, il sortit et s'en alla chez le grand-trésorier qui lui délivra la bourse. Il la fit prendre par un des esclaves qui le suivoient, et s'en alla la porter à la mère d'Abou Hassan. Il la trouva, et lui dit que le calife lui envoyoit ce présent, sans s'expliquer davantage. Elle le reçut avec d'autant plus de surprise, qu'elle ne pouvoit imaginer ce qui pouvoit avoir obligé le calife de lui faire une si grande libéralité, et qu'elle ignoroit ce qui se passoit au palais.

Pendant l'absence du grand-vizir, le juge de police fit le rapport de plusieurs affaires qui regardoient sa fonction, et ce rapport dura jusqu'au retour du vizir. Dès qu'il fut rentré dans la chambre du conseil, et qu'il eut assuré Abou Hassan qu'il s'étoit acquitté de l'ordre qu'il lui avoit donné, le chef des eunuques, c'est-à-dire Mesrour, qui étoit entré dans l'intérieur du palais après avoir accompagné Abou Hassan jus-

qu'au trône, revint, et marqua par un signe aux vizirs, émirs, et à tous les officiers, que le conseil étoit fini, et que chacun pouvoit se retirer: ce qu'ils firent après avoir pris congé, par une profonde révérence au pied du trône, dans le même ordre que quand ils étoient entrés. Il ne resta auprès d'Abou Hassan que les officiers de la garde du calife, et le grand-vizir.

Abou Hassan ne demeura pas plus longtemps sur le trône du calife; il en descendit de la même manière qu'il y étoit monté, c'est-à-dire, aidé par Mesrour et par un autre officier des eunuques, qui le prirent par-dessous les bras, et qui l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement d'où il étoit sorti. Il y entra, précédé du grand-vizir. Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il témoigna avoir quelque besoin pressant. Aussitôt on lui ouvrit un cabinet fort propre qui étoit pavé de marbre, au lieu que l'appartement où il se trouvoit, étoit couvert de riches tapis de pied, ainsi que les autres appartemens du palais. On lui présenta une chaussure de soie brochée d'or, qu'on avoit coutume de mettre avant que d'y entrer. Il la prit; et comme il n'en savoit pas l'usage, il la mit dans une de ses manches qui étoient fort larges.

Comme il arrive fort souvent que l'on rit plutôt d'une bagatelle que de quelque chose

d'important, peu s'en fallut que le grand-vizir, Mesrour et tous les officiers du palais qui étoient près de lui, ne fissent un éclat de rire, par l'envie qui leur en prit, et ne gâtassent toute la fête; mais ils se retinrent; et le grand-vizir fut enfin obligé de lui expliquer qu'il devoit la chausser pour entrer dans ce cabinet de commodité.

Pendant qu'Abou Hassan étoit dans le cabinet, le grand-vizir alla trouver le calife qui s'étoit déjà placé dans un autre endroit pour continuer d'observer Abou Hassan sans être vu, et lui raconta ce qui venoit d'arriver, et le calife s'en fit encore un nouveau plaisir.

Abou Hassan sortit du cabinet. Mesrour, en marchant devant lui pour lui montrer le chemin, le conduisit dans l'appartement intérieur où le couvert étoit mis. La porte qui y donnoit communication fut ouverte, et plusieurs eunuques coururent avertir les musiciennes que le faux calife approchoit. Aussitôt elles commencèrent un concert de voix et d'instrumens des plus mélodieux avec tant de charme pour Abou Hassan, qu'il se trouva transporté de joie et de plaisir, et ne savoit absolument que penser de ce qu'il voyoit et de ce qu'il entendoit. « Si c'est un songe, se disoit-il en lui-même, le songe est de longue durée. Mais ce n'est pas un songe,

continuoit-il; je me sens bien, je raisonne, je vois, je marche, j'entends. Quoi qu'il en soit, je me remets à Dieu sur ce qui en est. Je ne puis croire néanmoins que je ne sois pas le Commandeur des croyans : il n'y a qu'un Commandeur des croyans qui puisse être dans la splendeur où je suis. Les honneurs et les respects que l'on m'a rendus et que l'on me rend, les ordres que j'ai donnés et qui ont été exécutés, en sont des preuves suffisantes. »

Enfin Abou Hassan tint pour constant qu'il étoit le calife et le Commandeur des croyans; et il en fut pleinement convaincu, lorsqu'il se vit dans un salon très magnifique et des plus spacieux. L'or mêlé avec les couleurs les plus vives y brilloit de toutes parts. Sept troupes de musiciennes, toutes plus belles les unes que les autres, entouroient ce salon; et sept lustres d'or à sept branches pendoient de divers endroits du plafond, où l'or et l'azur ingénieusement mêlés faisoient un effet merveilleux. Au milieu étoit une table couverte de sept grands plats d'or massif qui embaumoient le salon de l'odeur des épiceries et de l'ambre, dont les viandes étoient assaisonnées. Sept jeunes dames debout, d'une beauté ravissante, vêtues d'habits de différentes étoffes les plus riches et les plus éclatantes en couleurs, environnoient cette table.

Elles avoient chacune à la main un éventail, dont elles devoient se servir pour donner de l'air à Abou Hassan, pendant qu'il seroit à table.

Si jamais mortel fut charmé, ce fut Abou Hassan lorsqu'il entra dans ce magnifique salon. A chaque pas qu'il y faisoit, il ne pouvoit s'empêcher de s'arrêter pour contempler à loisir toutes les merveilles qui se présentoient à sa vue. Il se tournoit à tout moment de côté et d'autre, avec un plaisir très sensible de la part du calife qui l'observoit très attentivement. Enfin, il s'avança jusqu'au milieu, et il se mit à table. Aussitôt les sept belles dames qui étoient à l'entour agitèrent l'air toutes ensemble avec leurs éventails, pour rafraîchir le nouveau calife. Il les regardoit l'une après l'autre; et après avoir admiré la grâce avec laquelle elles s'acquittoient de cet office, il leur dit, avec un souris gracieux, qu'il croyoit qu'une seule d'entre elles suffisoit pour lui donner tout l'air dont il auroit besoin; et il voulut que les six autres se missent à table avec lui, trois à sa droite et les autres à sa gauche, pour lui tenir compagnie. La table étoit ronde, et Abou Hassan les fit placer tout autour, afin que de quelque côté qu'il jetât la vue, il ne pût rencontrer que des objets agréables et tout divertissans.

Les six dames obéirent et se mirent à table. Mais Abou Hassan s'aperçut bientôt qu'elles ne mangeoient point par respect pour lui; ce qui lui donna occasion de les servir lui-même en les invitant et les pressant de manger dans des termes tout-à-fait obligeans. Il leur demanda ensuite comment elles s'appeloient, et chacune le satisfit sur sa curiosité. Leurs noms étoient: Cou d'albâtre, Bouche de corail, Face de lune, Éclat du soleil, Plaisir des yeux, Délices du cœur. Il fit aussi la même demande à la septième qui tenoit l'éventail, et elle lui répondit qu'elle s'appeloit Canne de sucre. Les douceurs qu'il leur dit à chacune sur leurs noms, firent voir qu'il avoit infiniment d'esprit; et l'on ne peut croire combien cela servit à augmenter l'estime que le calife, qui n'avoit rien perdu de tout ce qu'il avoit dit sur ce sujet, avoit déjà conçue pour lui.

Quand les dames virent qu'Abou Hassan ne mangeoit plus : « Le Commandeur des croyans, dit l'une en s'adressant aux eunuques qui étoient présens pour servir, veut passer au salon du dessert; qu'on apporte à laver. » Elles se levèrent toutes de table en même temps, et elles prirent des mains des eunuques, l'une un bassin d'or, l'autre une aiguière de même métal, et la troisième une serviette, et se présentèrent le

genou en terre devant Abou Hassan qui étoit encore assis, et lui donnèrent à laver. Quand il eut fait, il se leva, et à l'instant un eunuque tira la portière, et ouvrit la porte d'un autre salon où il devoit passer.

Mesrour, qui n'avoit pas abandonné Abou Hassan, marcha devant lui, et l'introduisit dans un salon de pareille grandeur à celui d'où il sortoit, mais orné de diverses peintures des plus excellens maîtres, et tout autrement enrichi de vases de l'un et de l'autre métal, de tapis de pied, et d'autres meubles plus précieux. Il y avoit dans ce salon sept troupes de musiciennes, autres que celles qui étoient dans le premier salon, et ces sept troupes, ou plutôt ces sept chœurs de musique, commencèrent un nouveau concert dès qu'Abou Hassan parut. Le salon étoit orné de sept autres grands lustres, et la table au milieu se trouva couverte de sept grands bassins d'or, remplis en pyramide de toutes sortes de fruits de la saison, les plus beaux, les mieux choisis et les plus exquis; et à l'entour sept autres jeunes dames, chacune avec un éventail à la main, qui surpassoient les premières en beauté.

Ces nouveaux objets jetèrent Abou Hassan dans une admiration plus grande qu'auparavant, et firent qu'en s'arrêtant il donna des

marques plus sensibles de sa surprise et de son étonnement. Il s'avança enfin jusqu'à la table; et après qu'il s'y fut assis, et qu'il eut contemplé les sept dames à son aise l'une après l'autre, avec un embarras qui marquoit qu'il ne savoit à laquelle il devoit donner la préférence, il leur ordonna de quitter chacune leur éventail, de se mettre à table, et de manger avec lui, en disant que la chaleur n'étoit pas assez incommode pour avoir besoin de leur ministère.

Quand les dames se furent placées à la droite et à la gauche d'Abou Hassan, il voulut, avant toutes choses, savoir comment elles s'appeloient, et il apprit qu'elles avoient chacune un nom différent des noms des sept dames du premier salon, et que ces noms signifioient de même quelque perfection de l'âme ou de l'esprit, qui les distinguoit les unes d'avec les autres. Cela lui plut extrêmement; et il le fit connoître par les bons mots qu'il dit encore à cette occasion, en leur présentant l'une après l'autre des fruits de chaque bassin. « Mangez cela pour l'amour de moi, dit-il à Chaîne des cœurs qu'il avoit à sa droite, en lui présentant une figue, et rendez plus supportables les chaînes que vous me faites porter depuis le moment que je vous ai vue. » Et en présentant un raisin à Tourment de l'âme: « Prenez ce raisin, dit-il, à la charge que vous

ferez cesser bientôt les tourmens que j'endure pour l'amour de vous.» Et ainsi des autres dames. Et par ces endroits, Abou Hassan faisoit que le calife, qui étoit fort attaché à toutes ses actions et à toutes ses paroles, se savoit bon gré de plus en plus d'avoir trouvé en lui un homme qui le divertissoit si agréablement, et qui lui avoit donné lieu d'imaginer le moyen de le connoître plus à fond.

Quand Abou Hassan eut mangé, de tous les fruits qui étoient dans les bassins, ce qui lui plut selon son goût, il se leva; et aussitôt Mesrour, qui ne l'abandonnoit pas, marcha encore devant lui, et l'introduisit dans un troisième salon, orné, meublé et enrichi aussi magnifiquement que les deux premiers.

Abou Hassan y trouva sept autres chœurs de musique, et sept autres dames autour d'une table couverte de sept bassins d'or, remplis de confitures liquides de différentes couleurs et de plusieurs façons. Après avoir jeté les yeux de tous côtés avec une nouvelle admiration, il s'avança jusqu'à la table au bruit harmonieux des sept chœurs de musique, qui cessa dès qu'il s'y fut mis. Les sept dames s'y mirent aussi à ses côtés par son ordre; et comme il ne pouvoit leur faire la même honnêteté de les servir qu'il avoit faite aux autres, il les pria de se choisir elles-mêmes

les confitures qui seroient le plus à leur goût. Il s'informa aussi de leurs noms, qui ne lui plurent pas moins que les noms des autres dames par leur diversité, et qui lui fournirent une nouvelle matière de s'entretenir avec elles, et de leur dire des douceurs qui leur firent autant de plaisir qu'au calife qui ne perdoit rien de tout ce qu'il disoit.

Le jour commençoit à finir, lorsque Abou Hassan fut conduit dans le quatrième salon. Il étoit orné, comme les autres, des meubles les plus magnifiques et les plus précieux. Il y avoit aussi sept grands lustres d'or qui se trouvèrent remplis de bougies allumées, et tout le salon éclairé par une quantité prodigieuse de lumières qui y faisoient un effet merveilleux et surprenant. On n'avoit rien vu de pareil dans les trois autres, parce qu'il n'en avoit pas été besoin. Abou Hassan trouva encore dans ce dernier salon, comme il avoit trouvé dans les trois autres, sept nouveaux chœurs de musiciennes, qui concertoient toutes ensemble d'une manière plus gaie que dans les autres salons, et qui sembloient inspirer une plus grande joie. Il y vit aussi sept autres dames qui étoient debout autour d'une table aussi couverte de sept bassins d'or remplis de gâteaux feuilletés, de toutes sortes de confitures sèches et de toutes autres choses propres à exciter à boire. Mais ce qu'Abou Hassan

par sa nouveauté que par les charmes d'une voix qui le surprit encore davantage.

Abou Hassan, après avoir bu, choisit ce qui lui plut dans les bassins, et le présenta à une autre dame qu'il fit asseoir auprès de lui. Il lui demanda aussi son nom. Elle répondit qu'elle s'appeloit Étoile du matin. « Vos beaux yeux, reprit-il, ont plus d'éclat et de brillant que l'étoile dont vous portez le nom. Allez, et faites-moi le plaisir de m'apporter à boire. » Ce qu'elle fit sur-le-champ de la meilleure grâce du monde. Il en usa de même envers la troisième dame, qui se nommoit Lumière du jour, et de même jusqu'à la septième, qui toutes lui versèrent à boire avec une satisfaction extrême du calife.

Quand Abou Hassan eut achevé de boire autant de coups qu'il y avoit de dames, Bouquet de perles, la première à qui il s'étoit adressé, alla au buffet, prit un verre qu'elle remplit de vin, après y avoir jeté une pincée de la poudre dont le calife s'étoit servi le jour précédent, et vint le lui présenter : « Commandeur des croyans, lui dit-elle, je supplie votre majesté, par l'intérêt que je prends à la conservation de sa santé, de prendre ce verre de vin, et de me faire la grâce, avant de le boire, d'entendre une chanson, laquelle, si j'ose me flatter, ne lui déplaira pas. Je

ne l'ai faite que d'aujourd'hui, et je ne l'ai encore chantée à qui que ce soit. »

« Je vous accorde cette grâce avec plaisir, lui dit Abou Hassan en prenant le verre qu'elle lui présentoit, et je vous ordonne, en qualité de Commandeur des croyans, de me la chanter, persuadé que je suis qu'une belle personne comme vous n'en peut faire que de très agréables et pleines d'esprit. » La dame prit un luth, et elle chanta la chanson en accordant sa voix au son de cet instrument, avec tant de justesse, de grâce et d'expression, qu'elle tint Abou Hassan comme en extase, depuis le commencement jusqu'à la fin. Il la trouva si belle, qu'il la lui fit répéter, et il n'en fut pas moins charmé que la première fois.

Quand la dame eut achevé, Abou Hassan, qui vouloit la louer comme elle le méritoit, vida le verre auparavant tout d'un trait. Puis tournant la tête du côté de la dame comme pour lui parler, il en fut empêché par la poudre, qui fit son effet si subitement, qu'il ne fit qu'ouvrir la bouche en bégayant. Aussitôt ses yeux se fermèrent; et en laissant tomber sa tête jusque sur la table comme un homme accablé de sommeil, il s'endormit aussi profondément qu'il avoit fait le jour précédent environ à la même heure, quand le calife lui eut fait prendre de la même poudre;

et dans le même instant une des dames qui étoit auprès de lui fut assez diligente pour recevoir le verre qu'il laissa tomber de sa main. Le calife, qui s'étoit donné lui-même ce divertissement avec une satisfaction au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, et qui avoit été spectateur de cette dernière scène, aussi-bien que de toutes les autres qu'Abou Hassan lui avoit données, sortit de l'endroit où il étoit, et parut dans le salon, tout joyeux d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avoit imaginé. Il commanda premièrement qu'on dépouillât Abou Hassan de l'habit de calife dont on l'avoit revêtu le matin, et qu'on lui remît celui dont il étoit habillé il y avoit vingt-quatre heures, quand l'esclave qui l'accompagnoit l'avoit apporté en son palais. Il fit appeler ensuite le même esclave; et quand il se fut présenté : « Reprends cet homme, lui dit-il, reporte-le chez lui sur son sofa sans faire de bruit; et en te retirant, laisse de même la porte ouverte. »

L'esclave prit Abou Hassan, l'emporta par la porte secrète du palais, le remit chez lui comme le calife lui avoit ordonné, et revint en diligence lui rendre compte de ce qu'il avoit fait. « Abou Hassan, dit alors le calife, avoit souhaité d'être calife pendant un jour seulement, pour châtier l'iman de la mosquée de son quartier et les quatre scheiks ou vieillards dont la conduite ne

lui plaisoit pas; je lui ai procuré le moyen de se satisfaire, et il doit être content sur cet article. »

Abou Hassan, remis sur son sofa par l'esclave, dormit jusqu'au lendemain fort tard, et il ne s'éveilla que quand la poudre qu'on avoit jetée dans le dernier verre qu'il avoit bu, eut fait tout son effet. Alors en ouvrant les yeux, il fut fort surpris de se voir chez lui : « Bouquet de perles, Étoile du matin, Aube du jour, Bouche de corail, Face de lune, s'écria-t-il, en appelant les dames du palais qui lui avoient tenu compagnie, chacune par leur nom, autant qu'il put s'en souvenir, où êtes-vous ? Venez, approchez. »

Abou Hassan crioit de toute sa force. Sa mère, qui l'entendit de son appartement, accourut au bruit; et en entrant dans sa chambre : « Qu'avez-vous donc, mon fils? lui demanda-t-elle. Que vous est-il arrivé ? »

A ces paroles, Abou Hassan leva la tête, et en regardant sa mère fièrement et avec mépris : « Bonne femme, lui demanda-t-il à son tour, qui est donc celui que tu appelles ton fils ? »

« C'est vous-même, répondit la mère avec beaucoup de douceur. N'êtes-vous pas Abou Hassan mon fils? Ce seroit la chose du monde la plus singulière que vous l'eussiez oublié en si peu de temps. »

« Moi, ton fils! vieille exécrable, reprit Abou

Hassan ; tu ne sais ce que tu dis, et tu es une menteuse! Je ne suis pas l'Abou Hassan que tu dis, je suis le Commandeur des croyans. »

« Taisez-vous, mon fils, repartit la mère ; vous n'êtes pas sage ; on vous prendroit pour un fou si l'on vous entendoit. »

« Tu es une vieille folle toi-même, répliqua Abou Hassan, et je ne suis pas fou comme tu le dis. Je te répète que je suis le Commandeur des croyans, et le vicaire en terre du maître des deux mondes. »

« Ah, mon fils! s'écria la mère, est-il possible que je vous entende proférer des paroles qui marquent une si grande aliénation d'esprit? Quel malin génie vous obsède pour vous faire tenir un semblable discours? Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, et qu'il vous délivre de la malignité de Satan! Vous êtes mon fils Abou Hassan, et je suis votre mère. »

Après lui avoir donné toutes les marques qu'elle put imaginer pour le faire rentrer en lui-même, et lui faire voir qu'il étoit dans l'erreur : « Ne voyez-vous pas, continua-t-elle, que cette chambre où vous êtes est la vôtre, et non pas la chambre d'un palais digne d'un Commandeur des croyans, et que vous ne l'avez pas abandonnée depuis que vous êtes au monde en demeurant inséparablement avec moi? Faites bien ré-

flexion à tout ce que je vous dis, et ne vous allez pas mettre dans l'imagination des choses qui ne sont pas et qui ne peuvent pas être. Encore une fois, mon fils, pensez-y sérieusement. »

Abou Hassan entendit paisiblement ces remontrances de sa mère; et, les yeux baissés et la main au bas du visage, comme un homme qui rentre en lui-même pour examiner la vérité de tout ce qu'il voit et de ce qu'il entend : « Je crois que vous avez raison, dit-il à sa mère quelques momens après, en revenant comme d'un profond sommeil, sans pourtant changer de posture : il me semble que je suis Abou Hassan, que vous êtes ma mère, et que je suis dans ma chambre. Encore une fois, ajouta-t-il en jetant les yeux sur lui et sur tout ce qui se présentoit à sa vue, je suis Abou Hassan, je n'en doute plus; et je ne comprends pas comment je m'étois mis cette rêverie dans la tête. »

La mère crut de bonne foi que son fils étoit guéri du trouble qui agitoit son esprit et qu'elle attribuoit à un songe. Elle se préparoit même à en rire avec lui et à l'interroger sur ce songe, quand tout à coup il se mit sur son séant; et en la regardant de travers : « Vieille sorcière, vieille magicienne, dit-il, tu ne sais ce que tu dis : je ne suis pas ton fils, et tu n'es pas ma mère. Tu te trompes toi-même, et tu veux m'en faire accroire.

ment et avec tant d'assurance, qu'il étoit le Commandeur des croyans, ne douta plus qu'il n'eût perdu l'esprit, en lui entendant dire des choses qui étoient dans son esprit au-delà de toute croyance, quoiqu'elles eussent leur fondement dans celui d'Abou Hassan. Dans cette pensée : « Mon fils, lui dit-elle, je prie Dieu qu'il ait pitié de vous, et qu'il vous fasse miséricorde. Cessez, mon fils, de tenir un discours si dépourvu de bon sens. Adressez-vous à Dieu; demandez-lui qu'il vous pardonne, et vous fasse la grâce de parler comme un homme raisonnable. Que diroit-on de vous, si l'on vous entendoit parler ainsi? Ne savez-vous pas que les murailles ont des oreilles? »

De si belles remontrances, loin d'adoucir l'esprit d'Abou Hassan, ne servirent qu'à l'aigrir encore davantage. Il s'emporta contre sa mère avec plus de violence. « Vieille, lui dit-il, je t'ai déjà avertie de te taire : si tu continues davantage, je me leverai, et je te traiterai de manière que tu t'en ressentiras tout le reste de tes jours. Je suis le calife, le Commandeur des croyans, et tu dois me croire quand je te le dis. »

Alors la bonne dame qui vit qu'Abou Hassan s'égaroit de plus en plus de son bon sens plutôt que d'y rentrer, s'abandonna aux pleurs et aux larmes; et en se frappant le visage et la poitrine,

elle faisoit des exclamations qui marquoient son étonnement et sa profonde douleur de voir son fils dans une si terrible aliénation d'esprit.

Abou Hassan, au lieu de s'apaiser et de se laisser toucher par les larmes de sa mère, s'oublia lui-même au contraire jusqu'à perdre envers elle le respect que la nature lui inspiroit. Il se leva brusquement, il se saisit d'un bâton; et venant à elle la main levée comme un furieux : « Maudite vieille, lui dit-il dans son extravagance et d'un ton à donner de la terreur à tout autre qu'à une mère pleine de tendresse pour lui, dis-moi tout à l'heure qui je suis. »

« Mon fils, répondit la mère en le regardant tendrement, bien loin de s'effrayer, je ne vous crois pas abandonné de Dieu jusqu'au point de ne pas connoître celle qui vous a mis au monde, et de vous méconnoître vous-même. Je ne feins pas de vous dire que vous êtes mon fils Abou Hassan, et que vous avez grand tort de vous arroger un titre qui n'appartient qu'au calife Haroun al-Raschid, votre souverain seigneur et le mien, pendant que ce monarque nous comble de biens, vous et moi, par le présent qu'il m'envoya hier. En effet, il faut que vous sachiez que le grand-vizir Giafar prit la peine de venir hier me trouver; et qu'en me mettant entre les mains une bourse de mille pièces d'or, il me dit de prier

Dieu pour le Commandeur des croyans qui me faisoit ce présent. Et cette libéralité ne vous regarde-t-elle pas plutôt que moi qui n'ai plus que deux jours à vivre ? »

A ces paroles, Abou Hassan ne se posséda plus. Les circonstances de la libéralité du calife que sa mère venoit de lui raconter, lui marquoient qu'il ne se trompoit pas, et lui persuadoient plus que jamais qu'il étoit le calife, puisque le vizir n'avoit porté la bourse que par son ordre. « Hé bien, vieille sorcière, s'écria-t-il, seras-tu convaincue quand je te dirai que c'est moi qui t'ai envoyé ces mille pièces d'or par mon grand-vizir Giafar, qui n'a fait qu'exécuter l'ordre que je lui avois donné en qualité de Commandeur des croyans ? Cependant, au lieu de me croire, tu ne cherches qu'à me faire perdre l'esprit par tes contradictions, et en me soutenant avec opiniâtreté que je suis ton fils. Mais je ne laisserai pas long-temps ta malice impunie. » En achevant ces paroles, dans l'excès de sa frénésie, il fut assez dénaturé pour la maltraiter impitoyablement avec le bâton qu'il tenoit à la main.

La pauvre mère, qui n'avoit pas cru que son fils passeroit si promptement des menaces aux actions, se sentant frappée, se mit à crier de toute sa force au secours ; et jusqu'à ce que les voisins fussent accourus, Abou Hassan ne ces-

soit de frapper, en lui demandant à chaque coup : « Suis-je Commandeur des croyans ? » A quoi la mère répondoit toujours ces tendres paroles : « Vous êtes mon fils. »

La fureur d'Abou Hassan commençoit un peu à se ralentir quand les voisins arrivèrent dans sa chambre. Le premier qui se présenta se mit aussitôt entre sa mère et lui ; et après lui avoir arraché son bâton de la main : « Que faites-vous donc, Abou Hassan ? lui dit-il. Avez-vous perdu la crainte de Dieu et la raison ? Jamais un fils bien né comme vous, a-t-il osé lever la main sur sa mère ? et n'avez-vous point de honte de maltraiter ainsi la vôtre, elle qui vous aime si tendrement ? »

Abou Hassan, encore tout plein de sa fureur, regarda celui qui lui parloit sans lui rien répondre ; et en jetant en même temps ses yeux égarés sur chacun des autres voisins qui l'accompagnoient : « Qui est cet Abou Hassan dont vous parlez ? demanda-t-il. Est-ce moi que vous appelez de ce nom ? »

Cette demande déconcerta un peu les voisins. « Comment ! repartit celui qui venoit de lui parler, vous ne reconnoissez donc pas la femme que voilà pour celle qui vous a élevé, et avec qui nous vous avons toujours vu demeurer, en un mot, pour votre mère ? — Vous êtes des imper-

tinens, répliqua Abou Hassan; je ne la connois pas, ni vous non plus, et je ne veux pas la connoître. Je ne suis pas Abou Hassan, je suis le Commandeur des croyans; et si vous l'ignorez, je vous le ferai apprendre à vos dépens. »

A ce discours d'Abou Hassan, les voisins ne doutèrent plus de l'aliénation de son esprit. Et pour empêcher qu'il ne se portât à des excès semblables à ceux qu'il venoit de commettre contre sa mère, ils se saisirent de sa personne malgré sa résistance, et ils le lièrent de manière qu'ils lui ôtèrent l'usage des bras, des mains et des pieds. En cet état et hors d'apparence de pouvoir nuire, ils ne jugèrent pas cependant à propos de le laisser seul avec sa mère. Deux de la compagnie se détachèrent, et allèrent en diligence à l'hôpital des fous avertir le concierge de ce qui se passoit. Il y vint aussitôt avec ses voisins, accompagné d'un bon nombre de ses gens, chargés de chaînes, de menottes, et d'un nerf de bœuf.

A leur arrivée, Abou Hassan, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à un appareil si affreux, fit de grands efforts pour se débarrasser; mais le concierge qui s'étoit fait donner le nerf de bœuf, le mit bientôt à la raison par deux ou trois coups bien appliqués qu'il lui en déchargea sur les épaules. Ce traitement fut si sensible à

Abou Hassan, qu'il se contint, et que le concierge et ses gens firent de lui ce qu'ils voulurent. Ils le chargèrent de chaînes et lui appliquèrent les menottes et les entraves; et quand ils eurent achevé, ils le tirèrent hors de chez lui, et le conduisirent à l'hôpital des fous.

Abou Hassan ne fut pas plus tôt dans la rue, qu'il se trouva environné d'une grande foule de peuple. L'un lui donnoit un coup de poing, un autre un soufflet, et d'autres le chargeoient d'injures, en le traitant de fou, d'insensé et d'extravagant.

A tous ces mauvais traitemens : « Il n'y a, disoit-il, de grandeur et de force qu'en Dieu très-haut et tout-puissant. On veut que je sois fou, quoique je sois dans mon bon sens; je souffre cette injure et toutes ces indignités pour l'amour de Dieu. »

Abou Hassan fut conduit de cette manière jusqu'à l'hôpital des fous. On l'y logea, et on l'attacha dans une cage de fer; et avant de l'y enfermer, le concierge, endurci à cette terrible exécution, le régala sans pitié de cinquante coups de nerf de bœuf sur les épaules et sur le dos, et continua plus de trois semaines à lui faire le même régal chaque jour, en lui répétant ces mêmes mots chaque fois : « Reviens en ton bon sens, et dis si tu es encore le Commandeur des croyans. »

« Je n'ai pas besoin de ton conseil, répondoit Abou Hassan, je ne suis pas fou; mais si j'avois à le devenir, rien ne seroit plus capable de me jeter dans une si grande disgrâce, que les coups dont tu m'assommes. »

Cependant la mère d'Abou Hassan venoit voir son fils régléments chaque jour; et elle ne pouvoit retenir ses larmes, en voyant diminuer de jour en jour son embonpoint et ses forces, et l'entendant se plaindre et soupirer des douleurs qu'il souffroit. En effet, il avoit les épaules, le dos et les côtés noircis et meurtris; et il ne savoit de quel côté se tourner pour trouver du repos. La peau lui changea même plus d'une fois, pendant le temps qu'il fut retenu dans cette effroyable demeure. Sa mère vouloit lui parler pour le consoler, et pour tâcher de sonder s'il étoit toujours dans la même situation d'esprit sur sa prétendue dignité de calife et de Commandeur des croyans; mais toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche pour lui en toucher quelque chose, il la rebutoit avec tant de furie, qu'elle étoit contrainte de le laisser, et de s'en retourner inconsolable de le voir dans une si grande opiniâtreté.

Les idées fortes et sensibles qu'Abou Hassan avoit conservées dans son esprit, de s'être vu revêtu de l'habillement de calife, d'en avoir fait effectivement les fonctions, d'avoir usé de son

autorité, d'avoir été obéi et traité véritablement en calife, et qui l'avoient persuadé à son réveil qu'il l'étoit véritablement, et l'avoient fait persister si long-temps dans cette erreur, commencèrent insensiblement à s'effacer de son esprit.

« Si j'étois calife et Commandeur des croyans, se disoit-il quelquefois à lui-même, pourquoi me serois-je trouvé chez moi en me réveillant, et revêtu de mon habit ordinaire? Pourquoi ne me serois-je pas vu environné du chef des eunuques, de tant d'autres eunuques, et d'une si grosse foule de belles dames? Pourquoi le grand-vizir Giafar, que j'ai vu à mes pieds, tant d'émirs, tant de gouverneurs de provinces, et tant d'autres officiers dont je me suis vu environné, m'auroient-ils abandonné? Il y a long-temps, sans doute, qu'ils m'auroient délivré de l'état pitoyable où je suis, si j'avois quelque autorité sur eux. Tout cela n'a été qu'un songe, et je ne dois pas faire difficulté de le croire. J'ai commandé, il est vrai, au juge de police de châtier l'iman et les quatre vieillards de son conseil; j'ai ordonné au grand-vizir Giafar de porter mille pièces d'or à ma mère, et mes ordres ont été exécutés. Cela m'arrête, et je n'y comprends rien. Mais combien d'autres choses y a-t-il que je ne comprends pas, et que je ne comprendrai jamais? Je m'en

remets donc entre les mains de Dieu qui sait et qui connoît tout. »

Abou Hassan étoit encore occupé de ces pensées et de ces sentimens, quand sa mère arriva. Elle le vit si exténué et si défait, qu'elle en versa des larmes plus abondamment qu'elle n'avoit encore fait jusqu'alors. Au milieu de ses sanglots, elle le salua du salut ordinaire, et Abou Hassan le lui rendit, contre sa coutume depuis qu'il étoit dans cet hôpital. Elle en prit un bon augure : « Hé bien, mon fils, lui dit-elle en essuyant ses larmes, comment vous trouvez-vous ? En quelle assiette est votre esprit ? Avez-vous renoncé à toutes vos fantaisies et aux propos que le démon vous avoit suggérés ? »

« Ma mère, répondit Abou Hassan d'un sens rassis et fort tranquille, et d'une manière qui peignoit la douleur qu'il ressentoit des excès auxquels il s'étoit porté contre elle, je reconnois mon égarement, mais je vous prie de me pardonner le crime exécrable que je déteste, et dont je suis coupable envers vous. Je fais la même prière à nos voisins, à cause du scandale que je leur ai donné. J'ai été abusé par un songe, mais un songe si extraordinaire et si semblable à la vérité, que je puis mettre en fait que tout autre que moi à qui il seroit arrivé, n'en auroit pas été moins frappé, et seroit peut-être tombé

dans de plus grandes extravagances que vous ne m'en avez vu faire. J'en suis encore si fort troublé, au moment où je vous parle, que j'ai de la peine à me persuader que ce qui m'est arrivé en soit un, tant il a de ressemblance à ce qui se passe entre des gens qui ne dorment pas! Quoi qu'il en soit, je le tiens et le veux tenir constamment pour un songe et pour une illusion. Je suis même convaincu que je ne suis pas ce fantôme de calife et de Commandeur des croyans, mais Abou Hassan votre fils. Oui, je suis le fils d'une mère que j'ai toujours honorée jusqu'à ce jour fatal, dont le souvenir me couvre de confusion; que j'honore et que j'honorerai toute ma vie comme je le dois. »

A ces paroles si sages et si sensées, les larmes de douleur, de compassion et d'affliction que la mère d'Abou Hassan versoit depuis si longtemps, se changèrent en larmes de joie, de consolation et d'amour tendre pour son cher fils qu'elle retrouvoit. « Mon fils, s'écria-t-elle toute transportée de plaisir, je ne me sens pas moins ravie de contentement et de satisfaction à vous entendre parler si raisonnablement, après ce qui s'est passé, que si je venois de vous mettre au monde une seconde fois. Il faut que je vous déclare ma pensée sur votre aventure, et que je vous fasse remarquer une chose à quoi vous

n'avez peut-être pas pris garde. L'étranger que vous aviez amené un soir pour souper avec vous s'en alla sans fermer la porte de votre chambre, comme vous lui aviez recommandé; et je crois que c'est ce qui a donné occasion au démon d'y entrer et de vous jeter dans l'affreuse illusion où vous étiez. Ainsi, mon fils, vous devez bien remercier Dieu de vous en avoir délivré, et le prier de vous préserver de tomber davantage dans les piéges de l'esprit malin.»

«Vous avez trouvé la source de mon mal, répondit Abou Hassan; et c'est justement cette nuit-là que j'eus ce songe qui me renversa la cervelle. J'avois cependant averti le marchand expressément de fermer la porte après lui; et je connois à présent qu'il n'en a rien fait. Je suis donc persuadé avec vous que le démon a trouvé la porte ouverte, qu'il est entré, et qu'il m'a mis toutes ces fantaisies dans la tête. Il faut qu'on ne sache pas à Moussoul, d'où venoit ce marchand, comme nous sommes bien convaincus à Bagdad que le démon vient causer tous ces songes fâcheux qui nous inquiètent la nuit quand on laisse les chambres où l'on couche ouvertes. Au nom de Dieu, ma mère, puisque par la grâce de Dieu me voilà parfaitement revenu du trouble où j'étois, je vous supplie, autant qu'un fils peut supplier une aussi bonne

mère que vous l'êtes, de me faire sortir au plus tôt de cet enfer, et de me délivrer de la main du bourreau qui abrégera mes jours infailliblement, si j'y demeure davantage. »

La mère d'Abou Hassan, parfaitement consolée et attendrie de voir qu'Abou Hassan étoit revenu entièrement de sa folle imagination d'être calife, alla sur-le-champ trouver le concierge qui l'avoit amené, et qui l'avoit gouverné jusqu'alors; et dès qu'elle lui eut assuré qu'il étoit parfaitement bien rétabli dans son bon sens, il vint, l'examina, et le mit en liberté en sa présence.

Abou Hassan retourna chez lui, et il y demeura plusieurs jours, afin de rétablir sa santé par de meilleurs alimens que ceux dont il avoit été nourri dans l'hôpital des fous. Mais dès qu'il eut à peu près repris ses forces, et qu'il ne se ressentit plus des incommodités qu'il avoit souffertes par les mauvais traitemens qu'on lui avoit faits dans sa prison, il commença à s'ennuyer de passer les soirées sans compagnie. C'est pourquoi il ne tarda pas à reprendre le même train de vie qu'auparavant, c'est-à-dire qu'il recommença de faire chaque jour une provision suffisante pour régaler un nouvel hôte le soir.

Le jour qu'il renouvela la coutume d'aller, vers le coucher du soleil, au bout du pont de

Bagdad, pour y arrêter le premier étranger qui se présenteroit, et le prier de lui faire l'honneur de venir souper avec lui, étoit le premier du mois, et le même jour, comme nous l'avons déjà dit, que le calife se divertissoit à aller, déguisé, hors de quelqu'une des portes par où l'on abordoit en cette ville, pour observer par lui-même s'il ne se passoit rien contre la bonne police, de la manière qu'il l'avoit établie et réglée dès le commencement de son règne.

Il n'y avoit pas long-temps qu'Abou Hassan étoit arrivé, et qu'il s'étoit assis sur un banc pratiqué contre le parapet, lorsqu'en jetant la vue jusqu'à l'autre bout du pont, il aperçut le calife qui venoit à lui, déguisé en marchand de Moussoul, comme la première fois, et suivi du même esclave. Persuadé que tout le mal qu'il avoit souffert ne venoit que de ce que le calife, qu'il ne connoissoit que pour un marchand de Moussoul, avoit laissé la porte ouverte en sortant de sa chambre, il frémit en le voyant. « Que Dieu veuille me préserver! dit-il en lui-même. Voilà, si je ne me trompe, le magicien qui m'a enchanté. » Il tourna aussitôt la tête du côté du canal de la rivière, en s'appuyant sur le parapet, afin de ne le pas voir, jusqu'à ce qu'il fût passé.

Le calife, qui vouloit porter plus loin le plai-

sir qu'il s'étoit déjà donné à l'occasion d'Abou Hassan, avoit eu grand soin de se faire informer de tout ce qu'il avoit dit et fait le lendemain à son réveil, après l'avoir fait reporter chez lui, et de tout ce qui lui étoit arrivé. Il ressentit un nouveau plaisir de tout ce qu'il en apprit, et même du mauvais traitement qui lui avoit été fait dans l'hôpital des fous. Mais comme ce monarque étoit généreux et plein de justice, et qu'il avoit reconnu dans Abou Hassan un esprit propre à le réjouir plus long-temps; et de plus, qu'il s'étoit douté qu'après avoir renoncé à sa prétendue dignité de calife, il reprendroit sa manière de vivre ordinaire, il jugea à propos, dans le dessein de l'attirer près de sa personne, de se déguiser le premier du mois en marchand de Moussoul, comme auparavant, afin de mieux exécuter ce qu'il avoit résolu à son égard. Il aperçut donc Abou Hassan presque en même temps qu'il fut aperçu de lui; et, à son action, il comprit d'abord combien il étoit mécontent de lui, et que son dessein étoit de l'éviter. Cela fit qu'il côtoya le parapet où étoit Abou Hassan, le plus près qu'il put. Quand il fut proche de lui, il pencha la tête et il le regarda en face. « C'est donc vous, mon frère Abou Hassan, lui dit-il. Je vous salue. Permettez-moi, je vous prie, de vous embrasser. »

« Et moi, répondit brusquement Abou Hassan, sans regarder le faux marchand de Moussoul, je ne vous salue pas : je n'ai besoin ni de votre salut, ni de vos embrassades. Passez votre chemin. »

« Hé quoi ! reprit le calife, ne me reconnoissez-vous pas ? Ne vous souvient-il pas de la soirée que nous passâmes chez vous ensemble il y a aujourd'hui un mois, et pendant laquelle vous me fîtes l'honneur de me régaler avec tant de générosité ? — Non, repartit Abou Hassan sur le même ton qu'auparavant, je ne vous connois pas, et je ne sais de quoi vous voulez me parler. Allez, encore une fois, et passez votre chemin. »

Le calife ne se rebuta pas de la brusquerie d'Abou Hassan. Il savoit bien qu'une des lois qu'Abou Hassan s'étoit imposées à lui-même, étoit de ne plus avoir de commerce avec l'étranger qu'il auroit une fois régalé : Abou Hassan le lui avoit déclaré, mais il vouloit bien faire semblant de l'ignorer. « Je ne puis croire, reprit-il, que vous ne me reconnoissiez pas : il n'y a pas assez long-temps que nous nous sommes vus, et il n'est pas possible que vous m'ayez oublié si facilement. Il faut qu'il vous soit arrivé quelque malheur qui vous cause cette aversion pour moi. Vous devez vous souvenir cependant que je vous ai marqué ma reconnoissance par mes bons souhaits ; et même que sur certaine chose qui vous tenoit au cœur,

je vous ai fait offre de mon crédit, qui n'est pas à mépriser. »

« J'ignore, repartit Abou Hassan, quel peut être votre crédit, et je n'ai pas le moindre désir de le mettre à l'épreuve; mais je sais bien que vos souhaits n'ont abouti qu'à me faire devenir fou. Au nom de Dieu, vous dis-je encore une fois, passez votre chemin, et ne me chagrinez pas davantage. »

« Ah, mon frère Abou Hassan! répliqua le calife en l'embrassant, je ne prétends pas me séparer d'avec vous de cette manière. Puisque ma bonne fortune a voulu que je vous aie rencontré une seconde fois, il faut que vous exerciez aussi une seconde fois la même hospitalité envers moi, que vous avez fait il y a un mois, et que j'aie l'honneur de boire encore avec vous. »

C'est de quoi Abou Hassan protesta qu'il sauroit fort bien se garder. « J'ai assez de pouvoir sur moi, ajouta-t-il, pour m'empêcher de me trouver davantage avec un homme comme vous, qui porte le malheur avec soi. Vous savez le proverbe qui dit : Prenez votre tambour sur les épaules, et délogez. Faites-vous-en l'application. Faut-il vous le répéter tant de fois? Dieu vous conduise! Vous m'avez causé assez de mal, je ne veux pas m'y exposer davantage. »

« Mon bon ami Abou Hassan, reprit le calife en l'embrassant encore une fois, vous me traitez avec une dureté à laquelle je ne me serois pas attendu. Je vous supplie de ne me pas tenir un discours si offensant, et d'être au contraire bien persuadé de mon amitié. Faites-moi donc la grâce de me raconter ce qui vous est arrivé, à moi qui ne vous ai souhaité que du bien, qui vous en souhaite encore, et qui voudrois trouver l'occasion de vous en faire, afin de réparer le mal que vous dites que je vous ai causé, si véritablement il y a de ma faute. » Abou Hassan se rendit aux instances du calife; et après l'avoir fait asseoir auprès de lui : « Votre incrédulité et votre importunité, lui dit-il, ont poussé ma patience à bout. Ce que je vais vous raconter vous fera connoître si c'est à tort que je me plains de vous. »

Le calife s'assit auprès d'Abou Hassan, qui lui fit le récit de toutes les aventures qui lui étoient arrivées depuis son réveil dans le palais, jusqu'à son second réveil dans sa chambre; il les lui raconta toutes comme un véritable songe qui étoit arrivé, avec une infinité de circonstances que le calife savoit aussi bien que lui, et qui renouvelèrent le plaisir qu'il s'en étoit fait. Il lui exagéra ensuite l'impression que ce songe lui avoit laissée dans l'esprit, d'être le ca-

life et le Commandeur des croyans : « Impression, ajouta-t-il, qui m'avoit jeté dans des extravagances si grandes, que mes voisins avoient été contraints de me lier comme un furieux, et de me faire conduire à l'hôpital des fous, où j'ai été traité d'une manière qu'on peut appeler cruelle, barbare et inhumaine; mais ce qui vous surprendra, et à quoi sans doute vous ne vous attendez pas, c'est que toutes ces choses ne me sont arrivées que par votre faute. Vous vous souvenez bien de la prière que je vous avois faite de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi après le souper. Vous ne l'avez pas fait; au contraire, vous l'avez laissée ouverte, et le démon est entré, et m'a rempli la tête de ce songe qui, tout agréable qu'il m'avoit paru, m'a causé cependant tous les maux dont je me plains. Vous êtes donc cause par votre négligence, qui vous rend responsable de mon crime, que j'ai commis une chose horrible et détestable, en levant non seulement les mains contre ma mère, mais même il s'en est peu fallu que je ne lui aie fait rendre l'âme à mes pieds, en commettant un parricide, et cela pour un sujet qui me fait rougir de honte toutes les fois que j'y pense, puisque c'étoit à cause qu'elle m'appeloit son fils, comme je le suis en effet, et qu'elle ne vouloit pas me reconnoître pour

le Commandeur des croyans, tel que je croyois l'être, et que je lui soutenois effectivement que je l'étois. Vous êtes encore cause du scandale que j'ai donné à mes voisins, quand, accourus aux cris de ma pauvre mère, ils me surprirent acharné à la vouloir assommer; ce qui ne seroit point arrivé, si vous eussiez eu soin de fermer la porte de ma chambre en vous retirant, comme je vous en avois prié. Ils ne seroient pas entrés chez moi sans ma permission; et, ce qui me fait plus de peine, ils n'auroient point été témoins de ma folie. Je n'aurois pas été obligé de les frapper en me défendant contre eux, et ils ne m'auroient pas maltraité et lié comme ils ont fait, pour me conduire et me faire enfermer dans l'hôpital des fous, où je puis vous assurer que chaque jour, pendant tout le temps que j'ai été détenu dans cet enfer, on n'a pas manqué de me bien régaler à grands coups de nerf de bœuf. »

Abou Hassan racontoit au calife ses sujets de plainte avec beaucoup de chaleur et de véhémence. Le calife savoit mieux que lui tout ce qui s'étoit passé, et il étoit ravi en lui-même d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avoit imaginé pour le jeter dans l'égarement où il le voyoit encore; mais il ne put entendre ce récit fait avec tant de naïveté, sans faire un grand éclat de rire.

Abou Hassan, qui croyoit son récit digne de compassion, et que tout le monde devoit y être aussi sensible que lui, se scandalisa fort de cet éclat de rire du faux marchand de Moussoul. « Vous moquez-vous de moi, lui dit-il, de me rire ainsi au nez, ou croyez-vous que je me moque de vous quand je vous parle très sérieusement? Voulez-vous des preuves réelles de ce que j'avance? Tenez, voyez et regardez vous-même : vous me direz après cela si je me moque. » En disant ces paroles il se baissa; et en se découvrant les épaules et le sein, il fit voir au calife les cicatrices et les meurtrissures que lui avoient causées les coups de nerf de bœuf qu'il avoit reçus.

Le calife ne put regarder ces objets sans horreur. Il eut compassion du pauvre Abou Hassan, et il fut très fâché que la raillerie eût été poussée si loin. Il rentra aussitôt en lui-même; et en embrassant Abou Hassan de tout son cœur : « Levez-vous, je vous en supplie, mon cher frère, lui dit-il d'un grand sérieux : venez, et allons chez vous; je veux encore avoir l'avantage de me réjouir ce soir avec vous. Demain, s'il plaît à Dieu, vous verrez que tout ira le mieux du monde. »

Abou Hassan, malgré sa résolution, et contre le serment qu'il avoit fait de ne pas recevoir

chez lui le même étranger une seconde fois, ne put résister aux caresses du calife, qu'il prenoit toujours pour un marchand de Moussoul. « Je le veux bien, dit-il au faux marchand; mais, ajouta-t-il, à une condition que vous vous engagerez à tenir avec serment : c'est de me faire la grâce de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi, afin que le démon ne vienne pas me troubler la cervelle comme il a fait la première fois. » Le faux marchand promit tout. Ils se levèrent tous deux, et ils prirent le chemin de la ville. Le calife, pour engager davantage Abou Hassan : « Prenez confiance en moi, lui dit-il; je ne vous manquerai pas de parole, je vous le promets en homme d'honneur. Après cela vous ne devez pas hésiter à mettre votre assurance en une personne comme moi, qui vous souhaite toute sorte de biens et de prospérités, et dont vous verrez les effets. »

« Je ne vous demande pas cela, repartit Abou Hassan en s'arrêtant tout court; je me rends de bon cœur à vos importunités, mais je vous dispense de vos souhaits, et je vous supplie au nom de Dieu de ne m'en faire aucun. Tout le mal qui m'est arrivé jusqu'à présent n'a pris sa source, avec la porte ouverte, que de ceux que vous m'avez déjà faits. »

« Hé bien, répliqua le calife en riant en lui-

même de l'imagination toujours blessée d'Abou Hassan, puisque vous le voulez ainsi, vous serez obéi, et je vous promets de ne vous en jamais faire. — Vous me faites plaisir de me parler ainsi, lui dit Abou Hassan, et je ne vous demande autre chose; je serai trop content, pourvu que vous teniez votre parole; je vous tiens quitte de tout le reste. »

Abou Hassan et le calife suivi de son esclave, en s'entretenant ainsi, approchoient insensiblement du rendez-vous : le jour commençoit à finir lorsqu'ils arrivèrent à la maison d'Abou Hassan. Aussitôt il appela sa mère, et fit apporter de la lumière. Il pria le calife de prendre place sur le sofa, et il se mit près de lui. En peu de temps le souper fut servi sur la table qu'on avoit approchée près d'eux. Ils mangèrent sans cérémonie. Quand ils eurent achevé, la mère d'Abou Hassan vint desservir, mit le fruit sur la table, et le vin avec les tasses près de son fils; ensuite elle se retira, et ne parut pas davantage.

Abou Hassan commença à se verser du vin le premier, et en versa ensuite au calife. Ils burent chacun cinq ou six coups, en s'entretenant de choses indifférentes. Quand le calife vit qu'Abou Hassan commençoit à s'échauffer, il le mit sur le chapitre de ses amours, et il lui demanda s'il n'avoit jamais aimé.

« Mon frère, répliqua familièrement Abou Hassan, qui croyoit parler à son hôte comme à son égal, je n'ai jamais regardé l'amour, ou le mariage, si vous voulez, que comme une servitude à laquelle j'ai toujours eu de la répugnance à me soumettre; et jusqu'à présent je vous avouerai que je n'ai aimé que la table, la bonne chère, et surtout le bon vin; en un mot, qu'à bien me divertir et à m'entretenir agréablement avec des amis. Je ne vous assure pourtant pas que je fusse indifférent pour le mariage ni incapable d'attachement, si je pouvois rencontrer une femme de la beauté et de la belle humeur de celle que je vis en songe cette nuit fatale que je vous reçus ici la première fois, et que, pour mon malheur, vous laissâtes la porte de ma chambre ouverte; qui voulût bien passer les soirées à boire avec moi; qui sût chanter, jouer des instrumens et m'entretenir agréablement; qui ne s'étudiât enfin qu'à me plaire et à me divertir. Je crois au contraire que je changerois toute mon indifférence en un parfait attachement pour une telle personne, et que je croirois vivre très heureux avec elle. Mais où trouver une femme telle que je viens de vous la dépeindre, ailleurs que dans le palais du Commandeur des croyans, chez le grand-vizir Giafar, ou chez les seigneurs de la cour les plus

puissans, à qui l'or et l'argent ne manquent pas pour s'en pourvoir? J'aime donc mieux m'en tenir à la bouteille; c'est un plaisir à peu de frais qui m'est commun avec eux. » En disant ces paroles, il prit la tasse et il se versa du vin : « Prenez votre tasse, que je vous en verse aussi, dit-il au calife, et continuons de goûter un plaisir si charmant. »

Quand le calife et Abou Hassan eurent bu : « C'est grand dommage, reprit le calife, qu'un aussi galant homme que vous êtes, qui n'est pas indifférent pour l'amour, mène une vie si solitaire et si retirée. »

« Je n'ai pas de peine, repartit Abou Hassan, à préférer la vie tranquille que vous voyez que je mène, à la compagnie d'une femme qui ne seroit peut-être pas d'une beauté à me plaire, et qui d'ailleurs me causeroit mille chagrins par ses imperfections et par sa mauvaise humeur. »

Ils poussèrent entre eux la conversation assez loin sur ce sujet; et le calife qui vit Abou Hassan au point où il le désiroit : « Laissez-moi faire, lui dit-il; puisque vous avez le bon goût de tous les honnêtes gens, je veux vous trouver votre fait, et il ne vous en coûtera rien. » A l'instant il prit la bouteille et la tasse d'Abou Hassan, dans laquelle il jeta adroitement une pincée de la poudre dont il s'étoit déjà servi, lui versa une rasade; et

en lui présentant la tasse : « Prenez, continua-t-il, et buvez d'avance à la santé de cette belle qui doit faire le bonheur de votre vie; vous en serez content. »

Abou Hassan prit la tasse en riant; et en branlant la tête : « Vaille que vaille, dit-il, puisque vous le voulez! Je ne saurois commettre une incivilité envers vous, ni désobliger un hôte de votre mérite pour une chose de peu de conséquence. Je vais donc boire à la santé de cette belle que vous me promettez, quoique, content de mon sort, je ne fasse aucun fondement sur votre promesse. »

Abou Hassan n'eut pas plus tôt bu la rasade, qu'un profond assoupissement s'empara de ses sens comme les deux autres fois, et le calife fut encore le maître de disposer de lui à sa volonté. Il dit aussitôt à l'esclave qu'il avoit amené, de prendre Abou Hassan, et de l'emporter au palais. L'esclave l'enleva; et le calife, qui n'avoit pas dessein de renvoyer Abou Hassan comme la première fois, ferma la porte de la chambre en sortant.

L'esclave suivit avec sa charge, et quand le calife fut arrivé au palais, il fit coucher Abou Hassan sur un sofa dans le quatrième salon, d'où il l'avoit fait reporter chez lui assoupi et endormi il y avoit un mois. Avant de le laisser dormir, il

commanda qu'on lui mît le même habit dont il avoit été revêtu par son ordre, pour lui faire faire le personnage de calife; ce qui fut fait en sa présence; ensuite il commanda à chacun de s'aller coucher, et ordonna au chef et aux autres officiers de la chambre, aux musiciennes et aux mêmes dames qui s'étoient trouvées dans ce salon lorsqu'il avoit bu le dernier verre de vin qui lui avoit causé l'assoupissement, de se trouver, sans faute, le lendemain à la pointe du jour à son réveil, et il enjoignit à chacun de bien faire son personnage.

Le calife alla se coucher, après avoir fait avertir Mesrour de venir l'éveiller avant qu'on entrât dans le même cabinet où il s'étoit déjà caché.

Mesrour ne manqua pas d'éveiller le calife précisément à l'heure qu'il lui avoit marquée. Il se fit habiller promptement, et sortit pour se rendre au salon, où Abou Hassan dormoit encore. Il trouva les officiers des eunuques, ceux de la chambre, les dames et les musiciennes à la porte, qui attendoient son arrivée. Il leur dit en peu de mots quelle étoit son intention; puis il entra, et alla se placer dans le cabinet fermé de jalousies. Mesrour, tous les autres officiers, les dames et les musiciennes entrèrent après lui, et se rangèrent autour du sofa sur lequel Abou Hassan étoit couché; de manière qu'ils n'empê-

choient pas le calife de le voir, et de remarquer toutes ses actiòns.

Les choses ainsi disposées, dans le temps que la poudre du calife eut fait son effet, Abou Hassan s'éveilla sans ouvrir les yeux, et il jeta un peu de pituite qui fut reçue dans un petit bassin d'or, comme la première fois. Dans ce moment, les sept chœurs de musiciennes mêlèrent leurs voix toutes charmantes au son des hautbois, des flûtes douces et autres instrumens, et firent entendre un concert très agréable.

La surprise d'Abou Hassan fut extrême, quand il entendit une musique si harmonieuse; il ouvrit les yeux, et elle redoubla lorsqu'il aperçut les dames et les officiers qui l'environnoient, et qu'il crut reconnoître. Le salon où il se trouvoit lui parut le même que celui qu'il avoit vu dans son premier rêve; il y remarquoit la même illumination, le même ameublement et les mêmes ornemens.

Le concert cessa, afin de donner lieu au calife d'être attentif à la contenance de son nouvel hôte, et à tout ce qu'il pourroit dire dans sa surprise. Les dames, Mesrour et tous les officiers de la chambre, en gardant un grand silence, demeurèrent chacun dans leur place avec un grand respect. « Hélas! s'écria Abou Hassan en se mordant les doigts, et si haut que le calife

l'entendit avec joie, me voilà retombé dans le même songe et dans la même illusion qu'il y a un mois : je n'ai qu'à m'attendre encore une fois aux coups de nerf de bœuf, à l'hôpital des fous et à la cage de fer. Dieu tout-puissant, ajouta-t-il, je me remets entre les mains de votre divine providence! C'est un malhonnête homme que je reçus chez moi hier au soir, qui est la cause de cette illusion et des peines que j'en pourrai souffrir. Le traître et le perfide qu'il est m'avoit promis avec serment qu'il fermeroit la porte de ma chambre en sortant de chez moi; mais il ne l'a pas fait, et le diable y est entré, qui me bouleverse la cervelle par ce maudit songe de Commandeur des croyans, et par tant d'autres fantômes dont il me fascine les yeux. Que Dieu te confonde, Satan, et puisses-tu être accablé sous une montagne de pierres! »

Après ces dernières paroles, Abou Hassan ferma les yeux, et demeura recueilli en lui-même, l'esprit fort embarrassé. Un moment après, il les ouvrit; et en les jetant de côté et d'autre sur tous les objets qui se présentoient à sa vue : « Grand Dieu! s'écria-t-il encore une fois avec moins d'étonnement et en souriant, je me remets entre les mains de votre providence, préservez-moi de la tentation de Satan! » Puis en refermant les yeux : « Je sais, continua-t-il, ce que je ferai;

je vais dormir jusqu'à ce que Satan me quitte et s'en retourne par où il est venu, quand je devrois attendre jusqu'à midi. »

On ne lui donna pas le temps de se rendormir, comme il venoit de se le proposer. Force des cœurs, une des dames qu'il avoit vue la première fois, s'approcha de lui; et en s'asseyant sur le bord du sofa : « Commandeur des croyans, lui dit-elle respectueusement, je supplie votre majesté de me pardonner si je prends la liberté de l'avertir de ne pas se rendormir, mais de faire ses efforts pour se réveiller et se lever, parce que le jour commence à paroître. — Retire-toi, Satan, » dit Abou Hassan en entendant cette voix. Puis en regardant Force des cœurs : « Est-ce moi, lui dit-il, que vous appelez Commandeur des croyans? Vous me prenez pour un autre certainement. »

« C'est à votre majesté, reprit Force des cœurs, que je donne ce titre, qui lui appartient comme au souverain de tout ce qu'il y a au monde de musulmans, dont je suis très humblement esclave, et à qui j'ai l'honneur de parler. Votre majesté veut se divertir, sans doute, ajouta-t-elle en faisant semblant de s'être oubliée elle-même, à moins que ce ne soit un reste de quelque songe fâcheux; mais si elle veut bien ouvrir les yeux, les nuages qui peuvent lui troubler l'imagination se dissi-

peront, et elle verra qu'elle est dans son palais, environnée de ses officiers et de toutes tant que nous sommes de ses esclaves, prêtes à lui rendre nos services ordinaires. Au reste, votre majesté ne doit pas s'étonner de se voir dans ce salon, et non pas dans son lit; elle s'endormit hier si subitement, que nous ne voulûmes pas l'éveiller pour la conduire jusqu'à sa chambre, et nous nous contentâmes de la coucher commodément sur ce sofa. »

Force des cœurs dit tant d'autres choses à Abou Hassan, qui lui parurent vraisemblables, qu'enfin il se mit sur son séant. Il ouvrit les yeux, et il la reconnut, de même que Bouquet de perles et les autres dames qu'il avoit déjà vues. Alors elles s'approchèrent toutes ensemble, et Force des cœurs, en reprenant la parole : « Commandeur des croyans et vicaire du prophète en terre, dit-elle, votre majesté aura pour agréable que nous l'avertissions encore qu'il est temps qu'elle se lève; voilà le jour qui paroît. »

« Vous êtes des fâcheuses et des importunes, reprit Abou Hassan en se frottant les yeux : je ne suis pas le Commandeur des croyans, je suis Abou Hassan, je le sais bien, et vous ne me persuaderez pas le contraire. — Nous ne connoissons pas Abou Hassan dont votre majesté nous parle, reprit Force des cœurs; nous ne voulons

pas même le connoître; nous connoissons votre majesté pour le Commandeur des croyans, et elle ne nous persuadera jamais qu'elle ne le soit pas. »

Abou Hassan jetoit les yeux de tous côtés, et se trouvoit comme enchanté de se voir dans le même salon où il s'étoit déjà trouvé; mais il attribuoit tout cela à un songe pareil à celui qu'il avoit eu, et dont il craignoit les suites fâcheuses. « Dieu me fasse miséricorde, s'écria-t-il en élevant les mains et les yeux, comme un homme qui ne sait où il en est; je me remets entre ses mains! Après ce que je vois, je ne puis douter que le diable qui est entré dans ma chambre, ne m'obsède et ne trouble mon imagination de toutes ces visions. » Le calife qui le voyoit, et qui venoit d'entendre toutes ses exclamations, se mit à rire de si bon cœur, qu'il eut bien de la peine à s'empêcher d'éclater.

Abou Hassan cependant s'étoit couché, et il avoit refermé les yeux. « Commandeur des croyans, lui dit aussitôt Force des cœurs, puisque votre majesté ne se lève pas après l'avoir avertie qu'il est jour, selon notre devoir, et qu'il est nécessaire qu'elle vaque aux affaires de l'empire, dont le gouvernement lui est confié, nous userons de la permission qu'elle nous a donnée en pareil cas. » En même temps elle le prit par

un bras, et elle appela les autres dames, qui lui aidèrent à le faire sortir du lit, et le portèrent, pour ainsi dire, jusqu'au milieu du salon, où elles le mirent sur son séant. Elles se prirent ensuite chacune par la main, et elles dansèrent et sautèrent autour de lui au son de tous les instrumens et de tous les tambours de basque, que l'on faisoit retentir sur sa tête et autour de ses oreilles.

Abou Hassan se trouva dans une perplexité d'esprit inexprimable. « Serois-je véritablement calife et Commandeur des croyans ? » se disoit-il à lui-même. Enfin dans l'incertitude où il étoit, il vouloit dire quelque chose, mais le grand bruit de tous les instrumens l'empêchoit de se faire entendre. Il fit signe à Bouquet de perles et à Étoile du matin, qui se tenoient par la main en dansant autour de lui, qu'il vouloit parler. Aussitôt elles firent cesser la danse et les instrumens, et elles s'approchèrent de lui : « Ne mentez-pas, leur dit-il fort ingénument, et dites-moi, dans la vérité, qui je suis. »

« Commandeur des croyans, répondit Étoile du matin, votre majesté veut nous surprendre en nous faisant cette demande, comme si elle ne savoit pas elle-même qu'elle est le Commandeur des croyans et le vicaire en terre du prophète de Dieu, maître de l'un et de l'autre monde,

de ce monde où nous sommes et du monde à venir après la mort. Si cela n'étoit pas, il faudroit qu'un songe extraordinaire lui eût fait oublier ce qu'elle est. Il pourroit bien en être quelque chose, si l'on considère que votre majesté a dormi cette nuit plus long-temps qu'à l'ordinaire; néanmoins, si votre majesté veut bien me le permettre, je la ferai ressouvenir de ce qu'elle fit hier dans toute la journée. » Elle lui raconta donc son entrée au conseil, le châtiment de l'iman et des quatre vieillards par le juge de police; le présent d'une bourse de pièces d'or envoyée par son vizir à la mère d'un nommé Abou Hassan; ce qu'il fit dans l'intérieur de son palais, et ce qui se passa aux trois repas qui lui furent servis dans les trois salons, jusqu'au dernier. « C'est dans ce dernier salon que votre majesté, continua-t-elle en s'adressant à lui, après nous avoir fait mettre à table à ses côtés, nous fit l'honneur d'entendre nos chansons et de recevoir du vin de nos mains, jusqu'au moment où votre majesté s'endormit de la manière que Force des cœurs vient de le raconter. Depuis ce temps, votre majesté, contre sa coutume, a toujours dormi d'un profond sommeil jusqu'à présent qu'il est jour. Bouquet de perles, toutes les autres esclaves et tous les officiers qui sont ici, certifieront la même chose. Ainsi, que votre ma-

jesté se mette donc en état de faire sa prière, car il en est temps.»

« Bon, bon, reprit Abou Hassan en branlant la tête, vous m'en feriez bien accroire si je voulois vous écouter. Et moi, continua-t-il, je vous dis que vous êtes toutes des folles, et que vous avez perdu l'esprit. C'est cependant un grand dommage, car vous êtes de jolies personnes. Apprenez que depuis que je ne vous ai vues, je suis allé chez moi; que j'y ai fort maltraité ma mère; qu'on m'a mené à l'hôpital des fous, où je suis resté malgré moi plus de trois semaines, pendant lesquelles le concierge n'a pas manqué de me régaler chaque jour de cinquante coups de nerf de bœuf. Et vous voudriez que tout cela ne fût qu'un songe? Vous vous moquez. »

Commandeur des croyans, repartit Étoile du matin, nous sommes prêtes, toutes tant que nous sommes, de jurer par ce que votre majesté a de plus cher, que tout ce qu'elle nous dit n'est qu'un songe. Elle n'est pas sortie de ce salon depuis hier, et elle n'a pas cessé de dormir toute la nuit jusqu'à présent. »

La confiance avec laquelle cette dame assuroit à Abou Hassan que tout ce qu'elle lui disoit étoit véritable, et qu'il n'étoit point sorti du salon depuis qu'il y étoit entré, le mit encore une fois dans un état à ne savoir que croire de ce

qu'il étoit et de ce qu'il voyoit. Il demeura un espace de temps abîmé dans ses pensées. « O ciel! disoit-il en lui-même, suis-je Abou Hassan? suis-je Commandeur des croyans? Dieu tout-puissant, éclairez mon entendement: faites-moi connoître la vérité, afin que je sache à quoi m'en tenir. » Il découvrit ensuite ses épaules encore toutes livides des coups qu'il avoit reçus; et en les montrant aux dames: « Voyez, leur dit-il, et jugez si de pareilles blessures peuvent venir en songe ou en dormant. A mon égard, je puis vous assurer qu'elles ont été très réelles; et la douleur que j'en ressens encore m'en est un sûr garant, qui ne me permet pas d'en douter. Si cela néanmoins m'est arrivé en dormant, c'est la chose du monde la plus extraordinaire et la plus étonnante, et je vous avoue qu'elle me passe. »

Dans l'incertitude où étoit Abou Hassan de son état, il appela un des officiers du calife, qui étoit près de lui: « Approchez-vous, dit-il, et mordez-moi le bout de l'oreille, que je juge si je dors ou si je veille. » L'officier s'approcha, lui prit le bout de l'oreille entre les dents, et le serra si fort, qu'Abou Hassan fit un cri effroyable.

A ce cri, tous les instrumens de musique jouèrent en même temps, et les dames et les officiers se mirent à danser, à chanter et à sauter autour

d'Abou Hassan avec un si grand bruit, qu'il entra dans une espèce d'enthousiasme qui lui fit faire mille folies. Il se mit à chanter comme les autres. Il déchira le bel habit de calife dont on l'avoit revêtu. Il jeta par terre le bonnet qu'il avoit sur la tête, et, nu en chemise et en caleçon, il se leva brusquement et se jeta entre deux dames qu'il prit par la main, et se mit à danser et à sauter avec tant d'action, de mouvement et de contorsions bouffonnes et divertissantes, que le calife ne put plus se contenir dans l'endroit où il étoit. La plaisanterie subite d'Abou Hassan le fit rire avec tant d'éclat, qu'il se laissa aller à la renverse, et se fit entendre par-dessus tout le bruit des instrumens de musique et des tambours de basque. Il fut si long-temps sans pouvoir se retenir, que peu s'en fallut qu'il ne s'en trouvât incommodé. Enfin, il se releva, et il ouvrit la jalousie. Alors en avançant la tête et en riant toujours : « Abou Hassan, Abou Hassan, s'écria-t-il, veux-tu donc me faire mourir à force de rire? »

A la voix du calife, tout le monde se tut, et le bruit cessa. Abou Hassan s'arrêta comme les autres, et tourna la tête du côté qu'elle s'étoit fait entendre. Il reconnut le calife, et en même temps le marchand de Moussoul. Il ne se déconcerta pas pour cela; au contraire, il comprit dans ce moment qu'il étoit bien éveillé, et que tout ce

qui lui étoit arrivé étoit très réel, et non pas un songe. Il entra dans la plaisanterie et dans l'intention du calife : « Ha, ha, s'écria-t-il en le regardant avec assurance, vous voilà donc, marchand de Moussoul! Quoi! vous vous plaignez que je vous fais mourir, vous qui êtes cause des mauvais traitemens que j'ai faits à ma mère, et de ceux que j'ai reçus pendant un si long temps à l'hôpital des fous; vous qui avez si fort maltraité l'iman de la mosquée de mon quartier, et les quatre scheicks mes voisins; car ce n'est pas moi, je m'en lave les mains; vous qui m'avez causé tant de peines d'esprit et tant de traverses. Enfin, n'est-ce pas vous qui êtes l'agresseur, et ne suis-je pas l'offensé? »

« Tu as raison, Abou Hassan, répondit le calife en continuant de rire; mais pour te consoler et pour te dédommager de toutes tes peines, je suis prêt, et j'en prends Dieu à témoin, à te faire, à ton choix, telle réparation que tu voudras m'imposer. »

En achevant ces paroles, le calife descendit du cabinet, entra dans le salon. Il se fit apporter un de ses plus beaux habits, et commanda aux dames de faire la fonction des officiers de la chambre, et d'en revêtir Abou Hassan. Quand elles l'eurent habillé : « Tu es mon frère, lui dit le calife en l'embrassant; demande-moi tout ce qui peut te faire plaisir, je te l'accorderai. »

« Commandeur des croyans, reprit Abou Hassan, je supplie votre majesté de m'apprendre ce qu'elle a fait pour me démonter ainsi le cerveau, et quel a été son dessein; cela m'importe présentement plus que toute autre chose, pour remettre entièrement mon esprit dans son assiette ordinaire. »

Le calife voulut bien donner cette satisfaction à Abou Hassan. « Tu dois savoir premièrement, lui dit-il, que je me déguise assez souvent, et particulièrement la nuit, pour connoître par moi-même si tout est dans l'ordre dans la ville de Bagdad; et comme je suis bien aise de savoir aussi ce qui se passe aux environs, je me suis fixé un jour, qui est le premier de chaque mois, pour faire un grand tour au dehors, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et je reviens toujours par le pont. Je revenois de faire ce tour, le soir que tu m'invitas à souper chez toi. Dans notre entretien tu me marquas que la seule chose que tu désirois, c'étoit d'être calife et Commandeur des croyans l'espace de vingt-quatre heures seulement, pour mettre à la raison l'iman de la mosquée de ton quartier, et les quatre scheiks ses conseillers. Ton désir me parut très propre pour m'en donner un sujet de divertissement; et dans cette vue j'imaginai sur-le-champ le moyen de te procurer la satisfaction que tu dé-

sirois. J'avois sur moi de la poudre qui fait dormir du moment qu'on l'a prise, à ne pouvoir se réveiller qu'au bout d'un certain temps. Sans que tu t'en aperçusses, j'en jetai une dose dans la dernière tasse que je te présentai, et tu bus. Le sommeil te prit dans le moment, et je te fis enlever et emporter à mon palais par mon esclave, après avoir laissé la porte de ta chambre ouverte en sortant. Il n'est pas nécessaire de te dire ce qui t'arriva dans mon palais à ton réveil et pendant la journée jusqu'au soir, où, après avoir été bien régalé par mon ordre, une de mes esclaves qui te servoit, jeta une autre dose de la même poudre dans le dernier verre qu'elle te présenta, et que tu bus. Le grand assoupissement te prit aussitôt, et je te fis reporter chez toi par le même esclave qui t'avoit apporté, avec ordre de laisser encore la porte de ta chambre ouverte en sortant. Tu m'as raconté toi-même tout ce qui t'est arrivé le lendemain et les jours suivans. Je ne m'étois pas imaginé que tu dusses souffrir autant que tu as souffert en cette occasion; mais, comme je m'y suis déjà engagé envers toi, je ferai toutes choses pour te consoler et te donner lieu d'oublier tous tes maux. Vois donc ce que je puis faire pour te faire plaisir, et demande-moi hardiment ce que tu souhaites. »

« Commandeur des croyans, reprit Abou Has-

san, quelque grands que soient les maux que j'ai soufferts, ils sont effacés de ma mémoire, du moment que j'apprends qu'ils me sont venus de la part de mon souverain seigneur et maître. A l'égard de la générosité dont votre majesté s'offre de me faire sentir les effets avec tant de bonté, je ne doute nullement de sa parole irrévocable; mais comme l'intérêt n'a jamais eu d'empire sur moi, puisqu'elle me donne cette liberté, la grâce que j'ose lui demander, c'est de me donner assez d'accès près de sa personne, pour avoir le bonheur d'être toute ma vie l'admirateur de sa grandeur. »

Ce dernier témoignage de désintéressement d'Abou Hassan acheva de lui mériter toute l'estime du calife. « Je te sais bon gré de ta demande, lui dit le calife; je te l'accorde, avec l'entrée libre dans mon palais à toute heure, en quelque endroit que je me trouve. » En même temps il lui assigna un logement dans le palais. A l'égard de ses appointemens, il lui dit qu'il ne vouloit pas qu'il eût affaire à ses trésoriers, mais à sa personne même; et sur-le-champ il lui fit donner par son trésorier particulier une bourse de mille pièces d'or. Abou Hassan fit de profonds remercîmens au calife, qui le quitta pour aller tenir conseil selon la coutume.

Abou Hassan prit ce temps-là pour aller au

plus tôt informer sa mère de tout ce qui se passoit, et lui apprendre sa bonne fortune.

Il lui fit connoître que tout ce qui lui étoit arrivé n'étoit point un songe; qu'il avoit été calife, et qu'il en avoit réellement fait les fonctions pendant un jour entier, et reçu véritablement les honneurs; qu'elle ne devoit pas douter de ce qu'il lui disoit, puisqu'il en avoit eu la confirmation de la propre bouche du calife même.

La nouvelle de l'histoire d'Abou Hassan ne tarda guère à se répandre dans toute la ville de Bagdad; elle passa même dans les provinces voisines, et de là dans les plus éloignées, avec les circonstances toutes singulières et divertissantes dont elle avoit été accompagnée.

La nouvelle faveur d'Abou Hassan le rendoit extrêmement assidu auprès du calife. Comme il étoit naturellement de bonne humeur, et qu'il faisoit naître la joie partout où il se trouvoit, par ses bons mots et par ses plaisanteries, le calife ne pouvoit guère se passer de lui, et il ne faisoit aucune partie de divertissement sans l'y appeler; il le menoit même quelquefois chez Zobéide son épouse, à qui il avoit raconté son histoire, qui l'avoit extrêmement divertie. Zobéide le goûtoit assez; mais elle remarqua que toutes les fois qu'il accompagnoit le calife chez

elle, il avoit toujours les yeux sur une de ses esclaves appelée Nouzhatoul-Aouadat [1]; c'est pourquoi elle résolut d'en avertir le calife. « Commandeur des croyans, dit un jour la princesse au calife, vous ne remarquez peut-être pas comme moi, que toutes les fois qu'Abou Hassan vous accompagne ici, il ne cesse d'avoir les yeux sur Nouzhatoul-Aouadat, et qu'il ne manque jamais de la faire rougir. Vous ne doutez point que ce ne soit une marque certaine qu'elle ne le hait pas. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, nous ferons un mariage de l'un et de l'autre. »

« Madame, reprit le calife, vous me faites souvenir d'une chose que je devrois avoir déjà faite. Je sais le goût d'Abou Hassan sur le mariage, par lui-même, et je lui avois toujours promis de lui donner une femme dont il auroit tout sujet d'être content. Je suis bien aise que vous m'en ayez parlé, et je ne sais comment la chose m'étoit échappée de la mémoire. Mais il vaut mieux qu'Abou Hassan ait suivi son inclination, par le choix qu'il a fait lui-même. D'ailleurs, puisque Nouzhatoul-Aouadat ne s'en éloigne pas, nous ne devons point hésiter sur ce mariage. Les voilà l'un et l'autre, ils n'ont qu'à déclarer s'ils y consentent. »

[1] C'est-à-dire, divertissement qui rappelle, ou qui fait revenir.

Abou Hassan se jeta aux pieds du calife et de Zobéide, pour leur marquer combien il étoit sensible aux bontés qu'ils avoient pour lui. « Je ne puis, dit-il en se relevant, recevoir une épouse de meilleures mains; mais je n'ose espérer que Nouzhatoul-Aouadat veuille me donner la sienne d'aussi bon cœur que je suis prêt à lui donner la mienne. » En achevant ces paroles, il regarda l'esclave de la princesse, qui témoigna assez de son côté par son silence respectueux, et par la rougeur qui lui montoit au visage, qu'elle étoit toute disposée à suivre la volonté du calife et de Zobéide sa maîtresse.

Le mariage se fit, et les noces furent célébrées dans le palais avec de grandes réjouissances, qui durèrent plusieurs jours. Zobéide se fit un point d'honneur de faire de riches présens à son esclave, pour faire plaisir au calife; et le calife de son côté, en considération de Zobéide, en usa de même envers Abou Hassan.

La mariée fut conduite au logement que le calife avoit assigné à Abou Hassan son mari, qui l'attendoit avec impatience. Il la reçut au bruit de tous les instrumens de musique, et des chœurs de musiciens et de musiciennes du palais, qui faisoient retentir l'air du concert de leurs voix et de leurs instrumens.

Plusieurs jours se passèrent en fêtes et en ré-

jouissances accoutumées dans ces sortes d'occasions, après lesquels on laissa les nouveaux mariés jouir paisiblement de leurs amours. Abou Hassan et sa nouvelle épouse étoient charmés l'un de l'autre. Ils vivoient dans une union si parfaite, que hors le temps qu'ils employoient à faire leur cour, l'un au calife, et l'autre à la princesse Zobéide, ils étoient toujours ensemble, et ne se quittoient point. Il est vrai que Nouzhatoul-Aouadat avoit toutes les qualités d'une femme capable de donner de l'amour et de l'attachement à Abou Hassan, puisqu'elle étoit selon les souhaits sur lesquels il s'étoit expliqué au calife, c'est-à-dire, en état de lui tenir tête à table. Avec ces dispositions, ils ne pouvoient manquer de passer ensemble leur temps très agréablement. Aussi leur table étoit-elle toujours mise, et couverte, à chaque repas, des mets les plus délicats et les plus friands qu'un traiteur avoit soin de leur apprêter et de leur fournir. Le buffet étoit toujours chargé de vin le plus exquis, et disposé de manière qu'il étoit à la portée de l'un et de l'autre lorsqu'ils étoient à table. Là, ils jouissoient d'un agréable tête-à-tête, et s'entretenoient de mille plaisanteries qui leur faisoient faire des éclats de rire plus ou moins grands, selon qu'ils avoient mieux ou moins bien rencontré à dire quelque chose capable de les ré-

jouir. Le repas du soir étoit particulièrement consacré à la joie. Ils ne s'y faisoient servir que des fruits excellens, des gâteaux et des pâtes d'amandes; et à chaque coup de vin qu'ils buvoient, ils s'excitoient l'un et l'autre par quelques chansons nouvelles, qui fort souvent étoient des impromptu faits à propos sur le sujet dont ils s'entretenoient. Ces chansons étoient aussi quelquefois accompagnées d'un luth, ou de quelque autre instrument dont ils savoient toucher l'un et l'autre.

Abou Hassan et Nouzhatoul-Aouadat passèrent ainsi un assez long espace de temps à faire bonne chère et à se bien divertir. Ils ne s'étoient jamais mis en peine de leur dépense de bouche; et le traiteur qu'ils avoient choisi pour cela avoit fait toutes les avances. Il étoit juste qu'il reçût quelque argent, c'est pourquoi il leur présenta le mémoire de ce qu'il avoit avancé. La somme se trouva très forte. On y ajouta celle à quoi pouvoit monter la dépense déjà faite en habits de noces des plus riches étoffes pour l'un et pour l'autre, et en joyaux de très grand prix pour la mariée; et la somme se trouva si excessive, qu'ils s'aperçurent, mais trop tard, que de tout l'argent qu'ils avoient reçu des bienfaits du calife et de la princesse Zobéide, en considération de leur mariage, il ne leur restoit précisément que ce

qu'il falloit pour y satisfaire. Cela leur fit faire de grandes réflexions sur le passé, qui ne remédioient point au mal présent. Abou Hassan fut d'avis de payer le traiteur, et sa femme y consentit. Ils le firent venir et lui payèrent tout ce qu'ils lui devoient, sans rien témoigner de l'embarras où ils alloient se trouver sitôt qu'ils auroient fait ce paiement.

Le traiteur se retira fort content d'avoir été payé en belles pièces d'or à fleurs de coin : on n'en voyoit pas d'autres dans le palais du calife. Abou Hassan et Nouzhatoul-Aouadat ne le furent guère d'avoir vu le fond de leur bourse. Ils demeurèrent dans un grand silence, les yeux baissés, et fort embarrassés de l'état où ils se voyoient réduits dès la première année de leur mariage.

Abou Hassan se souvenoit bien que le calife, en le recevant dans son palais, lui avoit promis de ne le laisser manquer de rien. Mais quand il considéroit qu'il avoit prodigué en si peu de temps les largesses de sa main libérale, outre qu'il n'étoit pas d'humeur à demander, il ne vouloit pas aussi s'exposer à la honte de déclarer au calife le mauvais usage qu'il en avoit fait, et le besoin où il étoit d'en recevoir de nouvelles. D'ailleurs, il avoit abandonné son bien de patrimoine à sa mère, sitôt que le calife l'avoit retenu près

de sa personne, et il étoit fort éloigné de recourir à la bourse de sa mère, à qui il auroit fait connoître, par ce procédé, qu'il étoit retombé dans le même désordre qu'après la mort de son père.

De son côté, Nouzhatoul-Aouadat, qui regardoit les libéralités de Zobéide, et la liberté qu'elle lui avoit accordée en la mariant, comme une récompense plus que suffisante de ses services et de son attachement, ne croyoit pas être en droit de lui rien demander davantage.

Abou Hassan rompit enfin le silence; et en regardant Nouzhatoul-Aouadat avec un visage ouvert: « Je vois bien, lui dit-il, que vous êtes dans le même embarras que moi, et que vous cherchez quel parti nous devons prendre dans une aussi fâcheuse conjoncture que celle-ci, où l'argent vient de nous manquer tout à coup, sans que nous l'ayons prévu. Je ne sais quel peut être votre sentiment; pour moi, quoi qu'il puisse arriver, mon avis n'est pas de retrancher notre dépense ordinaire de la moindre chose, et je crois que de votre côté vous ne m'en dédirez pas. Le point est de trouver le moyen d'y fournir, sans avoir la bassesse d'en demander, ni moi au calife, ni vous à Zobéide; et je crois l'avoir trouvé. Mais pour cela, il faut que nous nous aidions l'un l'autre. »

Ce discours d'Abou Hassan plut beaucoup à Nouzhatoul-Aouadat, et lui donna quelque espérance. « Je n'étois pas moins occupée que vous de cette pensée, lui dit-elle, et si je ne m'en expliquois pas, c'est que je n'y voyois aucun remède. Je vous avoue que l'ouverture que vous venez de me faire me fait le plus grand plaisir du monde. Mais puisque vous avez trouvé le moyen que vous dites, et que mon secours vous est nécessaire pour y réussir, vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je fasse, et vous verrez que je m'y emploierai de mon mieux. »

« Je m'attendois bien, reprit Abou Hassan, que vous ne me manqueriez pas dans cette affaire, qui vous touche autant que moi. Voici donc le moyen que j'ai imaginé pour faire en sorte que l'argent ne nous manque pas dans le besoin que nous en avons, au moins pour quelque temps. Il consiste dans une petite tromperie que nous ferons, moi au calife, et vous à Zobéide, et qui, j'en suis sûr, les divertira, et ne nous sera pas infructueuse. Je vais vous dire quelle est la tromperie que j'entends : c'est que nous mourions tous deux. »

« Que nous mourions tous deux! interrompit Nouzhatoul-Aouadat. Mourez, si vous voulez, tout seul; pour moi, je ne suis pas lasse de vivre, et je ne prétends pas, ne vous en déplaise, mou-

rir encore si tôt. Si vous n'avez pas d'autre moyen à me proposer que celui-là, vous pouvez l'exécuter vous-même; car je vous assure que je ne m'en mêlerai point. »

« Vous êtes femme, repartit Abou Hassan, je veux dire d'une vivacité et d'une promptitude surprenante : à peine me donnez-vous le temps de m'expliquer. Écoutez-moi donc un moment avec patience, et vous verrez après cela que vous voudrez bien mourir de la même mort dont je prétends mourir moi-même. Vous jugez bien que je n'entends pas parler d'une mort véritable, mais d'une mort feinte. »

« Ah! bon pour cela, interrompit encore Nouzhatoul-Aouadat; dès qu'il ne s'agira que d'une mort feinte, je suis à vous. Vous pouvez compter sur moi; vous serez témoin du zèle avec lequel je vous seconderai à mourir de cette manière; car, pour vous le dire franchement, j'ai une répugnance invincible à vouloir mourir si tôt de la manière que je l'entendois tantôt. »

« Hé bien, vous serez satisfaite, continua Abou Hassan : voici comme je l'entends, pour réussir en ce que je me propose. Je vais faire le mort; aussitôt vous prendrez un linceul, et vous m'ensevelirez, comme si je l'étois effectivement. Vous me mettrez au milieu de la chambre à la manière accoutumée, avec le turban posé sur

le visage, et les pieds tournés du côté de la Mecque, tout prêt à être porté au lieu de la sépulture. Quand tout sera ainsi disposé, vous ferez les cris et verserez les larmes ordinaires en de pareilles occasions, en déchirant vos habits et vous arrachant les cheveux, ou du moins en feignant de vous les arracher, et vous irez tout en pleurs et les cheveux épars vous présenter à Zobéide. La princesse voudra savoir le sujet de vos larmes; et dès que vous l'en aurez informée par vos paroles entrecoupées de sanglots, elle ne manquera pas de vous plaindre, et de vous faire présent de quelque somme d'argent pour aider à faire les frais de mes funérailles, et d'une pièce de brocart pour me servir de drap mortuaire, afin de rendre mon enterrement plus magnifique, et pour vous faire un habit à la place de celui qu'elle verra déchiré. Aussitôt que vous serez de retour avec cet argent et cette pièce de brocart, je me leverai du milieu de la chambre, et vous vous mettrez à ma place. Vous ferez la morte; et après vous avoir ensevelie, j'irai de mon côté faire auprès du calife le même personnage que vous aurez fait chez Zobéide; et j'ose me promettre que le calife ne sera pas moins libéral à mon égard que Zobéide l'aura été envers vous. »

Quand Abou Hassan eut achevé d'expliquer

sa pensée sur ce qu'il avoit projeté : « Je crois que la tromperie sera fort divertissante, reprit aussitôt Nouzhatoul-Aouadat, et je serai fort trompée si le calife et Zobéide ne nous en savent bon gré. Il s'agit présentement de la bien conduire : à mon égard, vous pouvez me laisser faire, je m'acquitterai de mon rôle, pour le moins, aussi bien que je m'attends que vous vous acquitterez du vôtre, et avec d'autant plus de zèle et d'attention, que j'aperçois comme vous le grand avantage que nous en devons remporter. Ne perdons point de temps. Pendant que je prendrai un linceul, mettez-vous en chemise et en caleçon ; je sais ensevelir aussi bien que qui que ce soit, car lorsque j'étois au service de Zobéide, et que quelque esclave de mes compagnes venoit à mourir, j'avois toujours la commission de l'ensevelir. »

Abou Hassan ne tarda guère à faire ce que Nouzhatoul-Aouadat lui avoit dit. Il s'étendit sur le dos tout de son long sur le linceul qui avoit été mis sur le tapis de pied au milieu de la chambre, croisa ses bras, et se laissa envelopper de manière qu'il sembloit qu'il n'y avoit qu'à le mettre dans une bière, et l'emporter pour être enterré. Sa femme lui tourna les pieds du côté de la Mecque, lui couvrit le visage d'une mousseline des plus fines, et mit son turban par-

dessus, de manière qu'il avoit la respiration libre. Elle se décoiffa ensuite, et, les larmes aux yeux, les cheveux pendans et épars, en faisant semblant de se les arracher avec de grands cris, elle se frappoit les joues, et se donnoit de grands coups sur la poitrine, avec toutes les autres marques d'une vive douleur. En cet équipage, elle sortit, et traversa une cour fort spacieuse, pour se rendre à l'appartement de la princesse Zobéide.

Nouzhatoul-Aouadat faisoit des cris si perçans, que Zobéide les entendit de son appartement. Elle commanda à ses femmes esclaves, qui étoient alors auprès d'elle, de voir d'où pouvoient venir ces plaintes et ces cris qu'elle entendoit. Elles coururent vite aux jalousies, et revinrent avertir Zobéide que c'étoit Nouzhatoul-Aouadat qui s'avançoit tout éplorée. Aussitôt la princesse, impatiente de savoir ce qui pouvoit lui être arrivé, se leva, et alla au-devant d'elle jusqu'à la porte de son antichambre.

Nouzhatoul-Aouadat joua ici son rôle en perfection. Dès qu'elle eut aperçu Zobéide, qui tenoit elle-même la portière de son antichambre entr'ouverte, et qui l'attendoit, elle redoubla ses cris en s'avançant, s'arracha les cheveux à pleines mains, se frappa les joues et la poitrine plus fortement, et se jeta à ses pieds, en les baignant de ses larmes.

Zobéide, étonnée de voir son esclave dans une affliction si extraordinaire, lui demanda ce qu'elle avoit, et quelle disgrâce lui étoit arrivée.

Au lieu de répondre, la fausse affligée continua ses sanglots quelque temps, en feignant de se faire violence pour les retenir. « Hélas! ma très honorée dame et maîtresse, s'écria-t-elle enfin avec des paroles entrecoupées de sanglots, quel malheur plus grand et plus funeste pouvoit-il m'arriver que celui qui m'oblige de venir me jeter aux pieds de votre majesté, dans la disgrâce extrême où je suis réduite! Que Dieu prolonge vos jours dans une santé parfaite, ma très respectable princesse, et vous donne de longues et heureuses années! Abou Hassan, le pauvre Abou Hassan, que vous avez honoré de vos bontés, que vous et le Commandeur des croyans m'aviez donné pour époux, ne vit plus! »

En achevant ces dernières paroles, Nouzhatoul-Aouadat redoubla ses larmes et ses sanglots, et se jeta encore aux pieds de la princesse. Zobéide fut extrêmement surprise de cette nouvelle. « Abou Hassan est mort, s'écria-t-elle, cet homme si plein de santé, si agréable et si divertissant! En vérité, je ne m'attendois pas à apprendre si tôt la mort d'un homme comme celui-là, qui promettoit une plus longue vie,

et qui la méritoit si bien. » Elle ne put s'empêcher d'en marquer sa douleur par ses larmes. Ses femmes esclaves qui l'accompagnoient, et qui avoient eu plusieurs fois leur part des plaisanteries d'Abou Hassan, quand il étoit admis aux entretiens familiers de Zobéide et du calife, témoignèrent aussi par leurs pleurs leurs regrets de sa perte, et la part qu'elles y prenoient.

Zobéide, ses femmes esclaves et Nouzhatoul-Aouadat demeurèrent un temps considérable, le mouchoir devant les yeux, à pleurer et à jeter des soupirs de cette prétendue mort. Enfin la princesse Zobéide rompit le silence : « Méchante, s'écria-t-elle, en s'adressant à la fausse veuve, c'est peut-être toi qui es cause de sa mort. Tu lui auras donné tant de sujets de chagrin par ton humeur fâcheuse, qu'enfin tu seras venue à bout de le mettre au tombeau. »

Nouzhatoul-Aouadat témoigna recevoir une grande mortification du reproche que Zobéide lui faisoit. « Ah, madame! s'écria-t-elle, je ne crois pas avoir jamais donné à votre majesté, pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être son esclave, le moindre sujet d'avoir une opinion si désavantageuse de ma conduite envers un époux qui m'a été si cher. Je m'estimerois la plus malheureuse de toutes les femmes, si vous en étiez persuadée. J'ai chéri Abou Has-

san comme une femme doit chérir un mari qu'elle aime passionnément; et je puis dire sans vanité que j'ai eu toute la tendresse qu'il méritoit que j'eusse pour lui, par toutes les complaisances raisonnables qu'il avoit pour moi, et qui m'étoient un témoignage qu'il ne m'aimoit pas moins tendrement. Je suis persuadée qu'il me justifieroit pleinement là-dessus dans l'esprit de votre majesté, s'il étoit encore au monde. Mais, madame, ajouta-t-elle en renouvelant ses larmes, son heure étoit venue, et c'est la cause unique de sa mort. »

Zobéide en effet avoit toujours remarqué dans son esclave une même égalité d'humeur, une douceur qui ne se démentoit jamais, une grande docilité, et un zèle en tout ce qu'elle faisoit pour son service, qui marquoit qu'elle agissoit plutôt par inclination que par devoir. Ainsi elle n'hésita point à l'en croire sur sa parole, et elle commanda à sa trésorière d'aller prendre dans son trésor une bourse de cent pièces de monnoie d'or, et une pièce de brocart.

La trésorière revint bientôt avec la bourse et la pièce de brocart, qu'elle mit, par ordre de Zobéide, entre les mains de Nouzhatoul-Aouadat.

En recevant ce beau présent, elle se jeta aux pieds de la princesse, et lui en fit ses très humbles remercîmens, avec une grande satisfac-

tion dans l'âme d'avoir bien réussi. « Va, lui dit Zobéide, fais servir la pièce de brocart de drap mortuaire sur la bière de ton mari, et emploie l'argent à lui faire des funérailles honorables et dignes de lui. Après cela, modère les transports de ton affliction ; j'aurai soin de toi. »

Nouzhatoul-Aouadat ne fut pas plus tôt hors de la présence de Zobéide, qu'elle essuya ses larmes avec une grande joie, et retourna au plus tôt rendre compte à Abou Hassan du succès de son rôle.

En rentrant, Nouzhatoul-Aouadat fit un grand éclat de rire, en retrouvant Abou Hassan au même état qu'elle l'avoit laissé, c'est-à-dire enseveli au milieu de la chambre. « Levez-vous, lui dit-elle toujours en riant, et venez voir le fruit de la tromperie que j'ai faite à Zobéide. Nous ne mourrons pas encore de faim aujourd'hui. »

Abou Hassan se leva promptement, et se réjouit fort avec sa femme, en voyant la bourse et la pièce de brocart.

Nouzhatoul-Aouadat étoit si aise d'avoir si bien réussi dans la tromperie qu'elle venoit de faire à la princesse, qu'elle ne pouvoit contenir sa joie. « Ce n'est pas assez, dit-elle à son mari en riant : je veux faire la morte à mon tour, et voir si vous serez assez habile pour en tirer autant du calife que j'ai fait de Zobéide. »

« Voilà justement le génie des femmes, reprit Abou Hassan ; on a bien raison de dire qu'elles ont toujours la vanité de croire qu'elles sont plus que les hommes, quoique le plus souvent elles ne fassent rien de bien que par leur conseil. Il feroit beau voir que je n'en fisse pas au moins autant que vous auprès du calife, moi qui suis l'inventeur de la fourberie ! Mais ne perdons pas le temps en discours inutiles : faites la morte comme moi, et vous verrez si je n'aurai pas le même succès. »

Abou Hassan ensevelit sa femme, la mit au même endroit où il étoit, lui tourna les pieds du côté de la Mecque, et sortit de sa chambre tout en désordre, le turban mal accommodé, comme un homme qui est dans une grande affliction. En cet état, il alla chez le calife qui tenoit alors un conseil particulier avec le grand-vizir Giafar, et d'autres vizirs en qui il avoit le plus de confiance. Il se présenta à la porte ; et l'huissier qui savoit qu'il avoit les entrées libres, lui ouvrit. Il entra le mouchoir d'une main devant les yeux, pour cacher les larmes feintes qu'il laissoit couler en abondance, en se frappant la poitrine de l'autre à grands coups, avec des exclamations qui exprimoient l'excès d'une grande douleur.

Le calife, qui étoit accoutumé à voir Abou Hassan avec un visage toujours gai, et qui n'in-

spiroit que la joie, fut fort surpris de le voir paroître devant lui en un si triste état. Il interrompit l'attention qu'il donnoit à l'affaire dont on parloit dans son conseil, pour lui demander la cause de sa douleur.

« Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan avec des sanglots et des soupirs réitérés, il ne pouvoit m'arriver un plus grand malheur que celui qui fait le sujet de mon affliction. Que Dieu laisse vivre votre majesté sur le trône qu'elle remplit si glorieusement! Nouzhatoul-Aouadat qu'elle m'avoit donnée en mariage par sa bonté, pour passer le reste de mes jours avec elle, hélas!.... »

A cette exclamation, Abou Hassan fit semblant d'avoir le cœur si pressé, qu'il n'en dit pas davantage, et fondit en larmes.

Le calife, qui comprit qu'Abou Hassan venoit lui annoncer la mort de sa femme, en parut extrêmement touché. « Dieu lui fasse miséricorde! dit-il d'un air qui marquoit combien il la regrettoit. C'étoit une bonne esclave, et nous te l'avions donnée, Zobéide et moi, dans l'intention de te faire plaisir; elle méritoit de vivre plus long-temps. » Alors les larmes lui coulèrent des yeux, et il fut obligé de prendre son mouchoir pour les essuyer.

La douleur d'Abou Hassan, et les larmes du

calife attirèrent celles du grand-vizir Giafar et des autres vizirs. Ils pleurèrent tous la mort de Nouzhatoul-Aouadat, qui, de son côté, étoit dans une grande impatience d'apprendre comment Abou Hassan auroit réussi.

Le calife eut la même pensée du mari, que Zobéide avoit eue de la femme, et il s'imagina qu'il étoit peut-être la cause de sa mort. « Malheureux, lui dit-il d'un ton d'indignation, n'est-ce pas toi qui as fait mourir ta femme par tes mauvais traitemens? Ah! je n'en fais aucun doute. Tu devois au moins avoir quelque considération pour la princesse Zobéide, mon épouse, qui l'aimoit plus que ses autres esclaves, et qui a bien voulu s'en priver pour te l'abandonner. Voilà une belle marque de ta reconnoissance! »

« Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan en faisant semblant de pleurer plus amèrement qu'auparavant, votre majesté peut-elle avoir un seul moment la pensée qu'Abou Hassan, qu'elle a comblé de ses grâces et de ses bienfaits, et à qui elle a fait des honneurs auxquels il n'eût jamais osé aspirer, ait pu être capable d'une si grande ingratitude? J'aimois Nouzhatoul-Aouadat, mon épouse, autant par tous ces endroits-là que par tant d'autres belles qualités qu'elle avoit, et qui étoient cause que

j'ai toujours eu pour elle tout l'attachement, toute la tendresse et tout l'amour qu'elle méritoit. Mais, seigneur, ajouta-t-il, elle devoit mourir, et Dieu n'a pas voulu me laisser jouir plus long-temps d'un bonheur que je tenois des bontés de votre majesté et de Zobéide, sa chère épouse.»

Enfin, Abou Hassan sut dissimuler si parfaitement sa douleur par toutes les marques d'une véritable affliction, que le calife, qui d'ailleurs n'avoit pas entendu dire qu'il eût fait fort mauvais ménage avec sa femme, ajouta foi à tout ce qu'il lui dit, et ne douta plus de la sincérité de ses paroles. Le trésorier du palais étoit présent, et le calife lui commanda d'aller au trésor, et de donner à Abou Hassan une bourse de cent pièces de monnoie d'or avec une belle pièce de brocart. Abou Hassan se jeta aussitôt aux pieds du calife pour lui marquer sa reconnoissance et le remercier de son présent. «Suis le trésorier, lui dit le calife : la pièce de brocart est pour servir de drap mortuaire à ta défunte, et l'argent pour lui faire des obsèques dignes d'elle. Je m'attends bien que tu lui donneras ce dernier témoignage de ton amour.»

Abou Hassan ne répondit à ces paroles obligeantes du calife, que par une profonde inclination, en se retirant. Il suivit le trésorier; et aussitôt que la bourse et la pièce de brocart

lui eurent été mises entre les mains, il retourna chez lui très content et bien satisfait en lui-même d'avoir trouvé si promptement et si facilement de quoi suppléer à la nécessité où il s'étoit trouvé, et qui lui avoit causé tant d'inquiétudes.

Nouzhatoul-Aouadat, fatiguée d'avoir été si long-temps dans une si grande contrainte, n'attendit pas qu'Abou Hassan lui dît de quitter la triste situation où elle étoit. Aussitôt qu'elle entendit ouvrir la porte, elle courut à lui : « Hé bien, lui dit-elle, le calife a-t-il été aussi facile à se laisser tromper que Zobéide? »

« Vous voyez, répondit Abou Hassan (en plaisantant et en lui montrant la bourse et la pièce de brocart), que je ne sais pas moins bien faire l'affligé pour la mort d'une femme qui se porte bien, que vous la pleureuse pour celle d'un mari qui est plein de vie. »

Abou Hassan cependant se doutoit bien que cette double tromperie ne manqueroit pas d'avoir des suites : c'est pourquoi il prévint sa femme autant qu'il put sur tout ce qui pourroit en arriver, afin d'agir de concert. Il ajouta : « Mieux nous réussirons à jeter le calife et Zobéide dans quelque sorte d'embarras, plus ils auront de plaisir à la fin ; et peut-être nous en témoigneront-ils leur satisfaction par quel-

ques nouvelles marques de leur libéralité. » Cette dernière considération fut celle qui les encouragea plus qu'aucune autre à porter la feinte aussi loin qu'il leur seroit possible.

Quoiqu'il y eût encore beaucoup d'affaires à régler dans le conseil qui se tenoit, le calife néanmoins, dans l'impatience d'aller chez la princesse Zobéide lui faire son compliment de condoléance sur la mort de son esclave, se leva peu de temps après le départ d'Abou Hassan, et remit le conseil à un autre jour. Le grand-vizir et les autres vizirs prirent congé et ils se retirèrent.

Dès qu'ils furent partis, le calife dit à Mesrour, chef des eunuques de son palais, qui étoit presque inséparable de sa personne, et qui d'ailleurs étoit de tous ses conseils : « Suis-moi, et viens prendre part comme moi à la douleur de la princesse, sur la mort de Nouzhatoul-Aouadat son esclave. »

Ils allèrent ensemble à l'appartement de Zobéide. Quand le calife fut à la porte, il entr'ouvrit la portière, et il aperçut la princesse assise sur un sofa, fort affligée, et les yeux encore tout baignés de larmes.

Le calife entra, et en avançant vers Zobéide : « Madame, lui dit-il, il n'est pas nécessaire de vous dire combien je prends part à votre afflic-

tion, puisque vous n'ignorez pas que je suis aussi sensible à ce qui vous fait de la peine, que je le suis à tout ce qui vous fait plaisir; mais nous sommes tous mortels, et nous devons rendre à Dieu la vie qu'il nous a donnée, quand il nous la demande. Nouzhatoul-Aouadat, votre esclave fidèle, avoit véritablement des qualités qui lui ont fait mériter votre estime, et j'approuve fort que vous lui en donniez encore des marques après sa mort. Considérez cependant que vos regrets ne lui redonneront pas la vie; ainsi, madame, si vous voulez m'en croire, et si vous m'aimez, vous vous consolerez de cette perte, et prendrez plus de soin d'une vie que vous savez m'être très précieuse, et qui fait tout le bonheur de la mienne. »

Si la princesse fut charmée des tendres sentimens qui accompagnoient le compliment du calife, elle fut d'ailleurs très étonnée d'apprendre la mort de Nouzhatoul-Aouadat, à quoi elle ne s'attendoit pas. Cette nouvelle la jeta dans une telle surprise, qu'elle demeura quelque temps sans pouvoir répondre. Son étonnement redoubloit d'entendre une nouvelle si opposée à celle qu'elle venoit d'apprendre, et lui ôtoit la parole. Elle se remit; et en la reprenant enfin : « Commandeur des croyans, dit-elle d'un air et d'un ton qui marquoient encore son étonnement, je suis

très sensible à tous les tendres sentimens que vous marquez avoir pour moi ; mais permettez-moi de vous dire que je ne comprends rien à la nouvelle que vous m'apprenez de la mort de mon esclave : elle est en parfaite santé. Dieu nous conserve vous et moi, seigneur! Si vous me voyez affligée, c'est de la mort d'Abou Hassan son mari, votre favori, que j'estimois autant par la considération que vous aviez pour lui, que parce que vous avez eu la bonté de me le faire connoître, et qu'il m'a quelquefois divertie assez agréablement. Mais, seigneur, l'insensibilité où je vous vois de sa mort, et l'oubli que vous en témoignez en si peu de temps après les témoignages que vous m'avez donnés à moi-même du plaisir que vous aviez de l'avoir auprès de vous, m'étonnent et me surprennent; et cette insensibilité paroît davantage, par le change que vous me voulez donner, en m'annonçant la mort de mon esclave pour la sienne. »

Le calife qui croyoit être parfaitement bien informé de la mort de l'esclave, et qui avoit sujet de le croire, par ce qu'il avoit vu et entendu, se mit à rire et à hausser les épaules, d'entendre ainsi parler Zobéide. « Mesrour, dit-il en se tournant de son côté et lui adressant la parole, que dis-tu du discours de la princesse? N'est-il pas vrai que les dames ont quel-

quefois des absences d'esprit, qu'on ne peut que difficilement pardonner? Car enfin tu as vu et entendu aussi-bien que moi. » Et en se retournant du côté de Zobéide : « Madame, lui dit-il, ne versez plus de larmes pour la mort d'Abou Hassan, il se porte bien. Pleurez plutôt la mort de votre chère esclave : il n'y a qu'un moment que son mari est venu dans mon appartement, tout en pleurs et dans une affliction qui m'a fait de la peine, m'annoncer la mort de sa femme. Je lui ai fait donner une bourse de cent pièces d'or, avec une pièce de brocart, pour aider à le consoler et à faire les funérailles de la défunte. Mesrour, que voilà, a été témoin de tout, et il vous dira la même chose. »

Ce discours du calife ne parut pas à la princesse un discours sérieux; elle crut qu'il lui en vouloit faire accroire. « Commandeur des croyans, reprit-elle, quoique ce soit votre coutume de railler, je vous dirai que ce n'est pas ici l'occasion de le faire : ce que je vous dis est très sérieux. Il ne s'agit plus de la mort de mon esclave, mais de la mort d'Abou Hassan, son mari, dont je plains le sort, que vous devriez plaindre avec moi. »

« Et moi, madame, repartit le calife en prenant son plus grand sérieux, je vous dis sans raillerie que vous vous trompez : c'est Nouzha-

toul-Aouadat qui est morte, et Abou Hassan est vivant et plein de santé. »

Zobéide fut piquée de la repartie sèche du calife. « Commandeur des croyans, répliqua-t-elle d'un ton vif, Dieu vous préserve de demeurer plus long-temps en cette erreur! vous me feriez croire que votre esprit ne seroit pas dans son assiette ordinaire. Permettez-moi de vous répéter encore que c'est Abou Hassan qui est mort, et que Nouzhatoul-Aouadat, mon esclave, veuve du défunt, est pleine de vie. Il n'y a pas plus d'une heure qu'elle est sortie d'ici. Elle y étoit venue toute désolée, et dans un état qui seul auroit été capable de me tirer les larmes, quand même elle ne m'auroit point appris, au milieu de mille sanglots, le juste sujet de son affliction. Toutes mes femmes en ont pleuré avec moi, et elles peuvent vous en rendre un témoignage assuré. Elles vous diront aussi que je lui ai fait présent d'une bourse de cent pièces d'or et d'une pièce de brocart; et la douleur que vous avez remarquée sur mon visage en entrant, étoit autant causée par la mort de son mari, que par la désolation où je venois de la voir. J'allois même envoyer vous faire mon compliment de condoléance dans le moment que vous êtes entré. »

A ces paroles de Zobéide: « Voilà, madame,

une obstination bien étrange, s'écria le calife avec un grand éclat de rire. Et moi je vous dis, continua-t-il en reprenant son sérieux, que c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte. — Non, vous dis-je, seigneur, reprit Zobéide à l'instant, et aussi sérieusement, c'est Abou Hassan qui est mort. Vous ne me ferez pas accroire ce qui n'est pas. »

De colère, le feu monta au visage du calife; il s'assit sur le sofa assez loin de la princesse; et, en s'adressant à Mesrour: « Va voir tout à l'heure, lui dit-il, qui est mort de l'un ou de l'autre, et viens me dire incessamment ce qui en est. Quoique je sois très certain que c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte, j'aime mieux néanmoins prendre cette voie que de m'opiniâtrer davantage sur une chose qui m'est parfaitement connue. »

Le calife n'avoit pas achevé, que Mesrour étoit parti. « Vous verrez, continua-t-il en adressant la parole à Zobéide, dans un moment, qui a raison de vous ou de moi. »

« Pour moi, reprit Zobéide, je sais bien que la raison est de mon côté; et vous verrez vous-même que c'est Abou Hassan qui est mort, comme je l'ai dit. »

« Et moi, repartit le calife, je suis si certain que c'est Nouzhatoul-Aouadat, que je suis prêt

à gager contre vous ce que vous voudrez, qu'elle n'est plus au monde, et qu'Abou Hassan se porte bien. »

« Ne pensez pas le prendre par là, répliqua Zobéide; j'accepte la gageure. Je suis si persuadée de la mort d'Abou Hassan, que je gage volontiers ce que je puis avoir de plus cher contre ce que vous voudrez, de quelque peu de valeur qu'il soit. Vous n'ignorez pas ce que j'ai en ma disposition, ni ce que j'aime le plus selon mon inclination; vous n'avez qu'à choisir et à proposer, je m'y tiendrai, de quelque conséquence que la chose soit pour moi. »

« Puisque cela est ainsi, dit alors le calife, je gage donc mon jardin de Délices contre votre palais de Peintures : l'un vaut bien l'autre. — Il ne s'agit pas de savoir, reprit Zobéide, si votre jardin vaut mieux que mon palais : nous n'en sommes pas là-dessus. Il s'agit que vous ayiez choisi ce qui vous a plu de ce qui m'appartient, pour équivalent de ce que vous gagez de votre côté : je m'y tiens, et la gageure est arrêtée. Je ne serai pas la première à m'en dédire, j'en prends Dieu à témoin. » Le calife fit le même serment, et ils en demeurèrent là en attendant le retour de Mesrour.

Pendant que le calife et Zobéide contestoient si vivement et avec tant de chaleur sur la mort

d'Abou Hassan ou de Nouzhatoul-Aouadat, Abou Hassan, qui avoit prévu leur démêlé sur ce sujet étoit fort attentif à tout ce qui pourroit en arriver. D'aussi loin qu'il aperçut Mesrour au travers de la jalousie contre laquelle il étoit assis en s'entretenant avec sa femme, et qu'il eut remarqué qu'il venoit droit à leur logis, il comprit aussitôt à quel dessein il étoit envoyé. Il dit à sa femme de faire la morte encore une fois, comme ils en étoient convenus, et de ne pas perdre de temps.

En effet, le temps pressoit, et c'est tout ce qu'Abou Hassan put faire avant l'arrivée de Mesrour que d'ensevelir sa femme, et d'étendre sur elle la pièce de brocart que le calife lui avoit fait donner. Ensuite il ouvrit la porte de son logis ; et, le visage triste et abattu, en tenant son mouchoir devant les yeux, il s'assit à la tête de la prétendue défunte.

A peine eut-il achevé, que Mesrour se trouva dans sa chambre. Le spectacle funèbre qu'il aperçut d'abord lui donna une joie secrète par rapport à l'ordre dont le calife l'avoit chargé. Sitôt qu'Abou Hassan l'aperçut, il s'avança au-devant de lui ; et en lui baisant la main par respect : « Seigneur, dit-il en soupirant et en gémissant, vous me voyez dans la plus grande affliction qui pouvoit jamais m'arriver par la

mort de Nouzhatoul-Aouadat ma chère épouse, que vous honoriez de vos bontés.»

Mesrour fut attendri à ce discours, et il ne lui fut pas possible de refuser quelques larmes à la mémoire de la défunte. Il leva un peu le drap mortuaire du côté de la tête pour lui voir le visage qui étoit à découvert; et en le laissant aller après l'avoir seulement entrevue : «Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, dit-il avec un soupir profond. Nous devons nous soumettre tous à sa volonté, et toute créature doit retourner à lui. Nouzhatoul-Aouadat ma bonne sœur, ajouta-t-il en soupirant, ton destin a été de bien peu de durée! Dieu te fasse miséricorde!» Il se tourna ensuite du côté d'Abou Hassan qui fondoit en larmes : «Ce n'est pas sans raison, lui dit-il, que l'on dit que les femmes sont quelquefois dans des absences d'esprit qu'on ne peut pardonner Zobéide, toute ma bonne maîtresse qu'elle est, est dans ce cas-là. Elle a voulu soutenir au calife, que c'étoit vous qui étiez mort, et non votre femme; et quelque chose que le calife lui ait pu dire au contraire, pour la persuader, en lui assurant même la chose très sérieusement, il n'a jamais pu y réussir. Il m'a même pris à témoin pour lui rendre témoignage de cette vérité, et la lui confirmer, puisque, comme vous le savez, j'étois présent quand vous êtes venu lui ap-

prendre cette nouvelle affligeante; mais tout cela n'a servi de rien. Ils en sont même venus à des obstinations l'un contre l'autre, qui n'auroient pas fini, si le calife, pour convaincre Zobéide, ne s'étoit avisé de m'envoyer vers vous pour en savoir encore la vérité. Mais je crains fort de ne pas réussir; car de quelque biais qu'on puisse prendre aujourd'hui les femmes pour leur faire entendre les choses, elles sont d'une opiniâtreté insurmontable, quand une fois elles sont prévenues d'un sentiment contraire.»

« Que Dieu conserve le Commandeur des croyans dans la possession et dans le bon usage de son rare esprit! reprit Abou Hassan, toujours les larmes aux yeux, et avec des paroles entrecoupées de sanglots. Vous voyez ce qui en est, et que je n'en ai pas imposé à sa majesté. Et plût à Dieu, s'écria-t-il pour mieux dissimuler, que je n'eusse pas eu l'occasion d'aller lui annoncer une nouvelle si triste et si affligeante! Hélas! ajouta-t-il, je ne puis assez exprimer la perte irréparable que je fais aujourd'hui! — Cela est vrai, reprit Mesrour; et je puis vous assurer que je prends beaucoup de part à votre affliction; mais enfin il faut vous consoler, et ne vous point abandonner ainsi à votre douleur. Je vous quitte malgré moi pour m'en retourner

vers le calife; mais je vous demande en grâce, poursuivit-il, de ne pas faire enlever le corps que je ne sois revenu; car je veux assister à son enterrement, et l'accompagner de mes prières. »

Mesrour étoit déjà sorti pour aller rendre compte de son message, quand Abou Hassan, qui le conduisoit jusqu'à la porte, lui marqua qu'il ne méritoit pas l'honneur qu'il vouloit lui faire. De crainte que Mesrour ne revînt sur ses pas pour lui dire quelque autre chose, il le conduisit de l'œil pendant quelque temps, et lorsqu'il le vit assez éloigné, il rentra chez lui; et en débarrassant Nouzhatoul-Aouadat de tout ce qui l'enveloppoit: «Voilà déjà, lui disoit-il, une nouvelle scène de jouée; mais je m'imagine bien que ce ne sera pas la dernière; et certainement la princesse Zobéide ne s'en voudra pas tenir au rapport de Mesrour; au contraire, elle s'en moquera: elle a de trop fortes raisons pour y ajouter foi. Ainsi nous devons nous attendre à quelque nouvel événement.» Pendant ce discours d'Abou Hassan, Nouzhatoul-Aouadat eut le temps de reprendre ses habits; ils allèrent tous deux se remettre sur le sofa contre la jalousie, pour tâcher de découvrir ce qui se passoit.

Cependant Mesrour arriva chez Zobéide: il entra dans son cabinet en riant et en frappant

des mains, comme un homme qui avoit quelque chose d'agréable à annoncer.

Le calife étoit naturellement impatient : il vouloit être éclairci promptement de cette affaire; d'ailleurs il étoit vivement piqué au jeu par le défi de la princesse; c'est pourquoi, dès qu'il vit Mesrour : « Méchant esclave, s'écria-t-il, il n'est pas temps de rire. Tu ne dis mot! Parle hardiment : qui est mort du mari ou de la femme? »

« Commandeur des croyans, répondit aussitôt Mesrour en prenant un air sérieux, c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte, et Abou Hassan en est toujours aussi affligé qu'il l'a paru tantôt devant votre majesté. »

Sans donner le temps à Mesrour de poursuivre, le calife l'interrompit : « Bonne nouvelle, s'écria-t-il avec un grand éclat de rire; il n'y a qu'un moment que Zobéide, ta maîtresse, avoit à elle le palais des Peintures; il est présentement à moi. Nous en avions fait la gageure contre mon jardin des Délices depuis que tu es parti; ainsi tu ne pouvois me faire un plus grand plaisir; j'aurai soin de t'en récompenser. Mais laissons cela : dis-moi de point en point ce que tu as vu. »

« Commandeur des croyans, poursuivit Mesrour, en arrivant chez Abou Hassan, je suis entré dans sa chambre qui étoit ouverte; je l'ai

trouvé toujours très affligé, et pleurant la mort de Nouzhatoul-Aouadat sa femme. Il étoit assis près de la tête de la défunte, qui étoit ensevelie au milieu de la chambre, les pieds tournés du côté de la Mecque, et couverte de la pièce de brocart dont votre majesté a tantôt fait présent à Abou Hassan. Après lui avoir témoigné la part que je prenois à sa douleur, je me suis approché; et en levant le drap mortuaire du côté de la tête, j'ai reconnu Nouzhatoul-Aouadat qui avoit déjà le visage enflé et tout changé. J'ai exhorté du mieux que j'ai pu Abou Hassan à se consoler, et en me retirant, je lui ai marqué que je voulois me trouver à l'enterrement de sa femme, et que je le priois d'attendre à faire enlever le corps que je fusse venu. Voilà tout ce que je puis dire à votre majesté sur l'ordre qu'elle m'a donné.»

Quand Mesrour eut achevé de faire son rapport: «Je ne t'en demandois pas davantage, lui dit le calife en riant de tout son cœur; et je suis très content de ton exactitude.» Et en s'adressant à la princesse Zobéide: «Hé bien, madame, lui dit le calife, avez-vous encore quelque chose à dire contre une vérité si constante? Croyez-vous toujours que Nouzhatoul-Aouadat soit vivante, et qu'Abou Hassan soit mort; et n'avouez-vous pas que vous avez perdu la gageure?»

Zobéide ne demeura nullement d'accord que

Mesrour eût rapporté la vérité. « Comment! seigneur, reprit-elle, vous imaginez-vous donc que je m'en rapporte à cet esclave? C'est un impertinent qui ne sait ce qu'il dit. Je ne suis ni aveugle ni insensée; j'ai vu de mes propres yeux Nouzhatoul-Aouadat dans sa plus grande affliction. Je lui ai parlé moi-même, et j'ai bien entendu ce qu'elle m'a dit de la mort de son mari. »

« Madame, reprit Mesrour, je vous jure par votre vie, et par la vie du Commandeur des croyans, choses au monde qui me sont les plus chères, que Nouzhatoul-Aouadat est morte, et qu'Abou Hassan est vivant. — Tu mens, esclave vil et méprisable, lui répliqua Zobéide tout en colère; et je veux te confondre tout à l'heure. » Aussitôt elle appela ses femmes, en frappant des mains; elles entrèrent à l'instant en grand nombre : « Venez çà, leur dit la princesse; dites-moi la vérité. Qui est la personne qui est venue me parler, peu de temps avant que le Commandeur des croyans arrivât ici? » Les femmes répondirent toutes que c'étoit la pauvre affligée Nouzhatoul-Aouadat. « Et vous, ajouta-t-elle, en s'adressant à sa trésorière, que vous ai-je commandé de lui donner en se retirant? — Madame, répondit la trésorière, j'ai donné à Nouzhatoul-Aouadat, par l'ordre de votre majesté, une bourse de cent pièces de monnoie d'or, et une

pièce de brocart qu'elle a emportée avec elle. — Hé bien, malheureux, esclave indigne, dit alors Zobéide à Mesrour dans une grande indignation, que dis-tu à tout ce que tu viens d'entendre? Qui penses-tu présentement que je doive croire, ou de toi ou de ma trésorière, et de mes autres femmes, et de moi-même? »

Mesrour ne manquoit pas de raisons à opposer au discours de la princesse; mais comme il craignoit de l'irriter encore davantage, il prit le parti de la retenue, et demeura dans le silence, bien convaincu pourtant, par toutes les preuves qu'il en avoit, que Nouzhatoul-Aouadat étoit morte, et non pas Abou Hassan.

Pendant cette contestation entre Zobéide et Mesrour, le calife, qui avoit vu les témoignages apportés de part et d'autre, dont chacun se faisoit fort, et toujours persuadé du contraire de ce que disoit la princesse, tant par ce qu'il avoit vu lui-même en parlant à Abou Hassan, que par ce que Mesrour venoit de lui rapporter, rioit de tout son cœur de voir que Zobéide étoit si fort en colère contre Mesrour. « Madame, pour le dire encore une fois, dit-il à Zobéide, je ne sais pas qui est celui qui a dit que les femmes avoient quelquefois des absences d'esprit; mais vous voulez bien que je vous dise que vous faites voir qu'il ne pouvoit rien dire de plus véritable. Mesrour

vient tout fraîchement de chez Abou Hassan ; il vous dit qu'il a vu de ses propres yeux Nouzhatoul-Aouadat morte au milieu de la chambre, et Abou Hassan vivant, assis auprès de la défunte; et nonobstant son témoignage, qu'on ne peut pas raisonnablement récuser, vous ne voulez pas le croire! C'est ce que je ne puis pas comprendre. »

Zobéide, sans vouloir entendre ce que le calife lui représentoit: « Commandeur des croyans, reprit-elle, pardonnez-moi si je vous tiens pour suspect : je vois bien que vous êtes d'intelligence avec Mesrour pour me chagriner et pour pousser ma patience à bout; et comme je m'aperçois que le rapport que Mesrour vous a fait est un rapport concerté avec vous, je vous prie de me laisser la liberté d'envoyer aussi quelque personne de ma part chez Abou Hassan, pour savoir si je suis dans l'erreur. »

Le calife y consentit, et la princesse chargea sa nourrice de cette importante commission. C'étoit une femme fort âgée, qui étoit toujours restée près de Zobéide depuis son enfance, et qui étoit là présente parmi ses autres femmes. « Nourrice, lui dit-elle, écoute : va-t'en chez Abou Hassan, ou plutôt chez Nouzhatoul Aouadat, puisque Abou Hassan est mort. Tu vois quelle est ma dispute avec le Commandeur des croyans

et avec Mesrour; il n'est pas besoin de te rien dire davantage : éclaircis-moi de tout; et si tu me rapportes une bonne nouvelle, il y aura un beau présent pour toi. Va vite, et reviens incessamment. »

La nourrice partit avec une grande joie du calife, qui étoit ravi de voir Zobéide dans ces embarras; mais Mesrour, extrêmement mortifié de voir la princesse dans une si grande colère contre lui, cherchoit les moyens de l'apaiser, et de faire en sorte que le calife et Zobéide fussent également contens de lui. C'est pourquoi il fut ravi dès qu'il vit que Zobéide prenoit le parti d'envoyer sa nourrice chez Abou Hassan, parce qu'il étoit persuadé que le rapport qu'elle lui feroit ne manqueroit pas de se trouver conforme au sien, et qu'il serviroit à le justifier et à le remettre dans ses bonnes grâces.

Abou Hassan, cependant, qui étoit toujours en sentinelle à la jalousie, aperçut la nourrice d'assez loin : il comprit d'abord que c'étoit un message de la part de Zobéide. Il appela sa femme; et, sans hésiter un moment sur le parti qu'ils avoient à prendre : « Voilà, lui dit-il, la nourrice de la princesse qui vient pour s'informer de la vérité; c'est à moi à faire encore le mort à mon tour. »

Tout étoit préparé. Nouzhatoul-Aouadat ense-

velit Abou Hassan promptement, jeta par-dessus lui la pièce de brocart que Zobéide lui avoit donnée, et lui mit son turban sur le visage. La nourrice, dans l'empressement où elle étoit de s'acquitter de sa commission, étoit venue d'un assez bon pas. En entrant dans la chambre, elle aperçut Nouzhatoul-Aouadat assise à la tête d'Abou Hassan, tout échevelée et tout en pleurs, qui se frappoit les joues et la poitrine, en jetant de grands cris.

Elle s'approcha de la fausse veuve : « Ma chère Nouzhatoul-Aouadat, lui dit-elle d'un air fort triste, je ne viens pas ici troubler votre douleur, ni vous empêcher de répandre des larmes pour un mari qui vous aimoit si tendrement. — Ah, bonne mère ! interrompit pitoyablement la fausse veuve, vous voyez quelle est ma disgrâce, et de quel malheur je me trouve accablée aujourd'hui par la perte de mon cher Abou Hassan, que Zobéide, ma chère maîtresse et la vôtre, et le Commandeur des croyans, m'avoient donné pour mari ! Abou Hassan ! mon cher époux ! s'écria-t-elle encore, que vous ai-je fait pour m'avoir abandonnée si promptement ? N'ai-je pas toujours suivi vos volontés plutôt que les miennes ? Hélas ! que deviendra la pauvre Nouzhatoul-Aouadat ? »

La nourrice étoit dans une surprise extrême

de voir le contraire de ce que le chef des eunuques avoit rapporté au calife : « Ce visage noir de Mesrour, s'écria-t-elle avec exclamation en élevant les mains, mériteroit bien que Dieu le confondît d'avoir excité une si grande dissension entre ma bonne maîtresse et le Commandeur des croyans, par un mensonge aussi insigne que celui qu'il leur a fait! Il faut, ma fille, dit-elle en s'adressant à Nouzhatoul-Aouadat, que je vous dise la méchanceté et l'imposture de ce vilain Mesrour, qui a soutenu à notre bonne maîtresse, avec une effronterie inconcevable, que vous étiez morte, et qu'Abou Hassan étoit vivant! »

« Hélas! ma bonne mère, s'écria alors Nouzhatoul-Aouadat, plût à Dieu qu'il eût dit vrai! Je ne serois pas dans l'affliction où vous me voyez, et je ne pleurerois pas un époux qui m'étoit si cher. » En achevant ces dernières paroles, elle fondit en larmes, et elle marqua une plus grande désolation par le redoublement de ses pleurs et de ses cris.

La nourrice attendrie par les larmes de Nouzhatoul-Aouadat, s'assit auprès d'elle, et en les accompagnant des siennes, elle s'approcha insensiblement de la tête d'Abou Hassan, souleva un peu son turban, et lui découvrit le visage pour tâcher de le reconnoître. « Ah, pauvre Abou

Hassan! dit-elle en le recouvrant aussitôt, je prie Dieu qu'il vous fasse miséricorde! Adieu, ma fille, dit-elle à Nouzhatoul-Aouadat; si je pouvois vous tenir compagnie plus long-temps, je le ferois de bon cœur; mais je ne puis m'arrêter davantage: mon devoir me presse d'aller incessamment délivrer notre bonne maîtresse de l'inquiétude affligeante où ce vilain noir l'a plongée par son impudent mensonge, en lui assurant, même avec serment, que vous étiez morte. »

A peine la nourrice de Zobéide eut fermé la porte en sortant, que Nouzhatoul-Aouadat, qui jugeoit bien qu'elle ne reviendroit pas, tant elle avoit hâte de rejoindre la princesse, essuya ses larmes, débarrassa au plus tôt Abou Hassan de tout ce qui étoit autour de lui, et ils allèrent tous deux reprendre leurs places sur le sofa contre la jalousie, en attendant tranquillement la fin de cette tromperie, et toujours prêts à se tirer d'affaire, de quelque côté qu'on voulût les prendre.

La nourrice de Zobéide cependant, malgré sa grande vieillesse, avoit pressé le pas en revenant, encore plus qu'elle n'avoit fait en allant. Le plaisir de porter à la princesse une bonne nouvelle, et plus encore l'espérance d'une bonne récompense, la firent arriver en peu de temps; elle entra dans le cabinet de la princesse, presque hors d'haleine; et en lui rendant compte de sa

commission, elle raconta naïvement à Zobéide tout ce qu'elle venoit de voir.

Zobéide écouta le rapport de la nourrice avec un plaisir des plus sensibles, et elle le fit bien voir; car dès qu'elle eut achevé, elle dit à sa nourrice d'un ton qui marquoit gain de cause: « Raconte donc la même chose au Commandeur des croyans, qui nous regarde comme dépourvues de bon sens, et qui, avec cela, voudroit nous faire accroire que nous n'avons aucun sentiment de religion, et que nous n'avons pas la crainte de Dieu. Dis-le à ce méchant esclave noir, qui a l'insolence de me soutenir une chose qui n'est pas, et que je sais mieux que lui. »

Mesrour, qui s'étoit attendu que le voyage de la nourrice et le rapport qu'elle feroit lui seroient favorables, fut vivement mortifié de ce qu'il avoit réussi tout au contraire. D'ailleurs, il se trouvoit piqué au vif de l'excès de la colère que Zobéide avoit contre lui, pour un fait dont il se croyoit plus certain qu'aucun autre. C'est pourquoi il fut ravi d'avoir occasion de s'en expliquer librement avec la nourrice, plutôt qu'avec la princesse, à laquelle il n'osoit répondre, de crainte de perdre le respect. « Vieille sans dents, dit-il à la nourrice sans aucun ménagement, tu es une menteuse; il n'est rien de tout ce que tu dis: j'ai vu de mes propres yeux Nouz-

hatoul-Aouadat étendue morte au milieu de sa chambre. »

« Tu es un menteur, et un insigne menteur toi-même, reprit la nourrice d'un ton insultant, d'oser soutenir une telle fausseté, à moi qui sors de chez Abou Hassan que j'ai vu étendu mort, à moi qui viens de quitter sa femme pleine de vie ! »

« Je ne suis pas un imposteur, repartit Mesrour ; c'est toi qui cherches à nous jeter dans l'erreur. »

« Voilà une grande effronterie, répliqua la nourrice, d'oser me démentir ainsi en présence de leurs majestés, moi qui viens de voir de mes propres yeux la vérité de ce que j'ai l'honneur de leur avancer. »

« Nourrice, repartit encore Mesrour, tu ferois mieux de ne point parler : tu radotes. »

Zobéide ne put supporter ce manquement de respect dans Mesrour, qui, sans aucun égard, traitoit sa nourrice si injurieusement en sa présence. Ainsi, sans donner le temps à sa nourrice de répondre à cette injure atroce : « Commandeur des croyans, dit-elle au calife, je vous demande justice contre cette insolence qui ne vous regarde pas moins que moi. » Elle n'en put dire davantage, tant elle étoit outrée de dépit ; le reste fut étouffé par ses larmes.

Le calife qui avoit entendu toute cette contes-

tation, la trouva fort embarrassante; il avoit beau rêver, il ne savoit que penser de toutes ces contrariétés. La princesse, de son côté, aussi-bien que Mesrour, la nourrice et les femmes esclaves qui étoient là présentes, ne savoient que croire de cette aventure, et gardoient le silence. Le calife enfin prit la parole : « Madame, dit-il en s'adressant à Zobéide, je vois bien que nous sommes tous des menteurs, moi le premier, toi Mesrour, et toi nourrice : au moins il ne paroît pas que l'un soit plus croyable que l'autre; ainsi, levons-nous, et allons nous-mêmes sur les lieux reconnoître de quel côté est la vérité. Je ne vois pas un autre moyen de nous éclaircir de nos doutes, et de nous mettre l'esprit en repos. »

En disant ces paroles, le calife se leva, la princesse le suivit, et Mesrour, en marchant devant pour ouvrir la portière : « Commandeur des croyans, dit-il, j'ai bien de la joie que votre majesté ait pris ce parti, et j'en aurai une bien plus grande quand j'aurai fait voir à la nourrice, non pas qu'elle radote, puisque cette expression a eu le malheur de déplaire à ma bonne maîtresse, mais que le rapport qu'elle lui a fait n'est pas véritable. »

La nourrice ne demeura pas sans réplique : « Tais-toi, visage noir, reprit-elle; il n'y a ici personne que toi qui puisse radoter. »

enfin rompit le silence : « Hélas! dit-elle au calife, ils sont morts tous deux! Vous avez tant fait, continua-t-elle en regardant le calife et Mesrour, à force de vous opiniâtrer à me faire accroire que ma chère esclave étoit morte, qu'elle l'est en effet, et sans doute ce sera de douleur d'avoir perdu son mari. — Dites plutôt, madame, répondit le calife prévenu du contraire, que Nouzhatoul-Aouadat est morte la première, et que c'est le pauvre Abou Hassan qui a succombé à son affliction d'avoir vu mourir sa femme votre chère esclave; ainsi vous devez convenir que vous avez perdu la gageure, et que votre palais des Peintures est à moi tout de bon. »

« Et moi, repartit Zobéide, animée par la contradiction du calife, je soutiens que vous avez perdu vous-même, et que votre jardin des Délices m'appartient. Abou Hassan est mort le premier, puisque ma nourrice vous a dit, comme à moi, qu'elle a vu sa femme vivante qui pleuroit son mari mort. »

Cette contestation du calife et de Zobéide en attira une autre. Mesrour et la nourrice étoient dans le même cas; ils avoient aussi gagé, et chacun prétendoit avoir gagné. La dispute s'échauffoit violemment, et le chef des eunuques avec la nourrice étoient prêts à en venir à de grosses injures.

Enfin le calife, en réfléchissant sur tout ce qui s'étoit passé, convenoit tacitement que Zobéide n'avoit pas moins de raison que lui, de soutenir qu'elle avoit gagné. Dans le chagrin où il étoit de ne pouvoir démêler la vérité de cette aventure, il s'avança près des deux corps morts, et s'assit du côté de la tête, en cherchant lui-même quelque expédient qui lui pût donner la victoire sur Zobéide. « Oui, s'écria-t-il un moment après, je jure par le saint nom de Dieu, que je donnerai mille pièces d'or de ma monnoie à celui qui me dira qui est mort le premier des deux. »

A peine le calife eut achevé ces dernières paroles, qu'il entendit une voix de dessous le brocart qui couvroit Abou Hassan, qui lui cria : « Commandeur des croyans, c'est moi qui suis mort le premier; donnez-moi les mille pièces d'or. » Et en même temps il vit Abou Hassan qui se débarrassoit de la pièce de brocart qui le couvroit, et qui se prosterna à ses pieds. Sa femme se développa de même, et alla pour se jeter aux pieds de Zobéide, en se couvrant de sa pièce de brocart par bienséance; mais Zobéide fit un grand cri, qui augmenta la frayeur de tous ceux qui étoient là présens. La princesse enfin revenue de sa peur, se trouva dans une joie inexprimable de voir sa chère esclave res-

suscitée presque dans le moment qu'elle étoit inconsolable de l'avoir vue morte. « Ah, méchante! s'écria-t-elle, tu es cause que j'ai bien souffert pour l'amour de toi en plus d'une manière! Je te pardonne cependant de bon cœur, puisqu'il est vrai que tu n'es pas morte. »

Le calife, de son côté, n'avoit pas pris la chose si à cœur: loin de s'effrayer en entendant la voix d'Abou Hassan, il pensa au contraire étouffer de rire en les voyant tous deux se débarrasser de tout ce qui les entouroit, et en entendant Abou Hassan demander très sérieusement les mille pièces d'or qu'il avoit promises à celui qui lui diroit qui étoit mort le premier. « Quoi donc! Abou Hassan, lui dit le calife en éclatant encore de rire, as-tu donc conspiré à me faire mourir à force de rire? Et d'où t'est venue la pensée de nous surprendre ainsi, Zobéide et moi, par un endroit sur lequel nous n'étions nullement en garde contre toi? »

« Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan, je vais le déclarer sans dissimulation. Votre majesté sait bien que j'ai toujours été fort porté à la bonne chère. La femme qu'elle m'a donnée n'a point ralenti en moi cette passion; au contraire, j'ai trouvé en elle des inclinations toutes favorables à l'augmenter. Avec de telles dispositions, votre majesté jugera facilement

que quand nous aurions eu un trésor aussi grand que la mer, avec tous ceux de votre majesté, nous aurions bientôt trouvé le moyen d'en voir la fin; c'est aussi ce qui nous est arrivé. Depuis que nous sommes ensemble, nous n'avons rien épargné pour nous bien régaler sur les libéralités de votre majesté. Ce matin, après avoir compté avec notre traiteur, nous avons trouvé qu'en le satisfaisant, et en payant d'ailleurs ce que nous pouvions devoir, il ne nous restoit rien de tout l'argent que nous avions. Alors les réflexions sur le passé, et les résolutions de mieux faire à l'avenir, sont venues en foule occuper notre esprit et nos pensées; nous avons fait mille projets que nous avons abandonnés ensuite. Enfin, la honte de nous voir réduits à un si triste état, et de n'oser le déclarer à votre majesté, nous a fait imaginer ce moyen de suppléer à nos besoins, en vous divertissant par cette petite tromperie que nous prions votre majesté de vouloir bien nous pardonner. »

Le calife et Zobéide furent fort contens de la sincérité d'Abou Hassan; ils ne parurent point fâchés de tout ce qui s'étoit passé; au contraire, Zobéide, qui avoit toujours pris la chose très sérieusement, ne put s'empêcher de rire à son tour en songeant à tout ce qu'Abou Hassan

avoit imaginé pour réussir dans son dessein. Le calife qui n'avoit presque pas cessé de rire, tant cette imagination lui paroissoit singulière : « Suivez-moi l'un et l'autre, dit-il à Abou Hassan et à sa femme en se levant; je veux vous faire donner les mille pièces d'or que je vous ai promises, pour la joie que j'ai de ce que vous n'êtes pas morts. »

« Commandeur des croyans, reprit Zobéide, contentez-vous, je vous prie, de faire donner mille pièces d'or à Abou Hassan; vous les devez à lui seul. Pour ce qui regarde sa femme, j'en fais mon affaire. » En même temps elle commanda à sa trésorière qui l'accompagnoit, de faire donner aussi mille pièces d'or à Nouzhatoul Aouadat, pour lui marquer, de son côté, la joie qu'elle avoit de ce qu'elle étoit encore en vie.

Par ce moyen, Abou Hassan et Nouzhatoul-Aouadat, sa chère femme, conservèrent longtemps les bonnes grâces du calife Haroun al-Raschid et de Zobéide son épouse, et acquirent de leurs libéralités de quoi pourvoir abondamment à tous leurs besoins pour le reste de leurs jours.

La sultane Scheherazade, en achevant l'histoire d'Abou Hassan, avoit promis au sultan Schahriar de lui en raconter une autre le lendemain, qui ne le divertiroit pas moins. Dinar-

zade, sa sœur, ne manqua pas de la faire souvenir avant le jour de tenir sa parole, et que le sultan lui avoit témoigné qu'il étoit prêt à l'entendre. Aussitôt Scheherazade, sans se faire attendre, lui raconta l'histoire qui suit, en ces termes :

HISTOIRE

D'ALADDIN, OU LA LAMPE MERVEILLEUSE.

Sire, dans la capitale d'un royaume de la Chine, très riche et d'une vaste étendue, dont le nom ne me vient pas présentement à la mémoire, il y avoit un tailleur nommé Mustafa, sans autre distinction que celle que sa profession lui donnoit. Mustafa le tailleur étoit fort pauvre, et son travail lui produisoit à peine de quoi le faire subsister lui et sa femme, et un fils que Dieu leur avoit donné.

Le fils, qui se nommoit Aladdin, avoit été élevé d'une manière très négligée, et qui lui avoit fait contracter des inclinations vicieuses. Il étoit méchant, opiniâtre, désobéissant à son père et à sa mère. Sitôt qu'il fut un peu grand, ses parens ne le purent retenir à la maison ; il sortoit dès le matin, et il passoit les journées à jouer dans les rues et dans les places publiques, avec de petits vagabonds qui étoient même au-dessous de son âge.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier, son père, qui n'étoit pas en état de lui en faire apprendre un autre que le sien, le prit en sa boutique, et commença à lui montrer de quelle manière il devoit manier l'aiguille; mais ni par douceur, ni par crainte d'aucun châtiment, il ne fut pas possible au père de fixer l'esprit volage de son fils : il ne put le contraindre à se contenir, et à demeurer assidu et attaché au travail, comme il le souhaitoit. Sitôt que Mustafa avoit le dos tourné, Aladdin s'échappoit, et il ne revenoit plus de tout le jour. Le père le châtioit; mais Aladdin étoit incorrigible; et, à son grand regret, Mustafa fut obligé de l'abandonner à son libertinage. Cela lui fit beaucoup de peine; et le chagrin de ne pouvoir faire rentrer ce fils dans son devoir lui causa une maladie si opiniâtre, qu'il en mourut au bout de quelques mois.

La mère d'Aladdin, qui vit que son fils ne prenoit pas le chemin d'apprendre le métier de son père, ferma la boutique, et fit de l'argent de tous les ustensiles de son métier, pour l'aider à subsister, elle et son fils, avec le peu qu'elle pourroit gagner à filer du coton.

Aladdin qui n'étoit plus retenu par la crainte d'un père, et qui se soucioit si peu de sa mère, qu'il avoit même la hardiesse de la menacer à

la moindre remontrance qu'elle lui faisoit, s'abandonna alors à un plein libertinage. Il fréquentoit de plus en plus les enfans de son âge, et ne cessoit de jouer avec eux avec plus de passion qu'auparavant. Il continua ce train de vie jusqu'à l'âge de quinze ans, sans aucune ouverture d'esprit pour quoi que ce soit, et sans faire réflexion à ce qu'il pourroit devenir un jour. Il étoit dans cette situation, lorsqu'un jour qu'il jouoit au milieu d'une place avec une troupe de vagabonds, selon sa coutume, un étranger qui passoit par cette place s'arrêta à le regarder.

Cet étranger étoit un magicien insigne, que les auteurs qui ont écrit cette histoire nous font connoître sous le nom de magicien africain : c'est ainsi que nous l'appellerons, d'autant plus volontiers, qu'il étoit véritablement d'Afrique, et qu'il n'étoit arrivé que depuis deux jours.

Soit que le magicien africain, qui se connoissoit en physionomie, eût remarqué dans le visage d'Aladdin tout ce qui étoit absolument nécessaire pour l'exécution de ce qui avoit fait le sujet de son voyage, ou autrement, il s'informa adroitement de sa famille, de ce qu'il étoit, et de son inclination. Quand il fut instruit de tout ce qu'il souhaitoit, il s'approcha

du jeune homme; et en le tirant à part à quelques pas de ses camarades : « Mon fils, lui demanda-t-il, votre père ne s'appelle-t-il pas Mustafa le tailleur? — Oui, monsieur, répondit Aladdin; mais il y a long-temps qu'il est mort. »

A ces paroles, le magicien africain se jeta au cou d'Aladdin, l'embrassa et le baisa par plusieurs fois les larmes aux yeux, accompagnées de soupirs. Aladdin, qui remarqua ses larmes, lui demanda quel sujet il avoit de pleurer. « Ah, mon fils! s'écria le magicien africain, comment pourrois-je m'en empêcher? Je suis votre oncle, et votre père étoit mon bon frère. Il y a plusieurs années que je suis en voyage; et dans le moment où j'arrive ici avec l'espérance de le revoir et de lui donner de la joie de mon retour, vous m'apprenez qu'il est mort. Je vous assure que c'est une douleur bien sensible pour moi de me voir privé de la consolation à laquelle je m'attendois. Mais ce qui soulage un peu mon affliction, c'est que, autant que je puis m'en souvenir, je reconnois ses traits sur votre visage, et je vois que je ne me suis pas trompé en m'adressant à vous. » Il demanda à Aladdin, en mettant la main à la bourse, où demeuroit sa mère. Aussitôt Aladdin satisfit à sa demande, et le magicien africain lui donna en même temps une poignée de menue

monnoie, en lui disant : « Mon fils, allez trouver votre mère, faites-lui bien mes complimens, et dites-lui que j'irai la voir demain, si le temps me le permet, pour me donner la consolation de voir le lieu où mon bon frère a vécu si long-temps, et où il a fini ses jours. »

Dès que le magicien africain eut laissé le neveu qu'il venoit de se faire lui-même, Aladdin courut chez sa mère, bien joyeux de l'argent que son oncle venoit de lui donner. « Ma mère, lui dit-il en arrivant, je vous prie de me dire si j'ai un oncle. — Non, mon fils, lui répondit la mère, vous n'avez point d'oncle du côté de feu votre père ni du mien. — Je viens cependant, reprit Aladdin, de voir un homme qui se dit mon oncle du côté de mon père, puisqu'il étoit son frère, à ce qu'il m'a assuré ; il s'est même mis à pleurer et à m'embrasser quand je lui ai dit que mon père étoit mort. Et pour marque que je dis la vérité, ajouta-t-il en lui montrant la monnoie qu'il avoit reçue, voilà ce qu'il m'a donné. Il m'a aussi chargé de vous saluer de sa part, et de vous dire que demain, s'il en a le temps, il viendra vous saluer, pour voir en même temps la maison où mon père a vécu, et où il est mort. — Mon fils, repartit la mère, il est vrai que votre père avoit un frère ; mais il y a long-temps qu'il est mort, et je ne lui ai jamais entendu dire

qu'il en eût un autre.» Ils n'en dirent pas davantage touchant le magicien africain.

Le lendemain, le magicien africain aborda Aladdin une seconde fois, comme il jouoit dans un autre endroit de la ville avec d'autres enfans. Il l'embrassa, comme il avoit fait le jour précédent; et en lui mettant deux pièces d'or dans la main, il lui dit: «Mon fils, portez cela à votre mère; dites-lui que j'irai la voir ce soir, et qu'elle achète de quoi souper, afin que nous mangions ensemble; mais auparavant enseignez-moi où je trouverai la maison.» Il la lui enseigna, et le magicien africain le laissa aller.

Aladdin porta les deux pièces d'or à sa mère; et dès qu'il lui eut dit quelle étoit l'intention de son oncle, elle sortit pour les aller employer, et revint avec de bonnes provisions; et comme elle étoit dépourvue d'une bonne partie de la vaisselle dont elle avoit besoin, elle alla en emprunter chez ses voisins. Elle employa toute la journée à préparer le souper; et sur le soir, dès que tout fut prêt, elle dit à Aladdin: «Mon fils, votre oncle ne sait peut-être pas où est notre maison; allez au-devant de lui et l'amenez si vous le voyez.»

Quoique Aladdin eût enseigné la maison au magicien africain, il étoit prêt néanmoins à sortir quand on frappa à la porte. Aladdin ouvrit,

et il reconnut le magicien africain, qui entra chargé de bouteilles de vin et de plusieurs sortes de fruits qu'il apportoit pour le souper.

Après que le magicien africain eut mis ce qu'il apportoit entre les mains d'Aladdin, il salua sa mère, et il la pria de lui montrer la place où son frère Mustafa avoit coutume de s'asseoir sur le sofa. Elle la lui montra ; et aussitôt il se prosterna, et il baisa cette place plusieurs fois les larmes aux yeux, en s'écriant : « Mon pauvre frère, que je suis malheureux de n'être pas arrivé assez à temps pour vous embrasser encore une fois avant votre mort! » Quoique la mère d'Aladdin l'en priât, jamais il ne voulut s'asseoir à la même place : « Non, dit-il, je m'en garderai bien ; mais souffrez que je me mette ici vis-à-vis, afin que si je suis privé de la satisfaction de l'y voir en personne, comme père d'une famille qui m'est si chère, je puisse au moins l'y regarder comme s'il étoit présent. » La mère d'Aladdin ne le pressa pas davantage, et elle le laissa dans la liberté de prendre la place qu'il voulut.

Quand le magicien africain se fut assis à la place qu'il lui avoit plu de choisir, il commença de s'entretenir avec la mère d'Aladdin : « Ma bonne sœur, lui disoit-il, ne vous étonnez point de ne m'avoir pas vu tout le temps que vous avez été mariée avec mon frère Mustafa d'heu-

reuse mémoire ; il y a quarante ans que je suis sorti de ce pays, qui est le mien aussi-bien que celui de feu mon frère. Depuis ce temps-là, après avoir voyagé dans les Indes, dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie, en Égypte, et séjourné dans les plus belles villes de ces pays-là, je passai en Afrique, où j'ai fait un plus long séjour. A la fin, comme il est naturel à l'homme, quelque éloigné qu'il soit du pays de sa naissance, de n'en perdre jamais la mémoire, non plus que de ses parens et de ceux avec qui il a été élevé, il m'a pris un désir si efficace de revoir le mien et de venir embrasser mon cher frère, pendant que je me sentois encore assez de force et de courage pour entreprendre un si long voyage, que je n'ai pas différé à faire mes préparatifs, et à me mettre en chemin. Je ne vous dis rien de la longueur du temps que j'y ai mis, de tous les obstacles que j'ai rencontrés, et de toutes les fatigues que j'ai souffertes pour arriver jusqu'ici ; je vous dirai seulement que rien ne m'a mortifié et affligé davantage dans tous mes voyages, que quand j'ai appris la mort d'un frère que j'avois toujours aimé, et que j'aimois d'une amitié véritablement fraternelle. J'ai remarqué de ses traits dans le visage de mon neveu votre fils, et c'est ce qui me l'a fait distinguer par-dessus tous les autres enfans avec lesquels il étoit. Il a pu vous

dire de quelle manière j'ai reçu la triste nouvelle qu'il n'étoit plus au monde; mais il faut louer Dieu de toutes choses. Je me console de le retrouver dans un fils qui en conserve les traits les plus remarquables. »

Le magicien africain, qui s'aperçut que la mère d'Aladdin s'attendrissoit sur le souvenir de son mari, en renouvelant sa douleur, changea de discours; et en se retournant du côté d'Aladdin, il lui demanda son nom. « Je m'appelle Aladdin, lui dit-il. — Hé bien, Aladdin, reprit le magicien, à quoi vous occupez-vous? Savez-vous quelque métier? »

A cette demande, Aladdin baissa les yeux, et fut déconcerté; mais sa mère, en prenant la parole : « Aladdin, dit-elle, est un fainéant. Son père a fait tout son possible, pendant qu'il vivoit, pour lui apprendre son métier, et il n'a pu en venir à bout; depuis qu'il est mort, nonobstant tout ce que j'ai pu lui dire, et ce que je lui répète chaque jour, il ne fait autre métier que de faire le vagabond, et passer tout son temps à jouer avec les enfans, comme vous l'avez vu, sans considérer qu'il n'est plus enfant; et si vous ne lui en faites honte, et qu'il n'en profite pas, je désespère que jamais il puisse rien valoir. Il sait que son père n'a laissé aucun bien; et il voit lui-même qu'à filer du coton pendant

tout le jour, comme je fais, j'ai bien de la peine à gagner de quoi nous avoir du pain. Pour moi, je suis résolue à lui fermer la porte un de ces jours, et à l'envoyer en chercher ailleurs.»

Après que la mère d'Aladdin eut achevé ces paroles en fondant en larmes, le magicien africain dit à Aladdin : «Cela n'est pas bien, mon neveu, il faut songer à vous aider vous-même, et à gagner votre vie. Il y a des métiers de plusieurs sortes; voyez s'il n'y en a pas quelqu'un pour lequel vous ayez inclination plutôt que pour un autre. Peut-être que celui de votre père vous déplaît, et que vous vous accommoderiez mieux d'un autre : ne dissimulez point ici vos sentimens, je ne cherche qu'à vous aider.» Comme il vit qu'Aladdin ne répondoit rien : «Si vous avez de la répugnance pour apprendre un métier, continua-t-il, et que vous vouliez être honnête homme, je vous lèverai une boutique garnie de riches étoffes et de toiles fines; vous vous mettrez en état de les vendre; et de l'argent que vous en ferez, vous achèterez d'autres marchandises, et de cette manière vous vivrez honorablement. Consultez-vous vous-même, et dites-moi franchement ce que vous en pensez; vous me trouverez toujours prêt à tenir ma promesse.»

Cette offre flatta fort Aladdin, à qui le travail

manuel déplaisoit d'autant plus, qu'il avoit assez de connoissance pour s'être aperçu que les boutiques de ces sortes de marchandises étoient propres et fréquentées, et que les marchands étoient bien habillés et fort considérés. Il marqua au magicien africain, qu'il regardoit comme son oncle, que son penchant étoit plutôt de ce côté-là que d'aucun autre, et qu'il lui seroit obligé toute sa vie du bien qu'il vouloit lui faire. « Puisque cette profession vous agrée, reprit le magicien africain, je vous mènerai demain avec moi, et je vous ferai habiller proprement et richement, conformément à l'état d'un des plus gros marchands de cette ville; et après-demain nous songerons à vous lever une boutique de la manière que je l'entends. »

La mère d'Aladdin, qui n'avoit pas cru jusqu'alors que le magicien africain fût frère de son mari, n'en douta nullement après tout le bien qu'il promettoit de faire à son fils. Elle le remercia de ses bonnes intentions; et après avoir exhorté Aladdin à se rendre digne de tous les biens que son oncle lui faisoit espérer, elle servit le souper. La conversation roula sur le même sujet pendant tout le repas, et jusqu'à ce que le magicien, qui vit que la nuit étoit avancée, prit congé de la mère et du fils, et se retira.

Le lendemain matin, le magicien africain ne

manqua pas de revenir chez la veuve de Mustafa le tailleur, comme il l'avoit promis. Il prit Aladdin avec lui, et il le mena chez un gros marchand qui ne vendoit que des habits tout faits, de toutes sortes de belles étoffes, pour les différens âges et conditions. Il s'en fit montrer de convenables à la grandeur d'Aladdin ; et après avoir mis à part tous ceux qui lui plaisoient davantage, et rejeté les autres qui n'étoient pas de la beauté qu'il entendoit, il dit à Aladdin : « Mon neveu, choisissez dans tous ces habits celui que vous aimez le mieux. » Aladdin, charmé des libéralités de son nouvel oncle, en choisit un ; le magicien l'acheta, avec tout ce qui devoit l'accompagner, et paya le tout sans marchander.

Lorsque Aladdin se vit ainsi habillé magnifiquement depuis les pieds jusqu'à la tête, il fit à son oncle tous les remercîmens imaginables ; et le magicien lui promit encore de ne le point abandonner, et de l'avoir toujours avec lui. En effet, il le mena dans les lieux les plus fréquentés de la ville, particulièrement dans ceux où étoient les boutiques des riches marchands ; et quand il fut dans la rue où étoient les boutiques des plus riches étoffes et des toiles fines, il dit à Aladdin : « Comme vous serez bientôt marchand comme ceux que vous voyez, il est bon que vous les fréquentiez, et qu'ils vous

connoissent. » Il lui fit voir aussi les mosquées les plus belles et les plus grandes, le conduisit dans les khans où logeoient les marchands étrangers, et dans tous les endroits du palais du sultan où il étoit libre d'entrer. Enfin, après avoir parcouru ensemble tous les beaux endroits de la ville, ils arrivèrent dans le khan où le magicien avoit pris un appartement. Il s'y trouva quelques marchands avec lesquels il avoit commencé de faire connoissance depuis son arrivée, et qu'il avoit rassemblés exprès pour les bien régaler, et leur donner en même temps la connoissance de son prétendu neveu.

Le régal ne finit que sur le soir. Aladdin voulut prendre congé de son oncle pour s'en retourner; mais le magicien africain ne voulut pas le laisser aller seul, et le reconduisit lui-même chez sa mère. Dès qu'elle eut aperçu son fils si bien habillé, elle fut transportée de joie; et elle ne cessoit de donner mille bénédictions au magicien, qui avoit fait une si grande dépense pour son enfant. « Généreux parent, lui dit-elle, je ne sais comment vous remercier de votre libéralité. Je sais que mon fils ne mérite pas le bien que vous lui faites, et qu'il en seroit tout-à-fait indigne, s'il n'en étoit reconnoissant, et s'il négligeoit de répondre à la bonne intention que vous avez de lui donner un établissement si dis-

tingué. En mon particulier, ajouta-t-elle, je vous en remercie encore de toute mon âme, et je vous souhaite une vie assez longue pour être témoin de la reconnoissance de mon fils, qui ne peut mieux vous la témoigner qu'en se gouvernant selon vos bons conseils. »

Aladdin, reprit le magicien africain, est un bon enfant; il m'écoute assez, et je crois que nous en ferons quelque chose de bon. Je suis fâché d'une chose, de ne pouvoir exécuter demain ce que je lui ai promis. C'est jour de vendredi, les boutiques seront fermées, et il n'y aura pas lieu de songer à en louer une et à la garnir, pendant que les marchands ne penseront qu'à se divertir. Ainsi nous remettrons l'affaire à samedi; mais je viendrai demain le prendre, et je le mènerai promener dans les jardins, où le beau monde a coutume de se trouver. Il n'a peut-être encore rien vu des divertissemens qu'on y prend. Il n'a été jusqu'à présent qu'avec des enfans, il faut qu'il voie des hommes. » Le magicien africain prit enfin congé de la mère et du fils, et se retira. Aladdin cependant, qui étoit déjà dans une grande joie de se voir si bien habillé, se fit encore un plaisir par avance de la promenade des jardins des environs de la ville. En effet, jamais il n'étoit sorti hors des portes, et jamais il n'avoit vu les environs, qui

étoient d'une grande beauté et très agréables.

Aladdin se leva et s'habilla le lendemain de grand matin, pour être prêt à partir quand son oncle viendroit le prendre. Après avoir attendu long-temps, à ce qu'il lui sembloit, l'impatience lui fit ouvrir la porte, et se tenir sur le pas, pour voir s'il ne le verroit point. Dès qu'il l'aperçut, il en avertit sa mère; et en prenant congé d'elle, il ferma la porte, et courut à lui pour le joindre.

Le magicien africain fit beaucoup de caresses à Aladdin quand il le vit. « Allons, mon cher enfant, lui dit-il d'un air riant, je veux vous faire voir aujourd'hui de belles choses. » Il le mena par une porte qui conduisoit à de grandes et belles maisons, ou plutôt à des palais magnifiques qui avoient chacun de très beaux jardins dont les entrées étoient libres. A chaque palais qu'ils rencontroient, il demandoit à Aladdin s'il le trouvoit beau; et Aladdin, en le prévenant, quand un autre se présentoit : « Mon oncle, disoit-il, en voici un plus beau que ceux que nous venons de voir. » Cependant ils avançoient toujours plus avant dans la campagne; et le rusé magicien qui avoit envie d'aller plus loin pour exécuter le dessein qu'il avoit dans la tête, prit occasion d'entrer dans un de ces jardins. Il s'assit près d'un grand bassin, qui recevoit une très belle eau par un muffle de lion de bronze, et

feignit d'être las, afin de faire reposer Aladdin. « Mon neveu, lui dit-il, vous devez être fatigué aussi-bien que moi ; reposons-nous ici pour reprendre des forces ; nous aurons plus de courage à poursuivre notre promenade. »

Quand ils furent assis, le magicien africain tira d'un linge attaché à sa ceinture des gâteaux et plusieurs sortes de fruits dont il avoit fait provision, et il l'étendit sur le bord du bassin. Il partagea un gâteau entre lui et Aladdin; et à l'égard des fruits, il lui laissa la liberté de choisir ceux qui seroient le plus à son goût. Pendant ce petit repas, il entretint son prétendu neveu de plusieurs enseignemens qui tendoient à l'exhorter à se détacher de la fréquentation des enfans, et de s'approcher plutôt des hommes sages et prudens, et de les écouter, et de profiter de leurs entretiens. « Bientôt, lui disoit-il, vous serez homme comme eux, et vous ne pouvez vous accoutumer de trop bonne heure à dire de bonnes choses à leur exemple. » Quand ils eurent achevé ce petit repas, ils se levèrent, et ils poursuivirent leur chemin au travers des jardins, qui n'étoient séparés les uns des autres que par de petits fossés qui en marquoient les limites, mais qui n'en empêchoient pas la communication. La bonne foi faisoit que les citoyens de cette capitale n'apportoient pas plus de pré-

caution pour s'empêcher les uns les autres de se nuire. Insensiblement le magicien africain mena Aladdin assez loin au-delà des jardins, et le fit traverser des campagnes qui le conduisirent jusqu'assez près des montagnes.

Aladdin, qui de sa vie n'avoit fait tant de chemin, se sentit fort fatigué d'une si longue marche. « Mon oncle, dit-il au magicien africain, où allons-nous ? Nous avons laissé les jardins bien loin derrière nous, et je ne vois plus que des montagnes. Si nous avançons plus, je ne sais si j'aurai assez de force pour retourner jusqu'à la ville. — Prenez courage, mon neveu, lui dit le faux oncle, je veux vous faire voir un autre jardin qui surpasse tous ceux que vous venez de voir; il n'est pas loin d'ici, il n'y a qu'un pas; et quand nous y serons arrivés, vous me direz vous-même si vous ne seriez pas fâché de ne l'avoir pas vu, après vous en être approché de si près. » Aladdin se laissa persuader, et le magicien le mena encore fort loin, en l'entretenant de différentes histoires amusantes, pour lui rendre le chemin moins ennuyeux, et la fatigue plus supportable.

Ils arrivèrent enfin entre deux montagnes d'une hauteur médiocre et à peu près égales, séparées par un vallon de très peu de largeur. C'étoit là cet endroit remarquable où le magicien africain avoit voulu amener Aladdin pour

rois du monde. Cela est si vrai, qu'il n'y a personne au monde que vous à qui il soit permis de toucher cette pierre, et de la lever pour y entrer: il m'est même défendu d'y toucher, et de mettre le pied dans le trésor quand il sera ouvert. Pour cela, il faut que vous exécutiez de point en point ce que je vous dirai, sans y manquer : la chose est de grande conséquence et pour vous et pour moi. »

Aladdin, toujours dans l'étonnement de ce qu'il voyoit et de tout ce qu'il venoit d'entendre dire au magicien, de ce trésor qui devoit le rendre heureux à jamais, oublia tout ce qui s'étoit passé. « Hé bien, mon oncle, dit-il au magicien en se levant, de quoi s'agit-il? Commandez, je suis tout prêt à obéir. — Je suis ravi, mon enfant, lui dit le magicien africain en l'embrassant, que vous ayez pris ce parti; venez, approchez-vous, prenez cet anneau, et levez la pierre. — Mais, mon oncle, reprit Aladdin, je ne suis pas assez fort pour la lever; il faut donc que vous m'aidiez. — Non, repartit le magicien africain, vous n'avez pas besoin de mon aide, et nous ne ferions rien, vous et moi, si je vous aidois: il faut que vous la leviez vous seul. Prononcez seulement le nom de votre père et de votre grand-père, en tenant l'anneau, et levez : vous verrez qu'elle viendra à vous sans peine. » Aladdin fit

comme le magicien lui avoit dit : il leva la pierre avec facilité, et il la posa à côté.

Quand la pierre fut ôtée, un caveau de trois à quatre pieds de profondeur se fit voir avec une petite porte et des degrés pour descendre plus bas. « Mon fils, dit alors le magicien africain à Aladdin, observez exactement tout ce que je vais vous dire. Descendez dans ce caveau; quand vous serez au bas des degrés que vous voyez, vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu voûté et partagé en trois grandes salles l'une après l'autre. Dans chacune, vous verrez à droite et à gauche quatre vases de bronze grands comme des cuves, pleins d'or et d'argent; mais gardez-vous bien d'y toucher. Avant d'entrer dans la première salle, levez votre robe, et serrez-la bien autour de vous. Quand vous y serez entré, passez à la seconde sans vous arrêter, et de là à la troisième, aussi sans vous arrêter. Sur toutes choses, gardez-vous bien d'approcher des murs, et d'y toucher même avec votre robe; car si vous y touchiez, vous mourriez sur-le-champ; c'est pour cela que je vous ai dit de la tenir serrée autour de vous. Au bout de la troisième salle, il y a une porte qui vous donnera entrée dans un jardin planté de beaux arbres, tous chargés de fruits; marchez tout droit, et traversez ce jardin par un chemin

qui vous mènera à un escalier de cinquante marches pour monter sur une terrasse. Quand vous serez sur la terrasse, vous verrez devant vous une niche, et dans la niche une lampe allumée ; prenez la lampe, éteignez-la ; et quand vous aurez jeté le lumignon et versé la liqueur, mettez-la dans votre sein, et apportez-la moi. Ne craignez pas de gâter votre habit : la liqueur n'est pas de l'huile, et la lampe sera sèche dès qu'il n'y en aura plus. Si les fruits du jardin vous font envie, vous pouvez en cueillir autant que vous en voudrez ; cela ne vous est pas défendu. »

En achevant ces paroles, le magicien africain tira un anneau qu'il avoit au doigt, et il le mit à l'un des doigts d'Aladdin, en lui disant que c'étoit un préservatif contre tout ce qui pourroit lui arriver de mal, en observant bien tout ce qu'il venoit de lui prescrire. « Allez, mon enfant, lui dit-il après cette instruction, descendez hardiment ; nous allons être riches l'un et l'autre pour toute notre vie. »

Aladdin sauta légèrement dans le caveau, et il descendit jusqu'au bas des degrés : il trouva les trois salles dont le magicien africain lui avoit fait la description. Il passa au travers avec d'autant plus de précaution, qu'il appréhendoit de mourir s'il manquoit à observer soigneusement ce qui lui avoit été prescrit. Il tra-

versa le jardin sans s'arrêter, monta sur la terrasse, prit la lampe allumée dans la niche, jeta le lumignon et la liqueur, et en la voyant sans humidité comme le magicien le lui avoit dit, il la mit dans son sein; il descendit de la terrasse, et il s'arrêta dans le jardin à en considérer les fruits qu'il n'avoit vus qu'en passant. Les arbres de ce jardin étoient tous chargés de fruits extraordinaires. Chaque arbre en portoit de différentes couleurs : il y en avoit de blancs, de luisans et transparens comme le cristal; de rouges, les uns plus chargés, les autres moins; de verts, de bleus, de violets, de tirant sur le jaune, et de plusieurs autres sortes de couleurs. Les blancs étoient des perles; les luisans et transparens, des diamans; les rouges les plus foncés, des rubis; les autres moins foncés, des rubis balais; les verts, des émeraudes; les bleus, des turquoises; les violets, des améthystes; ceux qui tiroient sur le jaune, des saphirs; et ainsi des autres; et ces fruits étoient tous d'une grosseur et d'une perfection à quoi on n'avoit encore vu rien de pareil dans le monde. Aladdin, qui n'en connoissoit ni le mérite ni la valeur, ne fut pas touché de la vue de ces fruits qui n'étoient pas de son goût, comme l'eussent été des figues, des raisins, et les autres fruits excellens qui sont communs dans la Chine. Aussi

n'étoit-il pas encore dans un âge à en connoître le prix; il s'imagina que tous ces fruits n'étoient que du verre coloré, et qu'ils ne valoient pas davantage. La diversité de tant de belles couleurs néanmoins, la beauté et la grosseur extraordinaires de chaque fruit, lui donnèrent envie d'en cueillir de toutes les sortes. En effet, il en prit plusieurs de chaque couleur, et il en emplit ses deux poches et deux bourses toutes neuves que le magicien lui avoit acheétes, avec l'habit dont il lui avoit fait présent, afin qu'il n'eût rien que de neuf; et comme les deux bourses ne pouvoient tenir dans ses poches qui étoient déjà pleines, il les attacha de chaque côté à sa ceinture; il en enveloppa même dans les plis de sa ceinture, qui étoit d'une étoffe de soie ample et à plusieurs tours, et il les accommoda de manière qu'ils ne pouvoient pas tomber; il n'oublia pas aussi d'en fourrer dans son sein, entre la robe et la chemise autour de lui.

Aladdin, ainsi chargé de tant de richesses, sans le savoir, reprit en diligence le chemin des trois salles, pour ne pas faire attendre trop longtemps le magicien africain; et après avoir passé à travers avec la même précaution qu'auparavant, il remonta par où il étoit descendu, et se présenta à l'entrée du caveau où le magicien africain l'attendoit avec impatience. Aussitôt

qu'Aladdin l'aperçut : « Mon oncle, lui dit-il, je vous prie de me donner la main pour m'aider à monter. » Le magicien africain lui dit : « Mon fils, donnez-moi la lampe auparavant; elle pourroit vous embarrasser. — Pardonnez-moi, mon oncle, reprit Aladdin, elle ne m'embarrasse pas; je vous la donnerai dès que je serai monté. » Le magicien africain s'opiniâtra à vouloir qu'Aladdin lui mît la lampe entre les mains avant de le tirer du caveau; et Aladdin, qui avoit embarrassé cette lampe avec tous ces fruits dont il s'étoit garni de tous côtés, refusa absolument de la donner, qu'il ne fût hors du caveau. Alors le magicien africain, au désespoir de la résistance de ce jeune homme, entra dans une furie épouvantable : il jeta un peu de son parfum sur le feu qu'il avoit eu soin d'entretenir; et à peine eut-il prononcé deux paroles magiques, que la pierre qui servoit à fermer l'entrée du caveau se remit d'elle-même à sa place, avec la terre par-dessus, au même état qu'elle étoit à l'arrivée du magicien africain et d'Aladdin.

Il est certain que le magicien africain n'étoit pas frère de Mustafa le tailleur, comme il s'en étoit vanté, ni par conséquent oncle d'Aladdin. Il étoit véritablement d'Afrique, et il y étoit né; et comme l'Afrique est un pays où l'on est plus entêté de la magie que partout ailleurs, il

s'y étoit appliqué dès sa jeunesse; et après quarante années ou environ d'enchantemens, d'opérations de géomance, de suffumigations et de lecture de livres de magie, il étoit enfin parvenu à découvrir qu'il y avoit dans le monde une lampe merveilleuse, dont la possession le rendroit plus puissant qu'aucun monarque de l'univers, s'il pouvoit en devenir le possesseur. Par une dernière opération de géomance, il avoit connu que cette lampe étoit dans un lieu souterrain au milieu de la Chine, à l'endroit et avec toutes les circonstances que nous venons de voir. Bien persuadé de la vérité de cette découverte, il étoit parti de l'extrémité de l'Afrique, comme nous l'avons dit; et après un voyage long et pénible, il étoit arrivé à la ville qui étoit si voisine du trésor; mais quoique la lampe fût certainement dans le lieu dont il avoit connoissance, il ne lui étoit pas permis néanmoins de l'enlever lui-même, ni d'entrer en personne dans le lieu souterrain où elle étoit. Il falloit qu'un autre y descendît, l'allât prendre, et la lui mît entre les mains. C'est pourquoi il s'étoit adressé à Aladdin qui lui avoit paru un jeune enfant sans conséquence, et très propre à lui rendre ce service qu'il attendoit de lui, bien résolu, dès qu'il auroit la lampe dans ses mains, de faire la dernière suffumiga-

tion que nous avons dite, et de prononcer les deux paroles magiques qui devoient faire l'effet que nous avons vu, et sacrifier le pauvre Aladdin à son avarice et à sa méchanceté, afin de n'en avoir pas de témoin. Le soufflet donné à Aladdin, et l'autorité qu'il avoit prise sur lui, n'avoient pour but que de l'accoutumer à le craindre et à lui obéir exactement, afin que lorsqu'il lui demanderoit cette fameuse lampe magique, il la lui donnât aussitôt; mais il lui arriva tout le contraire de ce qu'il s'étoit proposé. Enfin il n'usa de sa méchanceté avec tant de précipitation, pour perdre le pauvre Aladdin, que parce qu'il craignit que s'il contestoit plus long-temps avec lui, quelqu'un ne vînt à les entendre, et ne rendît public ce qu'il vouloit tenir très caché.

Quand le magicien africain vit ses grandes et belles espérances échouées à n'y revenir jamais, il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de retourner en Afrique; c'est ce qu'il fit dès le même jour. Il prit sa route par des détours, pour ne pas rentrer dans la ville d'où il étoit sorti avec Aladdin. Il avoit à craindre en effet d'être observé par plusieurs personnes qui pouvoient l'avoir vu se promener avec cet enfant, et revenir sans lui.

Selon toutes les apparences, on ne devoit

plus entendre parler d'Aladdin; mais celui-là même qui avoit cru le perdre pour jamais, n'avoit pas fait attention qu'il lui avoit mis au doigt un anneau qui pouvoit servir à le sauver. En effet, ce fut cet anneau qui fut cause du salut d'Aladdin, qui n'en savoit nullement la vertu; et il est étonnant que cette perte, jointe à celle de la lampe, n'ait pas jeté ce magicien dans le dernier désespoir. Mais les magiciens sont si accoutumés aux disgrâces et aux événemens contraires à leurs souhaits, qu'ils ne cessent, tant qu'ils vivent, de se repaître de fumée, de chimères et de visions.

Aladdin, qui ne s'attendoit pas à la méchanceté de son faux oncle, après les caresses et le bien qu'il lui avoit faits, fut dans un étonnement qu'il est plus aisé d'imaginer que de représenter par des paroles. Quand il se vit enterré tout vif, il appela mille fois son oncle, en criant qu'il étoit prêt à lui donner la lampe; mais ses cris étoient inutiles, et il n'y avoit plus moyen d'être entendu; ainsi il demeura dans les ténèbres et dans l'obscurité. Enfin, après avoir donné quelque relâche à ses larmes, il descendit jusqu'au bas de l'escalier du caveau pour aller chercher la lumière dans le jardin où il avoit déjà passé; mais le mur qui s'étoit ouvert par enchantement, s'étoit refermé et rejoint

par un autre enchantement. Il tâtonne devant lui à droite et à gauche par plusieurs fois, et il ne trouve plus de porte : il redouble ses cris et ses pleurs, et il s'asseoit sur les degrés du caveau, sans espoir de revoir jamais la lumière, et avec la triste certitude au contraire de passer des ténèbres où il étoit, dans celles d'une mort prochaine.

Aladdin demeura deux jours en cet état, sans manger et sans boire : le troisième jour enfin, en regardant la mort comme inévitable, il éleva les mains en les joignant; et avec une résignation entière à la volonté de Dieu, il s'écria :

« Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, le haut, le grand! »

Dans cette action de mains jointes, il frotta, sans y penser, l'anneau que le magicien africain lui avoit mis au doigt, et dont il ne connoissoit pas encore la vertu. Aussitôt un génie d'une figure énorme et d'un regard épouvantable s'éleva devant lui comme de dessous la terre, jusqu'à ce qu'il atteignît de la tête à la voûte, et dit à Aladdin ces paroles :

« Que veux-tu? Me voici prêt à t'obéir comme « ton esclave, et l'esclave de tous ceux qui ont « l'anneau au doigt, moi et les autres esclaves de « l'anneau. »

En tout autre temps et en toute autre occa-

sion, Aladdin, qui n'étoit pas accoutumé à de pareilles visions, eût pu être saisi de frayeur, et perdre la parole à la vue d'une figure si extraordinaire; mais occupé uniquement du danger présent où il étoit, il répondit sans hésiter: « Qui que tu sois, fais-moi sortir de ce lieu, si tu en as le pouvoir. » À peine eut-il prononcé ces paroles, que la terre s'ouvrit, et qu'il se trouva hors du caveau, et à l'endroit justement où le magicien l'avoit amené.

On ne trouvera pas étrange qu'Aladdin, qui étoit demeuré si long-temps dans les ténèbres les plus épaisses, ait eu d'abord de la peine à soutenir le grand jour; il y accoutuma ses yeux peu à peu; et en regardant autour de lui, il fut fort surpris de ne pas voir d'ouverture sur la terre. Il ne put comprendre de quelle manière il se trouvoit si subitement hors de ses entrailles; il n'y eut que la place où les broussailles avoient été allumées, qui lui fit reconnoître à peu près où étoit le caveau. Ensuite, en se tournant du côté de la ville, il l'aperçut au milieu des jardins qui l'environnoient; il reconnut le chemin par où le magicien africain l'avoit amené, et il le reprit en rendant grâces à Dieu de se revoir une autre fois au monde, après avoir désespéré d'y revenir jamais. Il arriva jusqu'à la ville, et se traîna chez lui avec bien de la peine. En entrant chez

sa mère, la joie de la revoir, jointe à la foiblesse dans laquelle il étoit de n'avoir pas mangé depuis près de trois jours, lui causèrent un évanouissement qui dura quelque temps. Sa mère, qui l'avoit déjà pleuré comme perdu ou comme mort, en le voyant en cet état, n'oublia aucun de ses soins pour le faire revenir. Il revint enfin de son évanouissement; et les premières paroles qu'il prononça, furent celles-ci : « Ma mère, avant toute chose, je vous prie de me donner à manger; il y a trois jours que je n'ai pris quoi que ce soit. » Sa mère lui apporta ce qu'elle avoit; et en le mettant devant lui : « Mon fils, lui dit-elle, ne vous pressez pas, cela est dangereux; mangez peu à peu et à votre aise, et ménagez-vous dans le grand besoin que vous en avez. Je ne veux pas même que vous me parliez : vous aurez assez de temps pour me raconter ce qui vous est arrivé, quand vous serez bien rétabli. Je suis toute consolée de vous revoir, après l'affliction où je me suis trouvée depuis vendredi, et toutes les peines que je me suis données pour apprendre ce que vous étiez devenu, dès que j'eus vu qu'il étoit nuit, et que vous n'étiez pas revenu à la maison. »

Aladdin suivit le conseil de sa mère : il mangea tranquillement et peu à peu, et il but à proportion. Quand il eut achevé : « Ma mère, dit-il,

j'aurois de grandes plaintes à vous faire sur ce que vous m'avez abandonné avec tant de facilité à la discrétion d'un homme qui avoit le dessein de me perdre, et qui tient, à l'heure que je vous parle, ma mort si certaine, qu'il ne doute pas, ou que je ne sois plus en vie, ou que je ne doive la perdre au premier jour; mais vous avez cru qu'il étoit mon oncle, et je l'ai cru comme vous. Eh! pouvions-nous avoir d'autre pensée d'un homme qui m'accabloit de caresses et de biens, et qui me faisoit tant d'autres promesses avantageuses? Sachez, ma mère, que ce n'est qu'un traître, un méchant, un fourbe. Il ne m'a fait tant de bien et tant de promesses, qu'afin d'arriver au but qu'il s'étoit proposé de me perdre, comme je l'ai dit, sans que ni vous ni moi nous puissions en deviner la cause. De mon côté, je puis assurer que je ne lui ai donné aucun sujet qui méritât le moindre mauvais traitement. Vous le comprendrez vous-même par le récit fidèle que vous allez entendre de tout ce qui s'est passé depuis que je me suis séparé de vous, jusqu'à l'exécution de son pernicieux dessein.»

Aladdin commença à raconter à sa mère tout ce qui lui étoit arrivé avec le magicien, depuis le vendredi qu'il étoit venu le prendre pour le mener avec lui voir les palais et les jardins qui étoient hors de la ville; ce qui lui arriva dans le

chemin, jusqu'à l'endroit des deux montagnes où se devoit opérer le grand prodige du magicien; comment, avec un parfum jeté dans le feu et quelques paroles magiques, la terre s'étoit ouverte en un instant, et avoit fait voir l'entrée d'un caveau qui conduisoit à un trésor inestimable. Il n'oublia pas le soufflet qu'il avoit reçu du magicien, et de quelle manière, après s'être un peu radouci, il l'avoit engagé par de grandes promesses, et en lui mettant son anneau au doigt, à descendre dans le caveau. Il n'omit aucune circonstance de tout ce qu'il avoit vu en passant et en repassant dans les trois salles, dans le jardin, et sur la terrasse où il avoit pris la lampe merveilleuse, qu'il montra à sa mère en la retirant de son sein, aussi-bien que les fruits transparens et de différentes couleurs qu'il avoit cueillis dans le jardin en s'en retournant, auxquels il joignit deux bourses pleines qu'il donna à sa mère, et dont elle fit peu de cas. Ces fruits étoient cependant des pierres précieuses. L'éclat, brillant comme le soleil, qu'ils rendoient à la faveur d'une lampe qui éclairoit la chambre, devoit faire juger de leur grand prix; mais la mère d'Aladdin n'avoit pas sur cela plus de connoissance que son fils. Elle avoit été élevée dans une condition très médiocre, et son mari n'avoit pas eu assez de biens pour lui donner de ces sortes

de pierreries. D'ailleurs elle n'en avoit jamais vu à aucune de ses parentes ni de ses voisines; ainsi il ne faut pas s'étonner si elle ne les regarda que comme des choses de peu de valeur, et bonnes tout au plus à récréer la vue par la variété de leurs couleurs; ce qui fit qu'Aladdin les mit derrière un des coussins du sofa sur lequel il étoit assis. Il acheva le récit de son aventure, en lui disant que quand il fut revenu et qu'il se fut présenté à l'entrée du caveau, prêt à en sortir, sur le refus qu'il avoit fait au magicien de lui donner la lampe qu'il vouloit avoir, l'entrée du caveau s'étoit refermée en un instant, par la force du parfum que le magicien avoit jeté sur le feu qu'il n'avoit pas laissé éteindre, et des paroles qu'il avoit prononcées. Mais il n'en put dire davantage sans verser des larmes, en lui représentant l'état malheureux où il s'étoit trouvé lorsqu'il s'étoit vu enterré tout vivant dans le fatal caveau, jusqu'au moment qu'il en étoit sorti, et que, pour ainsi dire, il étoit revenu au monde par l'attouchement de son anneau, dont il ne connoissoit pas encore la vertu. Quand il eut fini ce récit: « Il n'est pas nécessaire de vous en dire davantage, dit-il à sa mère; le reste vous est connu. Voilà enfin quelle a été mon aventure, et quel est le danger que j'ai couru depuis que vous ne m'avez vu. »

La mère d'Aladdin eut la patience d'entendre, sans l'interrompre, ce récit merveilleux et surprenant, et en même temps si affligeant pour une mère qui aimoit son fils tendrement, malgré ses défauts. Dans les endroits néanmoins les plus touchans, et qui faisoient connoître davantage la perfidie du magicien africain, elle ne put s'empêcher de faire paroître combien elle le détestoit, par les marques de son indignation; mais dès qu'Aladdin eut achevé, elle se déchaîna en mille injures contre cet imposteur : elle l'appela traître, perfide, barbare, assassin, trompeur, magicien, ennemi et destructeur du genre humain. «Oui, mon fils, ajouta-t-elle, c'est un magicien, et les magiciens sont des pestes publiques : ils ont commerce avec les démons par leurs enchantemens et par leurs sorcelleries. Béni soit Dieu, qui n'a pas voulu que sa méchanceté insigne eût son effet entier contre vous! Vous devez bien le remercier de la grâce qu'il vous a faite! La mort vous étoit inévitable, si vous ne vous fussiez souvenu de lui, et que vous n'eussiez imploré son secours.» Elle dit encore beaucoup de choses, en détestant toujours la trahison que le magicien avoit faite à son fils; mais en parlant, elle s'aperçut qu'Aladdin, qui n'avoit pas dormi depuis trois jours, avoit besoin de repos. Elle le fit coucher;

et peu de temps après, elle se coucha aussi.

Aladdin, qui n'avoit pris aucun repos dans le lieu souterrain où il avoit été enseveli à dessein qu'il y perdît la vie, dormit toute la nuit d'un profond sommeil, et ne se réveilla le lendemain que fort tard. Il se leva; et la première chose qu'il dit à sa mère, ce fut qu'il avoit besoin de manger, et qu'elle ne pouvoit lui faire un plus grand plaisir que de lui donner à déjeuner. « Hélas! mon fils, lui répondit sa mère, je n'ai pas seulement un morceau de pain à vous donner; vous mangeâtes hier au soir le peu de provisions qu'il y avoit dans la maison; mais donnez-vous un peu de patience, je ne serai pas long-temps à vous en apporter. J'ai un peu de fil de coton de mon travail; je vais le vendre, afin de vous acheter du pain et quelque chose pour notre dîner. — Ma mère, reprit Aladdin, réservez votre fil de coton pour une autre fois, et donnez-moi la lampe que j'apportai hier; j'irai la vendre, et l'argent que j'en aurai servira à nous avoir de quoi déjeuner et dîner, et peut-être de quoi souper. »

La mère d'Aladdin prit la lampe où elle l'avoit mise. « La voilà, dit-elle à son fils, mais elle est bien sale; pour peu qu'elle soit nettoyée, je crois qu'elle en vaudra quelque chose davantage. » Elle prit de l'eau et un peu de sable fin pour la

nettoyer ; mais à peine eut-elle commencé à frotter cette lampe, qu'en un instant, en présence de son fils, un génie hideux et d'une grandeur gigantesque s'éleva et parut devant elle, et lui dit d'une voix tonnante :

« Que veux-tu ? me voici prêt à t'obéir comme « ton esclave, et de tous ceux qui ont la lampe « à la main, moi avec les autres esclaves de la « lampe. »

La mère d'Aladdin n'étoit pas en état de répondre : sa vue n'avoit pu soutenir la figure hideuse et épouvantable du génie ; et sa frayeur avoit été si grande dès les premières paroles qu'il avoit prononcées, qu'elle étoit tombée évanouie.

Aladdin, qui avoit déjà eu une apparition à peu près semblable dans le caveau, sans perdre de temps ni le jugement, se saisit promptement de la lampe, et en suppléant au défaut de sa mère, il répondit pour elle d'un ton ferme. « J'ai faim, dit-il au génie, apporte-moi de quoi manger. » Le génie disparut, et un instant après il revint chargé d'un grand bassin d'argent qu'il portoit sur sa tête, avec douze plats couverts de même métal, pleins d'excellens mets arrangés dessus, avec six grands pains blancs comme neige sur les plats, deux bouteilles de vin exquis, et deux tasses d'argent à la main. Il posa le tout sur le sofa, et aussitôt il disparut.

Cela se fit en si peu de temps, que la mère d'Aladdin n'étoit pas encore revenue de son évanouissement quand le génie disparut pour la seconde fois. Aladdin, qui avoit déjà commencé de lui jeter de l'eau sur le visage, sans effet, se mit en devoir de recommencer pour la faire revenir; mais soit que les esprits qui s'étoient dissipés se fussent enfin réunis, ou que l'odeur des mets que le génie venoit d'apporter y eût contribué pour quelque chose, elle revint dans le moment. « Ma mère, lui dit Aladdin, cela n'est rien; levez-vous et venez manger : voici de quoi vous remettre le cœur, et en même temps de quoi satisfaire au grand besoin que j'ai de manger. Ne laissons pas refroidir de si bons mets, et mangeons. »

La mère d'Aladdin fut extrêmement surprise quand elle vit le grand bassin, les douze plats, les six pains, les deux bouteilles et les deux tasses, et qu'elle sentit l'odeur délicieuse qui s'exhaloit de tous ces plats. « Mon fils, demanda-t-elle à Aladdin, d'où nous vient cette abondance, et à qui sommes-nous redevables d'une si grande libéralité? Le sultan auroit-il eu connoissance de notre pauvreté, et auroit-il eu compassion de nous? — Ma mère, reprit Aladdin, mettons-nous à table et mangeons, vous en avez besoin aussi-bien que moi. Je vous dirai ce que vous me

demandez quand nous aurons déjeuné.» Ils se mirent à table, et ils mangèrent avec d'autant plus d'appétit, que la mère et le fils ne s'étoient jamais trouvés à une table si bien fournie.

Pendant le repas, la mère d'Aladdin ne pouvoit se lasser de regarder et d'admirer le bassin et les plats, quoiqu'elle ne sût pas trop distinctement s'ils étoient d'argent ou d'une autre matière, tant elle étoit peu accoutumée à en voir de pareils; et, à proprement parler, sans avoir égard à leur valeur, qui lui étoit inconnue, il n'y avoit que la nouveauté qui la tenoit en admiration, et son fils Aladdin n'en avoit pas plus de connoissance qu'elle.

Aladdin et sa mère, qui ne croyoient faire qu'un simple déjeuner, se trouvèrent encore à table à l'heure du dîner: des mets si excellens les avoient mis en appétit; et pendant qu'ils étoient chauds, ils crurent qu'ils ne feroient pas mal de joindre les deux repas ensemble, et de n'en pas faire à deux fois. Le double repas étant fini, il leur resta non seulement de quoi souper, mais même assez de quoi en faire deux autres repas aussi forts le lendemain.

Quand la mère d'Aladdin eut desservi et mis à part les viandes auxquelles ils n'avoient pas touché, elle vint s'asseoir sur le sofa auprès de son fils. «Aladdin, lui dit-elle, j'attends que vous

satisfassiez à l'impatience où je suis d'entendre le récit que vous m'avez promis. » Aladdin lui raconta exactement tout ce qui s'étoit passé entre le génie et lui pendant son évanouissement, jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle.

La mère d'Aladdin étoit dans un grand étonnement du discours de son fils et de l'apparition du génie. « Mais, mon fils, reprit-elle, que voulez-vous dire avec vos génies? Jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai entendu dire que personne de ma connoissance en eût vu. Par quelle aventure ce vilain génie est-il venu se présenter à moi? Pourquoi s'est-il adressé à moi et non pas à vous, à qui il a déjà apparu dans le caveau du trésor? »

« Ma mère, repartit Aladdin, le génie qui vient de vous apparoître n'est pas le même qui m'est apparu : ils se ressemblent en quelque manière par leur grandeur de géant; mais ils sont entièrement différens par leur mine et par leur habillement : aussi sont-ils à différens maîtres. Si vous vous en souvenez, celui que j'ai vu s'est dit esclave de l'anneau que j'ai au doigt, et celui que vous venez de voir s'est dit esclave de la lampe que vous aviez à la main. Mais je ne crois pas que vous l'ayez entendu : il me semble en effet que vous vous êtes évanouie dès qu'il a commencé à parler. »

« Quoi! s'écria la mère d'Aladdin, c'est donc votre lampe qui est cause que ce mauvais génie s'est adressé à moi plutôt qu'à vous? Ah, mon fils! ôtez-la de devant mes yeux et la mettez où il vous plaira, je ne veux plus y toucher. Je consens plutôt qu'elle soit jetée ou vendue, que de courir le risque de mourir de frayeur en la touchant. Si vous me croyez, vous vous déferez aussi de l'anneau. Il ne faut pas avoir commerce avec des génies : ce sont des démons; et notre prophète l'a dit. »

« Ma mère, avec votre permission, reprit Aladdin, je me garderai bien présentement de vendre, comme j'étois près de le faire tantôt, une lampe qui va nous être si utile à vous et à moi. Ne voyez-vous pas ce qu'elle vient de nous procurer? Il faut qu'elle continue de nous fournir de quoi nous nourrir et nous entretenir. Vous devez juger comme moi que ce n'étoit pas sans raison que mon faux et méchant oncle s'étoit donné tant de mouvement, et avoit entrepris un si long et si pénible voyage, puisque c'étoit pour parvenir à la possession de cette lampe merveilleuse, qu'il avoit préférée à tout l'or et l'argent qu'il savoit être dans les salles, et que j'ai vu moi-même, comme il m'en avoit averti. Il savoit trop bien le mérite et la valeur de cette lampe, pour ne demander autre chose d'un tré-

sor si riche. Puisque le hasard nous en a fait découvrir la vertu, faisons-en un usage qui nous soit profitable, mais d'une manière qui soit sans éclat, et qui ne nous attire pas l'envie et la jalousie de nos voisins. Je veux bien l'ôter de devant vos yeux, et la mettre dans un lieu où je la trouverai quand il en sera besoin, puisque les génies vous font tant de frayeur. Pour ce qui est de l'anneau, je ne saurois aussi me résoudre à le jeter : sans cet anneau, vous ne m'eussiez jamais revu; et si je vivois à l'heure qu'il est, ce ne seroit peut-être que pour peu de momens. Vous me permettrez donc de le garder, et de le porter toujours au doigt bien précieusement. Qui sait s'il ne m'arrivera pas quelque autre danger que nous ne pouvons prévoir ni vous ni moi, dont il pourra me délivrer? » Comme le raisonnement d'Aladdin paroissoit assez juste, sa mère n'eut rien à y répliquer. « Mon fils, lui dit-elle, vous pouvez faire comme vous l'entendrez; pour moi, je ne voudrois pas avoir affaire avec des génies. Je vous déclare que je m'en lave les mains, et que je ne vous en parlerai pas davantage. »

Le lendemain au soir après le souper, il ne resta rien de la bonne provision que le génie avoit apportée. Le jour suivant, Aladdin, qui ne vouloit pas attendre que la faim le pressât, prit

un des plats d'argent sous sa robe, et sortit du matin pour l'aller vendre. Il s'adressa à un juif qu'il rencontra dans son chemin; il le tira à l'écart; et en lui montrant le plat, il lui demanda s'il vouloit l'acheter.

Le juif rusé et adroit, prend le plat, l'examine ; et il n'eut pas plus tôt connu qu'il étoit de bon argent, qu'il demanda à Aladdin combien il l'estimoit. Aladdin qui n'en connoissoit pas la valeur, et qui n'avoit jamais fait commerce de cette marchandise, se contenta de lui dire qu'il savoit bien lui-même ce que ce plat pouvoit valoir, et qu'il s'en rapportoit à sa bonne foi. Le juif se trouva embarrassé de l'ingénuité d'Aladdin. Dans l'incertitude où il étoit de savoir si Aladdin en connoissoit la matière et la valeur, il tira de sa bourse une pièce d'or qui ne faisoit au plus que la soixante-douzième partie de la valeur du plat, et il la lui présenta. Aladdin prit la pièce avec un grand empressement, et dès qu'il l'eut dans la main, il se retira si promptement, que le juif, non content du gain exorbitant qu'il faisoit par cet achat, fut bien fâché de n'avoir pas pénétré qu'Aladdin ignoroit le prix de ce qu'il lui avoit vendu, et qu'il auroit pu lui en donner beaucoup moins. Il fut sur le point de courir après le jeune homme, pour tâcher de retirer quelque chose de sa pièce

d'or; mais Aladdin couroit, et il étoit déjà si loin, qu'il auroit eu de la peine à le joindre.

Aladdin s'en retournant chez sa mère, s'arrêta à la boutique d'un boulanger, chez qui il fit la provision de pain pour sa mère et pour lui, et qu'il paya sur sa pièce d'or, que le boulanger lui changea. En arrivant il donna le reste à sa mère, qui alla au marché acheter les provisions nécessaires pour vivre tous les deux pendant quelques jours.

Ils continuèrent ainsi à vivre de ménage, c'est-à-dire qu'Aladdin vendit tous les plats au juif l'un après l'autre jusqu'au douzième, de la même manière qu'il avoit vendu le premier, à mesure que l'argent venoit à manquer dans la maison. Le juif qui avoit donné une pièce d'or du premier, n'osa lui offrir moins des autres, de crainte de perdre une si bonne aubaine : il les paya tous sur le même pied. Quand l'argent du dernier plat fut dépensé, Aladdin eut recours au bassin, qui pesoit lui seul dix fois autant que chaque plat. Il voulut le porter à son marchand ordinaire, mais son grand poids l'en empêcha. Il fut donc obligé d'aller chercher le juif, qu'il amena chez sa mère; et le juif, après avoir examiné le poids du bassin, lui compta sur-le-champ dix pièces d'or, dont Aladdin se contenta.

Tant que les dix pièces d'or durèrent, elles

furent employées à la dépense journalière de la maison. Aladdin cependant, accoutumé à une vie oisive, s'étoit abstenu de jouer avec les jeunes gens de son âge, depuis son aventure avec le magicien africain. Il passoit les journées à se promener, ou à s'entretenir avec des gens avec lesquels il avoit fait connoissance. Quelquefois il s'arrêtoit dans les boutiques de gros marchands, où il prêtoit l'oreille aux entretiens de gens de distinction qui s'y arrêtoient, ou qui s'y trouvoient comme à une espèce de rendez-vous; et ces entretiens peu à peu lui donnèrent quelque teinture de la connoissance du monde.

Quand il ne resta plus rien des dix pièces d'or, Aladdin eut recours à la lampe : il la prit à la main, chercha le même endroit que sa mère avoit touché; et comme il l'eut reconnu à l'impression que le sable y avoit laissée, il la frotta comme elle avoit fait; et aussitôt le même génie qui s'étoit déjà fait voir, se présenta devant lui; mais comme Aladdin avoit frotté la lampe plus légèrement que sa mère, il lui parla aussi d'un ton plus radouci :

« Que veux-tu? lui dit-il dans les mêmes termes « qu'auparavant; me voici prêt à t'obéir comme « ton esclave, et de tous ceux qui ont la lampe « à la main, moi et les autres esclaves de la « lampe. »

Aladdin lui dit : « J'ai faim, apporte-moi de quoi manger. » Le génie disparut, et peu de temps après il reparut, chargé d'un service de table pareil à celui qu'il avoit apporté la première fois; il le posa sur le sofa, et dans le moment il disparut.

La mère d'Aladdin, avertie du dessein de son fils, étoit sortie exprès pour quelque affaire, afin de ne se pas trouver dans la maison dans le temps de l'apparition du génie. Elle rentra peu de temps après, vit la table et le buffet très bien garnis, et demeura presque aussi surprise de l'effet prodigieux de la lampe, qu'elle l'avoit été la première fois. Aladdin et sa mère se mirent à table; et après le repas il leur resta encore de quoi vivre largement les deux jours suivans.

Dès qu'Aladdin vit qu'il n'y avoit plus dans la maison ni pain ni autres provisions, ni argent pour en avoir, il prit un plat d'argent, et alla chercher le juif qu'il connoissoit, pour le lui vendre. En y allant, il passa devant la boutique d'un orfévre respectable par sa vieillesse, honnête homme, et d'une grande probité. L'orfévre qui l'aperçut, l'appela et le fit entrer : « Mon fils, lui dit-il, je vous ai déjà vu passer plusieurs fois, chargé comme vous l'êtes à présent, vous joindre à un tel juif, et repasser peu de temps

après sans être chargé. Je me suis imaginé que vous lui vendez ce que vous portez. Mais vous ne savez peut-être pas que ce juif est un trompeur, et même plus trompeur que les autres juifs, et que personne de ceux qui le connoissent ne veut avoir affaire à lui. Au reste, ce que je vous dis ici n'est que pour vous faire plaisir; si vous voulez me montrer ce que vous portez présentement, et qu'il soit à vendre, je vous en donnerai fidèlement son juste prix, si cela me convient, sinon je vous adresserai à d'autres marchands qui ne vous tromperont pas. »

L'espérance de faire plus d'argent du plat fit qu'Aladdin le tira de dessous sa robe, et le montra à l'orfévre. Le vieillard, qui connut d'abord que le plat étoit d'argent fin, lui demanda s'il en avoit vendu de semblables au juif, et combien celui-ci les lui avoit payés. Aladdin lui dit naïvement qu'il en avoit vendu douze, et qu'il n'avoit reçu du juif qu'une pièce d'or de chacun. « Ah, le voleur! s'écria l'orfévre. Mon fils, ajouta-t-il, ce qui est fait est fait : il n'y faut plus penser; mais en vous faisant voir ce que vaut votre plat, qui est du meilleur argent dont nous nous servions dans nos boutiques, vous connoîtrez combien le juif vous a trompé. »

L'orfévre prit la balance; il pesa le plat; et après avoir expliqué à Aladdin ce que c'étoit

qu'un marc d'argent, combien il valoit, et ses subdivisions, il lui fit remarquer que, suivant le poids du plat, il valoit soixante-douze pièces d'or, qu'il lui compta sur-le-champ en espèces. « Voilà, dit-il, la juste valeur de votre plat. Si vous en doutez, vous pouvez vous adresser à celui de nos orfévres qu'il vous plaira; et s'il vous dit qu'il vaut davantage, je vous promets de vous en payer le double. Nous ne gagnons que la façon de l'argenterie que nous achetons; et c'est ce que les juifs les plus équitables ne font pas. »

Aladdin remercia bien fort l'orfévre du bon conseil qu'il venoit de lui donner, et dont il tiroit déjà un si grand avantage. Dans la suite, il ne s'adressa plus qu'à lui pour vendre les autres plats, aussi-bien que le bassin, dont la juste valeur lui fut toujours payée à proportion de son poids. Quoique Aladdin et sa mère eussent une source intarissable d'argent en leur lampe, pour s'en procurer tant qu'ils voudroient, dès qu'il viendroit à leur manquer, ils continuèrent néanmoins de vivre toujours avec la même frugalité qu'auparavant, à la réserve de ce qu'Aladdin en mettoit à part pour s'entretenir honnêtement et pour se pourvoir des commodités nécessaires dans leur petit ménage. Sa mère, de son côté, ne prenoit la dépense de ses habits que sur

ce que lui valoit le coton qu'elle filoit. Avec une conduite si sobre, il est aisé de juger combien de temps l'argent des douze plats et du bassin, selon le prix qu'Aladdin les avoit vendus à l'orfévre, devoit leur avoir duré. Ils vécurent de la sorte pendant quelques années, avec le secours du bon usage qu'Aladdin faisoit de la lampe de temps en temps.

Dans cet intervalle, Aladdin, qui ne manquoit pas de se trouver avec beaucoup d'assiduité au rendez-vous des personnes de distinction, dans les boutiques des plus gros marchands de draps d'or et d'argent, d'étoffes de soie, de toiles les plus fines, et de joailleries, et qui se mêloit quelquefois dans leurs conversations, acheva de se former, et prit insensiblement toutes les manières du beau monde. Ce fut particulièrement chez les joailliers qu'il fut détrompé de la pensée qu'il avoit que les fruits transparens qu'il avoit cueillis dans le jardin où il étoit allé prendre la lampe, n'étoient que du verre coloré, et qu'il apprit que c'étoient des pierres de grand prix. A force de voir vendre et acheter de toutes sortes de ces pierreries dans leurs boutiques, il en apprit la connoissance et le prix; et comme il n'en voyoit pas de pareilles aux siennes, ni en beauté ni en grosseur, il comprit qu'au lieu de morceaux de verre qu'il avoit regardés comme

des bagatelles, il possédoit un trésor inestimable. Il eut la prudence de n'en parler à personne, pas même à sa mère; et il n'y a pas de doute que son silence ne lui ait valu la haute fortune où nous verrons dans la suite qu'il s'éleva.

Un jour, en se promenant dans un quartier de la ville, Aladdin entendit publier à haute voix un ordre du sultan, de fermer les boutiques et les portes des maisons, et de se renfermer chacun chez soi, jusqu'à ce que la princesse Badroulboudour [1], fille du sultan, fût passée pour aller au bain, et qu'elle en fût revenue.

Ce cri public fit naître à Aladdin la curiosité de voir la princesse à découvert; mais il ne le pouvoit qu'en se mettant dans quelque maison de connoissance, et à travers d'une jalousie; ce qui ne le contentoit pas, parce que la princesse, selon la coutume, devoit avoir un voile sur le visage en allant au bain. Pour se satisfaire, il s'avisa d'un moyen qui lui réussit : il alla se placer derrière la porte du bain, qui étoit disposée de manière qu'il ne pouvoit manquer de la voir venir en face.

Aladdin n'attendit pas long-temps : la princesse parut, et il la vit venir au travers d'une fente assez grande pour voir sans être vu. Elle étoit accompagnée d'une grande foule de ses

[1] C'est-à-dire, pleine lune des pleines lunes.

femmes et d'eunuques qui marchoient sur les côtés et à sa suite. Quand elle fut à trois ou quatre pas de la porte du bain, elle ôta le voile qui lui couvroit le visage, et qui la gênoit beaucoup; et de la sorte elle donna lieu à Aladdin de la voir d'autant plus à son aise, qu'elle venoit droit à lui.

Jusqu'à ce moment, Aladdin n'avoit pas vu d'autres femmes le visage découvert, que sa mère qui étoit âgée, et qui n'avoit jamais eu d'assez beaux traits pour lui faire juger que les autres femmes fussent plus belles. Il pouvoit bien avoir entendu dire qu'il y en avoit d'une beauté surprenante; mais quelques paroles qu'on emploie pour relever le mérite d'une beauté, jamais elles ne font l'impression que la beauté fait elle-même.

Lorsque Aladdin eut vu la princesse Badroulboudour, il perdit la pensée qu'il avoit que toutes les femmes dussent ressembler à peu près à sa mère; ses sentimens se trouvèrent bien différens, et son cœur ne put refuser toutes ses inclinations à l'objet qui venoit de le charmer. En effet, la princesse étoit la plus belle brune que l'on pût voir au monde : elle avoit les yeux grands, à fleur de tête, vifs et brillans, le regard doux et modeste, le nez d'une juste proportion et sans défaut, la bouche petite, les lèvres ver-

meilles et toutes charmantes par leur agréable symétrie; en un mot, tous les traits de son visage étoient d'une régularité accomplie. On ne doit donc pas s'étonner si Aladdin fut ébloui et presque hors de lui-même à la vue de l'assemblage de tant de merveilles qui lui étoient inconnues. Avec toutes ces perfections, la princesse avoit encore une riche taille, un port et un air majestueux, qui, à la voir seulement, lui attiroient le respect qui lui étoit dû.

Quand la princesse fut entrée dans le bain, Aladdin demeura quelque temps interdit et comme en extase, en retraçant et en s'imprimant profondément l'idée d'un objet dont il étoit charmé et pénétré jusqu'au fond du cœur. Il rentra enfin en lui-même; et en considérant que la princesse étoit passée, et qu'il garderoit inutilement son poste pour la revoir à la sortie du bain, puisqu'elle devoit lui tourner le dos et être voilée, il prit le parti de l'abandonner et de se retirer.

Aladdin, en rentrant chez lui, ne put si bien cacher son trouble et son inquiétude, que sa mère ne s'en aperçût. Elle fut surprise de le voir ainsi triste et rêveur contre son ordinaire; elle lui demanda s'il lui étoit arrivé quelque chose, ou s'il se trouvoit indisposé. Mais Aladdin ne lui fit aucune réponse, et il s'assit négligemment

sur le sofa, où il demeura dans la même situation, toujours occupé à se retracer l'image charmante de la princesse Badroulboudour. Sa mère, qui préparoit le souper, ne le pressa pas davantage. Quand il fut prêt, elle le servit près de lui sur le sofa, et se mit à table; mais comme elle s'aperçut que son fils n'y faisoit aucune attention, elle l'avertit de manger, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il changea de situation. Il mangea beaucoup moins qu'à l'ordinaire, les yeux toujours baissés, et avec un silence si profond, qu'il ne fut pas possible à sa mère de tirer de lui la moindre parole sur toutes les demandes qu'elle lui fit pour tâcher d'apprendre le sujet d'un changement si extraordinaire.

Après le souper, elle voulut recommencer à lui demander le sujet d'une si grande mélancolie; mais elle ne put en rien savoir, et il prit le parti de s'aller coucher plutôt que de donner à sa mère la moindre satisfaction sur cela.

Sans examiner comment Aladdin, épris de la beauté et des charmes de la princesse Badroulboudour, passa la nuit, nous remarquerons seulement que le lendemain, comme il étoit assis sur le sofa vis-à-vis de sa mère qui filoit du coton à son ordinaire, il lui parla en ces termes: «Ma mère, dit-il, je romps le silence que j'ai gardé depuis hier à mon retour de la ville; il

vous a fait de la peine, et je m'en suis bien aperçu. Je n'étois pas malade, comme il m'a paru que vous l'avez cru, et je ne le suis pas encore; mais je ne puis vous dire ce que je sentois; et ce que je ne cesse encore de sentir, est quelque chose de pire qu'une maladie. Je ne sais pas bien quel est ce mal; mais je ne doute pas que ce que vous allez entendre ne vous le fasse connoître. On n'a pas su dans ce quartier, continua Aladdin, et ainsi vous n'avez pu le savoir, qu'hier la princesse Badroulboudour, fille du sultan, alla au bain l'après-dîner. J'appris cette nouvelle en me promenant par la ville. On publia un ordre de fermer les boutiques et de se retirer chacun chez soi, pour rendre à cette princesse l'honneur qui lui est dû, et lui laisser les chemins libres dans les rues par où elle devoit passer. Comme je n'étois pas éloigné du bain, la curiosité de la voir le visage découvert me fit naître la pensée d'aller me placer derrière la porte du bain, en faisant réflexion qu'il pouvoit arriver qu'elle ôteroit son voile quand elle seroit près d'y entrer. Vous savez la disposition de la porte, et vous pouvez juger vous-même que je devois la voir à mon aise, si ce que je m'étois imaginé arrivoit. En effet, elle ôta son voile en entrant, et j'eus le bonheur de voir cette aimable princesse, avec la plus grande satisfaction du monde.

Voilà, ma mère, le grand motif de l'état où vous me vîtes hier quand je rentrai, et le sujet du silence que j'ai gardé jusqu'à présent. J'aime la princesse d'un amour dont la violence est telle que je ne saurois vous l'exprimer; et comme ma passion vive et ardente augmente à tout moment, je sens qu'elle ne peut être satisfaite que par la possession de l'aimable princesse Badroulboudour; ce qui fait que j'ai pris la résolution de la faire demander en mariage au sultan. »

La mère d'Aladdin avoit écouté le discours de son fils avec assez d'attention jusqu'à ces dernières paroles; mais quand elle eut entendu que son dessein étoit de faire demander la princesse Badroulboudour en mariage, elle ne put s'empêcher de l'interrompre par un grand éclat de rire. Aladdin voulut poursuivre; mais en l'interrompant encore : « Eh! mon fils, lui dit-elle, à quoi pensez-vous? Il faut que vous ayez perdu l'esprit pour me tenir un pareil discours! »

« Ma mère, reprit Aladdin, je puis vous assurer que je n'ai pas perdu l'esprit, je suis dans mon bon sens. J'ai prévu les reproches de folie et d'extravagance que vous me faites, et ceux que vous pourriez me faire; mais tout cela ne m'empêchera pas de vous dire encore une fois que ma résolution est prise de faire demander au sultan la princesse Badroulboudour en mariage. »

« En vérité, mon fils, repartit la mère très sérieusement, je ne saurois m'empêcher de vous dire que vous vous oubliez entièrement; et quand même vous voudriez exécuter cette résolution, je ne vois pas par qui vous oseriez faire faire cette demande au sultan. — Par vous-même, répliqua aussitôt le fils sans hésiter. — Par moi! s'écria la mère d'un air de surprise et d'étonnement; et au sultan! Ah! je me garderai bien de m'engager dans une pareille entreprise! Et qui êtes-vous, mon fils, continua-t-elle, pour avoir la hardiesse de penser à la fille de votre sultan? Avez-vous oublié que vous êtes fils d'un tailleur des moindres de sa capitale, et d'une mère dont les ancêtres n'ont pas été d'une naissance plus relevée? Savez-vous que les sultans ne daignent pas donner leurs filles en mariage, même à des fils de sultans qui n'ont pas l'espérance de régner un jour comme eux? »

« Ma mère, répliqua Aladdin, je vous ai déjà dit que j'ai prévu tout ce que vous venez de me dire, et je dis la même chose de tout ce que vous y pourrez ajouter: vos discours ni vos remontrances ne me feront pas changer de sentiment. Je vous ai dit que je ferois demander la princesse Badroulboudour en mariage par votre entremise: c'est une grâce que je vous demande

avec tout le respect que je vous dois, et je vous supplie de ne me la pas refuser, à moins que vous n'aimiez mieux me voir mourir que de me donner la vie une seconde fois. »

La mère d'Aladdin se trouva fort embarrassée quand elle vit l'opiniâtreté avec laquelle Aladdin persistoit dans un dessein si éloigné du bon sens. « Mon fils, lui dit-elle encore, je suis votre mère; et comme une bonne mère qui vous ai mis au monde, il n'y a rien de raisonnable ni de convenable à mon état et au vôtre, que je ne sois prête à faire pour l'amour de vous. S'il s'agissoit de parler de mariage pour vous avec la fille de quelqu'un de nos voisins, d'une condition pareille ou approchante de la vôtre, je n'oublierois rien, et je m'emploierois de bon cœur en tout ce qui seroit de mon pouvoir; encore, pour y réussir, faudroit-il que vous eussiez quelques biens ou quelques revenus, ou que vous sussiez un métier. Quand de pauvres gens comme nous veulent se marier, la première chose à quoi ils doivent songer, c'est d'avoir de quoi vivre. Mais sans faire réflexion sur la bassesse de votre naissance, sur le peu de mérite et de biens que vous avez, vous prenez votre vol jusqu'au plus haut degré de la fortune, et vos prétentions ne sont pas moindres que de vouloir demander en mariage et d'épouser la fille de

votre souverain, qui n'a qu'à dire un mot pour vous précipiter et vous écraser. Je laisse à part ce qui vous regarde, c'est à vous à faire les réflexions que vous devez, pour peu que vous ayez de bon sens. Je viens à ce qui me touche. Comment une pensée aussi extraordinaire que celle de vouloir que j'aille faire la proposition au sultan de vous donner la princesse sa fille en mariage, a-t-elle pu vous venir dans l'esprit? Je suppose que j'aie, je ne dis pas la hardiesse, mais l'effronterie d'aller me présenter devant sa majesté pour lui faire une demande si extravagante, à qui m'adresserai-je pour m'introduire? Croyez-vous que le premier à qui j'en parlerois ne me traitât pas de folle, et ne me chassât pas indignement, comme je le mériterois? Je suppose encore qu'il n'y ait pas de difficulté à se présenter à l'audience du sultan; je sais qu'il n'y en a pas quand on s'y présente pour lui demander justice, et qu'il la rend volontiers à ses sujets quand ils la lui demandent. Je sais aussi que quand on se présente à lui pour lui demander une grâce, il l'accorde avec plaisir, quand il voit qu'on l'a méritée et qu'on en est digne. Mais êtes-vous dans ce cas-là, et croyez-vous avoir mérité la grâce que vous voulez que je demande pour vous? En êtes-vous digne? Qu'avez-vous fait pour votre prince ou pour

votre patrie, et en quoi vous êtes-vous distingué? Si vous n'avez rien fait pour mériter une si grande grâce, et que d'ailleurs vous n'en soyez pas digne, avec quel front pourrai-je la demander? Comment pourrois-je seulement ouvrir la bouche pour la proposer au sultan? Sa présence toute majestueuse et l'éclat de sa cour me fermeroient la bouche aussitôt, à moi qui tremblois devant feu mon mari votre père, quand j'avois à lui demander la moindre chose. Il y a une autre raison, mon fils, à quoi vous ne pensez pas, qui est qu'on ne se présente pas devant nos sultans sans un présent à la main, quand on a quelque grâce à leur demander. Les présens ont au moins cet avantage, que s'ils refusent la grâce, pour les raisons qu'ils peuvent avoir, ils écoutent au moins la demande et celui qui la fait, sans aucune répugnance. Mais quel présent avez-vous à faire? Et quand vous auriez quelque chose qui fût digne de la moindre attention d'un si grand monarque, quelle proportion y auroit-il de votre présent avec la demande que vous voulez lui faire? Rentrez en vous-même, et songez que vous aspirez à une chose qu'il vous est impossible d'obtenir.»

Aladdin écouta fort tranquillement tout ce que sa mère put lui dire pour tâcher de le détourner de son dessein; et après avoir fait réflexion sur

tous les points de sa remontrance, il prit enfin la parole, et il lui dit : « J'avoue, ma mère, que c'est une grande témérité à moi d'oser porter mes prétentions aussi loin que je fais, et une grande inconsidération d'avoir exigé de vous avec tant de chaleur et de promptitude, d'aller faire la proposition de mon mariage au sultan, sans prendre auparavant les moyens propres à vous procurer une audience et un accueil favorables. Je vous en demande pardon ; mais dans la violence de la passion qui me possède, ne vous étonnez pas si d'abord je n'ai pas envisagé tout ce qui peut servir à me procurer le repos que je cherche. J'aime la princesse Badroulboudour au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer, ou plutôt je l'adore, et je persévère toujours dans le dessein de l'épouser : c'est une chose arrêtée et résolue dans mon esprit. Je vous suis obligé de l'ouverture que vous venez de me faire : je la regarde comme la première démarche qui doit me procurer l'heureux succès que je me promets. Vous me dites que ce n'est pas la coutume de se présenter devant le sultan sans un présent à la main, et que je n'ai rien qui soit digne de lui. Je tombe d'accord du présent, et je vous avoue que je n'y avois pas pensé. Mais quant à ce que vous me dites que je n'ai rien qui puisse lui être présenté,

croyez-vous, ma mère, que ce que j'ai apporté le jour que je fus délivré d'une mort inévitable de la manière que vous savez, ne soit pas de quoi faire un présent très agréable au sultan? Je parle de ce que j'ai apporté dans les deux bourses et dans ma ceinture, et que nous avons pris, vous et moi, pour des verres colorés; mais à présent je suis détrompé, et je vous apprends, ma mère, que ce sont des pierreries d'un prix inestimable, qui ne conviennent qu'à de grands monarques. J'en ai connu le mérite en fréquentant les boutiques de joailliers, et vous pouvez m'en croire sur ma parole. Toutes celles que j'ai vues chez nos marchands joailliers ne sont pas comparables à celles que nous possédons, ni en grosseur, ni en beauté; et cependant ils les font monter à des prix excessifs. A la vérité, nous ignorons, vous et moi, le prix des nôtres. Quoi qu'il en puisse être, autant que je puis en juger par le peu d'expérience que j'en ai, je suis persuadé que le présent ne peut être que très agréable au sultan. Vous avez une porcelaine assez grande et d'une forme très propre pour les contenir; apportez-la, et voyons l'effet qu'elles feront quand nous les y aurons arrangées selon leurs différentes couleurs. »

La mère d'Aladdin apporta la porcelaine, et Aladdin tira les pierreries des deux bourses,

et les arrangea dans la porcelaine. L'effet qu'elles firent au grand jour par la variété de leurs couleurs, par leur éclat et par leur brillant, fut tel que la mère et le fils en demeurèrent presque éblouis : ils en furent dans un grand étonnement, car ils ne les avoient vues l'un et l'autre qu'à la lumière d'une lampe. Il est vrai qu'Aladdin les avoit vues chacune sur leur arbre, comme des fruits qui devoient faire un spectacle ravissant; mais comme il étoit encore enfant, il n'avoit regardé ces pierreries que comme des bijoux propres à jouer; et il ne s'en étoit chargé que dans cette vue, et sans autre connoissance.

Après avoir admiré quelque temps la beauté du présent, Aladdin reprit la parole : « Ma mère, dit-il, vous ne vous excuserez plus d'aller vous présenter au sultan, sous prétexte de n'avoir pas un présent à lui faire; en voilà un, ce me semble, qui fera que vous serez reçue avec un accueil des plus favorables. »

Quoique la mère d'Aladdin, nonobstant la beauté et l'éclat du présent, ne le crût pas d'un prix aussi grand que son fils l'estimoit, elle jugea néanmoins qu'il pouvoit être agréé, et elle sentoit bien qu'elle n'avoit rien à lui répliquer sur ce sujet; mais elle en revenoit toujours à la demande qu'Aladdin vouloit qu'elle

fit au sultan, à la faveur du présent; cela l'inquiétoit toujours fortement. « Mon fils, lui disoit-elle, je n'ai pas de peine à concevoir que le présent fera son effet, et que le sultan voudra bien me regarder de bon œil; mais quand il faudra que je m'acquitte de la demande que vous voulez que je lui fasse, je sens bien que je n'en aurai pas la force, et que je demeurerai muette. Ainsi, non seulement j'aurai perdu mes pas, mais même le présent, qui, selon vous, est d'une richesse si extraordinaire, et je reviendrois avec confusion vous annoncer que vous seriez frustré de votre espérance. Je vous l'ai déjà dit, et vous devez croire que cela arrivera ainsi. Mais, ajouta-t-elle, je veux que je me fasse violence pour me soumettre à votre volonté, et que j'aie assez de force pour oser faire la demande que vous voulez que je fasse, il arrivera très certainement ou que le sultan se moquera de moi et me renverra comme une folle, ou qu'il se mettra dans une juste colère, dont immanquablement nous serons, vous et moi, les victimes. »

La mère d'Aladdin dit encore à son fils plusieurs autres raisons pour tâcher de le faire changer de sentiment; mais les charmes de la princesse Badroulboudour avoient fait une impression trop forte dans son cœur pour le dé-

tourner de son dessein. Aladdin persista à exiger de sa mère qu'elle exécutât ce qu'il avoit résolu; et autant par la tendresse qu'elle avoit pour lui, que par la crainte qu'il ne s'abandonnât à quelque extrémité fâcheuse, elle vainquit sa répugnance, et elle condescendit à la volonté de son fils.

Comme il étoit trop tard, et que le temps d'aller au palais pour se présenter au sultan ce jour-là étoit passé, la chose fut remise au lendemain. La mère et le fils ne s'entretinrent d'autre chose le reste de la journée, et Aladdin prit un grand soin d'inspirer à sa mère tout ce qui lui vint dans la pensée pour la confirmer dans le parti qu'elle avoit enfin accepté, d'aller se présenter au sultan. Malgré toutes les raisons du fils, la mère ne pouvoit se persuader qu'elle pût jamais réussir dans cette affaire; et véritablement il faut avouer qu'elle avoit tout lieu d'en douter. « Mon fils, dit-elle à Aladdin, si le sultan me reçoit aussi favorablement que je le souhaite pour l'amour de vous, s'il écoute tranquillement la proposition que vous voulez que je lui fasse, mais si après ce bon accueil il s'avise de me demander où sont vos biens, vos richesses et vos états, car c'est de quoi il s'informera avant toutes choses, plutôt que de votre personne; si, dis-je, il me fait cette demande, que voulez-vous que je lui réponde? »

« Ma mère, répondit Aladdin, ne nous inquiétons point par avance d'une chose qui peut-être n'arrivera pas. Voyons premièrement l'accueil que vous fera le sultan, et la réponse qu'il vous donnera. S'il arrive qu'il veuille être informé de tout ce que vous venez de dire, je verrai alors la réponse que j'aurai à lui faire. J'ai confiance que la lampe, par le moyen de laquelle nous subsistons depuis quelques années, ne me manquera pas dans le besoin. »

La mère d'Aladdin n'eut rien à répliquer à ce que son fils venoit de lui dire. Elle fit réflexion que la lampe dont il parloit pouvoit bien servir à de plus grandes merveilles qu'à leur procurer simplement de quoi vivre. Cela la satisfit, et leva en même temps toutes les difficultés qui auroient pu encore la détourner du service qu'elle avoit promis de rendre à son fils auprès du sultan. Aladdin, qui pénétra dans la pensée de sa mère, lui dit : « Ma mère, au moins souvenez-vous de garder le secret ; c'est de là que dépend tout le bon succès que nous devons attendre, vous et moi, de cette affaire. » Aladdin et sa mère se séparèrent pour prendre quelque repos ; mais l'amour violent et les grands projets d'une fortune immense dont le fils avoit l'esprit tout rempli, l'empêchèrent de passer la nuit aussi tranquillement qu'il auroit bien souhaité.

Il se leva avant la pointe du jour, et alla aussitôt éveiller sa mère. Il la pressa de s'habiller le plus promptement qu'elle pourroit, afin d'aller se rendre à la porte du palais du sultan, et d'y entrer à l'ouverture, au moment où le grand-vizir, les vizirs subalternes et tous les grands officiers de l'état y entroient pour la séance du divan, où le sultan assistoit toujours en personne.

La mère d'Aladdin fit tout ce que son fils voulut. Elle prit la porcelaine où étoit le présent de pierreries, l'enveloppa dans un double linge, l'un très fin et très propre, l'autre moins fin, qu'elle lia par les quatre coins pour le porter plus aisément. Elle partit enfin, avec une grande satisfaction d'Aladdin, et elle prit le chemin du palais du sultan. Le grand-vizir, accompagné des autres vizirs, et les seigneurs de la cour les plus qualifiés étoient déjà entrés quand elle arriva à la porte. La foule de tous ceux qui avoient des affaires au divan étoit grande. On ouvrit, et elle marcha avec eux jusqu'au divan. C'étoit un très beau salon, profond et spacieux, dont l'entrée étoit grande et magnifique. Elle s'arrêta, et se rangea de manière qu'elle avoit en face le sultan, le grand-vizir, et les seigneurs qui avoient séance au conseil à droite et à gauche. On appela les parties les unes après les autres, selon l'ordre

des requêtes qu'elles avoient présentées, et leurs affaires furent rapportées, plaidées et jugées jusqu'à l'heure ordinaire de la séance du divan. Alors le sultan se leva, congédia le conseil, et rentra dans son appartement, où il fut suivi par le grand-vizir. Les autres vizirs et les ministres du conseil se retirèrent. Tous ceux qui s'y étoient trouvés pour des affaires particulières, firent la même chose, les uns contens du gain de leur procès, les autres mal satisfaits du jugement rendu contre eux, et d'autres enfin avec l'espérance d'être jugés dans une autre séance.

La mère d'Aladdin, qui avoit vu le sultan se lever et se retirer, jugea bien qu'il ne reparoîtroit pas davantage ce jour-là, en voyant tout le monde sortir; ainsi elle prit le parti de retourner chez elle. Aladdin, qui la vit rentrer avec le présent destiné au sultan, ne sut d'abord que penser du succès de son voyage. Dans la crainte où il étoit qu'elle n'eût quelque chose de sinistre à lui annoncer, il n'avoit pas la force d'ouvrir la bouche pour lui demander quelle nouvelle elle lui apportoit. La bonne mère, qui n'avoit jamais mis le pied dans le palais du sultan, et qui n'avoit pas la moindre connoissance de ce qui s'y pratiquoit ordinairement, tira son fils de l'embarras où il étoit, en lui disant avec

une grande naïveté : « Mon fils, j'ai vu le sultan, et je suis bien persuadée qu'il m'a vue aussi. J'étois placée devant lui, et personne ne l'empêchoit de me voir ; mais il étoit si fort occupé par tous ceux qui lui parloient à droite et à gauche, qu'il me faisoit compassion de voir la peine et la patience qu'il se donnoit à les écouter. Cela a duré si long-temps, qu'à la fin je crois qu'il s'est ennuyé ; car il s'est levé sans qu'on s'y attendît, et il s'est retiré assez brusquement, sans vouloir entendre quantité d'autres personnes qui étoient en rang pour lui parler à leur tour. Cela m'a fait cependant un grand plaisir. En effet, je commençois à perdre patience, et j'étois extrêmement fatiguée de demeurer debout si long-temps ; mais il n'y a rien de gâté : je ne manquerai pas d'y retourner demain ; le sultan ne sera peut-être pas si occupé. »

Quelque amoureux que fût Aladdin, il fut contraint de se contenter de cette excuse, et de s'armer de patience. Il eut au moins la satisfaction de voir que sa mère avoit fait la démarche la plus difficile, qui étoit de soutenir la vue du sultan, et d'espérer qu'à l'exemple de ceux qui lui avoient parlé en sa présence, elle n'hésiteroit pas aussi à s'acquitter de la commission dont elle étoit chargée, quand le moment favorable de lui parler se présenteroit.

Le lendemain, d'aussi grand matin que le jour précédent, la mère d'Aladdin alla encore au palais du sultan avec le présent de pierreries; mais son voyage fut inutile : elle trouva la porte du divan fermée, et elle apprit qu'il n'y avoit de conseil que de deux jours l'un, et qu'ainsi il falloit qu'elle revînt le jour suivant. Elle s'en alla porter cette nouvelle à son fils, qui fut obligé de renouveler sa patience. Elle y retourna six autres fois aux jours marqués, en se plaçant toujours devant le sultan, mais avec aussi peu de succès que la première; et peut-être qu'elle y seroit retournée cent autres fois aussi inutilement, si le sultan, qui la voyoit toujours vis-à-vis de lui à chaque séance, n'eût fait attention à elle. Cela est d'autant plus probable, qu'il n'y avoit que ceux qui avoient des requêtes à présenter qui approchoient du sultan, chacun à leur tour, pour plaider leur cause dans leur rang; et la mère d'Aladdin n'étoit point dans ce cas-là.

Ce jour-là enfin, après la levée du conseil, quand le sultan fut rentré dans son appartement, il dit à son grand-vizir : « Il y a déjà quelque temps que je remarque une certaine femme qui vient réglément chaque jour que je tiens mon conseil, et qui porte quelque chose d'enveloppé dans un linge; elle se tient debout de-

puis le commencement de l'audience jusqu'à la fin, et affecte de se mettre toujours devant moi : savez-vous ce qu'elle demande ? »

Le grand-vizir, qui n'en savoit pas plus que le sultan, ne voulut pas néanmoins demeurer court. « Sire, répondit-il, votre majesté n'ignore pas que les femmes forment souvent des plaintes sur des sujets de rien : celle-ci apparemment vient porter sa plainte devant votre majesté sur ce qu'on lui a vendu de la mauvaise farine, ou sur quelque autre tort d'aussi peu de conséquence. » Le sultan ne se satisfit pas de cette réponse. « Au premier jour du conseil, reprit-il, si cette femme revient, ne manquez pas de la faire appeler, afin que je l'entende. » Le grand-vizir ne lui répondit qu'en baisant la main et en la portant au-dessus de sa tête, pour marquer qu'il étoit prêt à la perdre s'il manquoit à exécuter l'ordre du sultan.

La mère d'Aladdin s'étoit déjà fait une habitude si grande de paroître au conseil devant le sultan, qu'elle comptoit sa peine pour rien, pourvu qu'elle fît connoître à son fils qu'elle n'oublioit rien de tout ce qui dépendoit d'elle pour lui complaire. Elle retourna donc au palais le jour du conseil, et elle se plaça à l'entrée du divan, vis-à-vis le sultan, à son ordinaire.

Le grand-vizir n'avoit encore commencé à

rapporter aucune affaire quand le sultan aperçut la mère d'Aladdin. Touché de compassion de la longue patience dont il avoit été témoin : « Avant toutes choses, de crainte que vous ne l'oubliez, dit-il au grand-vizir, voilà la femme dont je vous parlois dernièrement ; faites-la venir, et commençons par l'entendre et par expédier l'affaire qui l'amène. » Aussitôt le grand-vizir montra cette femme au chef des huissiers qui étoit debout, prêt à recevoir ses ordres, et lui commanda d'aller la prendre et de la faire avancer.

Le chef des huissiers vint jusqu'à la mère d'Aladdin ; et, au signe qu'il lui fit, elle le suivit jusqu'au pied du trône du sultan, où il la laissa pour aller se ranger à sa place près du grand-vizir.

La mère d'Aladdin, instruite par l'exemple de tant d'autres qu'elle avoit vus aborder le sultan, se prosterna le front contre le tapis qui couvroit les marches du trône, et elle demeura en cet état jusqu'à ce que le sultan lui commandât de se relever. Elle se leva ; et alors : « Bonne femme, lui dit le sultan, il y a long-temps que je vous vois venir à mon divan, et demeurer à l'entrée depuis le commencement jusqu'à la fin : quelle affaire vous amène ici ? »

La mère d'Aladdin se prosterna une seconde

fois, après avoir entendu ces paroles; et quand elle fut relevée : « Monarque au-dessus des monarques du monde, dit-elle, avant d'exposer à votre majesté le sujet extraordinaire, et même presque incroyable, qui me fait paroître devant son trône sublime, je la supplie de me pardonner la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence de la demande que je viens lui faire : elle est si peu commune, que je tremble, et que j'ai honte de la proposer à mon sultan. » Pour lui donner la liberté entière de s'expliquer, le sultan commanda que tout le monde sortît du divan, et qu'on le laissât seul avec son grand-vizir; et alors il lui dit qu'elle pouvoit parler et s'expliquer sans crainte.

La mère d'Aladdin ne se contenta pas de la bonté du sultan, qui venoit de lui épargner la peine qu'elle eût pu souffrir en parlant devant tout le monde; elle voulut encore se mettre à couvert de l'indignation qu'elle avoit à craindre de la proposition qu'elle devoit lui faire, et à laquelle il ne s'attendoit pas. « Sire, dit-elle en reprenant la parole, j'ose encore supplier votre majesté, au cas qu'elle trouve la demande que j'ai à lui faire offensante ou injurieuse en la moindre chose, de m'assurer auparavant de son pardon, et de m'en accorder la grâce. — Quoi que ce puisse être, repartit le sultan, je vous le

pardonne dès à présent, et il ne vous en arrivera pas le moindre mal : parlez hardiment. »

Quand la mère d'Aladdin eut pris toutes ses précautions, en femme qui redoutoit la colère du sultan sur une proposition aussi délicate que celle qu'elle avoit à lui faire, elle lui raconta fidèlement dans quelle occasion Aladdin avoit vu la princesse Badroulboudour, l'amour violent que cette vue fatale lui avoit inspiré, la déclaration qu'il lui en avoit faite, tout ce qu'elle lui avoit représenté pour le détourner d'une passion non moins injurieuse à sa majesté qu'à la princesse sa fille. « Mais, continua-t-elle, mon fils, bien loin d'en profiter et de reconnoître sa hardiesse, s'est obstiné à y persévérer jusqu'au point de me menacer de quelque action de désespoir si je refusois de venir demander la princesse en mariage à votre majesté ; et ce n'a été qu'après m'être fait une violence extrême que j'ai été contrainte d'avoir cette complaisance pour lui, de quoi je supplie encore une fois votre majesté de m'accorder le pardon, non seulement à moi, mais même à Aladdin mon fils, d'avoir eu la pensée téméraire d'aspirer à une si haute alliance. »

Le sultan écouta tout ce discours avec beaucoup de douceur et de bonté, sans donner aucune marque de colère ou d'indignation, et même sans prendre la demande en raillerie.

Mais avant de donner réponse à cette bonne femme, il lui demanda ce que c'étoit que ce qu'elle avoit apporté enveloppé dans un linge. Aussitôt elle prit le vase de porcelaine qu'elle avoit mis au pied du trône avant de se prosterner; elle le découvrit et le présenta au sultan.

On ne sauroit exprimer la surprise et l'étonnement du sultan, lorsqu'il vit rassemblées dans ce vase tant de pierreries si considérables, si précieuses, si parfaites, si éclatantes, et d'une grosseur telle qu'il n'en avoit point encore vu de pareilles. Il resta quelque temps dans une si grande admiration, qu'il en étoit immobile. Après être enfin revenu à lui, il reçut le présent des mains de la mère d'Aladdin, en s'écriant avec un transport de joie : « Ah! que cela est beau! que cela est riche! » Après avoir admiré et manié presque toutes les pierreries l'une après l'autre, en les prisant chacune par l'endroit qui les distinguoit, il se tourna du côté de son grand-vizir, et en lui montrant le vase : « Vois, dit-il, et conviens qu'on ne peut rien voir au monde de plus riche et de plus parfait. » Le vizir en fut charmé. « Hé bien, continua le sultan, que dis-tu d'un tel présent? N'est-il pas digne de la princesse ma fille, et ne puis-je pas la donner à ce prix-là à celui qui me la fait demander? »

Ces paroles mirent le grand-vizir dans une étrange agitation. Il y avoit quelque temps que le sultan lui avoit fait entendre que son intention étoit de donner la princesse sa fille en mariage à un fils qu'il avoit. Il craignit, et ce n'étoit pas sans fondement, que le sultan, ébloui par un présent si riche et si extraordinaire, ne changeât de sentiment. Il s'approcha du sultan ; et en lui parlant à l'oreille : « Sire, dit-il, on ne peut disconvenir que le présent ne soit digne de la princesse ; mais je supplie votre majesté de m'accorder trois mois avant de se déterminer : j'espère qu'avant ce temps-là, mon fils, sur qui elle a eu la bonté de me témoigner qu'elle avoit jeté les yeux, aura de quoi lui en faire un d'un plus grand prix que celui d'Aladdin, que votre majesté ne connoît pas. » Le sultan, quoique bien persuadé qu'il n'étoit pas possible que son grand-vizir pût trouver à son fils de quoi faire un présent d'une aussi grande valeur à la princesse sa fille, ne laissa pas néanmoins de l'écouter, et de lui accorder cette grâce. Ainsi, en se retournant du côté de la mère d'Aladdin, il lui dit : « Allez, bonne femme, retournez chez vous, et dites à votre fils que j'agrée la proposition que vous m'avez faite de sa part, mais que je ne puis marier la princesse ma fille que je ne lui aie fait faire un ameublement qui ne sera prêt que

dans trois mois. Ainsi, revenez en ce temps-là. »

La mère d'Aladdin retourna chez elle avec une joie d'autant plus grande, que, par rapport à son état, elle avoit d'abord regardé l'accès auprès du sultan comme impossible, et que d'ailleurs elle avoit obtenu une réponse si favorable, au lieu qu'elle ne s'étoit attendue qu'à un rebut qui l'auroit couverte de confusion. Deux choses firent juger à Aladdin, quand il vit entrer sa mère, qu'elle lui apportoit une bonne nouvelle : l'une, qu'elle revenoit de meilleure heure qu'à l'ordinaire; et l'autre, qu'elle avoit le visage gai et ouvert. « Hé bien, ma mère, lui dit-il, dois-je espérer? dois-je mourir de désespoir? » Quand elle eut quitté son voile et qu'elle se fut assise sur le sofa avec lui : « Mon fils, dit-elle, pour ne vous pas tenir trop long-temps dans l'incertitude, je commencerai par vous dire, que bien loin de songer à mourir, vous avez tout sujet d'être content. » En poursuivant son discours, elle lui raconta de quelle manière elle avoit eu audience avant tout le monde, ce qui étoit cause qu'elle étoit revenue de si bonne heure; les précautions qu'elle avoit prises pour faire au sultan, sans qu'il s'en offensât, la proposition de mariage de la princesse Badroulboudour avec lui, et la réponse toute favorable que le sultan lui avoit faite de sa propre bouche. Elle ajouta que,

autant qu'elle en pouvoit juger par les marques que le sultan en avoit données, le présent, sur toutes choses, avoit fait un puissant effet sur son esprit pour le déterminer à la réponse favorable qu'elle apportoit. « Je m'y attendois d'autant moins, dit-elle encore, que le grand-vizir lui avoit parlé à l'oreille avant qu'il me la fît, et que je craignois qu'il ne le détournât de la bonne volonté qu'il pouvoit avoir pour vous. »

Aladdin s'estima le plus heureux des mortels en apprenant cette nouvelle. Il remercia sa mère de toutes les peines qu'elle s'étoit données dans la poursuite de cette affaire, dont l'heureux succès étoit si important pour son repos; et quoique dans l'impatience où il étoit de jouir de l'objet de sa passion, trois mois lui parussent d'une longueur extrême, il se disposa néanmoins à attendre avec patience, fondé sur la parole du sultan, qu'il regardoit comme irrévocable. Pendant qu'il comptoit non seulement les heures, les jours et les semaines, mais même jusqu'aux momens, en attendant que le terme fût passé, environ deux mois s'étoient écoulés, quand la mère, un soir, en voulant allumer la lampe, s'aperçut qu'il n'y avoit plus d'huile dans la maison. Elle sortit pour en aller acheter; et en avançant dans la ville, elle vit que tout y étoit en fête. En effet, les boutiques, au lieu d'être

fermées, étoient ouvertes; on les ornoit de feuillages, on y préparoit des illuminations, chacun s'efforçoit à qui le feroit avec plus de pompe et de magnificence pour mieux marquer son zèle: tout le monde enfin donnoit des démonstrations de joie et de réjouissance. Les rues étoient même embarrassées par des officiers en habits de cérémonie, montés sur des chevaux richement harnachés, et environnés d'un grand nombre de valets de pied qui alloient et venoient. Elle demanda au marchand chez qui elle achetoit son huile ce que tout cela signifioit. « D'où venez-vous, ma bonne dame? lui dit-il; ne savez-vous pas que le fils du grand-vizir épouse ce soir la princesse Badroulboudour, fille du sultan? Elle va bientôt sortir du bain, et les officiers que vous voyez s'assemblent pour lui faire cortége jusqu'au palais où se doit faire la cérémonie. »

La mère d'Aladdin ne voulut pas en apprendre davantage. Elle revint en si grande diligence, qu'elle rentra chez elle presque hors d'haleine. Elle trouva son fils qui ne s'attendoit à rien moins qu'à la fâcheuse nouvelle qu'elle lui apportoit. « Mon fils, s'écria-t-elle, tout est perdu pour vous! Vous comptiez sur la belle promesse du sultan, il n'en sera rien. » Aladdin alarmé de ces paroles : « Ma mère, reprit-il, par quel en-

droit le sultan ne me tiendroit-il pas sa promesse? Comment le savez-vous? — Ce soir, repartit la mère, le fils du grand-vizir épouse la princesse Badroulboudour dans le palais.» Elle lui raconta de quelle manière elle venoit de l'apprendre, par tant de circonstances, qu'il n'eut pas lieu d'en douter.

A cette nouvelle, Aladdin demeura immobile, comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre. Tout autre que lui en eût été accablé; mais une jalousie secrète l'empêcha d'y demeurer longtemps. Dans le moment il se souvint de la lampe qui lui avoit été si utile jusqu'alors; et sans aucun emportement en vaines paroles contre le sultan, contre le grand-vizir, ou contre le fils de ce ministre, il dit seulement: «Ma mère, le fils du grand-vizir ne sera peut-être pas cette nuit aussi heureux qu'il se le promet. Pendant que je vais dans ma chambre pour un moment, préparez-nous à souper.»

La mère d'Aladdin comprit bien que son fils vouloit faire usage de la lampe pour empêcher, s'il étoit possible, que le mariage du fils du grand-vizir avec la princesse ne vînt jusqu'à la consommation, et elle ne se trompoit pas. En effet, quand Aladdin fut dans sa chambre, il prit la lampe merveilleuse qu'il y avoit portée, en l'ôtant de devant les yeux de sa mère, après que

l'apparition du génie lui eut fait une si grande peur ; il prit, dis-je, la lampe, et il la frotta au même endroit que les autres fois. A l'instant, le génie parut devant lui :

« Que veux-tu ? dit-il à Aladdin ; me voici prêt « à t'obéir comme ton esclave, et de tous ceux « qui ont la lampe à la main, moi et les autres « esclaves de la lampe. »

« Écoute, lui dit Aladdin, tu m'as apporté jusqu'à présent de quoi me nourrir quand j'en ai eu besoin, il s'agit présentement d'une affaire de tout autre importance. J'ai fait demander en mariage au sultan la princesse Badroulboudour sa fille ; il me l'a promise, et il m'a demandé un délai de trois mois. Au lieu de tenir sa promesse, ce soir, avant le terme échu, il la marie au fils du grand-vizir : je viens de l'apprendre, et la chose est certaine. Ce que je te demande, c'est que, dès que le nouvel époux et la nouvelle épouse seront couchés, tu les enlèves, et que tu les apportes ici tous deux dans leur lit.

« Mon maître, reprit le génie, je vais t'obéir. « As-tu autre chose à me commander ? »

« Rien autre chose pour le présent, repartit Aladdin. » En même temps le génie disparut.

Aladdin revint trouver sa mère ; il soupa avec elle, avec la même tranquillité qu'il avoit coutume de le faire. Après le souper, il s'entretint

quelque temps avec elle du mariage de la princesse, comme d'une chose qui ne l'embarrassoit plus. Il retourna à sa chambre, et il laissa sa mère en liberté de se coucher. Pour lui, il ne se coucha pas, mais il attendit le retour du génie et l'exécution du commandement qu'il lui avoit fait.

Pendant ce temps-là, tout avoit été préparé avec bien de la magnificence dans le palais du sultan pour la célébration des noces de la princesse, et la soirée se passa en cérémonies et en réjouissances jusque bien avant dans la nuit. Quand tout fut achevé, le fils du grand-vizir, au signal que lui fit le chef des eunuques de la princesse, s'échappa adroitement, et cet officier l'introduisit dans l'appartement de la princesse son épouse, jusqu'à la chambre où le lit nuptial étoit préparé. Il se coucha le premier. Peu de temps après, la sultane, accompagnée de ses femmes et de celles de la princesse sa fille, amena la nouvelle épouse. Elle faisoit de grandes résistances, selon la coutume des nouvelles mariées. La sultane aida à la déshabiller, la mit dans le lit comme par force ; et après l'avoir embrassée en lui souhaitant la bonne nuit, elle se retira avec toutes les femmes ; et la dernière qui sortit ferma la porte de la chambre.

A peine la porte de la chambre fut fermée,

que le génie, comme esclave fidèle de la lampe, et exact à exécuter les ordres de ceux qui l'avoient à la main, sans donner le temps à l'époux de faire la moindre caresse à son épouse, enlève le lit avec l'époux et l'épouse, au grand étonnement de l'un et de l'autre, et en un instant le transporte dans la chambre d'Aladdin, où il le pose.

Aladdin, qui attendoit ce moment avec impatience, ne souffrit pas que le fils du grand-vizir demeurât couché avec la princesse. « Prends ce nouvel époux, dit-il au génie, enferme-le dans le privé, et reviens demain matin un peu après la pointe du jour. » Le génie enleva aussitôt le fils du grand-vizir hors du lit, en chemise, et le transporta dans le lieu qu'Aladdin lui avoit dit, où il le laissa, après avoir jeté sur lui un souffle qu'il sentit depuis la tête jusqu'aux pieds, et qui l'empêcha de remuer de la place.

Quelque grande que fût la passion d'Aladdin pour la princesse Badroulboudour, il ne lui tint pas néanmoins un long discours, lorsqu'il se vit seul avec elle. « Ne craignez rien, adorable princesse, lui dit-il d'un air tout passionné, vous êtes ici en sûreté; et quelque violent que soit l'amour que je ressens pour votre beauté et pour vos charmes, il ne me fera jamais sortir des bornes

du profond respect que je vous dois. Si j'ai été forcé, ajouta-t-il, d'en venir à cette extrémité, ce n'a pas été dans la vue de vous offenser, mais pour empêcher qu'un injuste rival ne vous possédât, contre la parole donnée par le sultan votre père en ma faveur. »

La princesse, qui ne savoit rien de ces particularités, fit fort peu d'attention à tout ce qu'Aladdin lui put dire. Elle n'étoit nullement en état de lui répondre. La frayeur et l'étonnement où elle étoit d'une aventure si surprenante et si peu attendue, l'avoient mise dans un tel état, qu'Aladdin n'en put tirer aucune parole. Aladdin n'en demeura pas là : il prit le parti de se déshabiller, et il se coucha à la place du fils du grand-vizir, le dos tourné du côté de la princesse, après avoir eu la précaution de mettre un sabre entre elle et lui, pour marquer qu'il mériteroit d'en être puni s'il attentoit à son honneur.

Aladdin, content d'avoir ainsi privé son rival du bonheur dont il s'étoit flatté de jouir cette nuit-là, dormit assez tranquillement. Il n'en fut pas de même de la princesse Badroulboudour : de sa vie il ne lui étoit arrivé de passer une nuit aussi fâcheuse et aussi désagréable que celle-là ; et si l'on veut bien faire réflexion au lieu et à l'état où le génie avoit laissé le fils du

grand-vizir, on jugera que ce nouvel époux la passa d'une manière beaucoup plus affligeante.

Le lendemain, Aladdin n'eut pas besoin de frotter la lampe pour appeler le génie. Il revint à l'heure qu'il lui avoit marquée, et dans le temps qu'il achevoit de s'habiller :

« Me voici, dit-il à Aladdin. Qu'as-tu à me commander ? »

« Va reprendre, lui dit Aladdin, le fils du grand-vizir où tu l'as mis; viens le remettre dans ce lit, et reporte-le où tu l'as pris dans le palais du sultan. » Le génie alla relever le fils du grand-vizir de sentinelle, et Aladdin reprenoit son sabre quand il reparut. Il mit le nouvel époux près de la princesse, et en un instant il reporta le lit nuptial dans la même chambre du palais du sultan d'où il l'avoit apporté.

Il faut remarquer qu'en tout ceci le génie ne fut aperçu ni de la princesse, ni du fils du grand-vizir. Sa forme hideuse eût été capable de les faire mourir de frayeur. Ils n'entendirent même rien des discours entre Aladdin et lui; et ils ne s'aperçurent que de l'ébranlement du lit et de leur transport d'un lieu à un autre : c'étoit bien assez pour leur donner la frayeur qu'il est aisé d'imaginer.

Le génie ne venoit que de poser le lit nup-

tial en sa place, quand le sultan, curieux d'apprendre comment la princesse sa fille avoit passé la première nuit de ses noces, entra dans la chambre pour lui souhaiter le bonjour. Le fils du grand-vizir, morfondu du froid qu'il avoit souffert toute la nuit, et qui n'avoit pas encore eu le temps de se réchauffer, n'eut pas sitôt entendu qu'on ouvroit la porte, qu'il se leva, et passa dans une garde-robe où il s'étoit déshabillé le soir.

Le sultan approcha du lit de la princesse, la baisa entre les deux yeux, selon la coutume, en lui souhaitant le bonjour, et lui demanda en souriant comment elle se trouvoit de la nuit passée; mais en relevant la tête, et en la regardant avec plus d'attention, il fut extrêmement surpris de la voir dans une grande mélancolie, et de ce qu'elle ne lui marquoit, ni par la rougeur qui eût pu lui monter au visage, ni par aucun autre signe, ce qui eût pu satisfaire sa curiosité. Elle lui jeta seulement un regard des plus tristes, d'une manière qui marquoit une grande affliction, ou un grand mécontentement. Il lui dit encore quelques paroles; mais comme il vit qu'il n'en pouvoit tirer d'elle, il s'imagina qu'elle le faisoit par pudeur, et il se retira. Il ne laissa pas néanmoins de soupçonner qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire

dans son silence; ce qui l'obligea d'aller sur-le-champ à l'appartement de la sultane, à qui il fit le récit de l'état où il avoit trouvé la princesse, et de la réception qu'elle lui avoit faite. « Sire, lui dit la sultane, cela ne doit pas surprendre votre majesté : il n'y a pas de nouvelle mariée qui n'ait la même retenue le lendemain de ses noces. Ce ne sera pas la même chose dans deux ou trois jours : alors, elle recevra le sultan son père comme elle le doit. Je vais la voir, ajouta-t-elle, et je suis bien trompée, si elle me fait le même accueil. »

Quand la sultane fut habillée, elle se rendit à l'appartement de la princesse, qui n'étoit pas encore levée : elle s'approcha de son lit, et elle lui donna le bonjour, en l'embrassant; mais sa surprise fut des plus grandes, non seulement de ce qu'elle ne lui répondoit rien, mais même de ce qu'en la regardant, elle s'aperçut qu'elle étoit dans un grand abattement, qui lui fit juger qu'il lui étoit arrivé quelque chose qu'elle ne pénétroit pas. « Ma fille, lui dit la sultane, d'où vient que vous répondez si mal aux caresses que je vous fais? Est-ce avec votre mère que vous devez faire toutes ces façons? Et doutez-vous que je ne sois pas instruite de ce qui peut arriver dans une pareille circonstance que celle où vous êtes? Je veux bien croire que

vous n'avez pas cette pensée; il faut donc qu'il vous soit arrivé quelque autre chose; avouez-le-moi franchement, et ne me laissez pas plus long-temps dans une inquiétude qui m'accable. »

La princesse Badroulboudour rompit enfin le silence par un grand soupir : « Ah! madame et très honorée mère, s'écria-t-elle, pardonnez-moi si j'ai manqué au respect que je vous dois! J'ai l'esprit si fortement occupé des choses extraordinaires qui me sont arrivées cette nuit, que je ne suis pas encore bien revenue de mon étonnement ni de mes frayeurs, et que j'ai même de la peine à me reconnoître moi-même. » Alors elle lui raconta avec les couleurs les plus vives, de quelle manière, un instant après qu'elle et son époux furent couchés, le lit avoit été enlevé et transporté en un moment dans une chambre malpropre et obscure, où elle s'étoit vue seule et séparée de son époux, sans savoir ce qu'il étoit devenu, et où elle avoit vu un jeune homme, lequel, après lui avoir dit quelques paroles que la frayeur l'avoit empêchée d'entendre, s'étoit couché avec elle à la place de son époux, après avoir mis son sabre entre elle et lui, et que son époux lui avoit été rendu, et le lit rapporté en sa place en aussi peu de temps. « Tout cela ne venoit que d'être fait, ajouta-t-elle, quand le sultan

mon père est entré dans ma chambre; j'étois si accablée de tristesse, que je n'ai pas eu la force de lui répondre une seule parole : aussi je ne doute pas qu'il ne soit indigné de la manière dont j'ai reçu l'honneur qu'il m'a fait; mais j'espère qu'il me pardonnera quand il saura ma triste aventure, et l'état pitoyable où je me trouve encore en ce moment. »

La sultane écouta fort tranquillement tout ce que la princesse voulut bien lui raconter; mais elle ne voulut point y ajouter foi. « Ma fille, lui dit-elle, vous avez bien fait de ne point parler de cela au sultan votre père. Gardez-vous bien d'en rien dire à personne : on vous prendroit pour une folle, si on vous entendoit parler de la sorte. — Madame, reprit la princesse, je puis vous assurer que je vous parle de bon sens; vous pourrez vous en informer à mon époux, il vous dira la même chose. — Je m'en informerai, repartit la sultane; mais quand il m'en parleroit comme vous, je n'en serois pas plus persuadée que je le suis. Levez-vous cependant, et ôtez-vous cette imagination de l'esprit; il feroit beau voir que vous troublassiez par une pareille vision les fêtes ordonnées pour vos noces, et qui doivent se continuer plusieurs jours dans ce palais et dans tout le royaume! N'entendez-vous pas déjà les fanfares et les concerts de

trompettes, de timbales et de tambours? Tout cela vous doit inspirer la joie et le plaisir, et vous faire oublier toutes les fantaisies dont vous venez de me parler. » En même temps la sultane appela les femmes de la princesse; et après qu'elle l'eut fait lever, et qu'elle l'eut vue se mettre à sa toilette, elle alla à l'appartement du sultan; elle lui dit que quelque fantaisie avoit passé véritablement par l'esprit de sa fille, mais que ce n'étoit rien. Elle fit appeler le fils du vizir, pour savoir de lui quelque chose de ce que la princesse lui avoit dit; mais le fils du vizir, qui s'estimoit infiniment honoré de l'alliance du sultan, avoit pris le parti de dissimuler. « Mon gendre, lui dit la sultane, dites-moi, êtes-vous dans le même entêtement que votre épouse? — Madame, reprit le fils du vizir, oserois-je vous demander à quel sujet vous me faites cette demande? — Cela suffit, repartit la sultane; je n'en veux pas savoir davantage: vous êtes plus sage qu'elle. »

Les réjouissances continuèrent toute la journée dans le palais; et la sultane qui n'abandonna pas la princesse, n'oublia rien pour lui inspirer la joie, et pour lui faire prendre part aux divertissemens qu'on lui donnoit par différentes sortes de spectacles; mais elle étoit tellement frappée des idées de ce qui lui étoit arrivé

la nuit, qu'il étoit aisé de voir qu'elle en étoit tout occupée. Le fils du grand-vizir n'étoit pas moins accablé de la mauvaise nuit qu'il avoit passée; mais son ambition le fit dissimuler; et, à le voir, personne ne douta qu'il ne fût un époux très heureux.

Aladdin, qui étoit bien informé de ce qui se passoit au palais, ne douta pas que les nouveaux mariés ne dussent coucher encore ensemble, malgré la fâcheuse aventure qui leur étoit arrivée la nuit d'auparavant. Aladdin n'avoit point envie de les laisser en repos. Ainsi, dès que la nuit fut un peu avancée, il eut recours à la lampe. Aussitôt le génie parut, et fit à Aladdin le même compliment que les autres fois, en lui offrant son service. « Le fils du grand-vizir et la princesse Badroulboudour, lui dit Aladdin, doivent coucher encore ensemble cette nuit; va, et du moment qu'ils seront couchés, apporte-moi le lit ici, comme hier. »

Le génie servit Aladdin avec autant de fidélité et d'exactitude que le jour précédent : le fils du grand-vizir passa la nuit aussi froidement et aussi désagréablement qu'il l'avoit déjà fait, et la princesse eut la même mortification d'avoir Aladdin pour compagnon de sa couche, le sabre posé entre elle et lui. Le génie, suivant les ordres d'Aladdin, revint le lende-

main, remit l'époux auprès de son épouse, enleva le lit avec les nouveaux mariés, et le reporta dans la chambre du palais où il l'avoit pris.

Le sultan, après la réception que la princesse Badroulboudour lui avoit faite le jour précédent, inquiet de savoir comment elle auroit passé la seconde nuit, et si elle lui feroit une réception pareille à celle qu'elle lui avoit déjà faite, se rendit à sa chambre d'aussi bon matin, pour en être éclairci. Le fils du grand-vizir, plus honteux et plus mortifié du mauvais succès de cette dernière nuit que de la première, à peine eut entendu venir le sultan, qu'il se leva avec précipitation, et se jeta dans la garde-robe.

Le sultan s'avança jusqu'au lit de la princesse, en lui donnant le bonjour; et après lui avoir fait les mêmes caresses que le jour précédent : « Hé bien, ma fille, lui dit-il, êtes-vous ce matin d'aussi mauvaise humeur que vous l'étiez hier ? Me direz-vous comment vous avez passé la nuit ? » La princesse garda le même silence, et le sultan s'aperçut qu'elle avoit l'esprit beaucoup moins tranquille, et qu'elle étoit plus abattue que la première fois. Il ne douta pas que quelque chose d'extraordinaire ne lui fût arrivé. Alors, irrité du mystère qu'elle lui en faisoit : « Ma fille, lui dit-il tout en colère et le sabre à la main, ou vous

me direz ce que vous me cachez, ou je vais vous couper la tête tout à l'heure. »

La princesse, plus effrayée du ton et de la menace du sultan offensé, que de la vue du sabre nu, rompit enfin le silence : « Mon cher père et mon sultan, s'écria-t-elle les larmes aux yeux, je demande pardon à votre majesté, si je l'ai offensée. J'espère de sa bonté et de sa clémence qu'elle fera succéder la compassion à la colère, quand je lui aurai fait le récit fidèle du triste et pitoyable état où je me suis trouvée toute cette nuit et toute la nuit passée. »

Après ce préambule qui apaisa et qui attendrit un peu le sultan, elle lui raconta fidèlement tout ce qui lui étoit arrivé pendant ces deux fâcheuses nuits, mais d'une manière si touchante, qu'il en fut vivement pénétré de douleur, par l'amour et par la tendresse qu'il avoit pour elle. Elle finit par ces paroles : « Si votre majesté a le moindre doute sur le récit que je viens de lui faire, elle peut s'en informer de l'époux qu'elle m'a donné. Je suis persuadée qu'il rendra à la vérité le même témoignage que je lui rends. »

Le sultan entra tout de bon dans la peine extrême qu'une aventure aussi surprenante devoit avoir causée à la princesse : « Ma fille, lui dit-il, vous avez grand tort de ne vous être pas

expliquée à moi dès hier sur une affaire aussi étrange que celle que vous venez de m'apprendre, dans laquelle je ne prends pas moins d'intérêt que vous-même. Je ne vous ai pas mariée dans l'intention de vous rendre malheureuse, mais plutôt dans la vue de vous rendre heureuse et contente, et de vous faire jouir de tout le bonheur que vous méritez, et que vous pouviez espérer avec un époux qui m'avoit paru vous convenir. Effacez de votre esprit les idées fâcheuses de tout ce que vous venez de me raconter. Je vais mettre ordre à ce qu'il ne vous arrive pas davantage des nuits aussi désagréables et aussi peu supportables que celles que vous avez passées. »

Dès que le sultan fut rentré dans son appartement, il envoya appeler son grand-vizir : « Vizir, lui dit-il, avez-vous vu votre fils, et ne vous a-t-il rien dit? » Comme le grand-vizir lui eut répondu qu'il ne l'avoit pas vu, le sultan lui fit le récit de tout ce que la princesse Badroulboudour venoit de lui raconter. En achevant : « Je ne doute pas, ajouta-t-il, que ma fille ne m'ait dit la vérité; je serai bien aise néanmoins d'en avoir la confirmation par le témoignage de votre fils : allez, et demandez-lui ce qui en est. »

Le grand-vizir ne différa pas d'aller joindre son fils; il lui fit part de ce que le sultan venoit

de lui communiquer, et il lui enjoignit de ne lui point déguiser la vérité, et de lui dire si tout cela étoit vrai. « Je ne vous la déguiserai pas, mon père, lui répondit le fils, tout ce que la princesse a dit au sultan est vrai; mais elle n'a pu lui dire les mauvais traitemens qui m'ont été faits en mon particulier; les voici : Depuis mon mariage, j'ai passé deux nuits les plus cruelles qu'on puisse imaginer, et je n'ai pas d'expressions pour vous décrire au juste et avec toutes leurs circonstances les maux que j'ai soufferts. Je ne vous parle pas de la frayeur que j'ai eue de me sentir enlever quatre fois dans mon lit, sans voir qui enlevoit le lit et le transportoit d'un lieu à un autre, et sans pouvoir imaginer comment cela s'est pu faire. Vous jugerez vous-même de l'état fâcheux où je me suis trouvé, lorsque je vous dirai que j'ai passé deux nuits debout et nu en chemise dans une espèce de privé étroit, sans avoir la liberté de remuer de la place où j'étois posé, et sans pouvoir faire aucun mouvement, quoiqu'il ne parût devant moi aucun obstacle qui pût vraisemblablement m'en empêcher. Après cela, il n'est pas besoin de m'étendre plus au long pour vous faire le détail de mes souffrances. Je ne vous cacherai pas que cela ne m'a point empêché d'avoir pour la princesse mon épouse tous les sentimens d'amour, de respect et de reconnois-

sance qu'elle mérite; mais je vous avoue de bonne foi qu'avec tout l'honneur et tout l'éclat qui rejaillit sur moi d'avoir épousé la fille de mon souverain, j'aimerois mieux mourir que de vivre plus long-temps dans une si haute alliance, s'il faut essuyer des traitemens aussi désagréables que ceux que j'ai déjà soufferts. Je ne doute point que la princesse ne soit dans les mêmes sentimens que moi; et elle conviendra aisément que notre séparation n'est pas moins nécessaire pour son repos que pour le mien. Ainsi, mon père, je vous supplie, par la même tendresse qui vous a porté à me procurer un si grand honneur, de faire agréer au sultan que notre mariage soit déclaré nul. »

Quelque grande que fût l'ambition du grand-vizir de voir son fils gendre du sultan, la ferme résolution néanmoins où il le vit de se séparer de la princesse, fit qu'il ne jugea pas à propos de lui proposer d'avoir encore patience au moins quelques jours pour éprouver si cette traverse ne finiroit point. Il le laissa, et il revint rendre réponse au sultan, à qui il avoua de bonne foi que la chose n'étoit que trop vraie, après ce qu'il venoit d'apprendre de son fils. Sans attendre même que le sultan lui parlât de rompre le mariage, à quoi il voyoit bien qu'il n'étoit que trop disposé, il le supplia de permettre que son fils

se retirât du palais, et qu'il retournât auprès de lui, en prenant pour prétexte qu'il n'étoit pas juste que la princesse fût exposée un moment de plus à une persécution si terrible pour l'amour de son fils.

Le grand-vizir n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit. Dès ce moment, le sultan qui avoit déjà résolu la chose, donna ses ordres pour faire cesser les réjouissances dans son palais et dans la ville, et même dans toute l'étendue de son royaume, où il fit expédier des ordres contraires aux premiers; et en très peu de temps toutes les marques de joie et de réjouissances publiques cessèrent dans toute la ville et dans le royaume.

Ce changement subit et si peu attendu, donna occasion à bien des raisonnemens différens : on se demandoit les uns aux autres d'où pouvoit venir ce contre-temps; et l'on n'en disoit autre chose, sinon qu'on avoit vu le grand-vizir sortir du palais, et se retirer chez lui accompagné de son fils, l'un et l'autre avec un air fort triste. Il n'y avoit qu'Aladdin qui en savoit le secret, et qui se réjouissoit en lui-même de l'heureux succès que l'usage de la lampe lui procuroit. Ainsi, comme il eut appris avec certitude que son rival avoit abandonné le palais, et que le mariage entre la princesse et lui étoit rompu absolument, il

n'eut pas besoin de frotter la lampe davantage, et d'appeler le génie pour empêcher qu'il ne se consommât. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ni le sultan, ni le grand-vizir, qui avoient oublié Aladdin et la demande qu'il avoit fait faire, n'eurent pas la moindre pensée qu'il pût avoir part à l'enchantement qui venoit de causer la dissolution du mariage de la princesse.

Aladdin cependant laissa écouler les trois mois que le sultan avoit marqués pour le mariage d'entre la princesse Badroulboudour et lui; il en avoit compté tous les jours avec grand soin; et quand ils furent achevés, dès le lendemain il ne manqua pas d'envoyer sa mère au palais pour faire souvenir le sultan de sa parole.

La mère d'Aladdin alla au palais comme son fils lui avoit dit, et elle se présenta à l'entrée du divan, au même endroit qu'auparavant. Le sultan n'eut pas plus tôt jeté la vue sur elle, qu'il la reconnut, et se souvint en même temps de la demande qu'elle lui avoit faite, et du temps auquel il l'avoit remise. Le grand-vizir lui faisoit alors le rapport d'une affaire; « Vizir, lui dit le sultan en l'interrompant, j'aperçois la bonne femme qui nous fit un si beau présent il y a quelques mois; faites-la venir; vous reprendrez votre rapport quand je l'aurai écoutée. » Le grand-vizir, en jetant les yeux du côté de l'entrée

du divan, aperçut aussi la mère d'Aladdin. Aussitôt il appela le chef des huissiers, et en la lui montrant, il lui donna ordre de la faire avancer.

La mère d'Aladdin s'avança jusqu'au pied du trône, où elle se prosterna selon la coutume. Après qu'elle se fut relevée, le sultan lui demanda ce qu'elle souhaitoit. « Sire, lui répondit-elle, je me présente encore devant le trône de votre majesté, pour lui représenter, au nom d'Aladdin mon fils, que les trois mois après lesquels elle l'a remis sur la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire, sont expirés, et je la supplie de vouloir bien s'en souvenir. »

Le sultan, en prenant un délai de trois mois pour répondre à la demande de cette bonne femme la première fois qu'il l'avoit vue, avoit cru qu'il n'entendroit plus parler d'un mariage qu'il regardoit comme peu convenable à la princesse sa fille, à regarder seulement la bassesse et la pauvreté de la mère d'Aladdin, qui paroissoit devant lui dans un habillement fort commun. La sommation cependant qu'elle venoit de lui faire de tenir sa parole, lui parut embarrassante: il ne jugea pas à propos de lui répondre sur-le-champ; il consulta son grand-vizir, et lui marqua la répugnance qu'il avoit à conclure le mariage de la princesse avec un inconnu, dont il

supposoit que la fortune devoit être beaucoup au-dessous de la plus médiocre.

Le grand-vizir n'hésita pas à s'expliquer au sultan sur ce qu'il en pensoit. « Sire, lui dit-il, il me semble qu'il y a un moyen immanquable pour éluder un mariage si disproportionné, sans qu'Aladdin, quand même il seroit connu de votre majesté, puisse s'en plaindre : c'est de mettre la princesse à un si haut prix, que ses richesses, quelles qu'elles puissent être, ne puissent y fournir. Ce sera le moyen de le faire désister d'une poursuite si hardie, pour ne pas dire si téméraire, à laquelle sans doute il n'a pas bien pensé avant de s'y engager. »

Le sultan approuva le conseil du grand-vizir. Il se tourna du côté de la mère d'Aladdin; et après quelques momens de réflexion : « Ma bonne femme, lui dit-il, les sultans doivent tenir leur parole; je suis prêt à tenir la mienne, et à rendre votre fils heureux par le mariage de la princesse ma fille; mais comme je ne puis la marier que je ne sache l'avantage qu'elle y trouvera, vous direz à votre fils que j'accomplirai ma parole dès qu'il m'aura envoyé quarante grands bassins d'or massif, pleins à comble des mêmes choses que vous m'avez déjà présentées de sa part, portés par un pareil nombre d'esclaves noirs, qui seront conduits par quarante autres

esclaves blancs, jeunes, bien faits et de belle taille, et tous habillés très magnifiquement: voilà les conditions auxquelles je suis prêt à lui donner la princesse ma fille. Allez, bonne femme, j'attendrai que vous m'apportiez sa réponse. »

La mère d'Aladdin se prosterna encore devant le trône du sultan, et elle se retira. Dans le chemin, elle rioit en elle-même de la folle imagination de son fils. « Vraiment, disoit-elle, où trouvera-t-il tant de bassins d'or et une si grande quantité de ces verres colorés pour les remplir? Retournera-t-il dans le souterrain dont l'entrée est bouchée, pour en cueillir aux arbres? Et tous ces esclaves tournés comme le sultan les demande, où les prendra-t-il? Le voilà bien éloigné de sa prétention; et je crois qu'il ne sera guère content de mon ambassade. » Quand elle fut rentrée chez elle, l'esprit rempli de toutes ces pensées, qui lui faisoient croire qu'Aladdin n'avoit plus rien à espérer: « Mon fils, lui dit-elle, je vous conseille de ne plus penser au mariage de la princesse Badroulboudour. Le sultan, à la vérité, m'a reçue avec beaucoup de bonté, et je crois qu'il étoit bien intentionné pour vous; mais le grand-vizir, si je ne me trompe, lui a fait changer de sentiment, et vous pouvez le présumer comme moi sur ce que vous allez entendre. Après avoir représenté à sa majesté que

les trois mois étoient expirés, et que je le priois de votre part de se souvenir de sa promesse, je remarquai qu'il ne me fit la réponse que je vais vous dire, qu'après avoir parlé bas quelque temps avec le grand-vizir. » La mère d'Aladdin fit un récit très exact à son fils de tout ce que le sultan lui avoit dit, et des conditions auxquelles il consentiroit au mariage de la princesse sa fille avec lui. En finissant : « Mon fils, lui dit-elle, il attend votre réponse; mais entre nous, continua-t-elle en souriant, je crois qu'il attendra long-temps. »

« Pas si long-temps que vous croiriez bien, ma mère, reprit Aladdin; et le sultan se trompe lui-même s'il a cru, par ses demandes exorbitantes, me mettre hors d'état de songer à la princesse Badroulboudour. Je m'attendois à d'autres difficultés insurmontables, ou qu'il mettroit mon incomparable princesse à un prix beaucoup plus haut; mais à présent je suis content, et ce qu'il me demande est peu de chose en comparaison de ce que je serois en état de lui donner pour en obtenir la possession. Pendant que je vais songer à le satisfaire, allez nous chercher de quoi dîner, et laissez-moi faire. »

Dès que la mère d'Aladdin fut sortie pour aller à la provision, Aladdin prit la lampe, et il la frotta : dans l'instant le génie se présenta devant

lui ; et dans les mêmes termes que nous avons déjà rapportés, il lui demanda ce qu'il avoit à lui commander, en marquant qu'il étoit prêt à le servir. Aladdin lui dit : « Le sultan me donne la princesse sa fille en mariage ; mais auparavant il me demande quarante grands bassins d'or massif et bien pesans, pleins à comble des fruits du jardin où j'ai pris la lampe dont tu es esclave. Il exige aussi de moi que ces quarante bassins soient portés par autant d'esclaves noirs, précédés par quarante esclaves blancs, jeunes, bien faits, de belle taille, et habillés très richement. Va, et amène-moi ce présent au plus tôt, afin que je l'envoie au sultan avant qu'il lève la séance du divan. » Le génie lui dit que son commandement alloit être exécuté incessamment, et il disparut.

Très peu de temps après, le génie se fit revoir accompagné des quarante esclaves noirs, chacun chargé d'un bassin d'or massif du poids de vingt marcs sur la tête, pleins de perles, de diamans, de rubis et d'émeraudes mieux choisies, même pour la beauté et pour la grosseur, que celles qui avoient déjà été présentées au sultan ; chaque bassin étoit couvert d'une toile d'argent à fleurons d'or. Tous ces esclaves, tant noirs que blancs, avec les plats d'or, occupoient presque toute la maison, qui étoit assez médiocre, avec

une petite cour sur le devant, et un petit jardin sur le derrière. Le génie demanda à Aladdin s'il étoit content, et s'il avoit encore quelque autre commandement à lui faire. Aladdin lui dit qu'il ne lui demandoit rien davantage, et il disparut aussitôt.

La mère d'Aladdin revint du marché; et en entrant elle fut dans une grande surprise de voir tant de monde et tant de richesses. Quand elle se fut déchargée des provisions qu'elle apportoit, elle voulut ôter le voile qui lui couvroit le visage; mais Aladdin l'en empêcha. « Ma mère, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre : avant que le sultan achève de tenir le divan, il est important que vous retourniez au palais, et que vous y conduisiez incessamment le présent et la dot de la princesse Badroulboudour qu'il m'a demandés, afin qu'il juge par ma diligence et par mon exactitude, du zèle ardent et sincère que j'ai de me procurer l'honneur d'entrer dans son alliance. »

Sans attendre la réponse de sa mère, Aladdin ouvrit la porte sur la rue; et il fit défiler successivement tous ces esclaves, en faisant toujours marcher un esclave blanc suivi d'un esclave noir, chargé d'un bassin d'or sur la tête, et ainsi jusqu'au dernier. Après que sa mère fut sortie en suivant le dernier esclave noir, il ferma la

porte, et il demeura tranquillement dans sa chambre, avec l'espérance que le sultan, après ce présent tel qu'il l'avoit demandé, voudroit bien le recevoir enfin pour son gendre.

Le premier esclave blanc qui étoit sorti de la maison d'Aladdin avoit fait arrêter tous les passans qui l'aperçurent; et avant que les quatre-vingts esclaves, entremêlés de blancs et de noirs, eussent achevé de sortir, la rue se trouva pleine d'une grande foule de peuple qui accouroit de toutes parts poûr voir un spectacle si magnifique et si extraordinaire. L'habillement de chaque esclave étoit si riche en étoffes et en pierreries, que les meilleurs connoisseurs ne crurent pas se tromper en faisant monter chaque habit à plus d'un million. La grande propreté, l'ajustement bien entendu de chaque habillement, la bonne grâce, le bel air, la taille uniforme et avantageuse de chaque esclave, leur marche grave à une distance égale les uns des autres, avec l'éclat des pierreries d'une grosseur excessive enchâssées autour de leurs ceintures d'or massif dans une belle symétrie, et les enseignes aussi de pierreries attachées à leurs bonnets qui étoient d'un goût tout particulier, mirent toute cette foule de spectateurs dans une admiration si grande, qu'ils ne pouvoient se lasser de les regarder et de les conduire des yeux aussi loin qu'il

leur étoit possible. Mais les rues étoient tellement bordées de peuple, que chacun étoit contraint de rester dans la place où il se trouvoit.

Comme il falloit passer par plusieurs rues pour arriver au palais, cela fit qu'une bonne partie de la ville, gens de toutes sortes d'états et de conditions, furent témoins d'une pompe si ravissante. Le premier des quatre-vingts esclaves arriva à la porte de la première cour du palais; et les portiers qui s'étoient mis en haie dès qu'ils s'étoient aperçus que cette file merveilleuse approchoit, le prirent pour un roi, tant il étoit richement et magnifiquement habillé; ils s'avancèrent pour lui baiser le bas de sa robe; mais l'esclave, instruit par le génie, les arrêta, et il leur dit gravement: « Nous ne sommes que des esclaves; notre maître paroîtra quand il en sera temps. »

Le premier esclave, suivi de tous les autres, avança jusqu'à la seconde cour qui étoit très spacieuse, et où la maison du sultan étoit rangée pendant la séance du divan. Les officiers, à la tête de chaque troupe, étoient d'une grande magnificence; mais elle fut effacée à la présence des quatre-vingts esclaves porteurs du présent d'Aladdin. Rien ne parut si beau ni si éclatant dans toute la maison du sultan; et tout le brillant des seigneurs de sa cour, qui l'environnoient, n'étoit

rien en comparaison de ce qui se présentoit alors à sa vue.

Comme le sultan avoit été averti de la marche et de l'arrivée de ces esclaves, il avoit donné ses ordres pour les faire entrer. Ainsi, dès qu'ils se présentèrent, ils trouvèrent l'entrée du divan libre, et ils y entrèrent dans un bel ordre, une partie à droite, et l'autre à gauche. Après qu'ils furent tous entrés et qu'ils eurent formé un grand demi-cercle devant le trône du sultan, les esclaves noirs posèrent chacun le bassin qu'ils portoient sur le tapis de pied. Ils se prosternèrent tous ensemble en frappant du front contre le tapis. Les esclaves blancs firent la même chose en même temps. Ils se relevèrent tous; et les noirs, en le faisant, découvrirent adroitement les bassins qui étoient devant eux, et tous demeurèrent debout, les mains croisées sur la poitrine, avec une grande modestie.

La mère d'Aladdin, qui cependant s'étoit avancée jusqu'au pied du trône, dit au sultan, après s'être prosternée : « Sire, Aladdin mon fils n'ignore pas que ce présent qu'il envoie à votre majesté ne soit beaucoup au-dessous de ce que mérite la princesse Badroulboudour; il espère néanmoins que votre majesté l'aura pour agréable, et qu'elle voudra bien le faire agréer aussi à la princesse, avec d'autant plus de confiance,

qu'il a tâché de se conformer à la condition qu'il lui a plu de lui imposer.»

Le sultan n'étoit pas en état de faire attention au compliment de la mère d'Aladdin. Le premier coup d'œil jeté sur les quarante bassins d'or, pleins à comble des joyaux les plus brillans, les plus éclatans, les plus précieux que l'on eût jamais vus au monde, et sur les quatre-vingts esclaves qui paroissoient autant de rois, tant par leur bonne mine que par la richesse et la magnificence surprenante de leur habillement, l'avoit tellement frappé qu'il ne pouvoit revenir de son admiration. Au lieu de répondre au compliment de la mère d'Aladdin, il s'adressa au grand-vizir, qui ne pouvoit comprendre lui-même d'où une si grande profusion de richesses pouvoit être venue. «Hé bien, vizir, dit-il publiquement, que pensez-vous de celui, quel qu'il puisse être, qui m'envoie un présent si riche et si extraordinaire, et que ni moi ni vous ne connoissons pas? Le croyez-vous indigne d'épouser la princesse Badroulboudour ma fille?»

Quelque jalousie et quelque douleur qu'eût le grand-vizir de voir qu'un inconnu alloit devenir le gendre du sultan préférablement à son fils, il n'osa néanmoins dissimuler son sentiment. Il étoit trop visible que le présent d'Aladdin étoit plus que suffisant pour mériter qu'il fût reçu

dans une si haute alliance. Il répondit donc au sultan, et en entrant dans son sentiment: « Sire, dit-il, bien loin d'avoir la pensée que celui qui fait à votre majesté un présent si digne d'elle, soit indigne de l'honneur qu'elle veut lui faire, j'oserois dire qu'il mériteroit davantage, si je n'étois persuadé qu'il n'y a pas de trésor au monde assez riche pour être mis dans la balance avec la princesse fille de votre majesté. » Les seigneurs de la cour qui étoient de la séance du conseil témoignèrent par leurs applaudissemens que leurs avis n'étoient pas différens de celui du grand-vizir.

Le sultan ne différa plus; il ne pensa pas même à s'informer si Aladdin avoit les autres qualités convenables à celui qui pouvoit aspirer à devenir son gendre. La seule vue de tant de richesses immenses, et la diligence avec laquelle Aladdin venoit de satisfaire à sa demande, sans avoir formé la moindre difficulté sur des conditions aussi exorbitantes que celles qu'il lui avoit imposées, lui persuadèrent aisément qu'il ne lui manquoit rien de tout ce qui pouvoit le rendre accompli et tel qu'il le désiroit. Ainsi, pour renvoyer la mère d'Aladdin avec la satisfaction qu'elle pouvoit désirer, il lui dit: « Bonne femme, allez dire à votre fils que je l'attends pour le recevoir à bras ouverts et pour l'em-

brasser, et que plus il fera de diligence pour venir recevoir de ma main le don que je lui fais de la princesse ma fille, plus il me fera de plaisir. »

Dès que la mère d'Aladdin se fut retirée avec la joie dont une femme de sa condition peut être capable en voyant son fils parvenu à une si haute élévation contre son attente, le sultan mit fin à l'audience de ce jour; et en se levant de son trône, il ordonna que les eunuques attachés au service de la princesse vinssent enlever les bassins pour les porter à l'appartement de leur maîtresse, où il se rendit pour les examiner avec elle à loisir; et cet ordre fut exécuté sur-le-champ par les soins du chef des eunuques.

Les quatre-vingts esclaves blancs et noirs ne furent pas oubliés : on les fit entrer dans l'intérieur du palais; et quelque temps après, le sultan qui venoit de parler de leur magnificence à la princesse Badroulboudour, commanda qu'on les fît venir devant l'appartement, afin qu'elle les considérât au travers des jalousies, et qu'elle connût que bien loin d'avoir rien exagéré dans le récit qu'il venoit de lui faire, il lui en avoit dit beaucoup moins que ce qui en étoit.

La mère d'Aladdin cependant arriva chez elle avec un air qui marquoit par avance la bonne nouvelle qu'elle apportoit à son fils. « Mon fils, lui dit-elle, vous avez tout sujet d'être

content : vous êtes arrivé à l'accomplissement de vos souhaits contre mon attente, et vous savez ce que je vous en avois dit. Afin de ne vous pas tenir trop long-temps en suspens, le sultan, avec l'applaudissement de toute sa cour, a déclaré que vous êtes digne de posséder la princesse Badroulboudour. Il vous attend pour vous embrasser et pour conclure votre mariage. C'est à vous de songer aux préparatifs pour cette entrevue, afin qu'elle réponde à la haute opinion qu'il a conçue de votre personne; mais après ce que j'ai vu des merveilles que vous savez faire, je suis persuadée que rien n'y manquera. Je ne dois pas oublier de vous dire encore que le sultan vous attend avec impatience; ainsi ne perdez pas de temps à vous rendre auprès de lui. »

Aladdin, charmé de cette nouvelle, et tout plein de l'objet qui l'avoit enchanté, dit peu de paroles à sa mère, et se retira dans sa chambre. Là, après avoir pris la lampe qui lui avoit été si officieuse jusqu'alors en tous ses besoins et en tout ce qu'il avoit souhaité, il ne l'eut pas plus tôt frottée, que le génie continua de marquer son obéissance, en paroissant d'abord sans se faire attendre. « Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appelé pour me faire prendre le bain tout à l'heure; et quand je l'aurai pris,

je veux que tu me tiennes prêt un habillement le plus riche et le plus magnifique que jamais monarque ait porté. » Il eut à peine achevé de parler, que le génie, en le rendant invisible comme lui, l'enleva et le transporta dans un bain tout de marbre le plus fin, et de différentes couleurs les plus belles et les plus diversifiées. Sans voir qui le servoit, il fut déshabillé dans un salon spacieux et d'une grande propreté. Du salon, on le fit entrer dans le bain, qui étoit d'une chaleur modérée; et là il fut frotté et lavé avec plusieurs sortes d'eaux de senteur. Après l'avoir fait passer par tous les degrés de chaleur, selon les différentes pièces du bain, il en sortit, mais tout autre que quand il y étoit entré : son teint se trouva frais, blanc, vermeil, et son corps beaucoup plus léger et plus dispos. Il rentra dans le salon, et il ne trouva plus l'habit qu'il y avoit laissé : le génie avoit eu soin de mettre en sa place celui qu'il lui avoit demandé. Aladdin fut surpris en voyant la magnificence de l'habit qu'on lui avoit substitué. Il s'habilla avec l'aide du génie, en admirant chaque pièce à mesure qu'il la prenoit, tant elles étoient toutes au-delà de ce qu'il auroit pu s'imaginer. Quand il eut achevé, le génie le reporta chez lui dans la même chambre où il l'avoit pris. Alors il lui demanda s'il avoit

autre chose à lui commander. « Oui, répondit Aladdin ; j'attends de toi que tu m'amènes au plus tôt un cheval qui surpasse en beauté et en bonté le cheval le plus estimé qui soit dans l'écurie du sultan, dont la housse, la selle, la bride et tout le harnois vaille plus d'un million. Je demande aussi que tu me fasses venir en même temps vingt esclaves, habillés aussi richement et aussi lestement que ceux qui ont apporté le présent, pour marcher à mes côtés et à ma suite en troupe, et vingt autres semblables pour marcher devant moi en deux files. Fais venir aussi à ma mère six femmes esclaves pour la servir, chacune habillée aussi richement au moins que les femmes esclaves de la princesse Badroulboudour, et chargées chacune d'un habit complet aussi magnifique et aussi pompeux que pour la sultane. J'ai besoin de dix mille pièces d'or en dix bourses. Voilà, ajouta-t-il, ce que j'avois à te commander. Va, et fais diligence. »

Dès qu'Aladdin eut achevé de donner ses ordres au génie, le génie disparut, et bientôt après il se fit revoir avec le cheval, avec les quarante esclaves, dont dix portoient chacun une bourse de mille pièces d'or, et avec six femmes esclaves, chargées sur la tête chacune d'un habit différent pour la mère d'Aladdin,

enveloppé dans une toile d'argent, et le génie présenta le tout à Aladdin.

Des dix bourses, Aladdin n'en prit que quatre qu'il donna à sa mère, en lui disant que c'étoit pour s'en servir dans ses besoins. Il laissa les six autres entre les mains des esclaves qui les portoient, avec ordre de les garder, et de les jeter au peuple par poignées en passant par les rues, dans la marche qu'ils devoient faire pour se rendre au palais du sultan. Il ordonna aussi qu'ils marcheroient devant lui avec les autres, trois à droite et trois à gauche. Il présenta enfin à sa mère les six femmes esclaves, en lui disant qu'elles étoient à elle, et qu'elle pouvoit s'en servir comme leur maîtresse, et que les habits qu'elles avoient apportés, étoient pour son usage.

Quand Aladdin eut disposé toutes ses affaires, il dit au génie en le congédiant, qu'il l'appelleroit quand il auroit besoin de son service, et le génie disparut aussitôt. Alors Aladdin ne songea plus qu'à répondre au plus tôt au désir que le sultan avoit témoigné de le voir. Il dépêcha au palais un des quarante esclaves, je ne dirai pas le mieux fait, ils l'étoient tous également, avec ordre de s'adresser au chef des huissiers, et de lui demander quand il pourroit avoir l'honneur d'aller se jeter aux pieds du sultan. L'esclave ne fut pas long-temps à s'acquitter de

son message : il apporta pour réponse, que le sultan l'attendoit avec impatience.

Aladdin ne différa pas de monter à cheval, et de se mettre en marche dans l'ordre que nous avons marqué. Quoique jamais il n'eût monté à cheval, il y parut néanmoins pour la première fois avec tant de bonne grâce, que le cavalier le plus expérimenté ne l'eût pas pris pour un novice. Les rues par où il passa furent remplies presque en un moment d'une foule innombrable de peuple, qui faisoit retentir l'air d'acclamations, de cris d'admiration, et de bénédictions, chaque fois particulièrement que les six esclaves qui avoient les bourses faisoient voler des poignées de pièces d'or en l'air à droite et à gauche. Ces acclamations néanmoins ne venoient pas de la part de ceux qui se poussoient et qui se baissoient pour ramasser de ces pièces, mais de ceux qui d'un rang au-dessus du menu peuple, ne pouvoient s'empêcher de donner publiquement à la libéralité d'Aladdin les louanges qu'elle méritoit. Non seulement ceux qui se souvenoient de l'avoir vu jouer dans les rues dans un âge déjà avancé, comme vagabond, ne le reconnoissoient plus; ceux mêmes qui l'avoient vu il n'y avoit pas long-temps, avoient de la peine à le remettre, tant il avoit les traits changés. Cela venoit de ce que la lampe avoit cette

propriété de procurer par degrés à ceux qui la possédoient, les perfections convenables à l'état auquel ils parvenoient par le bon usage qu'ils en faisoient. On fit alors beaucoup plus d'attention à la personne d'Aladdin qu'à la pompe qui l'accompagnoit, que la plupart avoient déjà remarquée le même jour dans la marche des esclaves qui avoient porté ou accompagné le présent. Le cheval néanmoins fut admiré par les bons connoisseurs, qui surent en distinguer la beauté, sans se laisser éblouir ni par la richesse ni par le brillant des diamans et des autres pierreries dont il étoit couvert. Comme le bruit s'étoit répandu que le sultan donnoit à Aladdin la princesse Badroulboudour en mariage, personne, sans avoir égard à sa naissance, ne porta envie à sa fortune ni à son élévation, tant il en parut digne.

Aladdin arriva au palais, où tout étoit disposé pour le recevoir. Quand il fut à la seconde porte, il voulut mettre pied à terre, pour se conformer à l'usage observé par le grand-vizir, par les généraux d'armées et les gouverneurs de provinces du premier rang; mais le chef des huissiers qui l'y attendoit par ordre du sultan, l'en empêcha et l'accompagna jusque près de la salle du conseil ou de l'audience, où il l'aida à descendre de cheval, quoique Aladdin s'y opposât fortement, et ne le voulût pas souf-

frir; mais il n'en fut pas le maître. Cependant les huissiers faisoient une double haie à l'entrée de la salle. Leur chef mit Aladdin à sa droite; et après l'avoir fait passer au milieu, il le conduisit jusqu'au trône du sultan.

Dès que le sultan eut aperçu Aladdin, il ne fut pas moins étonné de le voir vêtu plus richement et plus magnifiquement qu'il ne l'avoit jamais été lui-même, que surpris de sa bonne mine, de sa belle taille, et d'un certain air de grandeur fort éloigné de l'état de bassesse dans lequel sa mère avoit paru devant lui. Son étonnement et sa surprise néanmoins ne l'empêchèrent pas de se lever, et de descendre deux ou trois marches de son trône assez promptement pour empêcher Aladdin de se jeter à ses pieds, et pour l'embrasser avec une démonstration pleine d'amitié. Après cette civilité, Aladdin voulut encore se jeter aux pieds du sultan, mais le sultan le retint par la main, et l'obligea de monter et de s'asseoir entre le vizir et lui.

Alors Aladdin prit la parole : « Sire, dit-il, je reçois les honneurs que votre majesté me fait, parce qu'elle a la bonté et qu'il lui plaît de me les faire; mais elle me permettra de lui dire que je n'ai point oublié que je suis né son esclave, que je connois la grandeur de sa puissance, et que je n'ignore pas combien ma naissance me

met au-dessous de la splendeur et de l'éclat du rang suprême où elle est élevée. S'il y a quelque endroit, continua-t-il, par où je puisse avoir mérité un accueil si favorable, j'avoue que je ne le dois qu'à la hardiesse qu'un pur hasard m'a fait naître, d'élever mes yeux, mes pensées et mes désirs jusqu'à la divine princesse qui fait l'objet de mes souhaits. Je demande pardon à votre majesté de ma témérité; mais je ne puis dissimuler que je mourrois de douleur, si je perdois l'espérance d'en voir l'accomplissement.

« Mon fils, répondit le sultan en l'embrassant une seconde fois, vous me feriez tort de douter un seul moment de la sincérité de ma parole. Votre vie m'est trop chère désormais pour ne vous la pas conserver, en vous présentant le remède qui est en ma disposition. Je préfère le plaisir de vous voir et de vous entendre, à tous mes trésors joints avec les vôtres. »

En achevant ces paroles, le sultan fit un signal, et aussitôt on entendit l'air retentir du son des trompettes, des hautbois et des timbales, et en même temps le sultan conduisit Aladdin dans un magnifique salon où l'on servit un superbe festin. Le sultan mangea seul avec Aladdin. Le grand-vizir et les seigneurs de la cour, chacun selon leur dignité et selon leur

rang, les accompagnèrent pendant le repas. Le sultan, qui avoit toujours les yeux sur Aladdin, tant il prenoit plaisir à le voir, fit tomber le discours sur plusieurs sujets différens. Dans la conversation qu'ils eurent ensemble pendant le repas, et sur quelque matière qu'il le mît, il parla avec tant de connoissance et de sagesse, qu'il acheva de confirmer le sultan dans la bonne opinion qu'il avoit conçue de lui d'abord.

Le repas achevé, le sultan fit appeler le premier juge de sa capitale, et lui commanda de dresser et de mettre au net sur-le-champ le contrat de mariage de la princesse Badroulboudour sa fille et d'Aladdin. Pendant ce temps-là, le sultan s'entretint avec Aladdin de plusieurs choses indifférentes, en présence du grand-vizir et des seigneurs de sa cour, qui admirèrent la solidité de son esprit, la grande facilité qu'il avoit de parler et de s'énoncer, et les pensées fines et délicates dont il assaisonnoit son discours.

Quand le juge eut achevé le contrat dans toutes les formes requises, le sultan demanda à Aladdin s'il vouloit rester dans le palais pour terminer les cérémonies du mariage le même jour : « Sire, répondit Aladdin, quelque impatience que j'aie de jouir pleinement des bontés de votre majesté, je la supplie de vouloir bien

permettre que je les diffère jusqu'à ce que j'aie fait bâtir un palais pour y recevoir la princesse selon son mérite et sa dignité. Je le prie, pour cet effet, de m'accorder une place convenable dans le sien, afin que je sois plus à portée de lui faire ma cour. Je n'oublierai rien pour faire en sorte qu'il soit achevé avec toute la diligence possible. — Mon fils, lui dit le sultan, prenez tout le terrain que vous jugerez à propos; le vide est trop grand devant mon palais, et j'avois déjà songé moi-même à le remplir; mais souvenez-vous que je ne puis assez tôt vous voir uni avec ma fille, pour mettre le comble à ma joie. » En achevant ces paroles, il embrassa encore Aladdin, qui prit congé du sultan avec la même politesse que s'il eût été élevé et qu'il eût toujours vécu à la cour.

Aladdin remonta à cheval, et il retourna chez lui dans le même ordre qu'il étoit venu, au travers de la même foule, et aux acclamations du peuple qui lui souhaitoit toute sorte de bonheur et de prospérité. Dès qu'il fut rentré et qu'il eut mis pied à terre, il se retira dans sa chambre en particulier; il prit la lampe, et il appela le génie comme il en avoit la coutume. Le génie ne se fit pas attendre; il parut, et il lui fit offre de ses services. « Génie, lui dit Aladdin, j'ai tout sujet de me louer de ton exactitude à

exécuter ponctuellement tout ce que j'ai exigé de toi jusqu'à présent, par la puissance de cette lampe ta maîtresse. Il s'agit aujourd'hui que pour l'amour d'elle, tu fasses paroître, s'il est possible, plus de zèle et plus de diligence que tu n'as encore fait. Je te demande donc qu'en aussi peu de temps que tu le pourras, tu me fasses bâtir vis-à-vis du palais du sultan, à une juste distance, un palais digne d'y recevoir la princesse Badroulboudour mon épouse. Je laisse à ta liberté le choix des matériaux, c'est-à-dire du porphyre, du jaspe, de l'agate, du lapis et du marbre le plus fin, le plus varié en couleurs, et du reste de l'édifice; mais j'entends qu'au plus haut de ce palais tu fasses élever un grand salon en dôme, à quatre faces égales, dont les assises ne soient d'autres matières que d'or et d'argent massif, posées alternativement, avec douze croisées, six à chaque face, et que les jalousies de chaque croisée, à la réserve d'une seule que je veux qu'on laisse imparfaite, soient enrichies, avec art et symétrie, de diamans, de rubis et d'émeraudes, de manière que rien de pareil en ce genre n'ait été vu dans le monde. Je veux aussi que ce palais soit accompagné d'une avant-cour, d'une cour, d'un jardin; mais sur toutes choses, qu'il y ait, dans un endroit que tu me diras, un trésor bien rempli d'or

et d'argent monnoyé. Je veux aussi qu'il y ait dans ce palais, des cuisines, des offices, des magasins, des garde-meubles garnis de meubles précieux pour toutes les saisons, et proportionnés à la magnificence du palais; des écuries remplies des plus beaux chevaux, avec leurs écuyers et leurs palefreniers, sans oublier un équipage de chasse. Il faut qu'il y ait aussi des officiers de cuisine et d'office, et des femmes esclaves, nécessaires pour le service de la princesse. Tu dois comprendre quelle est mon intention : va, et reviens quand cela sera fait.»

Le soleil venoit de se coucher quand Aladdin acheva de charger le génie de la construction du palais qu'il avoit imaginé. Le lendemain, à la petite pointe du jour, Aladdin, à qui l'amour de la princesse ne permettoit pas de dormir tranquillement, étoit à peine levé, que le génie se présenta à lui : «Seigneur, dit-il, votre palais est achevé, venez voir si vous en êtes content.» Aladdin n'eut pas plus tôt témoigné qu'il le vouloit bien, que le génie l'y transporta en un instant. Aladdin le trouva si fort au-dessus de son attente, qu'il ne pouvoit assez l'admirer. Le génie le conduisit en tous les endroits; et partout il ne trouva que richesses, que propreté et que magnificence, avec des officiers et des esclaves, tous habillés selon leur rang et selon les services

auxquels ils étoient destinés. Il ne manqua pas, comme une des choses principales, de lui faire voir le trésor, dont la porte fut ouverte par le trésorier, et Aladdin y vit des tas de bourses de différentes grandeurs, selon les sommes qu'elles contenoient, élevés jusqu'à la voûte, et disposés dans un arrangement qui faisoit plaisir à voir. En sortant, le génie l'assura de la fidélité du trésorier. Il le mena ensuite aux écuries; et là, il lui fit remarquer les plus beaux chevaux qu'il y eût au monde, et les palefreniers dans un grand mouvement, occupés à les panser. Il le fit passer ensuite par des magasins remplis de toutes les provisions nécessaires, tant pour les ornemens des chevaux que pour leur nourriture.

Quand Aladdin eut examiné tout le palais, d'appartement en appartement, et de pièce en pièce, depuis le haut jusqu'au bas, et particulièrement le salon à vingt-quatre croisées, et qu'il y eut trouvé des richesses et de la magnificence, avec toutes sortes de commodités au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, il dit au génie : « Génie, on ne peut être plus content que je le suis; et j'aurois tort de me plaindre. Il reste une seule chose dont je ne t'ai rien dit, parce que je ne m'en étois pas avisé : c'est d'étendre depuis la porte du palais du sultan jusqu'à

la porte de l'appartement destiné pour la princesse dans ce palais-ci, un tapis du plus beau velours, afin qu'elle marche dessus en venant du palais du sultan. — Je reviens dans un moment, dit le génie. » Et comme il eut disparu, peu de temps après, Aladdin fut étonné de voir ce qu'il avoit souhaité exécuté sans savoir comment cela s'étoit fait. Le génie reparut, et il reporta Aladdin chez lui dans le temps qu'on ouvroit la porte du palais du sultan.

Les portiers du palais qui venoient d'ouvrir la porte, et qui avoient toujours eu la vue libre du côté où étoit alors le palais d'Aladdin, furent fort étonnés de la voir bornée, et de voir un tapis de velours qui venoit de ce côté-là jusqu'à la porte de celui du sultan. Ils ne distinguèrent pas bien d'abord ce que c'étoit; mais leur surprise augmenta quand ils eurent aperçu distinctement le superbe palais d'Aladdin. La nouvelle d'une merveille si surprenante fut répandue dans tout le palais en très peu de temps. Le grand-vizir qui étoit arrivé presque à l'ouverture de la porte du palais, n'avoit pas été moins surpris de cette nouveauté que les autres; il en fit part au sultan le premier, mais il voulut lui faire passer la chose pour un enchantement. « Vizir, reprit le sultan, pourquoi voulez-vous que ce soit un enchantement? Vous savez aussi-bien que moi que

c'est le palais qu'Aladdin a fait bâtir par la permission que je lui en ai donnée en votre présence, pour loger la princesse ma fille. Après l'échantillon de ses richesses que nous avons vu, pouvons-nous trouver étrange qu'il ait fait bâtir ce palais en si peu de temps? Il a voulu nous surprendre, et nous faire voir qu'avec de l'argent comptant on peut faire de ces miracles d'un jour à l'autre. Avouez avec moi que l'enchantement dont vous avez voulu parler, vient d'un peu de jalousie.» L'heure d'entrer au conseil l'empêcha de continuer ce discours plus long-temps.

Quand Aladdin eut été reporté chez lui, et qu'il eut congédié le génie, il trouva que sa mère étoit levée, et qu'elle commençoit à se parer d'un des habits qu'il lui avoit fait apporter. A peu près vers le temps que le sultan venoit de sortir du conseil, Aladdin disposa sa mère à aller au palais avec les mêmes femmes esclaves qui lui étoient venues par le ministère du génie. Il la pria, si elle voyoit le sultan, de lui marquer qu'elle venoit pour avoir l'honneur d'accompagner la princesse vers le soir, quand elle seroit en état de passer à son palais. Elle partit; mais quoiqu'elle et ses femmes esclaves qui la suivoient fussent habillées en sultanes, la foule néanmoins fut d'autant moins

grande à les voir passer, qu'elles étoient voilées, et qu'un surtout convenable couvroit la richesse et la magnificence de leurs habillemens. Pour ce qui est d'Aladdin, il monta à cheval; et après être sorti de sa maison paternelle, pour n'y plus revenir, sans avoir oublié la lampe merveilleuse, dont le secours lui avoit été si avantageux pour parvenir au comble de son bonheur, il se rendit publiquement à son palais avec la même pompe qu'il étoit allé se présenter au sultan le jour précédent.

Dès que les portiers du palais du sultan eurent aperçu la mère d'Aladdin, ils en avertirent le sultan. Aussitôt l'ordre fut donné aux troupes de trompettes, de timbales, de tambours, de fifres et de hautbois, qui étoient déjà postées en différens endroits des terrasses du palais; et en un moment l'air retentit de fanfares et de concerts qui annoncèrent la joie à toute la ville. Les marchands commencèrent à parer leurs boutiques de beaux tapis, de coussins et de feuillages, et à préparer des illuminations pour la nuit. Les artisans quittèrent leur travail, et le peuple se rendit avec empressement à la grande place, qui se trouva alors entre le palais du sultan et celui d'Aladdin. Ce dernier attira d'abord leur admiration, non tant à cause qu'ils étoient accoutumés à voir celui

du sultan, que parce qu'il ne pouvoit entrer en comparaison avec celui d'Aladdin; mais le sujet de leur plus grand étonnement fut de ne pouvoir comprendre par quelle merveille inouïe ils voyoient un palais si magnifique dans un lieu où le jour d'auparavant il n'y avoit ni matériaux ni fondemens préparés.

La mère d'Aladdin fut reçue dans le palais avec honneur, et introduite dans l'appartement de la princesse Badroulboudour par le chef des eunuques. Aussitôt que la princesse l'aperçut, elle alla l'embrasser, et lui fit prendre place sur son sofa; et pendant que ses femmes achevoient de l'habiller et de la parer des joyaux les plus précieux dont Aladdin lui avoit fait présent, elle la fit régaler d'une collation magnifique. Le sultan, qui venoit pour être auprès de la princesse sa fille le plus de temps qu'il pourroit, avant qu'elle se séparât d'avec lui pour passer au palais d'Aladdin, lui fit aussi de grands honneurs. La mère d'Aladdin avoit parlé plusieurs fois au sultan en public; mais il ne l'avoit point encore vue sans voile, comme elle étoit alors. Quoiqu'elle fût dans un âge un peu avancé, on remarquoit encore sur son visage des traits qui faisoient assez connoître qu'elle avoit été du nombre des belles dans sa jeunesse. Le sultan qui l'avoit toujours vue habillée fort simple-

ment, pour ne pas dire pauvrement, étoit dans l'admiration de la voir aussi richement et aussi magnifiquement vêtue que la princesse sa fille. Cela lui fit faire cette réflexion, qu'Aladdin étoit également prudent, sage et entendu en toutes choses.

Quand la nuit fut venue, la princesse prit congé du sultan son père. Leurs adieux furent tendres et mêlés de larmes; ils s'embrassèrent plusieurs fois sans se rien dire, et enfin la princesse sortit de son appartement, et se mit en marche avec la mère d'Aladdin à sa gauche, suivie de cent femmes esclaves, habillées d'une magnificence surprenante. Toutes les troupes d'instrumens qui n'avoient cessé de se faire entendre depuis l'arrivée de la mère d'Aladdin, s'étoient réunies et commençoient cette marche; elles étoient suivies par cent chiaoux[1], et par un pareil nombre d'eunuques noirs en deux files, avec leurs officiers à leur tête. Quatre cents jeunes pages du sultan, en deux bandes, qui marchoient sur les côtés en tenant chacun un flambeau à la main, faisoient une lumière, qui, jointe aux illuminations, tant du palais du sultan que de celui d'Aladdin, suppléoit merveilleusement au défaut du jour.

Dans cet ordre, la princesse marcha sur le

[1] Espèce d'huissiers.

tapis étendu depuis le palais du sultan jusqu'au palais d'Aladdin ; et à mesure qu'elle avançoit, les instrumens qui étoient à la tête de la marche, en s'approchant et se mêlant avec ceux qui se faisoient entendre du haut des terrasses du palais d'Aladdin, formèrent un concert, qui, tout extraordinaire et confus qu'il paroissoit, ne laissoit pas d'augmenter la joie, non-seulement dans la place remplie d'un grand peuple, mais même dans les deux palais, dans toute la ville, et bien loin au dehors.

La princesse arriva enfin au nouveau palais, et Aladdin courut avec toute la joie imaginable à l'entrée de l'appartement qui lui étoit destiné, pour la recevoir. La mère d'Aladdin avoit eu soin de faire distinguer son fils à la princesse, au milieu des officiers qui l'environnoient ; et la princesse, en l'apercevant, le trouva si bien fait qu'elle en fut charmée. « Adorable princesse, lui dit Aladdin en l'abordant et en la saluant très respectueusement, si j'avois le malheur de vous avoir déplu par la témérité que j'ai eue d'aspirer à la possession d'une si aimable princesse, fille de mon sultan, j'ose vous dire que ce seroit à vos beaux yeux et à vos charmes que vous devriez vous en prendre, et non pas à moi. — Prince, que je suis en droit de traiter ainsi à présent, lui répondit la princesse, j'obéis à la

volonté du sultan mon père; et il me suffit de vous avoir vu, pour vous dire que je lui obéis sans répugnance.»

Aladdin, charmé d'une réponse si agréable et si satisfaisante pour lui, ne laissa pas plus long-temps la princesse debout après le chemin qu'elle venoit de faire, à quoi elle n'étoit point accoutumée; il lui prit la main, qu'il baisa avec une grande démonstration de joie, et il la conduisit dans un grand salon éclairé d'une infinité de bougies, où, par les soins du génie, la table se trouva servie d'un superbe festin. Les plats étoient d'or massif, et remplis de viandes les plus délicieuses. Les vases, les bassins, les gobelets, dont le buffet étoit très bien garni, étoient aussi d'or et d'un travail exquis. Les autres ornemens et tous les embellissemens du salon répondoient parfaitement à cette grande richesse. La princesse, enchantée de voir tant de richesses rassemblées dans un même lieu, dit à Aladdin: «Prince, je croyois que rien au monde n'étoit plus beau que le palais du sultan mon père; mais à voir ce seul salon, je m'aperçois que je m'étois trompée. — Princesse, répondit Aladdin en la faisant mettre à table à la place qui lui étoit destinée, je reçois une si grande honnêteté, comme je le dois; mais je sais ce que je dois croire.»

La princesse Badroulboudour, Aladdin et sa

mère se mirent à table ; et aussitôt un chœur d'instrumens les plus harmonieux, touchés et accompagnés de très belles voix de femmes, toutes d'une grande beauté, commença un concert qui dura sans interruption jusqu'à la fin du repas. La princesse en fut si charmée, qu'elle dit qu'elle n'avoit rien entendu de pareil dans le palais du sultan son père. Mais elle ne savoit pas que ces musiciennes étoient des fées choisies par le génie, esclave de la lampe.

Quand le souper fut achevé, et que l'on eut desservi en diligence, une troupe de danseurs et de danseuses succédèrent aux musiciennes. Ils dansèrent plusieurs sortes de danses figurées, selon la coutume du pays, et ils finirent par un danseur et une danseuse, qui dansèrent seuls avec une légèreté surprenante, et firent paroître chacun à leur tour toute la bonne grâce et l'adresse dont ils étoient capables. Il étoit près de minuit quand, selon la coutume de la Chine dans ce temps-là, Aladdin se leva et présenta la main à la princesse Badroulboudour pour danser ensemble, et terminer ainsi les cérémonies de leurs noces. Ils dansèrent d'un si bon air, qu'ils firent l'admiration de toute la compagnie. En achevant, Aladdin ne quitta pas la main de la princesse, et ils passèrent ensemble dans l'appartement où le lit nuptial étoit préparé. Les

femmes de la princesse servirent à la déshabiller, et la mirent au lit, et les officiers d'Aladdin en firent autant, et chacun se retira. Ainsi furent terminées les cérémonies et les réjouissances des noces d'Aladdin et de la princesse Badroulboudour.

Le lendemain, quand Aladdin fut éveillé, ses valets de chambre se présentèrent pour l'habiller. Ils lui mirent un habit différent de celui du jour des noces, mais aussi riche et aussi magnifique. Ensuite il se fit amener un des chevaux destinés pour sa personne. Il le monta, et se rendit au palais du sultan, au milieu d'une grosse troupe d'esclaves qui marchoient devant lui, à ses côtés et à sa suite. Le sultan le reçut avec les mêmes honneurs que la première fois; il l'embrassa; et après l'avoir fait asseoir près de lui sur son trône, il commanda qu'on servît le déjeuner. « Sire, lui dit Aladdin, je supplie votre majesté de me dispenser aujourd'hui de cet honneur : je viens la prier de me faire celui de venir prendre un repas dans le palais de la princesse, avec son grand-vizir et les seigneurs de sa cour. » Le sultan lui accorda cette grâce avec plaisir. Il se leva à l'heure même; et comme le chemin n'étoit pas long, il voulut y aller à pied. Ainsi il sortit avec Aladdin à sa droite, le grand-vizir à sa gauche, et les seigneurs à sa suite, précédé

par les chiaoux et par les principaux officiers de sa maison.

Plus le sultan approchoit du palais d'Aladdin, plus il étoit frappé de sa beauté. Ce fut tout autre chose quand il fut entré : ses acclamations ne cessoient pas à chaque pièce qu'il voyoit. Mais quand ils furent arrivés au salon à vingt-quatre croisées, où Aladdin l'avoit invité à monter, qu'il en eut vu les ornemens, et surtout qu'il eut jeté les yeux sur les jalousies enrichies de diamans, de rubis et d'émeraudes, toutes pierres parfaites dans leur grosseur proportionnée, et qu'Aladdin lui eut fait remarquer que la richesse étoit pareille au dehors, il en fut tellement surpris, qu'il demeura comme immobile. Après avoir resté quelque temps en cet état : « Vizir, dit-il à ce ministre qui étoit près de lui, est-il possible qu'il y ait en mon royaume, et si près de mon palais, un palais si superbe, et que je l'aie ignoré jusqu'à présent? — Votre majesté, reprit le grand-vizir, peut se souvenir qu'avant-hier elle accorda à Aladdin, qu'elle venoit de reconnoître pour son gendre, la permission de bâtir un palais vis-à-vis du sien ; le même jour, au coucher du soleil, il n'y avoit pas encore de palais en cette place ; et hier j'eus l'honneur de lui annoncer le premier que le palais étoit fait et achevé. — Je m'en souviens, re-

partit le sultan; mais jamais je ne me fusse imaginé que ce palais fût une des merveilles du monde. Où en trouve-t-on dans tout l'univers qui soient bâtis d'assises d'or et d'argent massif, au lieu d'assises de pierre ou de marbre, dont les croisées aient des jalousies jonchées de diamans, de rubis et d'émeraudes? Jamais au monde il n'a été fait mention de chose semblable!»

Le sultan voulut voir et admirer la beauté des vingt-quatre jalousies. En les comptant, il n'en trouva que vingt-trois qui fussent de la même richesse, et il fut dans un grand étonnement de ce que la vingt-quatrième étoit demeurée imparfaite. «Vizir, dit-il (car le grand-vizir se faisoit un devoir de ne pas l'abandonner), je suis surpris qu'un salon de cette magnificence soit demeuré imparfait par cet endroit. — Sire, reprit le grand-vizir, Aladdin apparemment a été pressé, et le temps lui a manqué pour rendre cette croisée semblable aux autres; mais on peut croire qu'il a les pierreries nécessaires, et qu'au premier jour il y fera travailler.»

Aladdin, qui avoit quitté le sultan pour donner quelques ordres, vint le rejoindre en ces entrefaites. «Mon fils, lui dit le sultan, voici le salon le plus digne d'être admiré de tous ceux qui sont au monde. Une seule chose me surprend : c'est de voir que cette jalousie soit de-

meurée imparfaite. Est-ce par oubli, ajouta-t-il, par négligence, ou parce que les ouvriers n'ont pas eu le temps de mettre la dernière main à un si beau morceau d'architecture? — Sire, répondit Aladdin, ce n'est par aucune de ces raisons que la jalousie est restée dans l'état où votre majesté la voit. La chose a été faite à dessein, et c'est par mon ordre que les ouvriers n'y ont pas touché : je voulois que votre majesté eût la gloire de faire achever ce salon et le palais en même temps. Je la supplie de vouloir bien agréer ma bonne intention, afin que je puisse me souvenir de la faveur et de la grâce que j'aurai reçue d'elle. — Si vous l'avez fait dans cette intention, reprit le sultan, je vous en sais bon gré; je vais dès l'heure même donner les ordres pour cela. » En effet, il ordonna qu'on fît venir les joailliers les mieux fournis de pierreries, et les orfévres les plus habiles de sa capitale.

Le sultan cependant descendit du salon, et Aladdin le conduisit dans celui où il avoit régalé la princesse Badroulboudour le jour des noces. La princesse arriva un moment après; elle reçut le sultan son père d'un air qui lui fit connoître combien elle étoit contente de son mariage. Deux tables se trouvèrent fournies des mets les plus délicieux, et servies tout en vaisselle d'or. Le sultan se mit à la première, et mangea avec

la princesse sa fille, Aladdin et le grand-vizir. Tous les seigneurs de la cour furent régalés à la seconde, qui étoit fort longue. Le sultan trouva les mets de bon goût, et il avoua que jamais il n'avoit rien mangé de plus excellent. Il dit la même chose du vin, qui étoit en effet très délicieux. Ce qu'il admira davantage, furent quatre grands buffets garnis et chargés à profusion de flacons, de bassins et de coupes d'or massif, le tout enrichi de pierreries. Il fut charmé aussi des chœurs de musique qui étoient disposés dans le salon, pendant que les fanfares de trompettes accompagnées de timbales et de tambours retentissoient au dehors à une distance proportionnée, pour en avoir tout l'agrément.

Dans le temps que le sultan venoit de sortir de table, on l'avertit que les joailliers et les orfévres qui avoient été appelés par son ordre, étoient arrivés. Il remonta au salon à vingt-quatre croisées; et quand il y fut, il montra aux joailliers et aux orfévres qui l'avoient suivi, la croisée qui étoit imparfaite : « Je vous ai fait venir, leur dit-il, afin que vous m'accommodiez cette croisée, et que vous la mettiez dans la même perfection que les autres; examinez-les, et ne perdez pas de temps à me rendre celle-ci toute semblable. »

Les joailliers et les orfévres examinèrent les

vingt-trois autres jalousies avec une grande attention ; et après qu'ils eurent consulté ensemble, et qu'ils furent convenus de ce dont ils pouvoient contribuer chacun de leur côté, ils revinrent se présenter devant le sultan ; et le joaillier ordinaire du palais, qui prit la parole, lui dit : « Sire, nous sommes prêts à employer nos soins et notre industrie pour obéir à votre majesté ; mais entre tous tant que nous sommes de notre profession, nous n'avons pas de pierreries aussi précieuses ni en assez grand nombre pour fournir à un si grand travail. — J'en ai, dit le sultan, et au-delà de ce qu'il en faudra ; venez à mon palais, je vous mettrai à même, et vous choisirez. »

Quand le sultan fut de retour à son palais, il fit apporter toutes ses pierreries, et les joailliers en prirent une très grande quantité, particulièrement de celles qui venoient du présent d'Aladdin. Ils les employèrent sans qu'il parût qu'ils eussent beaucoup avancé. Ils revinrent en prendre d'autres à plusieurs reprises, et en un mois ils n'avoient pas achevé la moitié de l'ouvrage. Ils employèrent toutes celles du sultan, avec ce que le grand-vizir lui prêta des siennes ; et tout ce qu'ils purent faire avec tout cela, fut au plus d'achever la moitié de la croisée.

Aladdin, qui connut que le sultan s'efforçoit

inutilement de rendre la jalousie semblable aux autres, et que jamais il n'en viendroit à son honneur, fit venir les orfévres, et leur dit non seulement de cesser leur travail, mais même de défaire tout ce qu'ils avoient fait, et de reporter au sultan toutes ses pierreries avec celles qu'il avoit empruntées du grand-vizir.

L'ouvrage que les joailliers et les orfévres avoient mis plus de six semaines à faire, fut détruit en peu d'heures. Ils se retirèrent, et laissèrent Aladdin seul dans le salon. Il tira la lampe qu'il avoit sur lui, et il la frotta. Aussitôt le génie se présenta : « Génie, lui dit Aladdin, je t'avois ordonné de laisser une des vingt-quatre jalousies de ce salon imparfaite, et tu avois exécuté mon ordre ; présentement je t'ai fait venir pour te dire que je souhaite que tu la rendes pareille aux autres. » Le génie disparut, et Aladdin descendit du salon. Peu de momens après, comme il y fut remonté, il trouva la jalousie dans l'état où il l'avoit souhaitée, et pareille aux autres.

Les joailliers et les orfévres cependant arrivèrent au palais, et furent introduits et présentés au sultan dans son appartement. Le premier joaillier, en lui présentant les pierreries qu'ils lui rapportoient, dit au sultan au nom de tous : « Sire, votre majesté sait combien il y a de temps que nous travaillons de toute notre

industrie à finir l'ouvrage dont elle nous a chargés. Il étoit déjà fort avancé, lorsque Aladdin nous a obligés non seulement de cesser, mais même de défaire tout ce que nous avions fait, et de lui rapporter ces pierreries et celles du grand-vizir. » Le sultan leur demanda si Aladdin ne leur en avoit pas dit la raison ; et comme ils lui eurent marqué qu'il ne leur en avoit rien témoigné, il donna ordre sur-le-champ qu'on lui amenât un cheval. On le lui amène, il le monte, et part sans autre suite que quelques uns de ses gens, qui l'accompagnèrent à pied. Il arrive au palais d'Aladdin, et il va mettre pied à terre au bas de l'escalier qui conduisoit au salon à vingt-quatre croisées. Il y monte sans faire avertir Aladdin ; mais Aladdin s'y trouva fort à propos, et il n'eut que le temps de recevoir le sultan à la porte.

Le sultan, sans donner à Aladdin le temps de se plaindre obligeamment de ce que sa majesté ne l'avoit pas fait avertir, et qu'elle l'avoit mis dans la nécessité de manquer à son devoir, lui dit : « Mon fils, je viens moi-même vous demander quelle raison vous avez de vouloir laisser imparfait un salon aussi magnifique et aussi singulier que celui de votre palais. »

Aladdin dissimula la véritable raison, qui étoit que le sultan n'étoit pas assez riche en

pierreries pour faire une dépense si grande. Mais afin de lui faire connoître combien le palais, tel qu'il étoit, surpassoit, non seulement le sien, mais même tout autre palais qui fût au monde, puisqu'il n'avoit pu l'achever dans la moindre de ses parties, il lui répondit : « Sire, il est vrai que votre majesté a vu ce salon imparfait; mais je la supplie de voir présentement si quelque chose y manque. »

Le sultan alla droit à la fenêtre dont il avoit vu la jalousie imparfaite; et quand il eut remarqué qu'elle étoit semblable aux autres, il crut s'être trompé. Il examina, non seulement les deux croisées qui étoient aux deux côtés, il les regarda même toutes l'une après l'autre; et quand il fut convaincu que la jalousie à laquelle il avoit fait employer tant de temps, et qui avoit coûté tant de journées d'ouvriers, venoit d'être achevée dans le peu de temps qui lui étoit connu, il embrassa Aladdin, et le baisa au front entre les deux yeux. « Mon fils, lui dit-il, rempli d'étonnement, quel homme êtes-vous, qui faites des choses si surprenantes, et presque en un clin d'œil? Vous n'avez pas votre semblable au monde; et plus je vous connois, plus je vous trouve admirable! »

Aladdin reçut les louanges du sultan avec beaucoup de modestie, et il lui répondit en

ces termes : « Sire, c'est une grande gloire pour moi de mériter la bienveillance et l'approbation de votre majesté. Ce que je puis lui assurer, c'est que je n'oublierai rien pour mériter l'une et l'autre de plus en plus. »

Le sultan retourna à son palais de la manière qu'il y étoit venu, sans permettre à Aladdin de l'y accompagner. En arrivant, il trouva le grand-vizir qui l'attendoit. Le sultan, encore tout rempli d'admiration de la merveille dont il venoit d'être témoin, lui en fit le récit en des termes qui ne firent pas douter à ce ministre que la chose ne fût comme le sultan la racontoit, mais qui confirmèrent le vizir dans la croyance où il étoit déjà, que le palais d'Aladdin étoit l'effet d'un enchantement : croyance dont il avoit fait part au sultan presque dans le moment où ce palais venoit de paroître. Il voulut lui répéter la même chose. « Vizir, lui dit le sultan en l'interrompant, vous m'avez déjà dit la même chose ; mais je vois bien que vous n'avez pas encore mis en oubli le mariage de ma fille avec votre fils. »

Le grand-vizir vit bien que le sultan étoit prévenu : il ne voulut pas entrer en contestation avec lui, et il le laissa dans son opinion. Tous les jours, réglément, dès que le sultan étoit levé, il ne manquoit pas de se rendre dans un cabi-

net d'où l'on découvroit tout le palais d'Aladdin, et il y alloit encore plusieurs fois pendant la journée, pour le contempler et l'admirer.

Aladdin ne demeuroit pas renfermé dans son palais : il avoit soin de se faire voir par la ville plus d'une fois chaque semaine; soit qu'il allât faire sa prière tantôt dans une mosquée, tantôt dans une autre, ou que de temps en temps il allât rendre visite au grand-vizir, qui affectoit d'aller lui faire sa cour à certains jours réglés, ou qu'il fît l'honneur aux principaux seigneurs, qu'il régaloit souvent dans son palais, d'aller les voir chez eux. Chaque fois qu'il sortoit, il faisoit jeter par deux de ses esclaves qui marchoient en troupe autour de son cheval, des pièces d'or à poignées, dans les rues et dans les places par où il passoit, et où le peuple se rendoit toujours en grande foule.

D'ailleurs, pas un pauvre ne se présentoit à la porte de son palais, qu'il ne s'en retournât content de la libéralité qu'on y faisoit par ses ordres.

Comme Aladdin avoit partagé son temps de manière qu'il n'y avoit pas de semaine qu'il n'allât à la chasse au moins une fois, tantôt aux environs de la ville, quelquefois plus loin, il exerçoit la même libéralité par les chemins et par les villages. Cette inclination généreuse

lui fit donner par tout le peuple mille bénédictions, et il étoit ordinaire de ne jurer que par sa tête. Enfin, sans donner aucun ombrage au sultan, à qui il faisoit fort régulièrement sa cour, on peut dire qu'Aladdin s'étoit attiré par ses manières affables et libérales toute l'affection du peuple, et que généralement, il étoit plus aimé que le sultan même. Il joignit à toutes ces belles qualités une valeur et un zèle pour le bien de l'état qu'on ne sauroit assez louer. Il en donna même des marques à l'occasion d'une révolte vers les confins du royaume. Il n'eut pas plus tôt appris que le sultan levoit une armée pour la dissiper, qu'il le supplia de lui en donner le commandement. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Sitôt qu'il fut à la tête de l'armée, il la fit marcher contre les révoltés; et il se conduisit en toute cette expédition avec tant de diligence, que le sultan apprit plus tôt que les révoltés avoient été défaits, châtiés ou dissipés, que son arrivée à l'armée. Cette action, qui rendit son nom célèbre dans toute l'étendue du royaume, ne changea point son cœur. Il revint victorieux, mais aussi affable qu'il avoit toujours été.

Il y avoit déjà plusieurs années qu'Aladdin se gouvernoit comme nous venons de le dire, quand le magicien, qui lui avoit donné sans y

penser, le moyen de s'élever à une si haute fortune, se souvint de lui en Afrique où il étoit retourné. Quoique jusqu'alors il se fût persuadé qu'Aladdin étoit mort misérablement dans le souterrain où il l'avoit laissé, il lui vint néanmoins en pensée de savoir précisément quelle avoit été sa fin. Comme il étoit grand géomancien, il tira d'une armoire un carré en forme de boîte couverte, dont il se servoit pour faire ses observations de géomance. Il s'asseoit sur son sofa, met le carré devant lui, le découvre; et après avoir préparé et égalé le sable, avec l'intention de savoir si Aladdin étoit mort dans le souterrain, il jette ses points, il en tire les figures, et il en forme l'horoscope. En examinant l'horoscope pour en porter jugement, au lieu de découvrir qu'Aladdin fût mort dans le souterrain, il découvre qu'il en étoit sorti, et qu'il vivoit sur terre dans une grande splendeur, puissamment riche, mari d'une princesse, honoré et respecté.

Le magicien africain n'eut pas plus tôt appris par les règles de son art diabolique, qu'Aladdin étoit dans cette grande élévation, que le feu lui en monta au visage. De rage il dit en lui-même : « Ce misérable fils de tailleur a découvert le secret et la vertu de la lampe! J'avois cru sa mort certaine, et le voilà qui jouit du fruit de mes travaux et de mes veilles! J'em-

pêcherai qu'il n'en jouisse long-temps, ou je périrai. » Il ne fut pas long-temps à délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. Dès le lendemain matin il monta un barbe [1] qu'il avoit dans son écurie, et il se mit en chemin. De ville en ville et de province en province, sans s'arrêter qu'autant qu'il en étoit besoin pour ne pas trop fatiguer son cheval, il arriva à la Chine, et bientôt dans la capitale du sultan dont Aladdin avoit épousé la fille. Il mit pied à terre dans un khan ou hôtellerie publique, où il prit une chambre à louage. Il y demeura le reste du jour et la nuit suivante, pour se remettre de la fatigue de son voyage.

Le lendemain, avant toutes choses, le magicien africain voulut savoir ce que l'on disoit d'Aladdin. En se promenant par la ville, il entra dans le lieu le plus fameux et le plus fréquenté par les personnes de grande distinction, où l'on s'assembloit pour boire d'une certaine boisson chaude [2] qui lui étoit connue dès son premier voyage. Il n'y eut pas plus tôt pris place, qu'on lui versa de cette boisson dans une tasse, et qu'on la lui présenta. En la prenant, comme il prêtoit l'oreille à droite et à gauche, il en-

[1] Cheval de cette partie de la côte d'Afrique, qu'on appelle la Barbarie.

[2] Du thé.

tendit qu'on s'entretenoit du palais d'Aladdin. Quand il eut achevé, il s'approcha d'un de ceux qui s'en entretenoient; et, en prenant son temps, il lui demanda en particulier ce que c'étoit que ce palais dont on parloit si avantageusement. « D'où venez-vous? lui dit celui à qui il s'étoit adressé. Il faut que vous soyez bien nouveau venu, si vous n'avez pas vu, ou plutôt si vous n'avez pas encore entendu parler du palais du prince Aladdin. » On n'appeloit plus autrement Aladdin depuis qu'il avoit épousé la princesse Badroulboudour. « Je ne vous dis pas, continua cet homme, que c'est une des merveilles du monde, mais que c'est la merveille unique qu'il y ait au monde : jamais on n'y a rien vu de si grand, de si riche, de si magnifique! Il faut que vous veniez de bien loin, puisque vous n'en avez pas encore entendu parler. En effet, on en doit parler par toute la terre, depuis qu'il est bâti. Voyez-le, et vous jugerez si je vous en aurai parlé contre la vérité. — Pardonnez à mon ignorance, reprit le magicien africain; je ne suis arrivé que d'hier, et je viens véritablement de si loin, je veux dire de l'extrémité de l'Afrique, que la renommée n'en étoit pas encore venue jusque-là quand je suis parti. Et comme, par rapport à l'affaire pressante qui m'amène, je n'ai eu d'autre vue dans mon

voyage que d'arriver au plus tôt sans m'arrêter et sans faire aucune connoissance, je n'en savois que ce que vous venez de m'apprendre. Mais je ne manquerai pas de l'aller voir : l'impatience que j'en ai est si grande, que je suis prêt à satisfaire ma curiosité dès à présent, si vous voulez bien me faire la grâce de m'en enseigner le chemin. »

Celui à qui le magicien africain s'étoit adressé, se fit un plaisir de lui enseigner le chemin par où il falloit qu'il passât pour avoir la vue du palais d'Aladdin; et le magicien africain se leva et partit dans le moment. Quand il fut arrivé, et qu'il eut examiné le palais de près et de tous les côtés, il ne douta pas qu'Aladdin ne se fût servi de la lampe pour le faire bâtir. Sans s'arrêter à l'impuissance d'Aladdin, fils d'un simple tailleur, il savoit bien qu'il n'appartenoit de faire de semblables merveilles qu'à des génies esclaves de la lampe, dont l'acquisition lui avoit échappé. Piqué au vif du bonheur et de la grandeur d'Aladdin, dont il ne faisoit presque pas de différence d'avec celle du sultan, il retourna au khan où il avoit pris logement.

Il s'agissoit de savoir où étoit la lampe, si Aladdin la portoit avec lui, ou en quel lieu il la conservoit, et c'est ce qu'il falloit que le magicien découvrît par une opération de géomance.

Dès qu'il fut arrivé où il logeoit, il prit son carré et son sable, qu'il portoit en tous ses voyages. L'opération achevée, il connut que la lampe étoit dans le palais d'Aladdin; et il eut une joie si grande de cette découverte, qu'à peine il se sentoit lui-même. « Je l'aurai cette lampe, dit-il, et je défie Aladdin de m'empêcher de la lui enlever, et de le faire descendre jusqu'à la bassesse d'où il a pris un si haut vol. »

Le malheur pour Aladdin voulut qu'alors il étoit allé à une partie de chasse pour huit jours, et qu'il n'y en avoit que trois qu'il étoit parti; et voici de quelle manière le magicien africain en fut informé. Quand il eut fait l'opération qui venoit de lui donner tant de joie, il alla voir le concierge du khan, sous prétexte de s'entretenir avec lui; et il en avoit un fort naturel, qu'il n'étoit pas besoin d'amener de bien loin. Il lui dit qu'il venoit de voir le palais d'Aladdin; et après lui avoir exagéré tout ce qu'il y avoit remarqué de plus surprenant et tout ce qui l'avoit frappé davantage, et qui frappoit généralement tout le monde : « Ma curiosité, ajouta-t-il, va plus loin, et je ne serai pas satisfait que je n'aie vu le maître à qui appartient un édifice si merveilleux. — Il ne vous sera pas difficile de le voir, reprit le concierge; il n'y a presque pas de jour qu'il n'en donne occasion

quand il est dans la ville ; mais il y a trois jours qu'il est dehors pour une grande chasse qui en doit durer huit. »

Le magicien africain ne voulut pas en savoir davantage; il prit congé du concierge; et en se retirant : « Voilà le temps d'agir, dit-il en lui-même; je ne dois pas le laisser échapper. » Il alla à la boutique d'un faiseur et vendeur de lampes. « Maître, dit-il, j'ai besoin d'une douzaine de lampes de cuivre; pouvez-vous me la fournir? » Le vendeur lui dit qu'il en manquoit quelques unes, mais que s'il vouloit se donner patience jusqu'au lendemain, il la fourniroit complète à l'heure qu'il voudroit. Le magicien le voulut bien; il lui recommanda qu'elles fussent propres et bien polies; après lui avoir promis qu'il le payeroit bien, il se retira dans son khan.

Le lendemain, la douzaine de lampes fut livrée au magicien africain, qui les paya au prix qui lui fut demandé, sans en rien diminuer. Il les mit dans un panier dont il s'étoit pourvu exprès; et avec ce panier au bras il alla vers le palais d'Aladdin, et quand il s'en fut approché, il se mit à crier :

« Qui veut changer des vieilles lampes pour des neuves? »

A mesure qu'il avançoit, et d'aussi loin que les petits enfans qui jouoient dans la place l'en-

tendirent, ils accoururent, et ils s'assemblèrent autour de lui avec de grandes huées, et le regardèrent comme un fou. Les passans rioient même de sa bêtise, à ce qu'ils s'imaginoient. « Il faut, disoient-ils, qu'il ait perdu l'esprit, pour offrir de changer des lampes neuves contre des vieilles.»

Le magicien africain ne s'étonna ni des huées des enfans, ni de tout ce qu'on pouvoit dire de lui; et pour débiter sa marchandise, il continua de crier:

« Qui veut changer de vieilles lampes pour des neuves? »

Il répéta si souvent la même chose en allant et venant dans la place, devant le palais et à l'entour, que la princesse Badroulboudour, qui étoit alors dans le salon aux vingt-quatre croisées, entendit la voix d'un homme; mais comme elle ne pouvoit distinguer ce qu'il crioit, à cause des huées des enfans qui le suivoient, et dont le nombre augmentoit de moment en moment, elle envoya une de ses femmes esclaves qui l'approchoit de plus près, pour voir ce que c'étoit que ce bruit.

La femme esclave ne fut pas long-temps à remonter; elle entra dans le salon avec de grands éclats de rire. Elle rioit de si bonne grâce, que la princesse ne put s'empêcher de rire elle-même en la regardant. « Hé bien, folle, dit la

princesse, veux-tu me dire pourquoi tu ris? — Princesse, répondit la femme esclave en riant toujours, qui pourroit s'empêcher de rire en voyant un fou avec un panier au bras, plein de belles lampes toutes neuves, qui ne demande pas à les vendre, mais à les changer contre des vieilles? Ce sont les enfans, dont il est si fort environné qu'à peine peut-il avancer, qui font tout le bruit qu'on entend, en se moquant de lui.»

Sur ce récit, une autre femme esclave, en prenant la parole: «A propos de vieilles lampes, dit-elle, je ne sais si la princesse a pris garde qu'en voilà une sur la corniche; celui à qui elle appartient ne sera pas fâché d'en trouver une neuve au lieu de cette vieille. Si la princesse le veut bien, elle peut avoir le plaisir d'éprouver si ce fou est véritablement assez fou pour donner une lampe neuve en échange d'une vieille, sans en rien demander de retour.»

La lampe dont la femme esclave parloit étoit la lampe merveilleuse dont Aladdin s'étoit servi pour s'élever au point de grandeur où il étoit arrivé; il l'avoit mise lui-même sur la corniche avant d'aller à la chasse, dans la crainte de la perdre, et il avoit pris la même précaution toutes les autres fois qu'il y étoit allé. Mais ni les femmes esclaves, ni les eunuques, ni la princesse même, n'y avoient pas fait attention une seule

fois jusqu'alors pendant son absence; hors du temps de la chasse, il la portoit toujours sur lui. On dira que la précaution d'Aladdin étoit bonne, mais au moins qu'il auroit dû enfermer la lampe. Cela est vrai; mais on a fait de semblables fautes de tout temps; on en fait encore aujourd'hui, et l'on ne cessera d'en faire.

La princesse Badroulboudour, qui ignoroit que la lampe fût aussi précieuse qu'elle l'étoit, et qu'Aladdin, sans parler d'elle-même, eût un intérêt aussi grand qu'il l'avoit qu'on n'y touchât pas et qu'elle fût conservée, entra dans la plaisanterie, et elle commanda à un eunuque de la prendre et d'en aller faire l'échange. L'eunuque obéit. Il descendit du salon; et il ne fut pas plus tôt sorti de la porte du palais, qu'il aperçut le magicien africain; il l'appela; et quand il fut venu à lui, et en lui montrant la vieille lampe: « Donne-moi, dit-il, une lampe neuve pour celle-ci. »

Le magicien africain ne douta pas que ce ne fût la lampe qu'il cherchoit; il ne pouvoit pas y en avoir d'autres dans le palais d'Aladdin, où toute la vaisselle n'étoit que d'or ou d'argent; il la prit promptement de la main de l'eunuque; et après l'avoir fourrée bien avant dans son sein, il lui présenta son panier, et lui dit de choisir celle qui lui plairoit. L'eunuque choisit; et après

avoir laissé le magicien, il porta la lampe neuve à la princesse Badroulboudour; mais l'échange ne fut pas plus tôt fait, que les enfans firent retentir la place de plus grands éclats qu'ils n'avoient encore fait, en se moquant, selon eux, de la bêtise du magicien.

Le magicien africain les laissa criailler tant qu'ils voulurent; mais sans s'arrêter plus long-temps aux environs du palais d'Aladdin, il s'en éloigna insensiblement et sans bruit, c'est-à-dire sans crier, et sans parler davantage de changer des lampes neuves pour des vieilles. Il n'en vouloit pas d'autres que celle qu'il emportoit; et son silence enfin fit que les enfans s'écartèrent, et qu'ils le laissèrent aller.

Dès qu'il fut hors de la place qui étoit entre les deux palais, il s'échappa par les rues les moins fréquentées; et comme il n'avoit plus besoin des autres lampes ni du panier, il posa le panier et les lampes au milieu d'une rue où il vit qu'il n'y avoit personne. Alors, dès qu'il eut enfilé une autre rue, il pressa le pas jusqu'à ce qu'il arrivât à une des portes de la ville. En continuant son chemin par le faubourg, qui étoit fort long, il fit quelques provisions avant qu'il en sortît. Quand il fut dans la campagne, il se détourna du chemin dans un lieu à l'écart, hors de la vue du monde, où il resta jusqu'au mo-

ment qu'il jugea à propos, pour achever d'exécuter le dessein qui l'avoit amené. Il ne regretta pas le barbe qu'il laissoit dans le khan où il avoit pris logement; il se crut bien dédommagé par le trésor qu'il venoit d'acquérir.

Le magicien africain passa le reste de la journée dans ce lieu, jusqu'à une heure de nuit, que les ténèbres furent les plus obscures. Alors il tira la lampe de son sein, et il la frotta. A cet appel, le génie lui apparut.

« Que veux-tu? lui demanda le génie; me voilà
« prêt à t'obéir comme ton esclave, et de tous
« ceux qui ont la lampe à la main, moi et ses
« autres esclaves. »

« Je te commande, reprit le magicien africain, qu'à l'heure même tu enlèves le palais que toi ou les autres esclaves de la lampe ont bâti dans cette ville, tel qu'il est, avec tout ce qu'il y a de vivant, et que tu le transportes avec moi en même temps dans un tel endroit de l'Afrique. » Sans lui répondre, le génie, avec l'aide d'autres génies, esclaves de la lampe comme lui, le transportèrent en très peu de temps, lui et son palais en son entier, au propre lieu de l'Afrique qui lui avoit été marqué. Nous laisserons le magicien africain et le palais avec la princesse Badroulboudour en Afrique, pour parler de la surprise du sultan.

Dès que le sultan fut levé, il ne manqua pas, selon sa coutume, de se rendre au cabinet ouvert, pour avoir le plaisir de contempler et d'admirer le palais d'Aladdin. Il jeta la vue du côté où il avoit coutume de voir ce palais, et il ne vit qu'une place vide, telle qu'elle étoit avant qu'on l'y eût bâti. Il crut qu'il se trompoit, et il se frotta les yeux; mais il ne vit rien de plus que la première fois, quoique le temps fût serein, le ciel net, et que l'aurore qui avoit commencé de paroître rendît tous les objets fort distincts. Il regarda par les deux ouvertures à droite et à gauche, et il ne vit que ce qu'il avoit coutume de voir par ces deux endroits. Son étonnement fut si grand, qu'il demeura long-temps dans la même place, les yeux tournés du côté où le palais avoit été, et où il ne le voyoit plus, en cherchant ce qu'il ne pouvoit comprendre, savoir : comment il se pouvoit faire qu'un palais aussi grand et aussi apparent que celui d'Aladdin, qu'il avoit vu presque chaque jour depuis qu'il avoit été bâti avec sa permission, et tout récemment le jour précédent, se fût évanoui de manière qu'il n'en paroissoit pas le moindre vestige. « Je ne me trompe pas, disoit-il en lui-même : il étoit dans la place que voilà; s'il s'étoit écroulé, les matériaux paroîtroient en monceaux; et si la terre l'avoit englouti, on en ver-

roit quelque marque, de quelque manière que cela fût arrivé.» Et quoique convaincu que le palais n'y étoit plus, il ne laissa pas néanmoins d'attendre encore quelque temps, pour voir si en effet il ne se trompoit pas. Il se retira enfin; et après avoir regardé encore derrière lui avant de s'éloigner, il revint à son appartement; il commanda qu'on lui fît venir le grand-vizir en toute diligence; et cependant il s'assit, l'esprit agité de pensées si différentes, qu'il ne savoit quel parti prendre.

Le grand-vizir ne fit pas attendre le sultan: il vint même avec une si grande précipitation, que ni lui ni ses gens ne firent pas réflexion, en passant, que le palais d'Aladdin n'étoit plus à sa place; les portiers mêmes, en ouvrant la porte du palais, ne s'en étoient pas aperçus.

En abordant le sultan: « Sire, lui dit le grand-vizir, l'empressement avec lequel votre majesté m'a fait appeler m'a fait juger que quelque chose de bien extraordinaire étoit arrivé, puisqu'elle n'ignore pas qu'il est aujourd'hui jour de conseil, et que je ne devois pas manquer de me rendre à mon devoir dans peu de momens. — Ce qui est arrivé est véritablement extraordinaire, comme tu le dis, et tu vas en convenir. Dis-moi où est le palais d'Aladdin. — Le palais d'Aladdin, sire! répondit le grand-vizir avec

étonnement; je viens de passer devant, il m'a semblé qu'il étoit à sa place : des bâtimens aussi solides que celui-là ne changent pas de place si facilement. — Va voir au cabinet, répondit le sultan, et tu viendras me dire si tu l'auras vu. »

Le grand-vizir alla au cabinet ouvert, et il lui arriva la même chose qu'au sultan. Quand il se fut bien assuré que le palais d'Aladdin n'étoit plus où il avoit été, et qu'il n'en paroissoit pas le moindre vestige, il revint se présenter au sultan. « Hé bien, as-tu vu le palais d'Aladdin? lui demanda le sultan. — Sire, répondit le grand-vizir, votre majesté peut se souvenir que j'ai eu l'honneur de lui dire que ce palais, qui faisoit le sujet de son admiration avec ses richesses immenses, n'étoit qu'un ouvrage de magie et d'un magicien; mais votre majesté n'a pas voulu y faire attention. »

Le sultan, qui ne pouvoit disconvenir de ce que le grand-vizir lui représentoit, entra dans une colère d'autant plus grande, qu'il ne pouvoit désavouer son incrédulité. « Où est, dit-il, cet imposteur, ce scélérat, que je lui fasse couper la tête? — Sire, reprit le grand-vizir, il y a quelques jours qu'il est venu prendre congé de votre majesté; il faut lui envoyer demander où est son palais; il ne doit pas l'ignorer. — Ce seroit le traiter avec trop d'indulgence, repartit le sul-

tan; va donner ordre à trente de mes cavaliers de me l'amener chargé de chaînes. » Le grand-vizir alla donner l'ordre du sultan aux cavaliers, et il instruisit leur officier de quelle manière ils devoient s'y prendre, afin qu'il ne leur échappât point. Ils partirent, et ils rencontrèrent Aladdin à cinq ou six lieues de la ville, qui revenoit en chassant. L'officier lui dit en l'abordant, que le sultan, impatient de le revoir, les avoit envoyés pour le lui témoigner, et revenir avec lui en l'accompagnant.

Aladdin n'eut pas le moindre soupçon du véritable sujet qui avoit amené ce détachement de la garde du sultan; il continua de revenir en chassant; mais quand il fut à une demi-lieue de la ville, ce détachement l'environna, et l'officier, en prenant la parole, lui dit: « Prince Aladdin, c'est avec grand regret que nous vous déclarons l'ordre que nous avons du sultan de vous arrêter, et de vous mener à lui en criminel d'état; nous vous supplions de ne pas trouver mauvais que nous nous acquittions de notre devoir, et de nous le pardonner. »

Cette déclaration fut un sujet de grande surprise à Aladdin, qui se sentoit innocent; il demanda à l'officier s'il savoit de quel crime il étoit accusé. A quoi il répondit que ni lui ni ses gens n'en savoient rien.

Comme Aladdin vit que ses gens étoient de beaucoup inférieurs au détachement, et même qu'ils s'éloignoient, il mit pied à terre. «Me voilà, dit-il; exécutez l'ordre que vous avez. Je puis dire néanmoins que je ne me sens coupable d'aucun crime, ni envers la personne du sultan, ni envers l'état.» On lui passa aussitôt au cou une chaîne fort grosse et fort longue, dont on le lia aussi par le milieu du corps, de manière qu'il n'avoit pas les bras libres. Quand l'officier se fut mis à la tête de sa troupe, un cavalier prit le bout de la chaîne; et en marchant après l'officier il mena Aladdin, qui fut obligé de le suivre à pied; et dans cet état il fut conduit vers la ville.

Quand les cavaliers furent entrés dans le faubourg, les premiers qui virent qu'on menoit Aladdin en criminel d'état ne doutèrent pas que ce ne fût pour lui couper la tête. Comme il étoit aimé généralement, les uns prirent le sabre et d'autres armes, et ceux qui n'en avoient pas s'armèrent de pierres, et ils suivirent les cavaliers. Quelques uns qui étoient à la queue firent volte-face, en faisant mine de vouloir les dissiper; mais bientôt ils grossirent en si grand nombre, que les cavaliers prirent le parti de dissimuler, trop heureux s'ils pouvoient arriver jusqu'au palais du sultan sans qu'on leur enlevât Aladdin.

Pour y réussir, selon que les rues étoient plus ou moins larges, ils eurent grand soin d'occuper toute la largeur du terrain, tantôt en s'étendant, tantôt en se resserrant; de la sorte ils arrivèrent à la place du palais, où ils se mirent tous sur une ligne, en faisant face à la populace armée, jusqu'à ce que leur officier et le cavalier qui menoit Aladdin fussent entrés dans le palais, et que les portiers eussent fermé la porte pour empêcher qu'elle n'entrât.

Aladdin fut conduit devant le sultan, qui l'attendoit sur le balcon, accompagné du grand-vizir; et sitôt qu'il le vit, il commanda au bourreau, qui avoit eu ordre de se trouver là, de lui couper la tête, sans vouloir l'entendre, ni tirer de lui aucun éclaircissement.

Quand le bourreau se fut saisi d'Aladdin, il lui ôta la chaîne qu'il avoit au cou et autour du corps; et après avoir étendu sur la terre un cuir teint du sang d'une infinité de criminels qu'il avoit exécutés, il l'y fit mettre à genoux, et lui banda les yeux. Alors il tira son sabre; il prit sa mesure pour donner le coup, en s'essayant et en faisant flamboyer le sabre en l'air par trois fois, et il attendit que le sultan lui donnât le signal pour trancher la tête d'Aladdin.

En ce moment, le grand-vizir aperçut que la populace qui avoit forcé les cavaliers, et qui avoit

rempli la place, venoit d'escalader les murs du palais en plusieurs endroits, et commençoit à les démolir pour faire brèche. Avant que le sultan donnât le signal, il lui dit : « Sire, je supplie votre majesté de penser mûrement à ce qu'elle va faire. Elle va courir risque de voir son palais forcé ; et si ce malheur arrivoit, l'événement pourroit en être funeste. — Mon palais forcé! reprit le sultan. Qui peut avoir cette audace? — Sire, repartit le grand-vizir, que votre majesté jette les yeux sur les murs de son palais et sur la place, elle connoîtra la vérité de ce que je lui dis. »

L'épouvante du sultan fut si grande quand il eut vu une émeute si vive et si animée, que dans le moment même il commanda au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau, d'ôter le bandeau des yeux d'Aladdin, et de le laisser libre. Il donna ordre aussi aux chiaoux de crier que le sultan lui faisoit grâce, et que chacun eût à se retirer.

Alors tous ceux qui étoient déjà montés au haut des murs du palais, témoins de ce qui venoit de se passer, abandonnèrent leur dessein. Ils descendirent en peu d'instans, et, pleins de joie d'avoir sauvé la vie à un homme qu'ils aimoient véritablement, ils publièrent cette nouvelle à tous ceux qui étoient autour d'eux; elle passa

bientôt à toute la populace qui étoit dans la place du palais; et les cris des chiaoux, qui annonçoient la même chose du haut des terrasses où ils étoient montés, achevèrent de la rendre publique. La justice que le sultan venoit de rendre à Aladdin en lui faisant grâce, désarma la populace, fit cesser le tumulte, et insensiblement chacun se retira chez soi.

Quand Aladdin se vit libre, il leva la tête du côté du balcon; et comme il eut aperçu le sultan: « Sire, dit-il en élevant sa voix d'une manière touchante, je supplie votre majesté d'ajouter une nouvelle grâce à celle qu'elle vient de me faire, c'est de vouloir bien me faire connoître quel est mon crime. — Quel est ton crime, perfide! répondit le sultan, ne le sais-tu pas? Monte jusqu'ici, continua-t-il, je te le ferai connoître. »

Aladdin monta, et quand il se fut présenté: « Suis-moi » lui dit le sultan, en marchant devant lui sans le regarder. Il le mena jusqu'au cabinet ouvert, et quand il fut arrivé à la porte: « Entre, lui dit le sultan; tu dois savoir où étoit ton palais; regarde de tous côtés, et dis-moi ce qu'il est devenu. »

Aladdin regarde, et ne voit rien; il s'aperçoit bien de tout le terrain que son palais occupoit; mais comme il ne pouvoit deviner comment il avoit pu disparoître, cet événement extraordi-

naire et surprenant le mit dans une confusion et dans un étonnement qui l'empêchèrent de pouvoir répondre un seul mot au sultan.

Le sultan impatient : « Dis-moi donc, répéta-t-il à Aladdin, où est ton palais, et où est ma fille. » Alors Aladdin rompit le silence. « Sire, dit-il, je vois bien, et je l'avoue, que le palais que j'ai fait bâtir n'est plus à la place où il étoit ; je vois qu'il a disparu, et je ne puis dire à votre majesté où il peut être ; mais je puis l'assurer que je n'ai aucune part à cet événement. »

« Je ne me mets pas en peine de ce que ton palais est devenu, reprit le sultan, j'estime ma fille un million de fois davantage. Je veux que tu me la retrouves, autrement je te ferai couper la tête, et nulle considération ne m'en empêchera. »

« Sire, repartit Aladdin, je supplie votre majesté de m'accorder quarante jours pour faire mes diligences ; et si dans cet intervalle je n'y réussis pas, je lui donne ma parole que j'apporterai ma tête au pied de son trône, afin qu'elle en dispose à sa volonté. — Je t'accorde les quarante jours que tu me demandes, lui dit le sultan ; mais ne crois pas abuser de la grâce que je te fais, en pensant échapper à mon ressentiment : en quelque endroit de la terre que tu puisses être, je saurai bien te retrouver. »

Aladdin s'éloigna de la présence du sultan dans une grande humiliation et dans un état à faire pitié ; il passa au travers des cours du palais la tête baissée, sans oser lever les yeux, dans la confusion où il étoit ; et les principaux officiers de la cour, dont il n'avoit pas désobligé un seul, quoique amis, au lieu de s'approcher de lui pour le consoler ou pour lui offrir une retraite chez eux, lui tournèrent le dos, autant pour ne le pas voir, qu'afin qu'il ne pût pas les reconnoître. Mais quand ils se fussent approchés de lui pour lui dire quelque chose de consolant, ou pour lui faire offre de service, ils n'eussent plus reconnu Aladdin ; il ne se reconnoissoit pas lui-même, et il n'avoit plus la liberté de son esprit. Il le fit bien connoître quand il fut hors du palais : car sans penser à ce qu'il faisoit, il demandoit de porte en porte, et à tous ceux qu'il rencontroit, si l'on n'avoit pas vu son palais, ou si on ne pouvoit pas lui en donner des nouvelles.

Ces demandes firent croire à tout le monde qu'Aladdin avoit perdu l'esprit. Quelques uns n'en firent que rire ; mais les gens les plus raisonnables, et particulièrement ceux qui avoient eu quelque liaison d'amitié et de commerce avec lui, en furent véritablement touchés de compassion. Il demeura trois jours dans la ville, en allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et en

ne mangeant que ce qu'on lui présentoit par charité, et sans prendre aucune résolution.

Enfin, comme il ne pouvoit plus, dans l'état malheureux où il se voyoit, rester dans une ville où il avoit fait une si belle figure, il en sortit, et il prit le chemin de la campagne. Il se détourna des grandes routes; et après avoir traversé plusieurs campagnes dans une incertitude affreuse, il arriva enfin, à l'entrée de la nuit, au bord d'une rivière. Là, il lui prit une pensée de désespoir: « Où irai-je chercher mon palais? dit-il en lui-même. En quelle province, en quel pays, en quelle partie du monde le trouverai-je, aussi-bien que ma chère princesse que le sultan me demande? Jamais je n'y réussirai; il vaut donc mieux que je me délivre de tant de fatigues qui n'aboutiroient à rien, et de tous les chagrins cuisans qui me rongent. » Il alloit se jeter dans la rivière, selon la résolution qu'il venoit de prendre; mais il crut, en bon musulman fidèle à sa religion, qu'il ne devoit pas le faire, sans avoir auparavant fait sa prière. En voulant s'y préparer, il s'approcha du bord de l'eau pour se laver les mains et le visage, suivant la coutume du pays; mais comme cet endroit étoit un peu en pente, et mouillé par l'eau qui y battoit, il glissa; et il seroit tombé dans la rivière, s'il ne se fût retenu à un petit roc élevé hors de terre environ de deux pieds.

Heureusement pour lui il portoit encore l'anneau que le magicien africain lui avoit mis au doigt avant qu'il descendît dans le souterrain pour aller enlever la précieuse lampe qui venoit de lui être enlevée. Il frotta cet anneau assez fortement contre le roc en se retenant; dans l'instant le même génie qui lui étoit apparu dans ce souterrain où le magicien africain l'avoit enfermé, lui apparut encore :

« Que veux-tu? lui dit le génie. Me voici prêt à « t'obéir comme ton esclave et de tous ceux qui « ont l'anneau au doigt, moi et les autres esclaves « de l'anneau. »

Aladdin, agréablement surpris par une apparition si peu attendue dans le désespoir où il étoit, répondit : « Génie, sauve-moi la vie une seconde fois, en m'enseignant où est le palais que j'ai fait bâtir, ou en faisant qu'il soit rapporté incessamment où il étoit. — Ce que tu me demandes, reprit le génie, n'est pas de mon ressort : je ne suis esclave que de l'anneau, adresse-toi à l'esclave de la lampe. — Si cela est, repartit Aladdin, je te commande donc par la puissance de l'anneau, de me transporter jusqu'au lieu où est mon palais, en quelque endroit de la terre qu'il soit, et de me poser sous les fenêtres de la princesse Badroulboudour. » A peine eut-il achevé de parler, que le génie le transporta en Afrique,

au milieu d'une prairie où étoit le palais, peu éloigné d'une grande ville, le posa précisément au-dessous des fenêtres de l'appartement de la princesse, où il le laissa. Tout cela se fit en un instant.

Nonobstant l'obscurité de la nuit, Aladdin reconnut fort bien son palais et l'appartement de la princesse Badroulboudour; mais comme la nuit étoit avancée, et que tout étoit tranquille dans le palais, il se retira un peu à l'écart, et il s'assit au pied d'un arbre. Là, rempli d'espérance, en faisant réflexion à son bonheur, dont il étoit redevable à un pur hasard, il se trouva dans une situation beaucoup plus paisible que depuis qu'il avoit été arrêté, amené devant le sultan, et délivré du danger présent de perdre la vie. Il s'entretint quelque temps dans ces pensées agréables; mais enfin, comme il y avoit cinq ou six jours qu'il ne dormoit point, il ne put s'empêcher de se laisser aller au sommeil qui l'accabloit, et il s'endormit au pied de l'arbre où il étoit.

Le lendemain, dès que l'aurore commença à paroître, Aladdin fut éveillé agréablement, non seulement par le ramage des oiseaux qui avoient passé la nuit sur l'arbre sous lequel il étoit couché, mais même sur les arbres touffus du jardin de son palais. Il jeta d'abord les yeux sur cet

admirable édifice, et alors il se sentit une joie inexprimable d'être sur le point de s'en revoir bientôt le maître, et en même temps de posséder encore une fois sa chère princesse Badroulboudour. Il se leva, et se rapprocha de l'appartement de la princesse. Il se promena quelque temps sous ses fenêtres, en attendant qu'il fût jour chez elle et qu'on pût l'apercevoir. Dans cette attente, il cherchoit en lui-même d'où pouvoit être venue la cause de son malheur; et après avoir bien rêvé, il ne douta plus que toute son infortune ne vînt d'avoir quitté sa lampe de vue. Il s'accusa lui-même de négligence et du peu de soin qu'il avoit eu de ne s'en pas dessaisir un seul moment. Ce qui l'embarrassoit davantage, c'est qu'il ne pouvoit s'imaginer qui étoit le jaloux de son bonheur. Il l'eût compris d'abord, s'il eût su que lui et son palais se trouvoient alors en Afrique; mais le génie, esclave de l'anneau, ne lui en avoit rien dit; il ne s'en étoit point informé lui-même. Le seul nom de l'Afrique lui eût rappelé dans sa mémoire le magicien africain, son ennemi déclaré.

La princesse Badroulboudour se levoit plus matin qu'elle n'avoit coutume depuis son enlèvement et son transport en Afrique par l'artifice du magicien africain, dont jusqu'alors elle avoit été contrainte de supporter la vue une fois

chaque jour, parce qu'il étoit maître du palais; mais elle l'avoit traité si durement chaque fois, qu'il n'avoit encore osé prendre la hardiesse de s'y loger. Quand elle fut habillée, une de ses femmes, en regardant au travers d'une jalousie, aperçoit Aladdin. Elle court aussitôt en avertir sa maîtresse. La princesse, qui ne pouvoit croire cette nouvelle, vient vite se présenter à la fenêtre, et aperçoit Aladdin. Elle ouvre la jalousie. Au bruit que la princesse fait en l'ouvrant, Aladdin lève la tête; il la reconnoît, et il la salue d'un air qui exprimoit l'excès de sa joie. « Pour ne pas perdre de temps, lui dit la princesse, on est allé vous ouvrir la porte secrète; entrez et montez. » Et elle ferma la jalousie.

La porte secrète étoit au-dessous de l'appartement de la princesse; elle se trouva ouverte, et Aladdin monta à l'appartement de la princesse. Il n'est pas possible d'exprimer la joie que ressentirent ces deux époux de se revoir après s'être crus séparés pour jamais. Ils s'embrassèrent plusieurs fois, et se donnèrent toutes les marques d'amour et de tendresse qu'on peut s'imaginer, après une séparation aussi triste et aussi peu attendue que la leur. Après ces embrassemens, mêlés de larmes de joie, ils s'assirent; et Aladdin en prenant la parole : « Princesse, dit-il, avant de vous entretenir de toute

autre chose, je vous supplie au nom de Dieu, autant pour votre propre intérêt et pour celui du sultan votre respectable père, que pour le mien en particulier, de me dire ce qu'est devenue une vieille lampe que j'avois mise sur la corniche du salon à vingt-quatre croisées, avant d'aller à la chasse. »

« Ah, cher époux! répondit la princesse, je m'étois bien doutée que notre malheur réciproque venoit de cette lampe; et ce qui me désole, c'est que j'en suis la cause moi-même! — Princesse, reprit Aladdin, ne vous en attribuez pas la cause, elle est toute sur moi, et je devois avoir été plus soigneux de la conserver; ne songeons qu'à réparer cette perte; et pour cela faites-moi la grâce de me raconter comment la chose s'est passée, et en quelles mains elle est tombée. »

Alors la princesse Badroulboudour raconta à Aladdin ce qui s'étoit passé dans l'échange de la lampe vieille pour la neuve, qu'elle fit apporter afin qu'il la vît; et comme la nuit suivante, après s'être aperçue du transport du palais, elle s'étoit trouvée le matin dans le pays inconnu où elle lui parloit, et qui étoit l'Afrique: particularité qu'elle avoit apprise de la bouche même du traître qui l'y avoit fait transporter par son art magique.

« Princesse, dit Aladdin en l'interrompant, vous m'avez fait connoître le traître en me marquant que je suis en Afrique avec vous. Il est le plus perfide de tous les hommes. Mais ce n'est ni le temps ni le lieu de vous faire une peinture plus ample de ses méchancetés. Je vous prie seulement de me dire ce qu'il a fait de la lampe, et où il l'a mise. — Il la porte dans son sein, enveloppée bien précieusement, reprit la princesse, et je puis en rendre témoignage, puisqu'il l'en a tirée et l'a développée en ma présence, pour m'en faire un trophée. »

« Ma princesse, dit alors Aladdin, ne me sachez pas mauvais gré de tant de demandes dont je vous fatigue; elles sont également importantes pour vous et pour moi. Pour venir à ce qui m'intéresse plus particulièrement, apprenez-moi, je vous en conjure, comment vous vous trouvez du traitement d'un homme aussi méchant et aussi perfide. — Depuis que je suis en ce lieu, reprit la princesse, il ne s'est présenté devant moi qu'une fois chaque jour; et je suis bien persuadée que le peu de satisfaction qu'il tire de ses visites, fait qu'il ne m'importune pas plus souvent. Tous les discours qu'il me tient chaque fois ne tendent qu'à me persuader de rompre la foi que je vous ai donnée, et de le prendre pour époux, en voulant me faire entendre que

je ne dois pas espérer de vous revoir jamais; que vous ne vivez plus, et que le sultan mon père vous a fait couper la tête. Il ajoute, pour se justifier, que vous êtes un ingrat, que votre fortune n'est venue que de lui, et mille autres choses que je lui laisse dire. Et comme il ne reçoit de moi pour réponse que mes plaintes douloureuses et mes larmes, il est contraint de se retirer aussi peu satisfait que quand il arrive. Je ne doute pas néanmoins que son intention ne soit de laisser passer mes plus vives douleurs, dans l'espérance que je changerai de sentiment, et à la fin d'user de violence si je persévère à lui faire résistance. Mais, cher époux, votre présence a déjà dissipé mes inquiétudes. »

« Princesse, interrompit Aladdin, j'ai confiance que ce n'est pas en vain, puisqu'elles sont dissipées, et que je crois avoir trouvé le moyen de vous délivrer de votre ennemi et du mien. Mais pour cela il est nécessaire que j'aille à la ville. Je serai de retour vers le midi, et alors je vous communiquerai quel est mon dessein, et ce qu'il faudra que vous fassiez pour contribuer à le faire réussir. Mais afin que vous en soyez avertie, ne vous étonnez pas de me voir revenir avec un autre habit, et donnez ordre qu'on ne me fasse pas attendre à la porte secrète au premier coup que je frapperai. »

La princesse lui promit qu'on l'attendroit à la porte, et que l'on seroit prompt à lui ouvrir.

Quand Aladdin fut descendu de l'appartement de la princesse, et qu'il fut sorti par la même porte, il regarda de côté et d'autre, et il aperçut un paysan qui prenoit le chemin de la campagne.

Comme le paysan alloit au-delà du palais, et qu'il étoit un peu éloigné, Aladdin pressa le pas; et quand il l'eut joint, il lui proposa de changer d'habit, et il fit tant que le paysan y consentit. L'échange se fit à la faveur d'un buisson; et quand ils se furent séparés, Aladdin prit le chemin de la ville. Dès qu'il y fut rentré, il enfila la rue qui aboutissoit à la porte; et se détournant par les rues les plus fréquentées, il arriva à l'endroit où chaque sorte de marchands et d'artisans avoit sa rue particulière. Il entra dans celle des droguistes; et en s'adressant à la boutique la plus grande et la mieux fournie, il demanda au marchand s'il avoit une certaine poudre qu'il lui nomma.

Le marchand, qui s'imagina qu'Aladdin étoit pauvre, à le regarder par son habit, et qu'il n'avoit pas assez d'argent pour la payer, lui dit qu'il en avoit, mais qu'elle étoit chère. Aladdin pénétra dans la pensée du marchand; il tira sa bourse, et en faisant voir de l'or, il demanda

une demi-dragme de cette poudre. Le marchand la pesa, l'enveloppa, et en la présentant à Aladdin il en demanda une pièce d'or. Aladdin la lui mit entre les mains; et sans s'arrêter dans la ville qu'autant de temps qu'il en fallut pour prendre un peu de nourriture, il revint à son palais. Il n'attendit pas à la porte secrète : elle lui fut ouverte d'abord, et il monta à l'appartement de la princesse Badroulboudour. « Princesse, lui dit-il, l'aversion que vous avez pour votre ravisseur, comme vous me l'avez témoigné, fera peut-être que vous aurez de la peine à suivre le conseil que j'ai à vous donner. Mais permettez-moi de vous dire qu'il est à propos que vous dissimuliez, et même que vous vous fassiez violence, si vous voulez vous délivrer de sa persécution, et donner au sultan votre père et mon seigneur, la satisfaction de vous revoir. Si vous voulez donc suivre mon conseil, continua Aladdin, vous commencerez dès à présent à vous habiller d'un de vos plus beaux habits; et quand le magicien africain viendra, ne faites pas difficulté de le recevoir avec tout le bon accueil possible, sans affectation et sans contrainte, avec un visage ouvert, de manière néanmoins que s'il y reste quelque nuage d'affliction, il puisse apercevoir qu'il se dissipera avec le temps. Dans la conversation, donnez-lui

à connoître que vous faites vos efforts pour m'oublier; et afin qu'il soit persuadé davantage de votre sincérité, invitez-le à souper avec vous, et marquez-lui que vous seriez bien aise de goûter du meilleur vin de son pays; il ne manquera pas de vous quitter pour en aller chercher. Alors, en attendant qu'il revienne, quand le buffet sera mis, mettez dans un des gobelets pareils à celui dans lequel vous avez coutume de boire, la poudre que voici; et en le mettant à part, avertissez celle de vos femmes qui vous donne à boire, de vous l'apporter plein de vin au signal que vous lui ferez, dont vous conviendrez avec elle, et de prendre bien garde de ne pas se tromper. Quand le magicien sera revenu, et que vous serez à table, après avoir mangé et bu autant de coups que vous le jugerez à propos, faites-vous apporter le gobelet où sera la poudre, et changez votre gobelet avec le sien; il trouvera la faveur que vous lui ferez si grande, qu'il ne la refusera pas : il boira même sans rien laisser dans le gobelet; et à peine l'aura-t-il vidé, que vous le verrez tomber à la renverse. Si vous avez de la répugnance à boire dans son gobelet, faites semblant de boire, vous le pouvez sans crainte : l'effet de la poudre sera si prompt, qu'il n'aura pas le temps de faire attention si vous buvez ou si vous ne buvez pas. »

Quand Aladdin eut achevé : « Je vous avoue, lui dit la princesse, que je me fais une grande violence, en consentant à faire au magicien les avances que je vois bien qu'il est nécessaire que je fasse; mais quelle résolution ne peut-on pas prendre contre un cruel ennemi! Je ferai donc ce que vous me conseillez, puisque de là mon repos ne dépend pas moins que le vôtre. » Ces mesures prises avec la princesse, Aladdin prit congé d'elle, et il alla passer le reste du jour aux environs du palais, en attendant la nuit pour se rapprocher de la porte secrète.

La princesse Badroulboudour, inconsolable, non seulement de se voir séparée d'Aladdin, son cher époux, qu'elle avoit aimé d'abord, et qu'elle continuoit d'aimer encore, plus par inclination que par devoir, mais même d'avec le sultan son père qu'elle chérissoit, et dont elle étoit tendrement aimée, étoit toujours demeurée dans une grande négligence de sa personne depuis le moment de cette douloureuse séparation. Elle avoit même, pour ainsi dire, oublié la propreté qui sied si bien aux personnes de son sexe, particulièrement après que le magicien africain se fut présenté à elle la première fois, et qu'elle eut appris par ses femmes, qui l'avoient reconnu, que c'étoit lui qui avoit pris la vieille lampe en échange de la neuve, et que par cette

fourberie insigne, il lui fut devenu en horreur. Mais l'occasion d'en prendre vengeance comme il le méritoit, et plus tôt qu'elle n'avoit osé l'espérer, fit qu'elle résolut de contenter Aladdin. Ainsi, dès qu'il se fut retiré, elle se mit à sa toilette, se fit coiffer par ses femmes, de la manière qui lui étoit la plus avantageuse, et elle prit un habit le plus riche et le plus convenable à son dessein. La ceinture dont elle se ceignit n'étoit qu'or et que diamans enchâssés, les plus gros et les mieux assortis; et elle accompagna la ceinture d'un collier de perles seulement, dont les six de chaque côté étoient d'une telle proportion avec celle du milieu qui étoit la plus grosse et la plus précieuse, que les plus grandes sultanes et les plus grandes reines se seroient estimées heureuses d'en avoir un complet de la grosseur des deux plus petites de celui de la princesse. Les bracelets, entremêlés de diamans et de rubis, répondoient merveilleusement bien à la richesse de la ceinture et du collier.

Quand la princesse Badroulboudour fut entièrement habillée, elle consulta son miroir, prit l'avis de ses femmes sur tout son ajustement; et après qu'elle eut vu qu'il ne lui manquoit aucun des charmes qui pouvoient flatter la folle passion du magicien africain, elle s'assit sur son sofa, en attendant qu'il arrivât.

Le magicien africain ne manqua pas de venir à son heure ordinaire. Dès que la princesse le vit entrer dans son salon aux vingt-quatre croisées où elle l'attendoit, elle se leva avec tout son appareil de beauté et de charmes, et elle lui montra de la main la place honorable où elle attendoit qu'il se mît, pour s'asseoir en même temps que lui : civilité distinguée qu'elle ne lui avoit pas encore faite.

Le magicien africain, plus ébloui de l'éclat des beaux yeux de la princesse que du brillant des pierreries dont elle étoit ornée, fut fort surpris. Son air majestueux, et un certain air gracieux dont elle l'accueilloit, si opposé aux rebuts avec lesquels elle l'avoit reçu jusqu'alors, le rendit confus. D'abord il voulut prendre place sur le bord du sofa; mais comme il vit que la princesse ne vouloit pas s'asseoir dans la sienne, qu'il ne se fût assis où elle souhaitoit, il obéit.

Quand le magicien africain fut placé, la princesse, pour le tirer de l'embarras où elle le voyoit, prit la parole en le regardant d'une manière à lui faire croire qu'il ne lui étoit plus odieux, comme elle l'avoit fait paroître auparavant, et elle lui dit : « Vous vous étonnerez sans doute de me voir aujourd'hui tout autre que vous ne m'avez vue jusqu'à présent; mais vous n'en serez plus surpris quand je vous dirai que je suis d'un

tempérament si opposé à la tristesse, à la mélancolie, aux chagrins et aux inquiétudes, que je cherche à les éloigner le plus tôt qu'il m'est possible, dès que je trouve que le sujet en est passé. J'ai fait réflexion sur ce que vous m'avez représenté du destin d'Aladdin; et de l'humeur dont je connois mon père, je suis persuadée, comme vous, qu'il n'a pu éviter l'effet terrible de son courroux. Ainsi, quand je m'opiniâtrerois à le pleurer toute ma vie, je vois bien que mes larmes ne le feroient pas revivre. C'est pour cela qu'après lui avoir rendu, même jusque dans le tombeau, les devoirs que mon amour demandoit que je lui rendisse, il m'a paru que je devois chercher tous les moyens de me consoler. Voilà les motifs du changement que vous voyez en moi. Pour commencer donc à éloigner tout sujet de tristesse, résolue à la bannir entièrement, et persuadée que vous voudrez bien me tenir compagnie, j'ai commandé qu'on nous préparât à souper. Mais comme je n'ai que du vin de la Chine, et que je me trouve en Afrique, il m'a pris une envie de goûter de celui qu'elle produit, et j'ai cru, s'il y en a, que vous en trouverez du meilleur. »

Le magicien africain, qui avoit regardé comme impossible le bonheur de parvenir si promptement et si facilement à entrer dans les bonnes

grâces de la princesse Badroulboudour, lui marqua qu'il ne trouvoit pas de termes assez forts pour lui témoigner combien il étoit sensible à ses bontés; et en effet, pour finir au plus tôt un entretien dont il eût eu peine à se tirer s'il s'y fût engagé plus avant, il se jeta sur le vin d'Afrique dont elle venoit de lui parler, et il lui dit que parmi les avantages dont l'Afrique pouvoit se glorifier, celui de produire d'excellent vin étoit un des principaux, particulièrement dans la partie où elle se trouvoit; qu'il en avoit une pièce de sept ans qui n'étoit pas encore entamée, et que, sans le trop priser, c'étoit un vin qui surpassoit en bonté les vins les plus excellens du monde. «Si ma princesse, ajouta-t-il, veut me le permettre, j'irai en prendre deux bouteilles, et je serai de retour incessamment. — Je serois fâchée de vous donner cette peine, lui dit la princesse; il faudroit mieux que vous y envoyassiez quelqu'un. — Il est nécessaire que j'y aille moi-même, repartit le magicien africain: personne que moi ne sait où est la clef du magasin, et personne que moi aussi n'a le secret de l'ouvrir. — Si cela est ainsi, dit la princesse, allez donc et revenez promptement. Plus vous mettrez de temps, plus j'aurai d'impatience de vous revoir, et songez que nous nous mettrons à table dès que vous serez de retour.»

Le magicien africain, plein d'espérance de son prétendu bonheur, ne courut pas chercher son vin de sept ans, il y vola plutôt, et il revint fort promptement. La princesse, qui n'avoit pas douté qu'il ne fît diligence, avoit jeté elle-même la poudre qu'Aladdin lui avoit apportée, dans un gobelet qu'elle avoit mis à part, et elle venoit de faire servir. Ils se mirent à table vis-à-vis l'un de l'autre, de manière que le magicien avoit le dos tourné au buffet. En lui présentant ce qu'il y avoit de meilleur, la princesse lui dit : « Si vous voulez, je vous donnerai le plaisir des instrumens et des voix; mais comme nous ne sommes que vous et moi, il me semble que la conversation nous donnera plus de plaisir. » Le magicien regarda ce choix de la princesse comme une nouvelle faveur.

Après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, la princesse demanda à boire. Elle but à la santé du magicien; et quand elle eut bu : « Vous aviez raison, dit-elle, de faire l'éloge de votre vin, jamais je n'en avois bu de si délicieux. — Charmante princesse, répondit-il, en tenant à la main le gobelet qu'on venoit de lui présenter, mon vin acquiert une nouvelle bonté par l'approbation que vous lui donnez. — Buvez à ma santé, reprit la princesse; vous trouverez vous-même que je m'y connois. » Il but à la santé de

la princesse; et en rendant le gobelet: «Princesse, dit-il, je me tiens heureux d'avoir réservé cette pièce pour une si bonne occasion; j'avoue moi-même que je n'en ai bu de ma vie de si excellent en plus d'une manière.»

Quand ils eurent continué de manger et de boire trois autres coups, la princesse, qui avoit achevé de charmer le magicien africain par ses honnêtetés et par ses manières tout obligeantes, donna enfin le signal à la femme qui lui donnoit à boire, en disant en même temps qu'on lui apportât son gobelet plein de vin, qu'on remplît de même celui du magicien africain, et qu'on le lui présentât. Quand ils eurent chacun leur gobelet à la main: «Je ne sais, dit-elle au magicien africain, comment on en use chez vous quand on s'aime bien, et qu'on boit ensemble comme nous le faisons. Chez nous, à la Chine, l'amant et l'amante se présentent réciproquement à chacun leur gobelet, et de la sorte ils boivent à la santé l'un de l'autre.» En même temps elle lui présenta le gobelet qu'elle tenoit, en avançant l'autre main pour recevoir le sien. Le magicien africain se hâta de faire cet échange avec d'autant plus de plaisir, qu'il regarda cette faveur comme la marque la plus certaine de la conquête entière du cœur de la princesse; ce qui le mit au comble de son bonheur. Avant

qu'il bût : « Princesse, dit-il le gobelet à la main, il s'en faut beaucoup que nos Africains soient aussi raffinés dans l'art d'assaisonner l'amour de tous ses agrémens que les Chinois ; et en m'instruisant d'une leçon que j'ignorois, j'apprends aussi à quel point je dois être sensible à la grâce que je reçois. Jamais je ne l'oublierai, aimable princesse : j'ai retrouvé, en buvant dans votre gobelet, une vie dont votre cruauté m'eût fait perdre l'espérance, si elle eût continué. »

La princesse Badroulboudour, qui s'ennuyoit du discours à perte de vue du magicien africain : « Buvons, dit-elle en l'interrompant; vous reprendrez après ce que vous voulez me dire. » En même temps elle porta à la bouche le gobelet qu'elle ne toucha que du bout des lèvres, pendant que le magicien africain se pressa si fort de la prévenir, qu'il vida le sien sans en laisser une goutte. En achevant de le vider, comme il avoit un peu penché la tête en arrière pour montrer sa diligence, il demeura quelque temps en cet état, jusqu'à ce que la princesse, qui avoit toujours le bord du gobelet sur ses lèvres, vit que les yeux lui tournoient, et qu'il tomba sur le dos sans sentiment.

La princesse n'eut pas besoin de commander qu'on allât ouvrir la porte secrète à Aladdin. Ses femmes, qui avoient le mot, s'étoient disposées

d'espace en espace depuis le salon jusqu'au bas de l'escalier, de manière que le magicien africain ne fut pas plus tôt tombé à la renverse, que la porte lui fut ouverte presque dans le moment.

Aladdin monta, et il entra dans le salon. Dès qu'il eut vu le magicien africain étendu sur le sofa, il arrêta la princesse Badroulboudour qui s'étoit levée, et qui s'avançoit pour lui témoigner sa joie en l'embrassant : « Princesse, dit-il, il n'est pas encore temps ; obligez-moi de vous retirer à votre appartement, et faites qu'on me laisse seul, pendant que je vais travailler à vous faire retourner à la Chine avec la même diligence que vous en avez été éloignée. »

En effet, quand la princesse fut hors du salon avec ses femmes et ses eunuques, Aladdin ferma la porte ; et après qu'il se fut approché du cadavre du magicien africain, qui étoit demeuré sans vie, il ouvrit sa veste, et il en tira la lampe enveloppée de la manière que la princesse lui avoit marqué. Il la développa, et il la frotta. Aussitôt le génie se présenta avec son compliment ordinaire. « Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appelé pour t'ordonner, de la part de la lampe ta bonne maîtresse que tu vois, de faire que ce palais soit reporté incessamment à la Chine, au même lieu et à la même place d'où il a été apporté ici. » Le génie, après avoir marqué par

une inclination de tête, qu'il alloit obéir, disparut. En effet, le transport se fit, et on ne le sentit que par deux agitations fort légères : l'une, quand il fut enlevé du lieu où il étoit en Afrique, et l'autre, quand il fut posé à la Chine vis-à-vis le palais du sultan ; ce qui se fit dans un intervalle de très peu de durée.

Aladdin descendit à l'appartement de la princesse ; et alors en l'embrassant : « Princesse, dit-il, je puis vous assurer que votre joie et la mienne seront complètes demain matin.» Comme la princesse n'avoit pas achevé de souper, et qu'Aladdin avoit besoin de manger, la princesse fit apporter du salon aux vingt-quatre croisées les mets qu'on y avoit servis, et auxquels on n'avoit presque pas touché. La princesse et Aladdin mangèrent ensemble, et burent du bon vin vieux du magicien africain ; après quoi, sans parler de leur entretien, qui ne pouvoit être que très satisfaisant, ils se retirèrent dans leur appartement.

Depuis l'enlèvement du palais d'Aladdin et de la princesse Badroulboudour, le sultan, père de cette princesse, étoit inconsolable de l'avoir perdue, comme il se l'étoit imaginé. Il ne dormoit presque ni nuit ni jour ; et au lieu d'éviter tout ce qui pouvoit l'entretenir dans son affliction, c'étoit au contraire ce qu'il cherchoit avec

le plus de soin. Ainsi, au lieu qu'auparavant il n'alloit que le matin au cabinet ouvert de son palais, pour se satisfaire par l'agrément de cette vue dont il ne pouvoit se rassasier, il y alloit plusieurs fois le jour renouveler ses larmes, et se plonger de plus en plus dans les profondes douleurs, par l'idée de ne plus voir ce qui lui avoit tant plu, et d'avoir perdu ce qu'il avoit de plus cher au monde. L'aurore ne faisoit encore que de paroître, lorsque le sultan vint à ce cabinet, le même matin que le palais d'Aladdin venoit d'être rapporté à sa place. En y entrant, il étoit si recueilli en lui-même et si pénétré de sa douleur, qu'il jeta les yeux d'une manière triste du côté de la place où il ne croyoit voir que l'air vide, sans apercevoir le palais. Mais comme il vit que ce vide étoit rempli, il s'imagina d'abord que c'étoit l'effet d'un brouillard. Il regarde avec plus d'attention, et il connoît, à n'en pas douter, que c'étoit le palais d'Aladdin. Alors la joie et l'épanouissement du cœur succédèrent aux chagrins et à la tristesse. Il retourne à son appartement en pressant le pas, et il commande qu'on lui selle et qu'on lui amène un cheval. On le lui amène, il le monte, il part, et il lui semble qu'il n'arrivera pas assez tôt au palais d'Aladdin.

Aladdin, qui avoit prévu ce qui pouvoit arri-

ver, s'étoit levé dès la petite pointe du jour; et dès qu'il eut pris un des habits les plus magnifiques de sa garde-robe, il étoit monté au salon aux vingt-quatre croisées, d'où il aperçut que le sultan venoit. Il descendit, et il fut assez à temps pour le recevoir au bas du grand escalier, et l'aider à mettre pied à terre. « Aladdin, lui dit le sultan, je ne puis vous parler que je n'aie vu et embrassé ma fille. »

Aladdin conduisit le sultan à l'appartement de la princesse Badroulboudour. Et la princesse, qu'Aladdin, en se levant, avoit avertie de se souvenir qu'elle n'étoit plus en Afrique, mais dans la Chine et dans la ville capitale du sultan son père, voisine de son palais, venoit d'achever de s'habiller. Le sultan l'embrassa à plusieurs fois, le visage baigné de larmes de joie, et la princesse, de son côté, lui donna toutes les marques du plaisir extrême qu'elle avoit de le revoir.

Le sultan fut quelque temps sans pouvoir ouvrir la bouche pour parler, tant il étoit attendri d'avoir retrouvé sa chère fille, après l'avoir pleurée sincèrement comme perdue; et la princesse, de son côté, étoit tout en larmes de la joie qu'elle avoit de revoir le sultan son père.

Le sultan prit enfin la parole: « Ma fille, dit-il, je veux croire que c'est la joie que vous avez de me revoir qui fait que vous me paroissez aussi

peu changée que s'il ne vous étoit rien arrivé de fâcheux. Je suis persuadé néanmoins que vous avez beaucoup souffert. On n'est pas transporté dans un palais tout entier, aussi subitement que vous l'avez été, sans de grandes alarmes et de terribles angoisses. Je veux que vous me racontiez ce qui en est, et que vous ne me cachiez rien. »

La princesse se fit un plaisir de donner au sultan son père la satisfaction qu'il demandoit. « Sire, dit la princesse, si je parois si peu changée, je supplie votre majesté de considérer que je commençai à respirer dès hier de grand matin par la présence d'Aladdin mon cher époux et mon libérateur, que j'avois regardé et pleuré comme perdu pour moi, et que le bonheur que je viens d'avoir de l'embrasser, me remet à peu près dans la même assiette qu'auparavant. Toute ma peine néanmoins, à proprement parler, n'a été que de me voir arrachée à votre majesté et à mon cher époux, non seulement par rapport à mon inclination à l'égard de mon époux, mais même par l'inquiétude où j'étois sur les tristes effets du courroux de votre majesté, auquel je ne doutois pas qu'il ne dût être exposé, tout innocent qu'il étoit. J'ai moins souffert de l'insolence de mon ravisseur qui m'a tenu des discours qui ne me plaisoient pas. Je les ai arrêtés

par l'ascendant que j'ai su prendre sur lui. D'ailleurs j'étois aussi peu contrainte que je le suis présentement. Pour ce qui regarde le fait de mon enlèvement, Aladdin n'y a aucune part : j'en suis la cause moi seule, mais très innocente. »

Pour persuader au sultan qu'elle disoit la vérité, elle lui fit le détail du déguisement du magicien africain en marchand de lampes neuves à changer contre des vieilles, et du divertissement qu'elle s'étoit donné en faisant l'échange de la lampe d'Aladdin dont elle ignoroit le secret et l'importance ; de l'enlèvement du palais et de sa personne après cet échange, et du transport de l'un et de l'autre en Afrique avec le magicien africain qui avoit été reconnu par deux de ses femmes et par l'eunuque qui avoit fait l'échange de la lampe, quand il avoit pris la hardiesse de venir se présenter à elle la première fois après le succès de son audacieuse entreprise, et de lui faire la proposition de l'épouser ; enfin, de la persécution qu'elle avoit soufferte jusqu'à l'arrivée d'Aladdin ; des mesures qu'ils avoient prises conjointement pour lui enlever la lampe qu'il portoit sur lui ; comment ils y avoient réussi, elle particulièrement, en prenant le parti de dissimuler avec lui, et en l'invitant à souper avec elle ; enfin, jusqu'au gobelet mixtionné qu'elle lui avoit présenté. « Quant au reste, ajouta-t-elle,

je laisse à Aladdin à vous en rendre compte.»

Aladdin eut peu de chose à dire au sultan: «Quand, dit-il, on m'eut ouvert la porte secrète, que j'eus monté au salon aux vingt-quatre croisées, et que j'eus vu le traître étendu mort sur le sofa par la violence de la poudre; comme il ne convenoit pas que la princesse restât davantage, je la priai de descendre à son appartement avec ses femmes et ses eunuques. Je restai seul; et après avoir tiré la lampe du sein du magicien, je me servis du même secret dont il s'étoit servi pour enlever ce palais en ravissant la princesse. J'ai fait en sorte que le palais se trouve en place, et j'ai eu le bonheur de ramener la princesse à votre majesté, comme elle me l'avoit commandé. Je n'en impose pas à votre majesté; et si elle veut se donner la peine de monter au salon, elle verra le magicien puni comme il le méritoit.»

Pour s'assurer entièrement de la vérité, le sultan se leva et monta; et quand il eut vu le magicien africain mort, le visage déjà livide par la violence du poison, il embrassa Aladdin avec beaucoup de tendresse, en lui disant: «Mon fils, ne me sachez pas mauvais gré du procédé dont j'ai usé contre vous; l'amour paternel m'y a forcé, et je mérite que vous me pardonniez l'excès où je me suis porté. — Sire, reprit Aladdin, je n'ai pas le moindre sujet de plainte contre la con-

duite de votre majesté, elle n'a fait que ce qu'elle devoit faire. Ce magicien, cet infâme, ce dernier des hommes, est la cause unique de ma disgrâce. Quand votre majesté en aura le loisir, je lui ferai le récit d'une autre malice qu'il m'a faite, non moins noire que celle-ci, dont j'ai été préservé par une grâce de Dieu toute particulière. — Je prendrai ce loisir exprès, repartit le sultan, et bientôt. Mais songeons à nous réjouir, et faites ôter cet objet odieux. »

Aladdin fit enlever le cadavre du magicien africain, avec ordre de le jeter à la voirie pour servir de pâture aux animaux et aux oiseaux. Le sultan cependant, après avoir commandé que les tambours, les timbales, les trompettes et les autres instrumens annonçassent la joie publique, fit proclamer une fête de dix jours, en réjouissance du retour de la princesse Badroulboudour et d'Aladdin avec son palais.

C'est ainsi qu'Aladdin échappa pour la seconde fois au danger presque inévitable de perdre la vie; mais ce ne fut pas le dernier, il en courut un troisième dont nous allons rapporter les circonstances.

Le magicien africain avoit un frère cadet qui n'étoit pas moins habile que lui dans l'art magique; on peut même dire qu'il le surpassoit en méchanceté et en artifices pernicieux. Comme

ils ne demeuroient pas toujours ensemble ou dans la même ville, et que souvent l'un se trouvoit au levant, pendant que l'autre étoit au couchant, chacun de son côté, ils ne manquoient pas chaque année de s'instruire par la géomance, en quelle partie du monde ils étoient, en quel état ils se trouvoient, et s'ils n'avoient pas besoin du secours l'un de l'autre.

Quelque temps après que le magicien africain eut succombé dans son entreprise contre le bonheur d'Aladdin, son cadet qui n'avoit pas eu de ses nouvelles depuis un an, et qui n'étoit pas en Afrique, mais dans un pays très éloigné, voulut savoir en quel endroit de la terre il étoit, comment il se portoit, et ce qu'il y faisoit. En quelque lieu qu'il allât, il portoit toujours avec lui son carré géomantique aussi-bien que son frère. Il prend ce carré, il accommode le sable, il jette les points, il en tire les figures, et enfin il forme l'horoscope. En parcourant chaque figure, il trouve que son frère n'étoit plus au monde; qu'il avoit été empoisonné, et qu'il étoit mort subitement; que cela étoit arrivé à la Chine, et que c'étoit dans une capitale de la Chine située en tel endroit; et enfin, que celui par qui il avoit été empoisonné étoit un homme de basse naissance, qui avoit épousé une princesse fille d'un sultan.

Quand le magicien eut appris de la sorte quelle avoit été la triste destinée de son frère, il ne perdit pas de temps en des regrets qui ne lui eussent pas redonné la vie. La résolution prise sur-le-champ de venger sa mort, il monte à cheval, et il se met en chemin en prenant sa route vers la Chine. Il traverse plaines, rivières, montagnes, déserts ; et après une longue traite, sans s'arrêter en aucun endroit, avec des fatigues incroyables, il arriva enfin à la Chine, et peu de temps après à la capitale que la géomance lui avoit enseignée. Certain qu'il ne s'étoit pas trompé, et qu'il n'avoit pas pris un royaume pour un autre, il s'arrête dans cette capitale et il y prend logement.

Le lendemain de son arrivée, le magicien sort; et en se promenant par la ville, non pas tant pour en remarquer les beautés qui lui étoient fort indifférentes, que dans l'intention de commencer à prendre des mesures pour l'exécution de son dessein pernicieux, il s'introduisit dans les lieux les plus fréquentés, et il prêta l'oreille à ce que l'on disoit. Dans un lieu où l'on passoit le temps à jouer à plusieurs sortes de jeux, et où, pendant que les uns jouoient, d'autres s'entretenoient, les uns des nouvelles et des affaires du temps, d'autres de leurs propres affaires, il entendit qu'on s'entretenoit et

qu'on racontoit des merveilles de la vertu et de la piété d'une femme retirée du monde, nommée Fatime, et même de ses miracles. Comme il crut que cette femme pouvoit lui être utile à quelque chose dans ce qu'il méditoit, il prit à part un de ceux de la compagnie, et il le pria de vouloir bien lui dire plus particulièrement quelle étoit cette sainte femme, et quelle sorte de miracles elle faisoit.

« Quoi ! lui dit cet homme, vous n'avez pas encore vu cette femme ni entendu parler d'elle ? Elle fait l'admiration de toute la ville par ses jeûnes, par ses austérités et par le bon exemple qu'elle donne. A la réserve du lundi et du vendredi, elle ne sort pas de son petit ermitage ; et les jours qu'elle se fait voir par la ville, elle fait des biens infinis, et il n'y a personne affligé du mal de tête qui ne reçoive la guérison par l'imposition de ses mains. »

Le magicien ne voulut pas en savoir davantage sur cet article ; il demanda seulement au même homme en quel quartier de la ville étoit l'ermitage de cette sainte femme. Cet homme le lui enseigna ; sur quoi, après avoir conçu et arrêté le dessein détestable dont nous allons parler bientôt, afin de le savoir plus sûrement, il observa toutes ses démarches le premier jour qu'elle sortit, après avoir fait cette enquête, sans la

perdre de vue jusqu'au soir, qu'il la vit rentrer dans son ermitage. Quand il eut bien remarqué l'endroit, il se retira dans un des lieux que nous avons dit, où l'on buvoit d'une certaine boisson chaude, et où l'on pouvoit passer la nuit si l'on vouloit, particulièrement dans les grandes chaleurs, que l'on aime mieux en ces pays-là coucher sur la natte que dans un lit.

Le magicien, après avoir contenté le maître du lieu, en lui payant le peu de dépense qu'il avoit faite, sortit vers le minuit, et alla droit à l'ermitage de Fatime la sainte femme, nom sous lequel elle étoit connue dans toute la ville. Il n'eut pas de peine à ouvrir la porte : elle n'étoit fermée qu'avec un loquet; il le referma sans faire de bruit quand il fut entré, et il aperçut Fatime à la clarté de la lune, couchée à l'air, et qui dormoit sur un sofa garni d'une méchante natte, et appuyée contre sa cellule. Il s'approcha d'elle, et après avoir tiré un poignard qu'il portoit au côté, il l'éveilla.

En ouvrant les yeux, la pauvre Fatime fut fort étonnée de voir un homme prêt à la poignarder. En lui appuyant le poignard contre le cœur, prêt à l'y enfoncer : « Si tu cries, dit-il, ou si tu fais le moindre bruit, je te tue; mais lève-toi, et fais ce que je te dirai. »

Fatime, qui étoit couchée dans son habit,

se leva en tremblant de frayeur. « Ne crains pas, lui dit le magicien, je ne demande que ton habit, donne-le-moi et prends le mien. Ils firent l'échange d'habit; et quand le magicien se fut habillé de celui de Fatime, il lui dit : « Colore-moi le visage comme le tien, de manière que je te ressemble, et que la couleur ne s'efface pas. » Comme il vit qu'elle trembloit encore, pour la rassurer, et afin qu'elle fît ce qu'il souhaitoit avec plus d'assurance, il lui dit : « Ne crains pas, te dis-je encore une fois, je te jure par le nom de Dieu que je te donne la vie. » Fatime le fit entrer dans sa cellule; elle alluma sa lampe; et en prenant d'une certaine liqueur dans un vase avec un pinceau, elle lui en frotta le visage, et lui assura que la couleur ne changeroit pas et qu'il avoit le visage de la même couleur qu'elle, sans différence. Elle lui mit ensuite sa propre coiffure sur la tête, avec un voile, dont elle lui enseigna comment il falloit qu'il se cachât le visage en allant par la ville. Enfin, après qu'elle lui eut mis autour du cou un gros chapelet qui lui pendoit par-devant jusqu'au milieu du corps, elle lui mit à la main le même bâton qu'elle avoit coutume de porter; et en lui présentant un miroir : « Regardez, dit-elle, vous verrez que vous me ressemblez on ne peut pas mieux. » Le magicien se trouva comme il

l'avoit souhaité; mais il ne tint pas à la bonne Fatime le serment qu'il lui avoit fait si solennellement. Afin qu'on ne vît pas de sang en la perçant de son poignard, il l'étrangla; et quand il vit qu'elle avoit rendu l'âme, il traîna son cadavre par les pieds jusqu'à la citerne de l'ermitage, et il la jeta dedans.

Le magicien, déguisé ainsi en Fatime la sainte femme, passa le reste de la nuit dans l'ermitage, après s'être souillé d'un meurtre si détestable. Le lendemain, à une heure ou deux du matin, quoique dans un jour où la sainte femme n'avoit pas coutume de sortir, il ne laissa pas de le faire, bien persuadé qu'on ne l'interrogeroit pas là-dessus, et au cas qu'on l'interrogeât, prêt à répondre. Comme une des premières choses qu'il avoit faites en arrivant avoit été d'aller reconnoître le palais d'Aladdin, et que c'étoit là qu'il avoit projeté de jouer son rôle, il prit son chemin de ce côté-là.

Dès qu'on eut aperçu la sainte femme, comme tout le peuple se l'imagina, le magicien fut bientôt environné d'une grande affluence de monde. Les uns se recommandoient à ses prières, d'autres lui baisoient la main, d'autres, plus réservés, ne lui baisoient que le bas de sa robe; et d'autres, soit qu'ils eussent mal à la tête, ou que leur intention fût seulement d'en être préser-

vés, s'inclinoient devant lui, afin qu'il leur imposât les mains; ce qu'il faisoit en marmottant quelques paroles en guise de prières; et il imitoit si bien la sainte femme, que tout le monde le prenoit pour elle. Après s'être arrêté souvent pour satisfaire ces sortes de gens qui ne recevoient ni bien ni mal de cette sorte d'imposition de mains, il arriva enfin dans la place du palais d'Aladdin, où, comme l'affluence fut plus grande, l'empressement fut aussi plus grand à qui s'approcheroit de lui. Les plus forts et les plus zélés fendoient la foule pour se faire place; et de là s'élevèrent des querelles dont le bruit se fit entendre du salon aux vingt-quatre croisées où étoit la princesse Badroulboudour.

La princesse demanda ce que c'étoit que ce bruit; et comme personne ne put lui en rien dire, elle commanda qu'on allât voir, et qu'on vînt lui en rendre compte. Sans sortir du salon, une de ses femmes regarda par une jalousie, et elle revint lui dire que le bruit venoit de la foule du monde qui environnoit la sainte femme pour se faire guérir du mal de tête par l'imposition de ses mains.

La princesse, qui depuis long-temps avoit entendu dire beaucoup de bien de la sainte femme, mais qui ne l'avoit pas encore vue, eut la curiosité de la voir et de s'entretenir avec elle.

Comme elle en eut témoigné quelque chose, le chef de ses eunuques qui étoit présent, lui dit que si elle le souhaitoit, il étoit aisé de la faire venir, et qu'elle n'avoit qu'à commander. La princesse y consentit; et aussitôt il détacha quatre eunuques, avec ordre d'amener la prétendue sainte femme.

Dès que les eunuques furent sortis de la porte du palais d'Aladdin, et qu'on eut vu qu'ils venoient du côté où étoit le magicien déguisé, la foule se dissipa; et quand il fut libre, et qu'il eut vu qu'ils venoient à lui, il fit une partie du chemin avec d'autant plus de joie qu'il voyoit que sa fourberie prenoit un bon chemin. Celui des eunuques qui prit la parole, lui dit : « Sainte femme, la princesse veut vous voir; venez, suivez-nous. — La princesse me fait bien de l'honneur, reprit la feinte Fatime, je suis prête à lui obéir. » Et en même temps elle suivit les eunuques, qui avoient déjà repris le chemin du palais.

Quand le magicien, qui sous un habit de sainteté cachoit un cœur diabolique, eut été introduit dans le salon aux vingt-quatre croisées, et qu'il eut aperçu la princesse, il débuta par une prière qui contenoit une longue énumération de vœux et de souhaits pour sa santé, pour sa prospérité, et pour l'accomplissement

de tout ce qu'elle pouvoit désirer. Il déploya ensuite toute sa rhétorique d'imposteur et d'hypocrite pour s'insinuer dans l'esprit de la princesse, sous le manteau d'une grande piété; et il lui fut d'autant plus aisé de réussir, que la princesse, qui étoit bonne naturellement, étoit persuadée que tout le monde étoit bon comme elle, ceux et celles particulièrement qui faisoient profession de servir Dieu dans la retraite.

Quand la fausse Fatime eut achevé sa longue harangue : « Ma bonne mère, lui dit la princesse, je vous remercie de vos bonnes prières; j'y ai grande confiance, et j'espère que Dieu les exaucera; approchez-vous, asseyez-vous près de moi. » La fausse Fatime s'assit avec une modestie affectée; et alors, en reprenant la parole : « Ma bonne mère, dit la princesse, je vous demande une chose qu'il faut que vous m'accordiez; ne me refusez pas, je vous en prie : c'est que vous demeuriez avec moi, afin que vous m'entreteniez de votre vie, et que j'apprenne de vous et par vos bons exemples, comment je dois servir Dieu. »

« Princesse, dit alors la feinte Fatime, je vous supplie de ne pas exiger de moi une chose à laquelle je ne puis consentir sans me détourner et me distraire de mes prières et de mes exercices de dévotion. — Que cela ne vous fasse pas

de peine, reprit la princesse; j'ai plusieurs appartemens qui ne sont pas occupés; vous choisirez celui qui vous conviendra le mieux, et vous y ferez tous vos exercices avec la même liberté que dans votre ermitage. »

Le magicien, qui n'avoit d'autre but que de s'introduire dans le palais d'Aladdin, où il lui seroit plus aisé d'exécuter la méchanceté qu'il méditoit, en y demeurant sous les auspices et la protection de la princesse, que s'il eût été obligé d'aller et de venir de l'ermitage au palais, et du palais à l'ermitage, ne fit pas de plus grandes instances pour s'excuser d'accepter l'offre obligeante de la princesse. « Princesse, dit-il, quelque résolution qu'une femme pauvre et misérable comme je le suis, ait faite de renoncer au monde, à ses pompes et à ses grandeurs, je n'ose prendre la hardiesse de résister à la volonté et au commandement d'une princesse si pieuse et si charitable. »

Sur cette réponse du magicien, la princesse, en se levant elle-même, lui dit : « Levez-vous, et venez avec moi, que je vous fasse voir les appartemens vides que j'ai, afin que vous choisissiez. » Il suivit la princesse Badroulboudour; et de tous les appartemens qu'elle lui fit voir, qui étoient très propres et très bien meublés, il choisit celui qui lui parut l'être moins que les

autres, en disant par hypocrisie qu'il étoit trop bon pour lui, et qu'il ne le choisissoit que pour complaire à la princesse.

La princesse voulut ramener le fourbe au salon aux vingt-quatre croisées, pour le faire dîner avec elle; mais comme pour manger il eût fallu qu'il se fût découvert le visage qu'il avoit toujours eu voilé jusqu'alors, et qu'il craignit que la princesse ne reconnût qu'il n'étoit pas Fatime la sainte femme, comme elle le croyoit, il la pria avec tant d'instance de l'en dispenser, en lui représentant qu'il ne mangeoit que du pain et quelques fruits secs, et de lui permettre de prendre son petit repas dans son appartement, qu'elle le lui accorda. « Ma bonne mère, lui dit-elle, vous êtes libre, faites comme si vous étiez dans votre ermitage; je vais vous faire apporter à manger; mais souvenez-vous que je vous attends dès que vous aurez pris votre repas. »

La princesse dîna, et la fausse Fatime ne manqua pas de venir la retrouver dès qu'elle eut appris par un eunuque qu'elle avoit prié de l'en avertir, qu'elle étoit sortie de table. « Ma bonne mère, lui dit la princesse, je suis ravie de posséder une sainte femme comme vous, qui va faire la bénédiction de ce palais. A propos de ce palais, comment le trouvez-vous? Mais

avant que je vous le fasse voir pièce par pièce, dites-moi premièrement ce que vous pensez de ce salon. »

Sur cette demande, la fausse Fatime, qui pour mieux jouer son rôle avoit affecté jusqu'alors d'avoir la tête baissée, sans même la détourner pour regarder d'un côté ou de l'autre, la leva enfin, et parcourut le salon des yeux d'un bout jusqu'à l'autre; et quand elle l'eut bien considéré: « Princesse, dit-elle, ce salon est véritablement admirable et d'une grande beauté. Autant néanmoins qu'en peut juger une solitaire, qui ne s'entend pas à ce qu'on trouve beau dans le monde, il me semble qu'il y manque une chose. — Quelle chose, ma bonne mère ? reprit la princesse Badroulboudour. Apprenez-le-moi, je vous en conjure. Pour moi, j'ai cru, et je l'avois entendu dire ainsi, qu'il n'y manquoit rien. S'il y manque quelque chose, j'y ferai remédier. »

« Princesse, repartit la fausse Fatime avec une grande dissimulation, pardonnez-moi la liberté que je prends; mon avis, s'il peut être de quelque importance, seroit que si au haut et au milieu de ce dôme il y avoit un œuf de roc suspendu, ce salon n'auroit point de pareil dans les quatre parties du monde, et votre palais seroit la merveille de l'univers. »

« La bonne mère, demanda la princesse, quel oiseau est-ce que le roc, et où pourroit-on en trouver un œuf? — Princesse, répondit la fausse Fatime, c'est un oiseau d'une grandeur prodigieuse, qui habite au plus haut du mont Caucase : l'architecte de votre palais peut vous en trouver un. »

Après avoir remercié la fausse Fatime de son bon avis, à ce qu'elle croyoit, la princesse Badroulboudour continua de s'entretenir avec elle sur d'autres sujets; mais elle n'oublia pas l'œuf de roc, qui fit qu'elle compta bien d'en parler à Aladdin dès qu'il seroit revenu de la chasse. Il y avoit six jours qu'il y étoit allé; et le magicien, qui ne l'avoit pas ignoré, avoit voulu profiter de son absence. Il revint le même jour sur le soir, dans le temps que la fausse Fatime venoit de prendre congé de la princesse, et de se retirer à son appartement. En arrivant, il monta à l'appartement de la princesse, qui venoit d'y rentrer. Il la salua, et il l'embrassa; mais il lui parut qu'elle le recevoit avec un peu de froideur. « Ma princesse, dit-il, je ne retrouve pas en vous la même gaieté que j'ai coutume d'y trouver. Est-il arrivé quelque chose pendant mon absence qui vous ait déplu et causé du chagrin ou du mécontentement? Au nom de Dieu, ne me le cachez pas; il n'y a rien que je ne fasse

pour vous le faire dissiper, s'il est en mon pouvoir. — C'est peu de chose, reprit la princesse, et cela me donne si peu d'inquiétude, que je n'ai pas cru qu'il eût rejailli sur mon visage pour vous en faire apercevoir. Mais puisque, contre mon attente, vous y apercevez quelque altération, je ne vous en dissimulerai pas la cause, qui est de très peu de conséquence. J'avois cru avec vous, continua la princesse Badroulboudour, que notre palais étoit le plus superbe, le plus magnifique et le plus accompli qu'il y eût au monde. Je vous dirai néanmoins ce qui m'est venu dans la pensée après avoir bien examiné le salon aux vingt-quatre croisées. Ne trouvez-vous pas comme moi qu'il n'y auroit plus rien à désirer, si un œuf de roc étoit suspendu au milieu de l'enfoncement du dôme? — Princesse, repartit Aladdin, il suffit que vous trouviez qu'il y manque un œuf de roc, pour que j'y trouve le même défaut. Vous verrez par la diligence que je vais apporter à le réparer, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour l'amour de vous. »

Dans le moment, Aladdin quitta la princesse Badroulboudour; il monta au salon aux vingt-quatre croisées; et là, après avoir tiré de son sein la lampe qu'il portoit toujours sur lui, en quelque lieu qu'il allât, depuis le danger qu'il avoit couru

pour avoir négligé de prendre cette précaution, il la frotta. Aussitôt le génie se présenta devant lui. « Génie, lui dit Aladdin, il manque à ce dôme un œuf de roc suspendu au milieu de l'enfoncement; je te demande, au nom de la lampe que je tiens, que tu fasses en sorte que ce défaut soit réparé. »

Aladdin n'eut pas achevé de prononcer ces paroles, que le génie fit un cri si bruyant et si épouvantable, que le salon en fut ébranlé, et qu'Aladdin en chancela prêt à tomber de son haut. « Quoi, misérable! lui dit le génie d'une voix à faire trembler l'homme le plus assuré, ne te suffit-il pas que mes compagnons et moi nous ayons fait toute chose en ta considération, pour me demander, par une ingratitude qui n'a pas de pareille, que je t'apporte mon maître et que je le pende au milieu de la voûte de ce dôme? Cet attentat mériteroit que vous fussiez réduits en cendre sur-le-champ, toi, ta femme et ton palais. Mais tu es heureux de n'en être pas l'auteur, et que la demande ne vienne pas directement de ta part. Apprends quel en est le véritable auteur : c'est le frère du magicien africain, ton ennemi, que tu as exterminé comme il le méritoit. Il est dans ton palais, déguisé sous l'habit de Fatime la sainte femme, qu'il a assassinée; et c'est lui qui a suggéré à ta femme

de faire la demande pernicieuse que tu m'as faite. Son dessein est de te tuer; c'est à toi d'y prendre garde. » Et en achevant ces mots il disparut. »

Aladdin ne perdit pas une des dernières paroles du génie; il avoit entendu parler de Fatime la sainte femme, et il n'ignoroit pas de quelle manière elle guérissoit le mal de tête, à ce que l'on prétendoit. Il revint à l'appartement de la princesse, et sans parler de ce qui venoit de lui arriver, il s'assit en disant qu'un grand mal de tête venoit de le prendre tout à coup, et en s'appuyant la main contre le front. La princesse commanda aussitôt qu'on fît venir la sainte femme; et pendant qu'on alla l'appeler, elle raconta à Aladdin à quelle occasion elle se trouvoit dans le palais, où elle lui avoit donné un appartement.

La fausse Fatime arriva; et dès qu'elle fut entrée : « Venez, ma bonne mère, lui dit Aladdin, je suis bien aise de vous voir, et de ce que mon bonheur veut que vous vous trouviez ici. Je suis tourmenté d'un furieux mal de tête qui vient de me saisir. Je demande votre secours par la confiance que j'ai en vos bonnes prières, et j'espère que vous ne me refuserez pas la grâce que vous faites à tant d'affligés de ce mal. » En achevant ces paroles, il se leva en baissant la tête;

et la fausse Fatime s'avança de son côté, mais en portant la main sur un poignard qu'elle avoit à sa ceinture sous sa robe. Aladdin, qui l'observoit, lui saisit la main avant qu'elle l'eût tiré; et en lui perçant le cœur du sien, il la jeta morte sur le plancher.

« Mon cher époux, qu'avez-vous fait? s'écria la princesse dans sa surprise. Vous avez tué la sainte femme! — Non, ma princesse, répondit Aladdin sans s'émouvoir, je n'ai pas tué Fatime; mais un scélérat qui m'alloit assassiner, si je ne l'eusse prévenu. C'est ce méchant homme que vous voyez, ajouta-t-il en le dévoilant, qui a étranglé Fatime que vous avez cru regretter en m'accusant de sa mort, et qui s'étoit déguisé sous son habit pour me poignarder. Et afin que vous le connoissiez mieux, il étoit frère du magicien africain votre ravisseur. » Aladdin lui raconta ensuite par quelle voie il avoit appris ces particularités; après quoi il fit enlever le cadavre.

C'est ainsi qu'Aladdin fut délivré de la persécution des deux frères magiciens. Peu d'années après, le sultan mourut dans une grande vieillesse. Comme il ne laissa pas d'enfans mâles, la princesse Badroulboudour, en qualité de légitime héritière, lui succéda, et communiqua la puissance suprême à Aladdin. Ils régnèrent en-

semble de longues années, et laissèrent une illustre postérité.

« Sire, dit la sultane Scheherazade en achevant l'histoire des aventures arrivées à l'occasion de la lampe merveilleuse, votre majesté, sans doute, aura remarqué dans la personne du magicien africain, un homme abandonné à la passion démesurée de posséder des trésors par des voies condamnables, qui lui en découvrirent d'immenses dont il ne jouit point parce qu'il s'en rendit indigne. Dans Aladdin, elle voit au contraire un homme qui, d'une basse naissance, s'élève jusqu'à la royauté en se servant des mêmes trésors qui lui viennent sans les chercher, seulement à mesure qu'il en a besoin pour parvenir à la fin qu'il s'est proposée. Dans le sultan, elle aura appris combien un monarque bon, juste et équitable, court de dangers et risque même d'être détrôné, lorsque par une injustice criante, et contre toutes les règles de l'équité, il ose, par une promptitude déraisonnable, condamner un innocent sans vouloir l'entendre dans sa justification. Enfin elle aura eu horreur des abominations de deux scélérats magiciens, dont l'un sacrifie sa vie pour posséder des trésors, et l'autre sa vie et sa religion à la vengeance d'un scélérat comme lui, et qui, comme lui aussi, reçoit le châtiment de sa méchanceté. »

Le sultan des Indes témoigna à la sultane Scheherazade, son épouse, qu'il étoit très satisfait des prodiges qu'il venoit d'entendre de la lampe merveilleuse, et que les contes qu'elle lui faisoit chaque nuit, lui faisoient beaucoup de plaisir. En effet, ils étoient divertissans et presque toujours assaisonnés d'une bonne morale. Il voyoit bien que la sultane les faisoit adroitement succéder les uns aux autres, et il n'étoit pas fâché qu'elle lui donnât occasion, par ce moyen, de tenir en suspens, à son égard, l'exécution du serment qu'il avoit fait si solennellement de ne garder une femme qu'une nuit, et de la faire mourir le lendemain. Il n'avoit presque plus d'autre pensée que de voir s'il ne viendroit point à bout de lui en faire tarir le fond.

Dans cette intention, après avoir entendu la fin de l'histoire d'Aladdin et de Badroulboudour, toute différente de ce qui lui avoit été raconté jusqu'alors, dès qu'il fut éveillé, il prévint Dinarzade, et il l'éveilla lui-même, en demandant à la sultane, qui venoit de s'éveiller aussi, si elle étoit à la fin de ses contes.

« A la fin de mes contes, sire! répondit la sultane en se récriant à cette demande; j'en suis bien éloignée : le nombre en est si grand, qu'il ne me seroit pas possible à moi-même d'en dire le compte précisément à votre majesté.

Ce que je crains, sire, c'est qu'à la fin votre majesté ne s'ennuie et ne se lasse de m'entendre, plutôt que je manque de quoi l'entretenir sur cette matière. »

« Otez-vous cette crainte de l'esprit, reprit le sultan, et voyons ce que vous avez de nouveau à me raconter. »

La sultane Scheherazade, encouragée par ces paroles du sultan des Indes, commença de lui raconter une nouvelle histoire en ces termes : « Sire, dit-elle, j'ai entretenu plusieurs fois votre majesté de quelques aventures arrivées au fameux calife Haroun al-Raschid; il lui en est arrivé grand nombre d'autres, dont celle que voici n'est pas moins digne de votre curiosité. »

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

